THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES THE LIBRARY OF

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

2043192

1 WEEK
LD-URL JAN 17 1969

TURCS

ET

MONTÉNÉGRINS

PAR

F. LENORMANT

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER & Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

TURCS

ET

MONTÉNÉGRINS

PAR

F. LENORMANT

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER & Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1866

Tous droits réservés.

Stack
Annex
5
055
116

INTRODUCTION

I

Au fond de la baie de Cattaro, entre l'Albanie et l'Herzegovine, s'élève un groupe d'âpres montagnes dominant toute la contrée environnante. Ce groupe a reçu de ses habitants le nom slave de Tsernogora, c'est-à-dire de *montagne noire*, traduit par les Grecs en Mavro-Vouni, par les Turcs en Kara-Dagh, par les Albanais en Mal-Esija, et par les Vénitiens en Monténégro ; c'est sous cette dernière appellation qu'il est le plus généralement connu dans l'Occident. Au sein de ces montagnes habite une population peu nombreuse, mais brave et aguerrie, longtemps oubliée de l'Europe, et qui, depuis quelques années, attire ses regards et son intérêt. Là, pendant quatre siècles, une tribu chrétienne a su maintenir, les armes à la

2043192

main, son indépendance et sa foi contre les envahisseurs musulmans.

Le sol du Monténégro semble avoir été préparé par la nature pour les conditions d'une lutte semblable. Ceint de tous les côtés par des rochers escarpés, il forme au cœur des provinces asservies par les Ottomans une citadelle inexpugnable pour les défenseurs de la liberté. « La nature, dit un voyageur français qui visitait le pays il y a dix ans, M. X. Marmier, la nature a été gratuitement elle-même le Vauban des Monténégrins. La nature leur a fait un cercle de remparts, une enceinte continue. Non-seulement tout le plateau monténégrin est entouré d'éternels bastions, mais d'autres lignes de retranchements le divisent en plusieurs districts, et les vallées qu'elles enlacent dans leur ceinture forment autant de petites forteresses dans la grande forteresse. » C'est une succession d'obstacles formidables, de précipices et de crêtes escarpées qui arrêtent à chaque pas la marche d'une armée envahissante, lors même qu'elle a franchi les premières défenses qui enveloppent cette contrée.

Considérée d'un de ses points culminants, la contrée, suivant la pittoresque expression de M. Delarue, semble une mer houleuse tout d'un coup pétrifiée. Un autre voyageur, M. Lejean, compare le Monténégro, avec ses pics élevés, ses gorges profondes, son enchevêtrement de vallées dont le diamètre varie

d'une lieu à dix pas, à un énorme gâteau de cire aux mille alvéoles.

Les chansons nationales racontent que Dieu, parcourant la terre pour y semer les montagnes, laissa par mégarde tomber sur le Tsernogore le sac où il tenait sa provision de rochers; les blocs de granit contenus dans le sac roulèrent de tous les côtés et couvrirent le pays.

Les points les plus élevés de cet assemblage de hauteurs se trouvent tous sur les limites extérieures de la contrée. Ce sont le mont Lovtchen au-dessus de Cattaro, le Dormitor, qui, de la pointe extrême du Monténégro vers le nord-est, voit à ses pieds toute l'Herzegovine, enfin le Kom, situé du côté de l'Albanie. La hauteur de ces trois montagnes est à peu près la même, et peut s'évaluer à 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans l'intérieur du pays aucun sommet n'atteint cette altitude, et les crêtes sont escarpées plutôt qu'élevées.

La principauté monténégrine, placée entre les 36e et 37e degrés de longitude et les 42e et 43e degrés de latitude, forme comme deux plateaux ou deux massifs triangulaires juxtaposés, d'une superficie de 1,200 kilomètres carrés, le Tsernogore proprement dit et les Berdas, dont les bases, au nord, s'appuient sur l'Herzegovine, et les sommets, au sud, pénètrent en Albanie. Le territoire turc, du côté de Spouje, s'enfonce comme un coin entre ces deux sommets.

Orographiquement et géologiquement les deux massifs en question, que sépare la vallée de la Zéta, appartiennent à deux systèmes de soulèvements différents, dont ils forment le nœud et l'intersection. Le Monténégro propre, qui s'élève par étages du sud au nord, avec une pente tellement rapide qu'entre Tsettinié et Scutari la différence de niveau est de 1,200 mètres pour une distance de 24 kilomètres, constitue l'extrémité méridionale du système des montagnes de la Dalmatie, lesquelles courent dans toute cette contrée parallèlement à la côte de l'Adriatique. Le massif des Berdas, au contraire, fait partie intégrante de la chaîne qui s'étend dans la Bosnie, l'Herzegovine et l'Albanie.

Du côté du Kom et de la haute vallée de la Moratcha, aussi bien que vers la partie supérieure de la Katounska-Nahia, une attaque est impossible contre le Monténégro. Le côté vulnérable du pays est celui du lac de Scutari. Toutes les rivières de la Montagne Noire se jettent dans ce lac; c'est par là seulement qu'on peut pénétrer dans leurs vallées et essayer de les remonter jusqu'au cœur des districts chrétiens et indépendants. Les crêtes transversales qui coupent les vallées et resserrent entre deux rochers à pic le cours des rivières, les cols qui séparent ces sortes d'entonnoirs sans issue si fréquents au Monténégro, sont de ce côté moins escarpés que partout ailleurs, et on peut, en les franchissant, parvenir jusqu'à Tset-

tinié, la capitale du petit état tsernogortse ; ou bien, comme Omer-Pacha le tentait pour la première fois en 1853 et y a malheureusement réussi en 1862, couper les Berdas du Monténégro par la vallée de la Moratcha et celle de la Zéta.

Plusieurs rivières arrosent les vallées du Monténégro. La plus importante est la Moratcha, qui prend sa source sur les flancs du Dormitor, arrose Podgoritsa, se jette dans le lac de Scutari auprès de Jabliak, et dans laquelle tombent la Zéta, la Zitnitsa et la Zerna. Mais tout le cours de cette rivière n'appartient pas aux Tsernogortses ; les Turcs occupent la vallée inférieure, depuis l'embouchure jusqu'à la forteresse de Spouje, et empêchent les montagnards de déboucher par là sur le lac de Scutari. Le seul cours d'eau quelque peu considérable dont les Monténégrins soient maîtres depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la Koutchka ou Tsernoïevitchka-Riéka, qui descend des monts Maratovitj, au-dessus de Dobro et suit un cours de quatre lieues environ, tantôt arrosant de belles et fertiles prairies, tantôt perdue sous les roseaux des marécages, tantôt enfin serrée entre des roches escarpées qui semblent vouloir lui barrer le passage. Sur les bords de cette rivière se rencontrent les ruines des deux citadelles de Riéka et d'Obod, qui arrêtèrent tant de fois les armées ottomanes. Jusqu'à Riéka, elle est navigable, et en cet endroit un marché se tient chaque semaine. Enfin, outre la Riéka, le Tsernogore

proprement dit renferme une seconde rivière, la Tsernitsa, que l'on remonte en bateau jusqu'au village de Vihra, dans lequel se tient aussi un marché dont l'institution est fort ancienne.

Le reste du pays, sauf les bords de quelques ruisseaux, est tellement dépourvu d'eau que les habitants n'y ont d'autre moyen de s'en procurer que de recueillir la pluie dans des citernes, et que souvent, lorsqu'arrivent les chaleurs de l'été, ils ne savent plus où abreuver leurs bestiaux. On voit au Tsernogore, comme en Arabie, des tribus se battre pour la possession d'une source. Sur plusieurs points, les pâtres sont réduits à conduire leurs troupeaux jusqu'aux cimes les plus élevées, où la neige se conserve dans le creux des rochers; en faisant fondre chaque jour une certaine quantité de cette neige, ils parviennent à désaltérer leurs animaux.

Une contrée placée dans de telles conditions ne saurait être fertile. C'est à peine si, au milieu de ces rochers dénudés qui se coupent en tous sens, on trouve au fond des vallées et sur les flancs de quelques montagnes une faible couche de terre végétale qui permette le travail de la culture. Les districts qui s'ouvrent vers le lac de Scutari, à la partie inférieure des vallées de la Riéka et de la Tsernitsa, font seuls exception à cette physionomie générale. L'humus y est plus profond, la neige n'y couvre pas le sol pendant plusieurs mois d'hiver, comme dans le haut

pays, et les rayons du soleil méridional y développent une riche et puissante végétation. Le maïs, abondamment cultivé dans ces districts, y atteint une hauteur extraordinaire; l'olivier, le figuier, l'amandier, l'oranger y poussent dans les vergers; enfin, c'est là seulement qu'on fait deux précieuses récoltes, dont les Monténégrins se verraient autrement privés : celle du vin et celle du tabac.

Mais si le reste du Tsernogore est loin de présenter une semblable fertilité, l'industrie de l'homme, aiguillonnée par la nécessité, répare jusqu'à un certain point l'ingratitude du sol. Partout où la bêche ou la houe peuvent mordre, sur les pentes les plus escarpées comme dans les vallées les plus étroites, la culture a pris pied. L'orge, l'avoine, le maïs, les pommes de terre sont les seules plantes que la nature du terrain permette d'ensemencer avec succès. Mais, grâce au travail persévérant de sa population, la Montagne Noire en produit assez, non-seulement pour nourrir ses habitants, mais encore pour fournir à la subsistance de la ville voisine de Cattaro. Des troncs d'arbres creusés par les indigènes offrent un asile à d'innombrables essaims d'abeilles qui produisent dans ces ruches primitives un miel excellent, devenu pour les Tsernogorstes un objet d'exportation. Le bois de sumac, fort recherché pour la teinture, croit naturellement en grande abondance sur les cimes rocheuses de la Katounska-Nahia, où les habitants

vont le recueillir pour le porter à Cattaro. Enfin, le bétail est très-abondant dans les districts monténégrins. Des troupeaux de chèvres et de moutons paissent sur les sommets élevés, des bœufs dans le fond des vallées, et le nombre en est assez grand pour que chaque année l'exportation du côté des provinces autrichiennes s'élève à plus de 500 bœufs et 2,000 moutons.

La pêche est encore une ressource précieuse pour les Monténégrins. Les truites et les autres poissons des petites rivières du pays, séchés et fumés, sont expédiés en quantité considérable vers la Dalmatie et l'Italie. Mais ce sont surtout les tribus riveraines de la Riéka et du lac de Scutari qui trouvent une véritable source de richesse dans la capture, renouvelée périodiquement à certains mois de l'année, d'un petit poisson du genre des mulets, gros comme une forte sardine, que l'on appelle en serbe *oukliéva* et en italien *scoranza*.

Aux approches de l'hiver, les *oukliévas* descendent vers le lac de Scutari en masses si compactes que la surface de l'eau se teint sur leur passage d'une couleur particulière. Dans le lac, ces poissons habitent surtout les endroits appelés *okos*, tourbillons circulaires formés par des sources qui jaillissent du fond du lac et dont la température, plus chaude que celle des eaux supérieures, attire les oukliévas; on les y trouve parfois en telle quantité qu'une rame enfon-

cée au milieu d'un de ces bancs de poissons reste debout. Les tribus des bords du lac ont la propriété des *okos*, où dans l'hiver il leur suffit de jeter le filet pour le retirer aussitôt tout rempli d'oukliévas; les riverains de la Riéka pêchent le même poisson au moyen de filets et de nasses lors du passage d'automne. Les plus gros sont immédiatement salés et envoyés en Dalmatie, où on les mange en guise de sardines. Les plus petits sont remis à l'eau et parqués avec des claies dans les parties les plus basses et les plus herbeuses du lac, où on les entasse tellement qu'ils ne peuvent presque pas se mouvoir. C'est ainsi qu'on les engraisse en faisant rapidement grossir leurs ovaires, avec lesquels on compose une poutargue qui rivalise presque de réputation avec celles de Prévésa et de Missolonghi.

Une portion de la pêche des oukliévas revient au prince, dont elle constitue un des plus clairs revenus.

Les produits que nous venons d'énumérer permettent au Tsernogore d'entretenir un certain commerce avec les contrées voisines. Ses habitants en tirent, en échange, des produits manufacturés, mais en petite quantité, de l'eau-de-vie, du café, du sel, des outils, du plomb, de la poudre et des armes. Mais comme leurs besoins sont fort peu considérables, la somme des exportations surpasse notablement celle des importations. Ainsi pour l'année 1860, la dernière dont nous possédions les chiffres officiels, l'en-

semble du commerce extérieur des Monténégrins est monté à un total de 1,305,000 francs, dont 992,000 francs pour les sorties et 313,000 francs seulement pour les entrées.

II

Il est assez difficile de fixer d'une manière exacte le chiffre de la population monténégrine.

Au XVIIe siècle, d'après les relations vénitiennes, ce petit peuple ne se composait guère que de 20,000 à 30,000 âmes. Il y a cinquante ans, lorsqu'il engagea la lutte contre les Français, maîtres de la Dalmatie, on l'évaluait à 50,000 habitants. Vingt ans plus tard, les statistiques élevaient ce chiffre à 75,000: enfin, en 1835, l'Annuaire officiel de Tsettinié, la *Gorlitsa* (la Tourterelle), déclarait que le Tsernogore renfermait une population de 100,000 âmes. Actuellement, avec les accroissements de territoire survenus depuis 1836, et avec le mouvement d'émigration qui depuis quelques années a poussé une fraction notable des habitants de l'Herzegovine méridionale à chercher dans les libres sommets du Tsernogore un refuge contre la tyrannie musulmane, on peut sans

exagération fixer à près de 200,000 personnes le minimum de la population du Monténégro [1].

Un fait donnera une idée suffisante de la rapidité avec laquelle la population s'accroît de nos jours dans ce champ d'asile de la liberté des Slaves chrétiens du Midi. La *Gorlitsa* de 1835 portait à 15,000 le nombre des combattants bien exercés qui constituent la force militaire du Tsernogore, et que le prince peut, au premier signal, faire entrer en campagne. Quatre ans après, en 1839, la *Gazette dalmate* de Zara, d'après des documents officiels, de 15,000 élevait le chiffre à 19,500. Actuellement il est notablement plus élevé.

Mais, dira-t-on, quelle que soit la proportion dans laquelle il se soit augmenté, c'est bien peu que 30 à 35,000 guerriers pour un pays qui a sans cesse à lutter contre un empire de trente millions d'âmes. Cela

1. L'*Orlitch* (l'Aiglon), calendrier officiel imprimé à Tsettinié pour 1865, et la *Vila* de Belgrade, du 20 avril 2 mai 1865, donnent les chiffres suivants comme résultant d'un recensement opéré en 1864 :

Katounska-Nahia	63,738 habitants	133,471
Rietchka-Nahia	26,097 —	
Tsernitska-Nahia	28,269 —	
Lieschanska-Nahia	15,367 —	
Berdas		62,767
Total		196,238

Reste à savoir jusqu'à quel degré de précision a été poussé le recensement qui a fourni ces résultats.

Voyez au n° I des *Pièces justificatives* le tableau de la population monténégrine en 1836, distribuée par districts et par villages.

est vrai, et cette circonstance ne sert qu'à rendre encore plus admirables les efforts par lesquels les Tsernogortses sont parvenus à maintenir leur liberté. D'ailleurs, ils sont puissamment secondés dans leur lutte par les obstacles naturels qu'offre leur sol, et le chiffre que nous avons indiqué n'est que celui des combattants toujours prêts à entrer en campagne et à porter, si les circonstances y sont favorables, la guerre sur le territoire ennemi. Mais qu'un danger sérieux menace le pays, qu'une armée turque s'avance pour le réduire, la première balle qui frappera les rochers du Tsernogore en fera sortir de tous côtés des bras et des carabines ; femmes, vieillards, enfants, soutiendront les hommes faits dans la défense nationale. Au lieu de 35,000 guerriers, la Montagne Noire en comptera ce jour-là 100,000.

Les habitants du Monténégro sont, en effet, de mœurs et de caractère aussi rudes que leurs montagnes. Grands, bien faits, d'une santé robuste, la vie guerrière qu'ils mènent depuis leur enfance développe en eux une force prodigieuse.

Vierges de toute influence civilisatrice de l'Occident, mais en même temps de la corruption que cette influence apporte aux peuples qui ne sont pas suffisamment préparés à la recevoir ; isolés pendant des siècles du reste du monde, les Monténégrins ont conservé dans leur vigueur première les qualités et les vertus naturelles aux peuples de race slave.

Leurs mœurs sont pures et leur foi ardente. Comme les Serbes et les Dalmates, ils joignent à une vive et pénétrante intelligence un sentiment poétique profond et élevé, qui se traduit dans des chants répétés de bouche en bouche par le peuple, et conservés par la tradition, bien longtemps après les événements dont ils propagent le souvenir.

Mais à côté de ces grandes et nobles qualités, les Monténégrins ont avec une égale énergie les passions et les défauts des peuples de leur race. Leur bravoure, qui n'a pas pour la modérer le frein de mœurs plus douces et plus civilisées, dégénère en un besoin continuel de combats. Les instincts de leur indomptable nature se développent avec une sauvage rudesse, augmentée encore par l'isolement au milieu d'une nature âpre et sévère, et par la vie de guerre continuelle qu'ils sont contraints de mener. Habitués à des luttes sans quartier contre un ennemi barbare et féroce, ils ont contracté dans ces luttes l'usage de sanguinaires représailles auxquelles notre siècle n'est plus habitué. Lorsqu'un Tsernogortse tombe, vivant ou mort, entre les mains des Ottomans, sa tête, détachée du corps, est emportée par les ennemis en signe de triomphe. En retour, les cadavres des Turcs tués dans un combat, lorsque les guerriers de la Montagne Noire sont demeurés maîtres du champ de bataille, sont immédiatement décapités, et leurs têtes suspendues comme de sanglants trophées

aux créneaux de la tour de Tsettinié. C'était du moins ainsi qu'on faisait il y a seulement quelques années : maintenant on coupe encore les têtes des Turcs, mais au lieu de les rapporter dans la capitale on les dresse sur des poteaux à la frontière [1]. De même, les compagnons du Tsernogortse qui tombe frappé d'une balle enlèvent sa tête lorsqu'ils le peuvent, afin que les Musulmans ne puissent pas se faire gloire de la posséder.

Lorsqu'au commencement de ce siècle les Monténégrins et les Russes coalisés vinrent attaquer dans Raguse les soldats de Napoléon, un officier supérieur russe fut blessé dans un des assauts. Aussitôt un capitaine monténégrin, qui s'était lié d'amitié avec lui, accourut en le voyant tomber. « Mon ami, lui dit-il, « tu es un bon chrétien et un brave soldat. Fais ta « prière, je vais te couper la tête pour que les enne- « mis ne la prennent pas. C'est le seul service et la « dernière preuve d'amitié que je puisse te rendre « maintenant. » L'officier russe ne se souciait guère de cette marque d'amitié par trop monténégrine ; la crainte de se voir couper la tête par son frère d'armes lui rendit des forces, et il parvint à s'éloigner du champ de bataille.

Réfugiés dans leurs stériles rochers, les Monténé-

1. Voyez au nº II des *Pièces justificatives* les raisons qu'allèguent les historiens slaves Paitj et Scherb pour justifier ou du moins excuser cet usage.

grins voient à leurs pieds des plaines fertiles où poussent d'abondantes moissons. Ces plaines ont été jadis possédées par leur race. Leurs ancêtres ont cultivé ces champs où de misérables rayas, leurs frères par le sang, par la langue et par la religion, sèment et récoltent aujourd'hui pour nourrir du fruit de leurs sueurs un maître indolent et cruel. Ce maître est l'Ottoman, l'ennemi né et éternel du Monténégrin. Pour le guerrier de la Montagne Noire, c'est un devoir sacré que de combattre cet ennemi, d'accourir aux plaintes des rayas et de venger à la fois leurs souffrances et les antiques défaites de la nation serbe. Mille causes appellent donc le Tsernogortse à descendre dans la plaine, à engager des combats partiels avec les musulmans du voisinage, et à pousser des razzias dans leurs propriétés. Ces incursions répétées développent chez lui le goût de la rapine, et, engendrant des dettes de sang héréditaires entre les familles turques et chrétiennes, maintiennent, en dehors des grandes expéditions dirigées par la Porte, un état de guerre permanent sur les frontières du pays.

L'habitude de marcher toujours armés rend aussi, dans presque tous les cas, sanglantes les querelles qui naissent entre eux. Autrefois les querelles et les vengeances, perpétuées de génération en génération, étaient un véritable fléau qui ravageait le pays. Cependant, au milieu même de ce développement sans frein de natures violentes et indomptées, certaines

lois d'honneur régissaient les querelles, embrassées toujours des deux côtés par la famille entière. La vengeance était d'ordinaire un combat loyal : son exercice cessait du moment qu'un danger sérieux menaçait la montagne Frapper un homme désarmé était considéré comme une lâcheté, et le feu de la plus ardente colère devait tomber lorsqu'un des deux ennemis prononçait la formule solennelle : *Ne ou krev*, *Bog ti i sveti Iovan*, « au nom de Dieu et de « saint Jean, ne nous frappons pas. »

Les efforts des trois derniers souverains du Tsernogore ont réussi à faire disparaître presque entièrement ces vengeances et ces guerres intestines. Mais il a fallu cependant encore capituler sur certains points avec la violence et la fierté de ces rudes montagnards. Ainsi nous lisons dans l'article 34 du code promulgué le 23 avril 1855 par le prince Daniel :

« Si quelqu'un frappe, sans motif, son frère mon-« ténégrin, soit avec le pied, soit avec le tchibouk, il « payera une amende de 50 sequins d'or ; *mais si* « *celui qui a été frappé tue à l'instant même celui* « *qui le maltraite, ce dernier sera tué à bon droit,* « *et on ne pourra pas plus rechercher une indem-* « *nité ou une satisfaction que s'il avait été tué en* « *volant.* »

Pour voir les Monténégrins sous leur côté vraiment sublime, il faut les contempler dans leur lutte avec les musulmans, lorsqu'une armée ottomane met en

danger la foi et la liberté de la montagne. Hommes, vieillards, enfants, tous courent au combat avec l'enthousiasme du martyre. Les estropiés eux-mêmes se font porter à la redoute ; couchés derrière un rocher, ils chargent les armes et tirent sur l'ennemi. Tomber dans un de ces combats est la plus grande ambition du Tsernogortse. La mort qu'on ne rencontre pas sur les champs de bataille est regardée par ces braves comme le dernier des malheurs; aussi les parents disent-ils d'un malade enlevé de mort naturelle qu'il a été tué « par Dieu, le vieux meurtrier, » *od Boga, starog krevnika*. La plus sanglante injure que l'on puisse adresser à un Monténégrin, la seule qui ne se pardonne jamais, est de lui dire : « Je connais les « tiens, tous tes aïeux sont morts dans leur lit. »

Selon l'habitude constante des tribus exclusivement guerrières, l'homme, au Monténégro, dédaigne les travaux autres que ceux des combats. Élevé dans les armes depuis son berceau, c'est de ce côté que le Tsernogortse a tourné toute son intelligence. Devenu homme et marié, ses obligations militaires grandissent et s'étendent ; il n'est plus seulement le défenseur de la patrie, il devient le protecteur du foyer domestique. Mais il n'accepte pas d'autres devoirs ou d'autres fonctions; dans la paix il se prépare à la guerre, fourbit ses armes, fabrique de la poudre, fond des balles, ou bien se repose, en fumant sa pipe, des fatigues qu'il a traversées. Les travaux du ménage,

même les plus pénibles, la culture de la terre sont l'apanage exclusif des femmes.

Qu'on n'aille pas croire pour cela qu'elles soient. comme chez les peuples sauvages dont la lumière de l'Évangile n'a pas encore éclairé l'intelligence, réduites à la condition d'esclaves soumises à leur époux : le christianisme est là dans le Monténégro pour relever et ennoblir leur caractère. La femme monténégrine mène une vie de rudes travaux, mais sa dignité n'en est que plus grande. Respectée et chérie de son époux, elle embellit le foyer où le guerrier fatigué vient s'asseoir chaque jour. C'est la matrone romaine des beaux jours de la république, chaste et fidèle à son époux, orgueilleuse du nombre et de la valeur de ses enfants, qui renferme sa vie dans les soins de la maison. Sur la tombe de la Monténégrine on pourrait écrire, comme sur celle de la femme romaine, cette noble épitaphe : *Domi mansit, lanam fecit, pudicitiam servavit.* Malheur à celui qui oserait lever sur elle un regard impudique ou qui lui manquerait de respect ! La carabine d'un mari, d'un père ou d'un frère aurait bientôt lavé dans le sang cet outrage.

Mais la femme du Monténégro ne se borne pas aux occupations et à la vie tranquille que nous venons d'esquisser. Elle a aussi, comme les hommes, ses joies, sa gloire et ses triomphes. Épouse, elle s'associe aux luttes et aux exploits de son mari ; intrépide

comme lui, elle porte aux combattants, à travers les plus ardentes fusillades, les munitions dont ils commencent à manquer. Et si cet époux s'est distingué dans la guerre, s'il revient célébré par la voix commune de ses compagnons, c'est alors un beau jour pour la Monténégrine ; dans les champs, le soir à la fontaine, toutes les femmes la regardent avec un mélange de déférence et d'envie, et s'écartent devant elle pour lui laisser la première place ; les hommes la saluent avec respect. Alors le rude travail auquel elle est condamnée ne lui paraît plus lourd ; elle est heureuse et fière, elle est l'épouse d'un guerrier renommé !

Puis, lorsque la balle de l'Ottoman a frappé son époux, s'il n'a ni père ni frère pour le venger, si ses fils sont encore trop jeunes pour accomplir cette œuvre, alors la femme tsernogortse se charge de la vengeance. Ramassant le fusil et le sabre du mort, elle court au premier rang des soldats, et ne rentre à sa demeure reprendre ses occupations ordinaires que lorsqu'elle a rempli ce qu'elle regarde comme un devoir sacré.

Mais ici nous laissons la parole à une chanson populaire, tirée du recueil de M. Vouk Karadzitj [1], qui raconte une vengeance de ce genre :

« Un haïdouk se lamente et crie sur la montagne : « Pauvre Stanischa, malheur à moi qui t'ai laissé « tomber sans vengeance. »

1. *Narodne srpske pesme*, Vienne, 1845, 2 vol. in-8°.

« Du fond de la vallée de Tsousi, la femme de Stanischa entend ces cris et comprend que son mari vient de périr. Aussitôt, un fusil à la main, elle s'élance, l'ardente chrétienne, et gravit les verts sentiers que descendaient les meurtriers de son mari, quinze Turcs, conduits par Tchenghitj-aga. Dès qu'elle aperçoit Tchenghitj-aga, elle le met en joue et l'abat roide mort. Les autres Turcs, effrayés de l'audace de cette femme héroïque, s'enfuient et lui laissent couper la tête de leur chef, qu'elle emporte dans son village.

« Mais Fati, la veuve de Tchenghitj-aga, écrit une lettre à la veuve de Stanischa : « Epouse chrétienne, tu « m'as arraché les deux yeux en tuant mon Tchen- « ghitj-aga ; si tu es une vraie Tsernogortse, tu vien- « dras demain seule à la frontière, comme moi j'y « viendrai seule, pour que nous mesurions nos forces « et que nous voyions qui de nous deux fut la meil- « leure épouse. »

« La chrétienne quitte ses habits de femme, revêt le costume et les armes enlevés à Tchenghitj, prend son yataghan, ses pistolets et sa brillante carabine, monte le beau cheval de l'aga et se met en route à travers les sentiers de Tsousi, en criant devant chaque rocher : « S'il se trouve ici caché un frère tserno- « gortse, qu'il ne me tue pas en me prenant pour un « Turc, car je suis un enfant du Tsernogore. »

« Mais, en arrivant à la frontière, elle vit que la

boula (femme turque) déloyale avait amené avec elle son compère, qui, monté sur un grand cheval noir, s'élança furieux sur la veuve chrétienne. Celle-ci l'attend sans s'effrayer ; d'une balle bien dirigée, elle le frappe au cœur, puis lui coupe la tête. Alors, atteignant la *boula* dans sa fuite, elle l'emmena liée à Tsousi, où elle en fit sa servante, l'obligeant à chanter pour endormir dans leur berceau les orphelins de Stanischa.

« Après l'avoir ainsi eue à son service pendant quinze ans, elle renvoya la *boula* libre parmi les siens. »

L'élévation, la chasteté et la dignité morale des femmes monténégrines, malgré leur condition de travail incessant, les entoure d'un respect auquel on ne s'attendrait pas d'abord avec cette condition de leur existence. A ce point de vue les mœurs des Tsernogortses sont entièrement chevaleresques. La femme est pour eux un être inviolable. Les vengeances, les querelles de tribus ou de familles ne l'atteignent pas. Elle jouit même du plus noble privilége. L'homme qu'une femme a pris sous sa sauvegarde, eût-il commis un meurtre, fût-il sous le coup de la plus implacable vendetta, devient aussi sacré qu'elle ; il peut avec elle venir s'asseoir au foyer de ses ennemis, nul n'oserait toucher à un cheveu de sa tête, car ce serait se déshonorer à jamais aux yeux de toute la nation.

Après la femme, l'être le plus sacré pour les Monténégrins est le voyageur. « Dans tout le pays, dit M. Cyprien Robert qui a eu l'occasion de visiter en détail la Montagne Noire il y a maintenant vingt ans, alors que les mœurs y étaient encore plus sauvages qu'elles ne le sont aujourd'hui, dans tout le pays, l'hospitalité s'exerce avec une exquise cordialité. Demandez-vous un verre d'eau en passant à cheval devant la cour d'un paysan, il s'empressera de vous satisfaire et vous apportera même du vin s'il en a. Il est vrai qu'au seuil des cabanes, les gros et terribles molosses qui effrayaient, il y a trente ans, le colonel Vialla, n'ont rien perdu de leur vigilance acharnée; mais pénétrez dans la chaumière, on s'y disputera l'honneur de vous servir; les coussins, quand votre hôte en possède, seront étendus pour vous sur le banc de bois qui entoure le foyer; le maître de la cabane, assis devant vous sur une pierre, vous présentera lui-même le café, les œufs durs, la *castradina* (viande de mouton fumée) et le vin indigène, le tout sur un plateau de bois servant de table. Si, après les premières *zdravitsa* (toasts), il vous tend la main, c'est un signe qu'il jure de vous défendre désormais jusqu'à la mort, fût-ce contre une armée. A votre départ, la seule récompense qu'il désire est une décharge de vos armes, une salve d'adieu en son honneur, qui indique publiquement que vous êtes content de lui. »

A ses qualités militaires, à sa bravoure indomp-

table, le Tsernogortse joint une astuce naturelle, une sorte de diplomatie sauvage qui met souvent en défaut l'habileté du Turc le plus fin. « Voyez-le, dit M. Cyprien Robert dont nous nous plaisons à citer le témoignage comme celui du voyageur qui connaît le mieux les peuples slaves, voyez-le dans un khan albanais ou bosniaque, le soir d'une *tchéta* (expédition militaire), faisant de la propagande, entretenant ses frères rayas des avantages, de la nécessité même d'une alliance avec son *saint vladika :* à la douceur mielleuse de ses paroles, il semble que cet homme terrible possède tous les secrets de séduction d'une femme. La dignité, l'abnégation d'un martyr rayonnent sur son visage, et on l'écoute comme un prophète. »

Tels sont les Monténégrins, tel est ce peuple dont on a tant parlé depuis quelques années, en bien comme en mal. Leurs ennemis, et ils n'en ont pas manqué, surtout dans la presse étrangère, leurs ennemis les dépeignent sous des traits sinistres ; ils les montrent comme des barbares cruels et turbulents, sanguinaires et rapaces. Il y a quelque chose de vrai dans ce portrait ; mais il ne montre que le côté défavorable du caractère monténégrin, et il dissimule les grandes qualités qui relèvent ces puissantes et sauvages natures. Ce qu'oublient surtout ceux qui attaquent les Tsernogortses, c'est de mettre en parallèle avec eux les adversaires que ces guerriers combat-

tent. Dans cette comparaison, le Monténégrin grandit et domine le Turc de toute la hauteur qui sépare le christianisme de la religion musulmane. L'Ottoman, malgré le vernis extérieur de civilisation dont il se pare aujourd'hui, l'Ottoman demeure un barbare sanguinaire, un Tartare, c'est-à-dire un homme de la race la plus féroce et la moins susceptible de se civiliser véritablement, profondément corrompu, en outre, par une loi démoralisatrice, incapable d'entrer d'une manière sérieuse dans la voie du progrès. Le Monténégrin est aussi un barbare, car les circonstances l'ont forcé de rester tel ; mais c'est un barbare comme ceux dont le sang a renouvelé le monde antique et donné naissance aux sociétés modernes. Sa nature encore vierge a conservé toute sa vigueur, et lorsque la civilisation européenne l'aura pénétré de sa vivifiante influence, il a en lui les qualités qui forment un grand peuple.

C'est pour cela que les Monténégrins sont dignes au plus haut degré de l'intérêt que la France chrétienne leur a témoigné dans les dernières années ; c'est pour cela que, dans l'avenir de l'Orient et dans les faits qui s'y produiront désormais, le Tsernogore est appelé, malgré le chiffre peu élevé de sa population, à jouer un rôle considérable. C'est le refuge et l'avant-garde de la liberté dans les provinces slaves de l'empire ottoman.

Il faut, du reste, lorsqu'on étudie l'Orient chrétien,

s'habituer à ce grand rôle, joué par des populations peu nombreuses et restreintes sur un territoire exigu. La montagne de Souli était bien moins encore que le Monténégro. Ce n'était pas un état constitué, mais une simple réunion de pâtres sauvages. Moins heureux que les Monténégrins, les Souliotes n'avaient même pas pu conserver leur patrie, qui avait succombé sous les coups du terrible Ali-Pacha. Voyez cependant quelle part les pâtres de Souli ont eue à l'affranchissement de la Grèce ! Lorsque le jour de la grande lutte nationale est arrivé, chacun de ces intrépides mais obscurs guerriers est devenu un général et les noms des Tzavellas et des Botzaris ont passé au premier rang de ceux des héros de la liberté. Il en sera de même du Tsernogore le jour, qui n'est peut-être pas bien éloigné, où les Slaves de la Turquie réclameront, les armes à la main, leur place au soleil, leurs droits imprescriptibles à la vie des peuples indépendants.

Aussi la Porte a-t-elle trouvé à bon droit et trouvera-t-elle toujours dans ce voisinage un sujet d'inquiétude et de danger. Dès qu'il y aura dans la Turquie une augmentation de forces ou une recrudescence du fanatisme musulman, elle se traduira par une attaque contre le Monténégro et par une tentative pour l'asservir. C'est ce qui est arrivé en 1853, au moment où la guerre d'Orient allait commencer; c'est ce qui s'est également produit en 1858 et ce que

nous avons vu se renouveler avec les plus douloureuses péripéties dans les dernières années.

III

Transportons-nous maintenant par la pensée dans une maison monténégrine, non pas un de ces jours où une seule idée, celle de la défense nationale, enflamme les esprits, où toute autre occupation est suspendue dans la montagne, où l'on ne rencontre plus dans les villages et dans les sentiers que des femmes qui vont porter à leurs maris de la poudre pour combattre encore ou des aliments pour soutenir leurs forces, tandis que les rochers répercutent au loin les petillements précipités de la fusillade. Choisissons, au contraire, un jour de paix et de tranquillité ; nous y surprendrons sur le fait les mœurs des habitants.

Entrons, et jetons d'abord un coup d'œil sur la cabane elle-même. Rien ne saurait être plus rustique; aucun architecte n'en a dressé le plan ni dessiné la façade. Des pierres posées tant bien que mal l'une sur l'autre, jusqu'à la hauteur de huit à dix pieds, en forment les quatre murs. Un toit en chaume la couvre. La tuile est d'un emploi très-rare au Tsernogore, c'est un luxe princier, et on ne pourrait guère

citer que le couvent de Tsettinié, la maison construite dans le même bourg par le vladika Pierre Ier pour l'habitation des souverains de la Montagne, et la bicoque qui s'y intitule pompeusement *Hôtel des étrangers*, dont la toiture soit faite de cette façon.

L'intérieur de la maison répond à l'extérieur. Il se compose d'une ou tout au plus de deux pièces, sans carreaux aux fenêtres, sans plancher, sans lambris. Au milieu est une excavation de quelques pieds de largeur. C'est le foyer : c'est là que les habitants se chauffent et font cuire leurs aliments. Quelquefois ce foyer dans le sol est remplacé par une espèce de caisse en bois, portée sur quatre pieds et remplie d'un mélange de terre et de cendre, qui sert de support au feu, élevé à hauteur d'appui. Telle chose qu'un tuyau de cheminée est parfaitement inconnue, la fumée s'échappe comme elle peut, par la porte toujours ouverte et par les interstices de la toiture.

Quant à l'ameublement, sa simplicité, ou plutôt son absence, ferait reculer d'épouvante bien des gens habitués au comfort de notre vie occidentale. Ni tables, ni lits, seulement des siéges grossiers autour du foyer, un banc de bois dans un angle de la pièce, deux ou trois bahuts, çà et là quelques vases servant aux soins du ménage, enfin des tapis et des couvertures roulés dans un coin : voilà tout ce dont il se compose.

Ce type d'habitation, du reste, n'est pas particu-

lier au Tsernogore. On le retrouve dans presque toutes les campagnes de l'Orient, chez les populations grecques aussi bien que chez les populations slaves. La cabane du guerrier de la Montagne-Noire est, à bien peu de chose près, la même que celle du Serbe à demi indépendant, du raya de la Bulgarie, de l'Épire ou de la Thessalie, ou même du libre et intelligent paysan de la Grèce affranchie.

Au moment où nous sommes entrés dans la maison que nous choisissons comme type de la vie du pays, il ne s'y trouve que deux vieillards et quelques enfants aux cheveux blonds, aux yeux bleus. Les deux vieillards sont l'aïeul et l'aïeule, les maîtres de la maison autour de laquelle habitent, respectueusement soumis à leur autorité, leurs enfants, leurs brus et leurs gendres, leurs petits-enfants et les enfants de ces petits-enfants; car, tant que son auteur vit encore, la famille ne se disperse pas. Tous deux ont les cheveux blancs, mais tous deux conservent, malgré leur grand âge, la plénitude de leur vigueur et de leur énergie. Le poids des années, les blessures qu'il a reçues dans sa longue carrière, empêchent, il est vrai, l'aïeul de prendre part, comme dans sa jeunesse, aux expéditions aventureuses que l'on pousse dans l'Albanie ou dans l'Herzegovine, mais que l'Ottoman vainqueur menace la libre montagne et fasse avancer ses bataillons par les défilés de la Koutchka, on le verra retrouver toute l'ardeur de ses beaux

jours, et reprenant le fusil d'une main, le sabre de l'autre, conduire au combat, quoique déjà presque centenaire, deux ou trois générations de guerriers de son sang, groupées autour de lui.

En ce moment, les deux vieillards gardent la maison, tandis que leurs enfants vaquent à leurs occupations habituelles. L'aïeul, assis près du foyer, fume lentement son tchibouk et, pour se distraire, façonne un morceau de bois en écuelle avec son couteau en y traçant de sauvages sculptures, qui dénotent un sentiment inné d'ornementation tout à fait digne de remarque. L'aïeule répare les vêtements endommagés de la famille, en surveillant du coin de l'œil les jeux des enfants confiés à sa garde.

Mais déjà le soleil, seule horloge sur laquelle les Tsernogortses règlent leur vie, s'abaisse sur l'horizon. L'heure du repas s'approche ; bientôt toute la famille va rentrer de son travail. Sur un signe de l'aïeul, un des enfants grimpe sur un escabeau et décroche des poutres de la toiture une quartier de viande boucanée, suspendu à la fumée au-dessus du foyer. La manière de préparer ce quartier de viande n'est pas recherchée : on écarte les charbons avec un tison, puis on y place le rôti que l'on recouvre soigneusement de cendre chaude. C'est ce rôti, accommodé aussi primitivement que chez les sauvages de l'Océanie, qui, avec quelques morceaux de poisson salé, souvent un plat de *pilau*, formera le dîner de la famille.

Bientôt tous les membres de cette famille rentrent l'un après l'autre sous le toit paternel. Les filles et les brus reviennent de travailler dans les champs, les fils et les gendres ont été plus loin ; armés jusqu'aux dents on pourrait croire qu'ils arrivent de quelque expédition guerrière. Il n'en est rien cependant ; ils viennent simplement de Cattaro où ils ont été vendre les légumes et les fruits du jardin, les volailles qui picorent autour de la maison et qui, la nuit venue, entrent bien souvent chercher un abri sous le même toit que la famille. Mais, quelque pacifique que soit l'occupation à laquelle il se livre, un Monténégrin se croirait déshonoré s'il ne portait pas ses armes avec lui partout et en toute occasion.

Tous en entrant, hommes et femmes, vont baiser respectueusement la main des deux vieillards, et ce premier devoir rempli, échangent entre eux un bonjour affectueux. Dans le Tsernogore, en effet, comme dans tous les pays chrétiens de l'Orient, les liens de la famille conservent une force que nous ne leur connaissons plus en Occident. L'autorité du père et de la mère n'y a rien perdu de son antique puissance. Ce sont encore les mœurs patriarcales, celles de la Grèce héroïque ou de la Rome des premiers siècles.

Il suffit de parcourir le recueil des chants populaires de la Servie et du Tsernogore pour y voir éclater à chaque instant, avec les images les plus naïves.

avec les accents les plus expressifs, les saintes affections de la famille et en particulier l'amour filial. Mais, après lui, l'amour maternel, et même le sentiment réciproque du frère pour la sœur, ne sont pas moins vifs. La jeune fille qui, dans sa pudique timidité, ose à peine parler de son fiancé, exprime avec enthousiasme sa tendresse pour son frère. « Par l'âme de mon frère! » c'est là le serment qu'elle prononce lorsqu'une circonstance solennelle réclame d'elle un serment. Quant à ce qui est de l'amour conjugal, nous l'avons déjà dit, l'adultère est inconnu dans le Tsernogore; si les chansons monténégrines citent deux ou trois exemples, tout au plus, de femmes infidèles à leurs époux, elles les citent comme des exceptions monstrueuses vouées à l'horreur de la postérité. Mais la chasteté farouche des Slaves de la Montagne-Noire ne permet pas aux sentiments de l'amour conjugal cette libre effusion qu'elle autorise pour ceux qui naissent de la parenté par le sang. En présence de témoins, même de ses parents, un Tsernogortse regarderait comme inconvenant de donner un baiser à sa femme et les *piesmes* célèbrent comme un modèle de vertu, bien que musulmane, la femme d'Hassan-Aga qui, par un excès de pudeur, n'osait pas entrer en présence d'un étranger dans la chambre de son mari malade.

Cette puissance des affections de famille est la même dans tout l'Orient, du moment que l'on a af-

faire à des chrétiens. Mais nulle part peut-être elle n'est aussi frappante qu'au Monténégro, à cause du contraste qui se produit entre la délicatesse de sentiments presque raffinée qu'inspirent la tendresse filiale, maternelle ou fraternelle aux sauvages habitants de cette contrée, et la rudesse, nous dirions presque la férocité habituelle de leurs mœurs.

Un *piesme* [1] dépeint les derniers instants du guerrier tsernogortse qui tombe blessé, incapable de regagner sa montagne. Un de ses amis l'aperçoit, s'approche avec une affectueuse compassion et lui dit : « Peux-tu attendre que je t'aille chercher un médecin ? « — Merci, frère, répond le malade ; mais si tu veux « me rendre service, porte-moi dans ma demeure, « porte-moi près de ceux que j'aime, c'est là que je « voudrais être. »

« — Ta demeure est si loin, reprend son ami, si loin « que nous ne pourrions l'atteindre. Laisse-moi te « conduire dans la mienne. Ma mère pansera ta bles- « sure, ma femme préparera ton lit, ma sœur te don- « nera une boisson rafraîchissante. » — « Ah ! mur- « mure le Tsernogortse, une mère étrangère ne guérit « point les blessures, une femme étrangère ne pré- « pare point un bon lit, une sœur étrangère ne donne « qu'une amère boisson. »

Et à ces mots il expire.

1. Nom des poëmes populaires serbes. En slavon : *piesn, piesnia*, « hymne, chanson de ageste. »

A la mère qui a perdu ses enfants, le Monténégrin et le Serbe donnent le titre touchant d'orpheline. « Dieu te soit en aide, bonne mère, pauvre orpheline. « dit encore dans un chant populaire un guerrier à « une vieille femme ; n'as-tu donc pas un seul enfant « qui cultive pour toi ta vigne et qui t'aide à mar- « cher ? »

« Hélas ! s'écrie, dans une autre *piesme*, une mère « qui depuis plusieurs années soupire en vain après « le retour de son fils, hélas ! malheureuse que je « suis, qui m'attendra maintenant dans ma demeure ? « Qui viendra à ma rencontre ? Qui me dira avec in- « quiétude : Chère mère, n'es-tu pas fatiguée ? »

Nous pourrions multiplier indéfiniment les exemples ; mais il nous faut revenir à la famille que nous avons prise pour type de la vie du Monténégro.

La hiérarchie de la famille et le respect de cette hiérarchie se traduisent dans le repas du soir. L'aïeul mange seul et le premier ; après lui, les autres hommes de la famille, accroupis à terre autour d'un plateau de bois qui sert de table à manger, enfin les femmes et avec elles les enfants.

Après le repas, la veillée commence. Toute la famille se groupe autour du foyer, les hommes fumant, les femmes filant ou allaitant leurs enfants. On commence par des récits de bataille. L'aïeul parle le premier ; il est prolixe comme tous les vieillards ; il s'étend avec complaisance sur les faits d'armes de sa

jeunesse, il compte avec orgueil les têtes de Turcs qu'il a coupées alors, et rappelle, non sans un vif regret, les nombreuses plumes blanches décernées par le souverain en signe d'honneur pour chaque tête d'ennemi rapportée à Tsettinié, qui ornaient glorieusement son bonnet avant que le vladika Pierre II, par un scrupule de civilisation emprunté à l'Europe, n'eût aboli ce genre de décoration particulier à Tsernogore.

Après l'aïeul, ses fils et ses petits-fils racontent leurs combats à leur tour. Eux aussi sont fiers de ce qu'ils ont fait; en 1853 ils ont tenu tête à Omer-Pacha, le slave renégat qui a trahi sa race pour se faire le serviteur du Sultan; ils ont pris part à la sanglante bataille de Grahovo, la plus grande victoire des Monténégrins dans ce siècle. Du reste, ils ne regrettent pas le temps passé comme leur aïeul; ils sentent et ils exaltent les avantages de la civilisation qui commence à pénétrer dans leur pays; ils vantent le prince Daniel qui a su intéresser l'Europe aux affaires de la Montagne-Noire.

Après ces récits guerriers viennent les nouvelles qu'ils ont apprises à Cattaro en vendant leurs denrées. Dans le Tsernogore, en effet, comme dans l'Orient entier, tous les yeux sont tournés vers l'Occident et vers les événements qui s'y produisent. Nos guerriers monténégrins s'informent curieusement de ce que fait chacune des grandes Puissances euro-

péennes et de ce qui peut en résulter pour les destinées de leur pays.

Cependant des amis, des voisins sont venus se joindre à la famille. Le cercle autour du foyer s'élargit; la coupe dorée, qui remonte aux ancêtres, circule de main en main, pleine du vin de la montagne. Un des hommes de la famille décroche de la muraille la *gouzla* ou lyre grossière des Slaves, et, s'accompagnant de cet instrument primitif, entonne les *piesmes* nationaux.

Il chante d'abord ceux qui se rapportent à l'histoire du Tsernogore, ceux qui célèbrent les triomphes des guerriers chrétiens de la montagne et les défaites des infidèles. Il rappelle aussi les antiques souvenirs de la nation serbe, sa grandeur, ses princes valeureux et la fatale journée de Kossovo, dans laquelle ce glorieux empire succomba sous le cimeterre du sultan Mourad. La bataille de Kossovo est, en effet, un sujet continuel de poésie mélancolique pour les Serbes du Tsernogore, comme pour ceux de la Servie proprement dite. Autour du souvenir de cette journée, autour du nom du prince qui y périt, entraînant avec lui le trône et la nation dans sa chute, se groupe tout un cycle épique comparable au cycle celtique d'Arthur, le roi avec qui périt, dans un combat funeste, l'indépendance des Celtes de la Grande-Bretagne, comme avec Lazare de Servie l'indépendance des Slaves cisdanubiens.

C'est ici le cas d'appliquer à la poésie des Serbes les remarques qu'inspiraient à mon père les épopées chevaleresques de l'Occident.

« Dans les poëmes carlovingiens, comme dans l'épopée gallique qui tient une place presque aussi considérable parmi les monuments de la chevalerie occidentale, la gloire du guerrier se confond avec celle du martyr. Ainsi, dans la Grande-Bretagne, le héros de la vieille poésie nationale, c'est le dernier prince qui ait lutté contre les Anglo-Saxons, le roi Arthur, qui a péri dans la bataille, mais que l'imagination des vaincus s'est plu à représenter comme ayant échappé à ce désastre, et comme ayant longtemps continué d'être l'âme d'une résistance acharnée, qui ne finit que sous le règne d'Edouard Ier.

« Au milieu de toutes les victoires de Charlemagne, l'imagination chrétienne a adopté, par prédilection, un trait sombre et un guerrier malheureux. Non-seulement Roland domine dans l'épopée, mais vous retrouvez son nom dans le Martyrologe, et son culte dans un assez grand nombre d'Eglises.

« Ce caractère du héros martyr, cet enthousiasme chrétien pour une gloire dont la récompense n'était pas de ce monde, nous introduisent dans un ordre d'idées toutes différentes de celles qui ont agi sur l'imagination des peuples étrangers au christianisme. L'épopée, partout ailleurs, célèbre des victoires et

des triomphes; l'épopée chrétienne chante le dévouement récompensé par la mort. »

Le héros martyr se retrouve partout chez les peuples chrétiens, dans la poésie et dans les souvenirs populaires. Si en France c'est Roland, et chez les Celtes de la Grande-Bretagne Arthur, en Servie c'est le roi Lazare et Milosch Obilitj, l'Eléazar des Slaves, tombé sur le champ de bataille de Kossovo en frappant Mourad d'un coup mortel, ou bien encore Marko Kralievitj, l'héroïque proscrit, le haïdouk intrépide dont la physionomie rappelle tant celle de Robin-Hood, le fameux *outlaw* des ballades anglaises. Dans les chants de la Bretagne armoricaine, c'est Lez-Breiz, le soutien de la Bretagne, l'adversaire malheureux des princes carlovingiens; dans les romances espagnoles, c'est le roi Rodrigue qui survit miraculeusement, dit-on, à la conquête de son empire par les Maures; enfin, dans les traditions populaires du Portugal, c'est don Sébastien qui disparaît mystérieusement à la bataille où son armée s'anéantit sous les murs de Tanger.

Après les chants héroïques viennent les chansons amoureuses. Le Tsernogortse, comme le Serbe, en possède tout un arsenal, et elles reviennent sur ses lèvres aussi souvent que celles qui célèbrent la gloire de la patrie. C'est peut-être la partie la plus originale de la poésie des Slaves méridionaux. Leurs *piesmes* épiques ont quelque chose de la tournure des chants de l'Iliade, ou plutôt encore le sombre et sauvage ac-

cent des Niebelungen; les *piesmes* d'amour, qui peignent des sentiments plus intimes, ne ressemblent aux compositions analogues d'aucun peuple. On n'y retrouve ni l'accent érotique des Grecs et des Latins, ni les raffinements de galanterie de nos troubadours méridionaux, ni la mystique rêverie du minnesinger allemand, ni les joviales tendresses des anciens poëtes anglais, mais un sentiment d'amour à la fois profond et chaste, souvent empreint d'une douce mélancolie, qui, au milieu des accents de farouche grandeur dominant dans la majorité des *piesmes*, font l'effet de ces lacs aux eaux calmes et limpides, encaissés dans un bassin étroit et entourés de toutes parts de roches tourmentées, que le voyageur rencontre dans certaines parties du Tsernogore[1].

Ce qu'il y a surtout de remarquable dans ces chants d'amour, ce sont les traits sous lesquels l'idéal de la femme apparaît aux yeux des poëtes serbes ou monténégrins. La femme se représente à eux douée d'une singulière expression de douceur et de réserve, de résignation timide et de chaste dévouement.

Voici d'abord la jeune fille telle qu'un *piesme* la décrit dans sa pudique modestie :

« La belle Militsa a de longs sourcils qui s'élèvent sur ses joues roses, sur son blanc visage. Je l'ai

1. Pour toute cette partie de notre travail nous avons beaucoup emprunté au charmant chapitre sur les poésies serbes, inséré par M. Marmier dans ses *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*.

suivie pendant trois ans, jamais je n'ai pu contempler ses yeux, ses beaux yeux, ni son blanc visage.

« Lorsque j'invitai les jeunes filles à la danse, j'invitai aussi Militsa, dans l'espoir de regarder ses yeux. Quand nous nous mîmes à danser, le ciel était clair. Tout à coup il s'obscurcit. L'éclair sillonnait les nuages. Les jeunes filles levaient les yeux en l'air; mais Militsa, tenait, comme de coutume, les siens baissés sur le vert gazon.

« Militsa, dirent-elles, Militsa, notre amie, notre « compagne, es-tu donc si présomptueuse, ou es-tu « donc si sotte que tu continues à regarder le vert « gazon, que tu ne veuilles pas, comme nous, voir « les nuages déchirés par l'éclair? »

« Je ne suis ni sotte ni présomptueuse, répond « Militsa; je ne suis pas la Vila qui assemble les « nuages : je suis une jeune fille, et je tiens mes « regards fixés à la terre. »

Dans un autre chant, la fiancée, qui, en se rendant à sa nouvelle demeure, sait qu'elle doit être, chemin faisant, exposée à un grave péril, dit aux garçons d'honneur dont elle est escortée : « Je sais que je n'ai « pas le droit de lever les yeux sur vous, et encore « moins celui de vous adresser la parole. Mais il faut « pourtant que je vous prévienne du danger qui me « menace. »

Cette timide modestie, cette pudeur ombrageuse n'empêche pas l'ardeur de l'amour. La jeune fille

dont le cœur est épris n'avoue son secret à personne, elle n'ose même pas le laisser deviner à celui qu'elle aime, mais elle prend toute la nature pour confidente de sa passion. Les fleurs et les oiseaux reçoivent le récit de ce qu'elle ressent : les nuages et les faucons sont ses messagers ; la lune lui raconte ce qu'elle a vu près de la maison où habite son bien-aimé. Le cheval surtout, le fidèle compagnon des guerriers, connaît tout ce qui se passe dans son âme.

« O toi, noble coursier, dit une jeune fille inquiète, « noble coursier de celui que j'aime, dis-moi, ton « maître est-il marié ? — Non, répond le savant cour- « sier, mon maître est libre encore, et c'est toi qu'il « veut épouser, et c'est toi qu'il doit venir chercher « l'automne prochain. — Ah ! si tu disais vrai, re- « prend la jeune fille, je fondrais mes agrafes pour « argenter ta bride, et le collier que je porte au cou « pour la dorer. »

Dans un autre *piesme*, l'amante délaissée s'écrie avec une mélancolie douce et résignée :

« Où est celui que j'aime ? S'il est en voyage, puisse « sa route être heureuse ! S'il est à table, puisse le vin « lui être salutaire ! Et s'il en aime une autre, ah ! je « lui pardonne ; mais Dieu lui pardonnera-t-il ? »

Après le mariage, le caractère de la femme se transforme. Les chants du Tsernogore et de la Servie la dépeignent alors conservant sa noble pudeur, mais puisant dans l'exercice de ses nouveaux devoirs une

énergie et quelquefois une hardiesse qu'elle ne connaissait pas alors qu'elle était jeune fille. Nous avons dit plus haut ce qu'était l'épouse du guerrier monténégrin et nous avons cité le beau piesme intitulé : *La Tsernogortse*. Il nous serait possible de tirer du recueil de M. Vouk Karadzitj beaucoup de citations analogues. Bornons-nous à rappeler un autre chant qui se répète des bords du Danube aux rivages de l'Adriatique, et qui célèbre, non plus la vengeance d'une femme dont l'époux est tombé sous la balle ennemie, mais le dévouement d'une autre femme qui arrache son mari à la captivité.

Voukosav, l'intrépide *haïdouk*[1] a été pris par un musulman, qui, tout fier de s'être emparé de cet homme redouté, se propose de le conduire à Constantinople.

La femme de Voukosav apprend, après trois ans de recherches, où son époux est détenu. Elle prend ses armes, ses vêtements, et s'en va droit chez celui qui l'a fait captif. Avec son déguisement, elle s'annonce comme un officier du sérail qui vient, au nom du Sultan, réclamer le fameux haïdouk. A ce nom du souverain maître, le crédule Osmanli se hâte de tirer son prisonnier du cachot où il le tient renfermé ; il le

1. Les *haïdouks* chez les rayas slaves sont ce qu'étaient les *klephtes* chez les Grecs sous la domination turque : des hommes trop fiers pour accepter le rôle d'esclaves, qui n'ont d'autre ressource que de se jeter dans les montagnes et d'y mener la vie de brigands.

remet au faux officier, et lui donne en outre un cheval et un sabre pour s'assurer sa protection à la cour de Stamboul. La femme intrépide ramène en riant son époux à sa demeure.

Cependant, peu à peu notre chanteur exécute sur sa gouzla des airs de plus en plus animés. Un des assistants se lève, et, saisissant son mouchoir à la main, en tend l'extrémité à son voisin, qui la prend et se lève à son tour. Tous se tenant ainsi, forment une longue chaîne, et commencent le *kolo*, cette danse grave et mesurée qui fait les délices de toutes les populations orientales, que les paysans grecs appellent *romaïka*, et ceux des provinces danubiennes *roumaneska*, danse dont l'origine remonte aux temps héroïques de la Grèce, que Thésée inventa, dit la fable, et dont les circonvolutions rappellent, selon Plutarque, les innombrables détours du labyrinthe de Crète.

Quand les danseurs sont fatigués, ils se rasseoient. Alors la coupe pleine de vin circule de nouveau, et avec elle reviennent les histoires et les chansons. Cependant la soirée s'avance : insensiblement la conversation prend une autre tournure. Ce ne sont plus les récits des batailles qui en font les frais, ce sont des histoires d'apparitions et de fantômes, et à de tels récits on peut voir frissonner et pâlir tous ces guerriers sans peur, qui, à la clarté du jour, courent à la mort en chantant.

En effet, si le Tsernogortse ne craint rien dans ce monde de la part des hommes, il tremble comme un enfant devant les puissances de l'ordre surnaturel. Sa vive imagination lui fait voir tous les replis de sa montagne natale habités par des êtres mystérieux et incorporels contre lesquels sa force ne sert de rien.

Ici c'est le *voukodlak*, ou vampire, qui la nuit sort de sa tombe pour se repaître du sang des vivants, et qui attaque surtout les jeunes filles; là c'est la *viechtitsa*, gnome femelle, fantôme aux ailes de feu, qui descend la nuit sur le sein des braves endormis, les étreint dans ses embrassements et leur communique sa rage infernale, ou qui, changée en hyène, emporte aux bois les petits enfants.

Ce sont aussi les *Vilas* des montagnes, les fées de la mythologie slave.

« La blanche Vila, dit un *piesme*, se construit une « demeure ; elle ne la construit pas dans le ciel ni sur « la terre, mais sur une montagne de nuages. Elle « élève là trois portes : la première en or, la seconde « en perles, la troisième en étoffes de pourpre. A la « porte d'or, elle marie son fils; à la porte de perles, « elle marie sa fille ; à la porte de pourpre, elle se « tient assise et regarde au-dessous d'elle comment « l'éclair joue avec la foudre, la sœur avec ses frères, « la fiancée avec ses beaux-frères, comment l'éclair « dure plus que la foudre, comment la sœur domine « ses frères, et la fiancée ses beaux-frères. »

Tantôt bienfaisantes et tantôt funestes, les Vilas s'offrent aux regards sous la forme humaine et alors se distinguent par une beauté à laquelle celle d'aucune mortelle ne peut se comparer. Légères et capricieuses, lorsque leur disposition est favorable, elles secourent les guerriers et leur donnent d'utiles conseils : à d'autres moments, au contraire, elles se plaisent, comme les Sirènes de la fable antique ou les Ondines des traditions allemandes, à entraîner dans les précipices le voyageur imprudent qui, enivré de leur beauté, s'élance à leur poursuite.

« De ci, de là, dit une chanson particulière au « Tsernogore, s'élève une montagne plus haute que « les autres ; mais la plus haute de toutes est le mont « Lovtchen. Il n'y croît que des orties et des épines. « La cime est couverte d'une neige éternelle, et « l'orage y mugit toute l'année. C'est là que demeu- « rent les Vilas ; c'est là qu'elles dansent en cercle.

« Au pied de cette montagne passe un héros qui va « visiter sa bien-aimée. Les Vilas l'aperçoivent et lui « crient : « Viens parmi nous, viens ; c'est ici que tu « trouveras le bonheur éclairé par les rayons du so- « leil, protégé par la blanche lueur de la lune, cou- « ronné par les étoiles. »

Pour mieux glorifier les Vilas, les traditions des Slaves méridionaux font remonter leur origine au commencement du monde. « Adam, disent-elles, avait eu, de sa féconde union avec notre mère Ève,

trente fils et trente filles. Dieu lui demandant un jour le nombre de ses enfants, le brave Adam se trouva honteux, comme pourrait l'être en pareil cas un campagnard serbe ou tsernogortse, d'avoir à énumérer tant de filles, les filles ne portant point les armes et ne pouvant point faire peur à l'ennemi. Dans son embarras, il eut la sottise de vouloir en cacher trois, comme s'il était possible de cacher quelque chose à l'œil céleste, qui voit tout. Dieu, pour le punir de sa faute, prit ces trois filles, les trois plus belles, et en fit des Vilas. Dès ce moment, elles errèrent dans l'espace, et comme elles vécurent honnêtement, elles ne furent point condamnées à périr dans le déluge. Prévenues ainsi que le sage Noé du cataclysme universel, elles entrèrent avec l'air dans l'arche et y restèrent jusqu'à ce que la colombe y apportât la branche d'olivier. De région en région, elles ont volé jusque dans les domaines de l'antique Servie, et c'est là surtout qu'elles se plaisent. Elles ont naturellement la faculté de parler toutes les langues, mais c'est la langue slave qu'elles préfèrent. Comme les Slaves, elles sont devenues chrétiennes, et souvent elles entrent invisibles dans les églises ; elles protégent ceux qui combattent vaillamment sous l'étendard du Christ et se montrent toujours hostiles aux musulmans. »

Mais la nuit s'avance de plus en plus : il faut songer au repos, malgré les charmes de la veillée. Les amis regagnent l'un après l'autre leur cabane, et plus d'un

parmi eux murmure sur sa route des prières à voix basse pour se préserver des atteintes des mauvais esprits. Restée seule, la famille s'agenouille vers l'image sainte accrochée au coin de la muraille et devant laquelle une petite lampe brûle, constamment entretenue. L'aïeul récite à haute voix une courte prière, qu'il termine par cette antique formule de l'Eglise Orientale dans laquelle on demande au Seigneur « un « sommeil paisible, préservé de toute apparition dia- « bolique. » Puis les tapis sont étendus par terre, la famille s'y couche par groupes, les pieds convergeant vers le foyer où le feu achève de brûler ; et, sans songer à fermer la porte de crainte des malfaiteurs, car si les Tsernogortses vont piller sans scrupule le territoire des Turcs, même en temps de paix, les voleurs sont inconnus dans l'intérieur du pays, chacun s'endort paisiblement à la garde de Dieu.

IV

Les fêtes religieuses jouent un grand rôle dans la vie des Monténégrins, comme dans celle de tous les chrétiens orientaux. Les plus solennelles sont les fêtes de Noël et de Pâques, les deux grands jours de l'année chrétienne.

La veille de Noël, chaque famille se procure un pain sans levain, appelé *tchesnitsa*, et fait rôtir un animal tout entier pour le souper ; ce rôti s'appelle *petchenitsa* ou *pesivo*, et d'ordinaire c'est un porc que l'on choisit, parce que cet animal est considéré comme impur par les musulmans. La soirée se passe à l'église ; à minuit, la messe commence, et lorsque le prêtre, caché derrière les voiles de l'iconostase, fait entendre les paroles solennelles : *Mir Bogiy*, *Christos se rodi*, « la paix de Dieu ! le Christ est né, » le peuple répète tout d'une voix : *Vo istinou rodi*, « il est véritablement né, » et tous échangent dans l'église le baiser de la fraternité chrétienne. De retour au foyer, la famille réunie s'embrasse encore et s'assied à table, chacun tenant en main un cierge allumé. Le chêne coupé tout entier pour faire cuire ce banquet de fête n'a pas été brûlé complétement : le premier visiteur qui se présente le matin est prié de frapper avec son bâton sur la bûche sacrée ; il le fait en disant : « A vous autant de chevaux, de moutons, de « vaches, que cette bûche a donné d'étincelles. » Les tisons non consumés sont alors éteints et réservés pour être suspendus aux branches des jeunes arbres fruitiers, qu'ils feront prospérer.

La Pâque commence de même à minuit, quand le pope du fond du sanctuaire a crié : *Christos voskres*, « le Christ est ressuscité. » A ces mots, tout le monde répond : *Vo istinou voskres*, « oui,

en vérité, il est ressuscité; et, comme à Noël, le baiser de paix s'échange dans le temple. Le pain béni est partagé entre tous; on s'invite pour manger l'agneau pascal que chaque famille, même la plus pauvre, n'a pas manqué d'immoler. Les villages et les montagnes retentissent de coups de carabine et du cri : *Christos voskres*, car tous les passants échangent, en se rencontrant, ce salut touchant qui contient une profession de foi. Le même usage existe chez les Grecs, qui, dans le temps de Pâques, s'abordent tous en se disant : Χριστὸς ἀνέστη — Ναὶ, ἀληθῶς ἀνέστη. « Le Christ est ressuscité. — Oui, il est véritablement ressuscité. »

« Immédiatement après la retraite de l'armée égyptienne, disait mon père dans une de ses belles leçons de la Sorbonne, j'ai parcouru les campagnes du Péloponèse dépeuplées, sans maisons, sans arbres, sans culture; j'ai marché dans le pays de sanctuaires en sanctuaires, les trouvant tous ravagés par le feu, et à leur porte, pieusement rassemblés, les ossements de ceux qui s'étaient sacrifiés pour la cause de Dieu et de la patrie. C'était alors le temps de Pâques; quand je rencontrais un rare voyageur sur ces chemins déserts, savez-vous le salut qu'il m'adressait? C'était la congratulation fraternelle que les chrétiens de l'Orient s'envoient réciproquement à cette époque de l'année : Χριστὸς ἀνέστη, *le Christ est ressuscité!* Je n'entendais que ces mots-là dans les solitudes de la

Grèce, entre les cadavres et les victimes, à la lueur des espérances qui s'ouvraient à ces privilégiés de l'infortune. »

Ce qui avait tant frappé mon père dans la Morée désolée par le passage de l'armée d'Ibrahim, est-il moins saisissant dans cette population monténégrine, demeurée misérable et sauvage, pour pouvoir du moins garder sa foi?

La Semaine-Sainte et la semaine qui suit le jour de Pâques constituent pour les Tsernogortses une véritable *trêve de Dieu*. Toutes les haines, toutes les vengeances sont suspendues, et l'on ne dirige même aucune expédition du côté de la Turquie. Le mardi de Pâques, chaque famille se rend au cimetière, allume des cierges sur la tombe de ses morts et passe la journée en prières pour le repos de leur âme.

Après Noël et Pâques, le jour le plus fêté est celui de Saint-Georges, le patron des laboureurs. « Quand vient le soir, dit M. Cyprien Robert, dans les jours qui précèdent cette fête, les jeunes filles, assises à la porte de la chaumière paternelle, répètent : « O « saint Georges, ta fête est prochaine ; mais en re- « venant m'amène-t-elle un époux ? Oh ! puisse-t-elle « ne plus me trouver chez ma mère ! Puissé-je être « morte ou fiancée ! » La veille de la Saint-Georges arrive. Alors les femmes mariées s'en vont cueillir des herbes printanières, surtout celles qui entrent dans la composition des philtres d'amour : elles jet-

tent ces plantes dans l'eau puisée sous la roue du moulin, emblème de la roue de la fortune, et le lendemain, à l'aurore, elles se lavent avec cette eau, espérant rajeunir comme la nature, dont elles aspirent ainsi les sucs mystérieux; ensuite elles s'attachent derrière l'oreille ou se mettent à la ceinture des bouquets de fleurs nouvelles, et s'en vont à l'église. Pendant ce temps, chaque père de famille fait couler devant sa porte le sang d'un agneau rôti tout entier au grand repas domestique qui se donne en l'honneur de saint Georges, patron des tribus slaves et représentant général des laboureurs orientaux. Cette fête, une des plus populaires parmi les Slaves danubiens, arrive vers la fin d'avril; elle est, comme le *sémik* des Russes, destinée à célébrer le retour du soleil, en même temps qu'à honorer un pieux anniversaire. A partir de ce jour, le paysan ne couche plus qu'en plein air, sous les hangars ou *tchardaks*, kiosques champêtres ouverts de tous côtés; à ses yeux, le dragon tué par saint Georges est vraiment le génie noir et glacé de l'hiver. C'est après la Saint-Georges que les bergers partent avec leurs tentes et leurs troupeaux pour les sommets déserts, et les Haïdouks ou Klephtes pour la montagne. »

Une circonstance est tout à fait digne de remarque chez les Monténégrins, dans ces fêtes solennelles. En ces jours-là, comme aussi chaque dimanche, toute la

population se presse dans les églises, personne n'y manque, mais on ne voit jamais, même le jour de Pâques, un seul homme pour ainsi dire participer au sacrement de l'Eucharistie. Cela tient à une conservation d'antiques usages, tout à fait caractéristique des mœurs du Tsernogore.

Chacun sait quelle était la rigueur de la législation des pénitences dans la primitive Église. A mesure que le christianisme s'est étendu, cette rigueur s'est adoucie et les canons des premiers siècles sont tombés en désuétude. Dans l'Église Orientale elle-même, qui se pique d'une immobilité absolue dans ses usages, les règles de la pénitence antique n'ont plus d'application que dans la vie des monastères. Le Monténégro est aujourd'hui le seul pays du monde où ces règles soient en usage pour la masse des fidèles laïques.

Sous ce rapport le clergé tsernogortse suit encore dans toute leur rigueur les prescriptions de saint Basile. Celui qui a commis un larcin est exclu de la communion pendant deux ans, le fornicateur pendant sept ans, le parjure pendant onze ans, l'adultère pendant quinze ans, l'homicide pendant vingt ans, et l'apostat pendant toute sa vie. Quelques-unes de ces prescriptions n'ont presque jamais l'occasion d'être appliquées; mais il est, encore maintenant, bien peu de Monténégrins qui n'aient un meurtre à se reprocher, et ici la loi religieuse n'a pas la même tolérance

que la loi civile; elle n'admet pas, comme le Code de Daniel Ier, la légitimité du meurtre fait dans le premier moment de la colère, à la suite d'une injure d'une certaine gravité. Il en résulte que la grande majorité de ces guerriers qui affrontent à chaque instant la mort pour la foi du Christ ne se réconcilient complétement avec l'Eglise et ne participent, pour ainsi dire, jamais à la communion qu'à leur dernier instant, lorsque la blessure qu'ils ont reçue en combattant leur permet de recevoir les secours d'un prêtre.

Il nous reste, pour compléter le tableau des mœurs du peuple slave de la Montagne-Noire, à parler d'un usage dont l'origine se rattache aux coutumes des siècles héroïques et qui est commun à toutes les nations chrétiennes de l'Orient, Grecs comme Slaves : nous voulons parler du *pobratstvo*, ou fraternité d'adoption. C'est la consécration solennelle et religieuse de l'amitié, qui en élève le lien au même rang que ceux de la famille. Deux amis conviennent de se donner le titre de *pobratim* ou de frères d'adoption, auquel correspond chez les Grecs celui d'ἀδελφοποιητός ; ils se rendent à la tombe de leurs pères, et, agenouillés là devant le prêtre qui bénit cette union comme un mariage, ils se placent mutuellement sur la tête une couronne de feuilles nouvelles ; puis ils se donnent le baiser de fraternité, et désormais ils sont unis à la vie et à la mort. Oreste et

Pylade sont les types classiques des *pobratim* ou des ἀδελφοποιητοί. Ceux qui ont contracté ce lien doivent désormais s'aider en tout temps, en tout lieu et par tous les moyens. Dans la guerre sacrée deux *pobratim* attaqués par les Turcs ne doivent pas se quitter ; il faut qu'ils reviennent ou qu'ils périssent ensemble.

Le lien du *pobratstvo* ne se forme pas toujours entre hommes : deux jeunes filles ou bien un jeune homme et une jeune fille peuvent devenir *pobratim*. C'est un moyen de défense pour la faiblesse de la femme ; elle acquiert ainsi, lorsque la mort de ses parents l'a laissée isolée, un protecteur qui saura toujours la faire respecter, et on voit souvent une jeune fille entreprendre une longue route sous l'escorte du jeune homme son *pobratim*. Les devoirs que l'homme qui a accepté ce titre a contractés par là sont sacrés, et les chants serbes rapportent un exemple terrible destiné à montrer comment Dieu lui-même se charge de châtier ceux qui manquent au serment du *pobratstvo*.

Une jeune fille s'est mise en route sous la garde de son *pobratim*. Mais celui-ci, chemin faisant, oublieux de son serment, lui parle d'amour, il cherche à la séduire. Alors le ciel, jusque-là serein, se charge tout à coup de nuages, la foudre éclate et frappe le parjure, qui tombe mort aux pieds de sa compagne. « Ainsi, dit le poëte populaire, sont châtiés tous ceux

« qui manquent aux saints devoirs contractés par le « *pobratstvo.* »

Le titre de *pobratim* ne s'échange qu'entre personnes du même âge, mais un jeune homme peut se lier avec un vieillard par un serment analogue. Ce n'est plus alors un frère qu'il acquiert par la bénédiction du prêtre, mais un père ou une mère d'adoption, *pootchim* ou *pomaïka.*

V

Le caractère dominant chez les peuples slaves, partout où le césarisme n'a pas, comme en Russie ou en Autriche, étendu son niveau de compression inflexible et étouffé le libre développement de la nature de cette race, est l'importance fondamentale de la famille dans l'organisation de l'État. Chez les Monténégrins et chez les Serbes, les deux seuls peuples où l'on puisse étudier maintenant les Slaves livrés à eux-mêmes et leurs aptitudes naturelles, la famille est la base première de la société civile et politique. Le père est le maître absolu dans sa maison et jouit d'un pouvoir presque aussi étendu que celui du *paterfamilias* romain. Mais là ne s'arrête pas la puissance des liens de famille et de l'autorité domestique. Toutes les maisons unies par le sang, descendant d'un auteur

commun, se groupent sur le même territoire et forment une nouvelle famille, souvent immense, une tribu semblable aux anciens clans écossais, que dirige un chef héréditaire nommé *knèze,* dont tous les chefs de maison reconnaissent l'autorité.

Cette organisation simple et primitive, que l'on retrouve au début de toutes les nations slaves, a été déjà souvent étudiée, et l'on a cherché quelquefois à en tirer des conséquences extraordinaires. Les écrivains polonais d'une certaine école démocratique en ont surtout beaucoup parlé, et ont proclamé triomphalement que cette organisation n'était autre que le communisme, tel que de dangereux utopistes, Babœuf, Buonarotti, Cabet et consorts, l'ont prêché dans notre siècle.

Il est facile de voir qu'il n'en est rien.

La propriété du sol est commune, il est vrai, entre tous les membres de la tribu slave primitive, mais cette propriété commune repose sur les bases mêmes que nient toutes les écoles communistes et socialistes, la famille et les modes naturels d'acquérir la propriété. Ce n'est pas le communisme, c'est l'indivision entre tous les membres d'une famille poussée jusqu'à son extrême limite. Repassons, du reste, pour nous en convaincre, la manière dont s'est formée chacune des tribus slaves et dont s'est constituée la propriété commune.

Un homme arrive sur un point encore désert, *res*

nullius, comme le proclament tous les jurisconsultes antiques et modernes. Il s'y établit, et par là même devient propriétaire du sol, en vertu du droit d'*occupation*. C'est le premier des modes d'acquisition ; à commencer par Gaïus, tous les auteurs de droit naturel ou de droit civil le reconnaissent. Cependant notre homme est arrivé marié, ou bien il a pris femme sur sa nouvelle propriété. Ses enfants, ses petits-enfants et même les enfants de ses petits-enfants, d'après la constitution patriarcale de la famille que nous avons exposée plus haut, sont demeurés sous son toit tant qu'il a vécu. A sa mort, ils se séparent, mais, à moins que quelques membres ne s'en aillent chercher fortune plus loin comme leur père, la famille reste groupée dans un étroit rayon sur les terres paternelles. Sa principale richesse consiste en troupeaux ; or, pour la vie pastorale, un territoire étendu est plus favorable qu'une propriété morcelée. Les familles sorties de la première famille demeurent donc dans l'indivision et même ce qu'elles acquièrent en s'étendant par occupation, étant acquis en commun, entre dans le fonds des biens indivis. Peu à peu, avec la marche du temps, la famille devient tribu sans sortir de cet état de propriété commune ou plutôt indivise.

Mais que la tribu ainsi formée s'unisse avec les tribus voisines pour former un état plus fort, en jurant la *zadrouga*, serment solennel qui oblige les *plèmes* ainsi ligués à s'entre-défendre, la propriété du sol ne

passe pas à l'État comme dans les rêveries de nos socialistes modernes. Elle demeure à chacune des tribus pour la terre qu'elle habite, en vertu du droit d'occupation de son premier auteur.

Nous ne pouvons, du reste, toucher ce sujet qu'en passant et à propos de l'organisation de la tribu chez les Slaves méridionaux. La *gmila* des peuples slaves du nord en était un peu différente et se présente à l'étude avec le caractère de commune plutôt que celui de famille. Mais si on remontait à sa première formation, l'on y trouverait aussi un lien de même origine entre les membres de la *gmila*, qui s'adjoignent les étrangers par adoption.

La constitution antique de la tribu slave, fondée sur la famille et l'extension de ses liens, forme la base de l'organisation civile et politique du Tsernogore.

C'est une organisation presque républicaine, dont le premier résultat est l'égalité complète de tous les membres de la nation. C'est encore plutôt une constitution féodale, mais sans une classe de serfs ou de vilains au degré inférieur de l'échelle. Les Tsernogortses sont, comme les Castillans, tous nobles et égaux, et les titres de *iounak* et de *vitèze*, qui correspondent assez exactement à celui de *miles* ou de chevalier, appartiennent à chacun d'eux.

A la tête de la nation est un souverain, car la nécessité d'un pouvoir monarchique et central est ab-

solue dans un pays toujours en armes. Il faut un chef à cette armée permanente, à ce vaste camp retranché constamment en guerre avec les musulmans. Mais ce chef réalise bien le type de la souveraineté féodale. Prince ecclésiastique pendant longtemps, *vladika*, aujourd'hui prince séculier, *kniaze*, il n'est que le premier des *knèzes*, le chef de la grande famille nationale, qui se compose de la réunion de toutes les familles. Si l'on voulait appliquer au lieu des appellations slaves, dans le Monténégro, les termes de la hiérarchie féodale, on obtiendrait une correspondance exacte : les *iounaks* sont les chevaliers, les *knèzes* les comtes, le *kniaze* enfin le duc souverain. Le prince du Tsernogore ne porte pas et n'a jamais porté un titre plus élevé, car tant que le royaume de Servie a subsisté, le *kniaze* ou duc du Monténégro et de Zéta était vassal du *kral* ou roi des Serbes, au même titre que les grands feudataires, dans notre moyen âge, étaient vassaux du roi de France.

Le prince du Tsernogore jouit d'une autorité absolue dans presque tous les cas. Il exerce une dictature militaire, dont les circonstances au milieu desquelles vit la nation rendent absolument nécessaire la prolongation indéfinie. Au temps des *vladikas*, lorsque c'était, non un prince séculier, mais un évêque-prince qui possédait le pouvoir souverain, une partie de ce pouvoir, celle avec laquelle les devoirs sacerdotaux se trouvaient incompatibles, était déléguée

à un *gouvernadour*, sorte de connétable dont le titre et la charge étaient héréditaires. Un sénat ou *soviet*, qui réunit les attributions qu'avaient dans notre monarchie du moyen âge le conseil royal et le parlement, siége auprès du prince, l'aide de ses avis dans la direction des affaires publiques et sert de tribunal suprême où ressortent les appels des jugements prononcés en première instance par les *staréschines* ou chefs de villages.

La dictature absolue du prince n'est, du reste, qu'une exception rendue permanente par la nécessité. En principe, dans le Tsernogore comme dans tous les pays où les Slaves ont conservé les traditions antiques et le développement des tendances naturelles de leur race, la constitution de l'état est essentiellement délibérative. L'institution de la *skoupchtina* ou diète nationale, composée de tous les chefs de famille, à laquelle, en droit, appartient l'autorité législative, existe chez les Monténégrins comme chez les Serbes. Mais elle ne s'y réunit plus annuellement. Dans tous les cas ordinaires, son pouvoir est considéré comme délégué au prince, en vertu de l'autorité dictatoriale dont il est investi. C'est seulement dans les circonstances exceptionnelles, lorsqu'il faut prendre quelque décision grave qui intéresse l'avenir de la nation, que le prince convoque cette *skoupchtina*. Par exemple, un changement dans la constitution du pays ne peut avoir lieu qu'avec son concours. Les chefs de

toutes les familles se rassemblent alors dans les prairies de la plaine de Tsettinié, qui sert de forum à ce peuple de guerriers et de pasteurs ; quant au prince, il siége sur la montagne avec le sénat, dominant de là l'assemblée.

Le Monténégro politiquement se divise en deux parties, le Tsernogore proprement dit et les *Berdas* ou tribus confédérées. Le Tsernogore est l'ancien domaine des premiers vladikas ; on y compte quatre *nahias* ou districts, administrés chacun par un *oborknèze*, supérieur aux *knèzes* des tribus. Le premier district, nommé Katounska-Nahia, est le plus grand de tous ; il forme à lui seul la moitié du Tsernogore, et s'étend du mont Lovtchen, près de Cattaro, jusqu'à Nikchitj. Neuf *plèmes* ou tribus en habitent le territoire ; ce sont les Niegouschi, les Tsettini, les Blelitses, les Tjeklitj, les Komani, les Pleschiotses, les Tsousi, les Ozrinitj et les Zagartchanes. Dans ce district sont comprises la bourgade de Tsettinié, capitale du pays, mais capitale qui n'est à vrai dire qu'un village, et celle de Niégousch, berceau de la famille actuellement régnante.

Le second district, Tsernitska-Nahia, est le plus riche de tous. Il s'étend le long du lac de Scutari, en descendant vers Boudva et Antivari, et comprend sept tribus : les Podgores, les Glouhides, les Bertchels, les Boliévitj, les Limliani, les Sotonitj et les Doupili. La troisième *nahia*, dite Rietchka, occupe le centre

du Tsernogore : cinq plèmes la composent : les Loubotines, les Kozieri, les Tseklines, les Dobarski, les Gradjani. Enfin le quatrième district, Lieschanska-Nahia, est de tous le moins étendu et le plus pauvre. Il ne compte que trois tribus : les Drajovines, les Bouroni et les Gradats ; le territoire s'en étend le long de la vallée de la Moratcha, depuis Spouje jusqu'aux environs de Jabliak et domine la plaine de Lieschk ou *Lieschkopolié*, théâtre de nombreux et sanglants combats, disputé depuis des siècles et encore aujourd'hui entre les Turcs et les Monténégrins.

Les Berdas, dont l'acquisition par les souverains du Tsernogore est de date assez récente, se composent de quatre districts conquis sur les ottomans par les vladikas de la famille Petrovitj ou volontairement confédérés au Monténégro. Ce sont : la Joupa-Nahia, pays d'Ouscoques[1] situé dans la haute vallée de la Zéta, entre Nikchitj et Ostrog ; la Biélopavlitchka-Nahia, qui occupe les deux rives de la Zéta, depuis Ostrog jusqu'à Spouje, et qui est habitée exclusivement par la grande tribu des Biélopavlitj ; la Moratchka-Nahia, comprenant les Ouscoques de la partie superieure du cours de la Moratcha ; la Piperska-Nahia, située au-dessous, sur les bords de la même rivière ; enfin la

1. Les *Ouscoques* des pays slaves méridionaux sont identiques aux *outlaws* de l'Angleterre du Moyen-Age et aux *Heimathlosen* de la Suisse. Ils forment des tribus de gens venus de tous les côtés et proscrits dans leur pays, fuyant une vengeance ou chassés par la misère.

nahia montueuse de Koutchi, couvrant les contre-forts du mont Kom et embrassant dans son territoire les trois plèmes des Vassoïevitj supérieurs, des Bratonojitj et des Drekalovitj.

Autrefois l'idée même de la centralisation administrative à la mode européenne était chose inconnue dans la Montagne-Noire, comme chez tous les Slaves méridionaux. Le vladika n'avait à proprement parler dans le pays que le ministère de la guerre et celui des relations extérieures, deux parts de l'administration presque identiques dans un pays constamment en guerre avec ses voisins. Quant à l'administration intérieure, aux affaires d'intérêt local, au gouvernement municipal et cantonnal, ces choses ne regardaient en rien le souverain. Les affaires de chaque village étaient réglées par le *staréschine* assisté de tous les chefs de famille réunis en conseil, celles de chaque tribu par le *knèze*, assisté de l'assemblée de la tribu, enfin celle de chaque nahia par l'*obor-knèze* et par une véritable diète cantonnale. Les chefs de districts et de tribus possédaient ce pouvoir par droit héréditaire, sans aucune intervention de l'autorité suprême.

Pierre II et Daniel, par de longs et pénibles efforts, sont parvenus à substituer un système d'administration plus régulier et plus fortement constitué à cette organisation, qui rendait presque impossible l'ordre et l'unité du gouvernement. Tous les fonctionnaires sont maintenant salariés par l'État, nommés et insti-

tués par le prince, et constamment révocables. Jusqu'à présent on a choisi, pour les placer à la tête des districts, des tribus et des villages, les hommes qui auraient joui de ce pouvoir à titre d'hérédité. Mais le traitement qu'ils reçoivent et la faculté de destitution, dont il a été déjà fait deux ou trois fois usage pour l'exemple, ont complétement changé leur situation à l'égard du souverain et ont rendu l'autorité de son sceptre à l'intérieur une réalité.

Du reste, la simplicité patriarcale du mode de l'administration n'a pas été changée par cette réforme. Les traitements ne sont pas assez élevés pour permettre aux employés publics aucune espèce de luxe, même avec le prix excessivement bas des denrées dans le pays. Le président du sénat reçoit par an 1,200 florins, et c'est le premier personnage de l'État après le souverain, le vice-président 1,000, le secrétaire du prince, qui est à la fois son chancelier et son ministre, 800; quant au traitement des sénateurs, il est de 200 florins, plus un logement alloué aux frais du trésor public. Ce n'est pas avec de semblables salaires que l'on peut entretenir un nombreux domestique et déployer le luxe d'un état de maison. Aussi dans ce pays, où chacun se sert soi-même, les fonctionnaires de l'ordre le plus élevé ne rougissent pas de se trouver sous ce rapport dans la condition de tous. Comme le reste de ses concitoyens, le sénateur monténégrin se fait lui-même sa chaussure et les

harnais de son mulet. C'est ainsi que les Pères Conscrits de la Rome primitive labouraient leur champ en personne et vaquaient aux soins de leur ménage.

Nous sommes déjà plusieurs fois revenu à ces comparaisons entre les Monténégrins et les Romains des âges primitifs. Rien peut-être ne reproduit plus exactement l'idée que l'on est en droit de se faire des débuts pauvres et belliqueux de la cité-reine que le petit état du Tsernogore, qui lutte de même contre ses plus proches voisins en attendant de pouvoir développer sur un plus vaste théâtre son activité guerrière, et qui, s'il n'est certainement pas appelé à de semblables destinées, deviendra cependant un jour avec la Servie le noyau d'un royaume important. Montesquieu disait : « Il ne faut pas prendre de la ville de Rome, « dans ses commencemens, l'idée que nous donnent « les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins « que ce ne soit de celles de la Crimée, faites pour « renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la « campagne. » Le rapprochement est très-juste, et cette phrase renferme à elle seule plus de véritable sentiment de l'histoire que tout le livre de Rollin : mais si l'auteur de la *Grandeur et Décadence des Romains* avait connu la vie des libres et sauvages habitants de la Montagne-Noire, il y aurait, nous n'en doutons pas, cherché une analogie encore plus frappante et plus complète.

Certes, les assemblées du sénat de pâtres et de pros-

crits vêtus de peaux de bêtes, que Romulus réunissait au son de la trompe des bergers sur le mont Palatin, devaient ressembler fort aux rustiques assemblées du sénat monténégrin. Elles se tiennent à Tsettinié, dans une longue maison basse, couverte en chaume, qui a l'apparence d'un hangar et qui, à l'intérieur, est divisée en deux pièces. L'une sert d'écurie commune, où l'on attache les ânes et les mulets qui ont amené de leurs villages les Pères-Conscrits ; l'autre est le lieu des délibérations. On n'y remarque, en fait de meubles, qu'une ligne de tapis, un long banc de pierre adossé à la muraille et quelques siéges rangés autour du foyer où l'on fait du feu pendant l'hiver. Là s'asseoient les sénateurs, après avoir déposé leurs armes les plus pesantes, mais gardant à leur ceinture leurs pistolets et leurs poignards. Tout en fumant, ils délibèrent ou écoutent la lecture des actes officiels que leur fait le secrétaire du prince. Si, comme il arrive souvent, le prince est présent à la séance, il s'assied avec les autres sur le banc de pierre et n'a pour distinction qu'un coussin ou un sac de laine. Le résultat des délibérations est écrit séance tenante par le secrétaire à la façon turque, c'est-à-dire sur ses genoux. Quand la discussion semble devoir être longue, pour que l'heure des repas ne vienne pas l'interrompre, on fait rôtir un mouton au foyer de la salle : lorsqu'il est cuit, les sénateurs le dépècent et le mangent tandis que l'affaire suit son cours.

L'administration de la justice est aussi simple au Tsernogore que celle du gouvernement. Nous avons déjà dit que le *soviet* ou sénat servait de tribunal suprême pour les causes en appel. Les juges de première instance, qui siégent dans les divers cantons, après avoir été longtemps électifs et nommés chaque année par le peuple au jour de la Saint-Basile, sont maintenant désignés par le souverain. Leurs sentences se rendaient, il y a quelques années, d'après le code promulgué en 1796 par le vladika Pierre Ier ; actuellement, c'est le code en 93 articles de 1855, œuvre capitale du règne du prince Daniel, qui sert de règle aux jugemens[1].

Tous les citoyens du Tsernogore sont égaux devant la loi. Leur liberté individuelle est garantie ; aucun d'eux ne peut être arrêté et détenu qu'en vertu d'un jugement régulier.

Les peines édictées par le code sont la mort, l'emprisonnement, la bastonnade, le bannissement, l'amende.

Le chiffre des amendes est fixé d'après le code en ducats autrichiens. Mais comme l'argent monnayé est très-rare dans le pays, l'amende est le plus souvent acquittée en nature, principalement en bestiaux, dont les juges fixent la valeur d'après les cours des derniers marchés.

1. On trouvera le texte de ces deux codes parmi nos *Pièces justificatives*, sous le nº XXI.

C'est par le prince Daniel qu'a été introduite la peine de la détention, et la prison n'est pas le moins curieux édifice que renferme Tsettinié. Elle consiste en une maison qui non-seulement n'a ni grille ni verroux, mais qui n'a même pas de porte, et devant laquelle aucun factionnaire ne monte la garde; et cependant aucun des condamnés que l'on y enferme ne s'en échappe. Ce cachot ouvert offre beaucoup moins de dangers d'évasions que les meilleures prisons de l'Europe. Il a suffi pour ce résultat d'établir la règle que chaque homme que l'on y conduirait serait dépouillé de toutes ses armes. Comme un Monténégrin serait déshonoré s'il se montrait en public autrement qu'armé jusqu'aux dents, ceux à qui l'on a fait subir la dégradation du désarmement se tiennent cachés dans le fond de la prison, honteux et n'osant se faire voir à personne jusqu'au jour où on leur rend leurs armes avec la liberté.

Sont punis de mort : la trahison envers l'État, l'offense à la personne ou au caractère du prince, le refus du service militaire, la rébellion contre l'autorité légale, le meurtre, même dans les cas de vendetta, le vol après une double récidive, l'enlèvement des objets appartenant au culte ou des munitions de l'État, l'incendie, l'infanticide.

Le rapt d'une femme mariée ou d'une jeune fille est puni du bannissement et de la confiscation des biens.

La peine de l'amende et de l'emprisonnement, ou l'amende seule, est prononcée dans les cas de séduction ou d'adultère, d'homicide involontaire, de coups et blessures, d'injures graves, de prévarication ou de tentative de corruption des juges, de refus d'obéissance aux parents, d'usure.

Le vol ordinaire est puni de la bastonnade.

Les dispositions civiles sont peu nombreuses dans le code monténégrin et se rapportent toutes au mariage et aux successions. Toute jeune fille peut se marier sans le consentement de ses parents. Le divorce est prohibé, mais la séparation de corps admise en cas d'adultère ou par suite du consentement mutuel. Le père dispose librement de ses biens par testament. Il peut en priver entièrement ses enfants, comme il peut léguer à l'un une plus grosse part qu'à l'autre. S'il meurt intestat, la succession est partagée également entre tous les enfants. Les fils ne peuvent se séparer de la famille, du vivant du père, que du consentement de celui-ci.

Les juges monténégrins ne siégent pas à jours fixes, ni dans des lieux déterminés. Lorsqu'une foire, un marché se tient dans quelque localité de leur district et y rassemble la foule des villages circonvoisins, ils viennent y ouvrir leurs assises.

Le mode de procédure est des plus simples et rappelle les jugements du chêne de Vincennes. Les parties, assistées de leurs témoins, comparaissent de-

vant le tribunal, qui se tient en plein air, entouré d'un cercle de peuple. Le demandeur et le défendeur prennent la parole à tour de rôle, sans qu'il soit permis à la partie adverse d'interrompre, sous quelque prétexte que ce soit. Les témoins sont ensuite entendus, puis on les fait retirer, ainsi que les plaideurs ; le président résume le débat et pose les questions, puis le tribunal délibère. On rappelle les parties; la sentence est prononcée en leur présence et transcrite sur un registre *ad hoc*.

Il n'y a pas d'avocats de profession. « S'il arrive, ce qui est rare, qu'un des plaideurs ne sache pas se défendre lui-même, dit M. Delarue, que sa situation de secrétaire du prince Daniel a mis à même de connaître le Monténégro mieux qu'aucun autre voyageur, un des auditeurs se présente spontanément pour le suppléer. Les assistants apportent dans chaque affaire l'appoint de leurs propres renseignements ; ils excitent, soutiennent leur préféré, démentent et menacent l'adversaire. Au plus fort de ces débats tumultueux, que le juge étudie avec sagacité, s'avance ordinairement un chef ou un homme âgé : « Moi, dit-il, je connais l'affaire mieux que tous ces « gens-là ; si je me trompe, ils pourront me répon- « dre. » Alors le rapporteur officieux commence par énoncer des faits se rapportant indirectement au procès, mais connus de tout le monde ; puis s'arrêtant et interpellant l'auditoire : « N'est-ce pas la vé-

« rité? — Oui, c'est vrai. » Alors l'orateur entre dans le cœur de la question. Il gradue avec habileté ses assertions, s'interrompt chaque fois pour se faire donner de nouveaux certificats de véracité. Quelquefois il est arrêté par une explosion de dénégations; alors il se retourne vers le juge et l'adjure de faire respecter l'amour de la vérité en sa personne. Comme les Monténégrins prisent fort le renom d'homme juste et éloquent, il est rare que l'orateur se soit aventuré hors des faits et des suppositions probables. Il a donc captivé l'assistance, et le juge impose silence aux contradicteurs. »

Le Monténégro ne possède point d'armée régulièrement organisée. Tout habitant, de dix-sept à cinquante ans, est soldat et doit ses services au premier appel du prince, sans toucher jamais de solde. Aussi le souverain, en cas de guerre, se borne-t-il à faire annoncer dans tout le pays que tant d'hommes doivent se réunir à un tel jour, dans un endroit déterminé, pour une expédition dont il indique la durée, apportant avec eux les vivres nécessaires pour cet espace de temps. Chaque nahia est placée sous les ordres d'un *voïvode* qui prend le commandement de ses contingents à la guerre. Les *plèmes* ou tribus forment des corps séparés sous la conduite de capitaines (*capetan*), au-dessous desquels sont placés des centurions (*stotinatch*) et des décurions (*decetchar*). Chaque décurion a cinq maisons sous son autorité

directe et chaque centurion cinquante maisons, car on compte deux combattants actifs par maison. Ces chefs militaires sont presque tous en même temps juges et magistrats civils. Il y a une bannière particulière pour chaque tribu; quant à l'étendard commun de la nation tsernogortse, il offre les trois couleurs du drapeau français, disposées seulement en bandes horizontales. Les Monténégrins disent que ces trois couleurs représentent symboliquement les trois vertus théologales : le bleu la Foi, le blanc l'Espérance et le rouge la Charité. Les armoiries du Monténégro sont l'aigle à deux têtes des empereurs de Byzance.

Il y a cependant dans le Tsernogore deux corps de troupes permanents et soldés. Le premier est celui des *perianiks* ou guerriers à plumets, compagnie d'élite formée de cent jeunes gens choisis parmi les plus braves de chaque tribu, lesquels servent de gardes du corps au prince. Le second est la gendarmerie indigène, créée par le vladika Pierre II sous le nom italien de *guardia*. Elle se composait d'abord de 420 cavaliers ou *pandours* bien armés qui parcourent constamment le pays, chargés de maintenir l'ordre et de poursuivre les malfaiteurs pour les livrer à la justice. Aujourd'hui le chiffre des hommes qui composent cette garde est assez grand pour que l'on puisse la considérer comme un noyau d'armée permanente. Elle forme deux corps commandés, l'un par le président du sénat, l'autre par le vice-président.

Les ressources financières dont dispose le gouvernement du Tsernogore sont très-restreintes. Elles se composent : d'abord de l'impôt fixé à 5 francs par maison ou famille, et rapportent à l'état 150,000 florins d'Autriche (375,000 francs); du revenu des douanes, s'élevant à 60,000 florins; des droits sur le sel, la viande sèche et le tabac, montant en produit à un millier de florins; puis du subside annuel de 42,000 florins ou 105,000 francs, que le prince reçoit de Saint-Pétersbourg. Ce subside a fait croire à beaucoup de personnes que les Monténégrins se considéraient comme vassaux de la Russie. Il n'en est rien cependant. Les 105.000 francs qui sont payés chaque année au souverain du Tsernogore ne sont pas un traitement d'agent moscovite. C'est une indemnité qui fut stipulée diplomatiquement comme compensation des pertes de la guerre, au commencement de ce siècle. à la suite de l'expédition que les Monténégrins entreprirent, de concert avec les Russes, contre les Français maîtres de la Dalmatie. Jusqu'à ce moment, le prince du Monténégro, qui était alors un souverain ecclésiastique. était le chef spirituel des églises grecques non unies de la Dalmatie. et comme tel en percevait des revenus assez considérables. Napoléon. pour le punir de lui avoir fait la guerre, les enleva à son autorité. Ce fut alors que la Russie s'engagea à fournir une indemnité annuelle au gouvernement tsernogortse. pour le préjudice considérable que la lutte

entreprise avec son alliance lui avait fait éprouver. Ce subside, ou plutôt cette indemnité, n'engage en rien, on le voit, le gouvernement de Tsettinié envers la cour de Saint-Pétersbourg.

Quant à la liste civile du prince, elle se compose de deux choses : une part que le souverain perçoit, comme nous l'avons dit, sur les pêcheries de la Riéka et du lac de Scutari, et le produit de fermes dites *ivanbegovinas,* données par Ivan le Noir à l'église de Tsettinié, produit qui s'élève par an à environ 130,000 francs. C'est sur cette liste civile que se prennent la solde des *périaniks* et les frais de l'imprimerie nationale de Tsettinié, fondée par Pierre II.

L'instruction publique n'est pas le côté brillant du Monténégro. Sous ce rapport, il faut le reconnaître, le Tsernogore est bien en arrière des autres états chrétiens de l'Orient, du royaume de Grèce et même de la principauté semi-indépendante de Servie. Tandis que la Grèce possède une université, sept gymnases, quatre cent quatre-vingt-dix-huit écoles primaires entretenues par l'État ou par les communes, et trois cent trente-cinq écoles particulières, lesquelles, réunies, donnent l'instruction à cinquante-cinq mille deux cent trente-trois enfants et jeunes gens de différents âges; tandis que la Servie compte un lycée, six gymnases, trois cent dix-huit écoles primaires fréquentées par plus de onze mille enfants, le Monténégro ne possède encore qu'une seule école régulière. Elle

a été fondée à Tsettinié par le prince Daniel et est tenue aujourd'hui par le savant archimandrite Nicéphore Doutchitj. Outre les enfants du bourg, qui suivent les leçons en demeurant chez leurs parents, on y compte une trentaine d'internes, vêtus, comme uniforme, d'une espèce de capote bleue et entretenus aux frais du prince. Le programme des cours comprend : la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le chant ecclésiastique, le catéchisme, l'histoire sainte, quelques notions de géographie et d'histoire des grands états de l'Europe. Quant à l'histoire du Tsernogore, elle est dans les chants nationaux ; chacun la sait par cœur, qu'il ait appris à lire ou non. Lorsque le prince Daniel vivait, il avait une affection particulière pour sa petite école de Tsettinié ; chaque année il venait avec la princesse Darinka, sa femme, faire passer aux enfants leurs examens, donner des prix et exciter le zèle du maître et des élèves par mille légères récompenses.

C'est également à Tsettinié que se trouve la seule imprimerie du pays. Nous verrons dans le cours de notre ouvrage comment l'art typographique, dès ses débuts au xve siècle, avait pénétré dans le Tsernogore. Mais il s'y perdit bientôt au milieu des désastres qui accablèrent le pays et pendant près de trois siècles y étouffèrent toute civilisation. C'est seulement en 1832 que le vladika Pierre II rétablit dans la capitale de ses étroits domaines une imprimerie, dont les presses mirent au jour sous son règne plusieurs ouvrages in-

téressants et presque inconnus dans nos pays occidentaux, tels que « l'Annuaire historique » intitulé *Gorlitsa*, et le « Miroir serbe, » *Ogledalo srbsko*, recueil de traditions et de chants populaires composé par le vladika lui-même. Dans la guerre de 1853 les Monténégrins furent réduits par la nécessité à fondre les caractères typographiques de l'imprimerie de Tsettinié pour en faire des balles, le plomb leur faisant défaut. Mais, quelques années après, cet établissement d'une si haute utilité fut réorganisé par les soins du prince Daniel. Il est aujourd'hui dirigé par M. Iovan Soundeschitj, secrétaire particulier du prince Nicolas, natif de l'Herzegovine, qui passe pour un des meilleurs écrivains actuels des pays slaves méridionaux. On y a repris en 1864 la publication de l'annuaire historique, sous le titre d'*Orlitch*, « l'Aiglon, » et inauguré cette année même celle d'un recueil politique et littéraire intitulé *Tsernogorats*, « le Monténégrin. »

Dans le reste du pays, les seuls professeurs sont les popes, qui réunissent toujours auprès d'eux trois ou quatre des enfants les plus intelligents de leurs villages et leur apprennent à lire et à écrire. Mais bientôt onze écoles, décrétées par le prince Nicolas, seront établies aux frais de l'État dans les principaux villages. La masse de la population, surtout les femmes, est entièrement illettrée. Quant aux sciences et aux langues étrangères, on ne les enseigne nulle

part. Si quelques individus, en très-petit nombre, en ont une teinture élémentaire, encore fort imparfaite, c'est qu'ils ont été élevés à l'étranger, en Russie ou en Autriche.

En revanche, le Tsernogore est un pays très-avancé sous le rapport de la liberté religieuse.

La majorité des Monténégrins appartient à l'Église Orientale qui s'intitule *Orthodoxe*. Il y a cependant parmi eux, surtout dans les Berdas, un nombre encore assez notable de catholiques du rit latin, qui ont leurs églises et leur clergé, et qui ont constamment joui de la liberté la plus complète pour l'exercice de leur culte, dans le temps même où le pays était gouverné par l'évêque schismatique de Tsettinié. La tolérance religieuse est si absolue dans la principauté monténégrine, que certaines parties des Berdas sont habitées par des musulmans qui ont paisiblement leurs imams et leurs mosquées. Malgré la différence des religions, ces musulmans sont les frères d'armes des Tsernogortses chrétiens ; ils combattent avec la même ardeur contre les Ottomans, et chez eux la passion de l'indépendance nationale remplace l'exaltation de la foi religieuse qui anime leurs compatriotes.

Ce sentiment de tolérance est, du reste, commun à tous les états libres et chrétiens de l'Orient. Dans le royaume de Grèce, avec une population qui appartient en grande majorité à la communion orientale,

il y a, comme dans le Monténégro, des catholiques et des musulmans jouissant de la même liberté et des mêmes droits civils ou politiques que ceux de leurs compatriotes qui professent la religion nationale. Si nous prenions même la liste des fonctionnaires publics du royaume hellénique, nous y trouverions, à côté des individus professant le culte grec, bien des catholiques des îles de l'Archipel employés jusque dans les postes les plus élevés de l'administration; nous en verrions d'autres siéger sur les bancs du parlement, où les ont appelés les suffrages de leurs concitoyens, et nous rencontrerions même dans une semblable recherche plusieurs noms de musulmans. Le démarque ou maire de Chalcis, c'est-à-dire d'un chef-lieu de département, est de religion et d'origine turques, et un officier supérieur dans la petite armée grecque, le commandant Baïrand, portant l'épaulette chrétienne, sert fidèlement sous le drapeau qui montre aux regards pour symbole la croix du Rédempteur.

Sous ce rapport, la Grèce, si souvent et si injustement décriée, la Servie et le Tsernogore à demi barbares, donnent l'exemple à bien des états entrés plusieurs siècles avant eux dans la voie du progrès et de la civilisation moderne; à la Suède et à la Russie, par exemple, ou même à la catholique Espagne, qui croit défendre efficacement la foi de ses pères en condamnant aux galères Matamoros et ses amis pour crime de propagande religieuse.

VI

Il nous reste à expliquer le but de notre ouvrage et l'intention qui nous l'a fait écrire.

On s'est beaucoup occupé du Monténégro depuis douze ans, aussi bien les conseils de la diplomatie que la curiosité du public. Mais toutes les fois qu'il a été question de ce pays dans les délibérations internationales des cabinets, les diplomates se sont trouvés en face d'une question préjudicielle dont ils ont soigneusement évité l'examen, et dont la non-solution les a contraints à n'adopter que des mesures provisoires, des compromis bâtards qui pouvaient pallier des difficultés présentes, mais n'étaient en aucune façon susceptibles de prévenir les complications et les périls de l'avenir.

Cette question n'est autre que celle de l'indépendance de l'état tsernogortse.

Qu'est-ce en réalité que le Monténégro? Est-ce, comme le prétendent ses habitants, un état souverain, affranchi de tout lien de vassalité ou de dépendance à l'égard de la Turquie? Est-ce au contraire, comme le soutient le gouvernement de Stamboul, une province vassale, comparable tout au plus aux

Principautés-Unies du Danube et à la Servie, qui, dès lors, doit être considérée comme partie intégrante de l'Empire Ottoman?

En fait, la question est tranchée; mais diplomatiquement toutes les négociations récentes l'ont laissée indécise. Aucune convention dérivant d'une entente commune entre les Puissances, pareille à celle qui a réglé la situation des Roumains et des Serbes à l'égard de la Turquie, n'est intervenue pour la régler sous la sanction de l'aréopage européen.

En 1856, durant les conférences qui précédèrent le traité de Paris du 30 mars, le comte Buol ayant interpellé les plénipotentiaires de la Russie au sujet des relations de cette Puissance avec le Tsernogore, Aali-Pacha déclara « que la Porte regardait le Mon-« ténégro comme partie intégrante de l'Empire Otto-« man, » tout en ajoutant « qu'elle n'avait pas l'in-« tention de changer l'état de choses existant. » La déclaration du représentant de la Turquie ne provoqua aucune réclamation de la part des plénipotentiaires des autres Puissances; ce qui semblait indiquer leur adhésion à ses paroles. Aussi le prince Daniel crut-il de son devoir de protester formellement contre les paroles d'Aali-Pacha par une lettre datée du 31 mai suivant, et adressée collectivement aux cabinets des six Puissances garantes de la Turquie

Deux ans après, en octobre 1858, les ambassadeurs à Constantinople étaient réunis en conférence

avec le grand-vizir, afin de délibérer sur le rapport de la commission envoyée au Monténégro pour en régler les frontières. La question de suzeraineté, que la Porte avait inutilement cherché à résoudre au moyen d'une entente directe avec le prince Daniel, revint la première sur le tapis. Aali-Pacha voulut faire insérer au protocole les prétentions de la Turquie sur le Tsernogore. M. Thouvenel et M. de Boutenieff, représentant de la Russie, s'y opposèrent énergiquement ; le comte Ludolf, chargé d'affaires d'Autriche, se rangea du parti des Turcs ; sir Henri Bulwer et le ministre de Prusse se montraient hésitants Le débat fut long et orageux, et la conférence menaçait de se rompre dès ses débuts par suite de cet incident, quand, à la séance suivante, Aali-Pacha vint déclarer que la Porte consentait à ce qu'il ne fût pas fait mention de sa suzeraineté dans l'acte. La question demeura de cette manière *réservée*, pour nous servir du terme classique dans le langage des chancelleries.

Mais elle reparut de nouveau à l'issue de la guerre de 1862, et fut agitée dans les conseils de la Sublime-Porte. Les négociations de la paix s'étaient ouvertes, et le serdar-ekrem Omer-Pacha, qui avait pénétré de vive force jusqu'à Riéka et menaçait Tsettinié même, voulait qu'on profitât de ses succès pour forcer les Monténégrins à se reconnaître vassaux du Sultan. Mais le Divan, craignant l'intervention des

Puissances, préféra tourner la difficulté. Fuad-Pacha, successeur d'Aali dans le grand-vizirat, répondit au généralissime de l'armée ottomane « que la Porte « n'avait nul besoin de faire reconnaître ce qu'elle « avait toujours possédé en droit et possédait main- « tenant en fait. » En conséquence, l'ultimatum signifié le 31 août par Omer-Pacha au prince Nicolas, et converti quelques semaines après en traité par l'acceptation de ce dernier, ne fit aucune mention de la suzeraineté[1]. Seulement, l'article 6 du traité stipulait pour la Turquie le droit d'ouvrir à travers le Monténégro, de Nikchitj à Spouje, une route, qualifiée de *commerciale*, que devait protéger une ligne de blockhaus occupés par des garnisons ottomanes.

Par bonheur, les cabinets européens ne se laissèrent point duper par cette apparente modération de la Turquie. La Russie protesta avec fracas contre ce qu'elle appelait une prise de possession déguisée de la Montagne Noire. La France, qui cherchait moins à faire du bruit qu'à être réellement utile aux Monténégrins, maintint d'une manière générale le droit des Puissances d'examiner, de concert avec les ministres du Sultan, les clauses du traité imposé aux Monténégrins, et adressa de sérieuses représentations à Cons-

1. Voyez le texte de ce traité signé à Scutari, sous le dernier numéro de nos *Pièces justificatives*.

tantinople, basées sur l'engagement pris par la Turquie à diverses reprises de ne rien changer au *statu quo* dans la Montagne. Et en effet, le 9 avril précédent, au moment d'ouvrir la campagne, le gouvernement ottoman avait déclaré dans une dépêche adressée aux différents cabinets qu'il n'avait d'autre but que d'empêcher le Monténégro de prêter assistance aux populations soulevées de l'Herzegovine, et que la lutte, quelle qu'en fût l'issue, ne changerait rien à l'état territorial et administratif de la principauté. L'Autriche s'associa, quoique tardivement, aux démarches de la France. Seule, l'Angleterre essaya de justifier la conduite de la Porte, sans oser toutefois se mettre en opposition déclarée avec les autres Puissances. « Quant aux conditions particulières exi-
« gées par la Turquie, écrivait lord Russell à M. Lum-
« ley dans une dépêche en date du 30 septembre 1862,
« le gouvernement de Sa Majesté ne prétend ni les
« justifier ni les condamner. Il appartient à la Porte
« de déclarer quelles sont les garanties nécessaires à
« sa tranquillité à venir. Si le prince de Monténégro
« était un vassal, le Sultan avait le droit de le réduire
« à l'obéissance et de lui imposer telles conditions
« qui pussent assurer cette obéissance dans l'avenir;
« si, au contraire, il était un prince indépendant, le
« Sultan avait le droit de lui imposer telles conditions
« de paix qui pussent prévenir le renouvellement
« d une agression de sa part. »

Enfin, le prince Nicolas ayant consenti à faire, en février 1863, une démarche personnelle auprès du Sultan, la Turquie, qui ne cherchait qu'un prétexte honorable pour battre en retraite, renonça aux blockhaus, et la convention de Scutari resta, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, à l'état de lettre morte. Le seul blockhaus construit sur le territoire monténégrin fut même démoli dans le mois de juin 1864.

On le voit, en douze ans, la question du Monténégro n'a pas fait un seul pas sur le terrain diplomatique. La situation politique du Tsernogore et ses rapports avec la Porte-Ottomane, tels qu'ils découlent des dernières conventions, constituent un état essentiellement mobile et transitoire, puisqu'il ne se fonde ni sur le consentement mutuel des parties, ni sur l'entente préalable des Puissances à qui le traité de Paris confère un droit d'ingérence permanent dans les affaires de l'Orient. Au lieu d'actes internationaux souscrits par les gouvernements de l'amphictyonie européenne, et les obligeant tous collectivement et au même titre, nous n'avons, lorsqu'il s'agit de savoir ce qu'est en réalité le Monténégro dans le droit public, rien que des appréciations, des vues individuelles aussi variables que les circonstances et les intérêts qui les ont fait naître, ce qui complique encore la difficulté au lieu de l'aplanir. C'est donc toujours le droit du plus fort qui décide entre le Tsernogore et la Turquie, et chaque jour peut voir l'une

ou l'autre de ces deux Puissances reprendre les armes, si l'occasion lui semble favorable, celle-ci pour imposer sa suzeraineté, celle-là pour faire reconnaître son indépendance; l'une pour refouler de dangereux voisins dans leurs montagnes, l'autre pour ressaisir les territoires qu'elle a perdus.

Ainsi les tergiversations de la diplomatie, le soin qu'elle a toujours eu depuis le traité de Paris d'écarter la question de l'indépendance monténégrine en la laissant en suspens, n'ont d'autre résultat que de maintenir sur ce point un foyer permanent d'agitations, un péril continuel pour la paix de l'Europe, une source de conflits que le caprice d'un capitaine d'Ouscoques ou d'un chef de bachi-bouzouks turcs peut à tout instant faire naître, et dont on ne saurait calculer d'avance les suites. Le règlement définitif de cette question est donc un véritable intérêt européen, et un intérêt urgent; une diplomatie prévoyante ne saurait accepter qu'il demeure dans un état d'éternelle incertitude.

Mais dans une question de ce genre, en l'absence d'un acte international collectif et de date récente, c'est l'histoire qui peut seule donner la solution; c'est elle qui peut seule fournir aux négociateurs futurs les éléments de leur sentence. C'est à elle que nous nous sommes adressé pour obtenir une réponse. Nous avons donc étudié avec un soin scrupuleux et une persévérance de plusieurs années, avec l'expé-

rience qu'a pu nous donner la pratique assidue des recherches pour reconstituer le passé, l'histoire du Monténégro, en recourant à ses sources originales et surtout aux documents nombreux que renferment les archives de Vienne et de Tsettinié. De cette étude, entreprise avec une complète impartialité, est ressortie pour nous la conviction que l'indépendance absolue du Tsernogore ne saurait être mise sérieusement en doute. Elle existe en fait depuis près de deux cents ans, durant lesquels la prescription n'a pas été interrompue un seul instant. En droit diplomatique elle n'est pas moins incontestable. Elle a été reconnue séparément par toutes les Puissances chrétiennes, par Venise, par l'Autriche, par la Russie, par l'Angleterre, par la France, qui toutes, à des époques diverses, ont traité avec le Monténégro comme avec un état en pleine possession de sa souveraineté et de son indépendance ; elle a même, à plusieurs reprises, été reconnue par la Turquie dans les termes les plus formels. En 1799, le Sultan Sélim proclamait dans un firman spécial « que les Monténégrins n'ont ja- « mais été sujets de la Sublime-Porte ; » en 1838 et 1842, des traités ont été conclus entre la Turquie et « l'indépendante Puissance du Monténégro. » Le jour donc où les cabinets signataires du traité de Paris se décideront à proclamer dans un acte collectif la pleine indépendance des Slaves de la Montagne-Noire, ils ne feront que donner la garantie

de leur concert au fait et au droit que chacun d'eux a reconnu dans la sphère de son action individuelle.

Mais, en nous livrant à ces recherches d'une nature toute diplomatique, nous avons rencontré une histoire presque inconnue, qui constitue certainement un des plus nobles épisodes des guerres chrétiennes contre l'islamisme, un de ces spectacles qui élèvent l'âme et où tous les peuples peuvent puiser de salutaires enseignements. Les annales du Tsernogore se sont offertes à nous comme une épopée de plusieurs siècles où brillent des traits d'un héroïsme prodigieux, bien dignes des belles poésies qu'ils ont inspirées à la muse populaire des Montagnards. Notre admiration ainsi excitée, nous n'avons pu résister au désir de la faire partager au public, et nous avons cru qu'il y avait matière à un livre intéressant dans le tableau des efforts par lesquels les Monténégrins ont su fonder et maintenir leur liberté. Les limites de ce tableau nous ont paru naturellement tracées entre la première apparition des Turcs dans le voisinage de la Montagne-Noire et la date du firman par lequel Sélim reconnut enfin, après plus de trois cents ans de luttes, que les Monténégrins n'étaient pas ses sujets.

Nous avons donc écrit à la fois « pour raconter et « pour prouver, » *ad narrandum et ad probandum*. Notre but aura été atteint si nous sommes parvenu à

intéresser le lecteur à nos récits et à faire passer dans son esprit la conviction que nous a inspirée l'étude des documents relatifs à l'histoire du Tsernogore.

FIN DE L'INTRODUCTION.

TURCS ET MONTÉNÉGRINS

CHAPITRE PREMIER

LES BALSCHIDES

Le voyageur qui descend le Rhône et qui parcourt la Provence se détourne ordinairement de sa route pour aller visiter, à peu de distance d'Arles et de Saint-Remy, dans un site d'une grandeur sauvage, bien fait pour encadrer cette scène de désolation, une ville morte, un Pompéi du Moyen-Age et de la Renaissance : c'est la ville des Baux. Abandonnée un jour par ses habitants, qui descendirent fixer leur demeure dans les plaines voisines, on n'y rencontre plus que quelques mendiants, campés plutôt que logés dans des palais déserts. Aucun édifice n'y a été détruit : tout est resté debout : les églises, l'hospice, admirable construction du XIIIe siècle, les maisons : il semble que la main de l'homme n'ait pas osé s'attaquer à un lieu frappé d'une malédiction divine. Le temps seul y a poursuivi son œuvre.

faisant crouler les toits, tomber les portes et les fenêtres des monuments que personne ne réparait plus. Les pas du visiteur retentissent, dans le silence d'une solitude absolue, sur le pavé des rues, et ces demeures délaissées paraissent comme le repaire d'une légion de spectres qui auraient remplacé les vivants.

C'est sur le penchant d'un pic escarpé que se développe en amphithéâtre ce cadavre de cité. Au sommet, dominant le tout, se dresse la masse sombre et formidable d'un château, désert comme la ville. La demeure des fiers barons n'est plus habitée que par des essaims de corneilles qui, lorsqu'on approche, s'envolent en croassant.

Mais ce n'est pas seulement aux curieux de l'ancienne architecture, aux amateurs du pittoresque et du fantastique que se recommandent ces ruines, peuplées par l'imagination des habitants d'alentour d'une multitude de revenants et de sorciers. On ne saurait rencontrer un lieu qui éveille plus de souvenirs de gloire et de splendeurs passées. Cette aire d'aigle, si fièrement posée sur un roc des Alpines, a été le berceau d'une race de vaillants chevaliers qui a rempli pendant trois siècles le monde du bruit de ses exploits, et qui, par le droit de la valeur et de la renommée, s'est assise sur plus d'un trône. Dès le temps des troubadours, la maison des Baux a été la plus ancienne et la plus illustre de la noblesse de Provence. Elle était assez glorieuse, assez puissante, assez fortifiée par de grandes alliances, au XIIe siècle, pour pouvoir disputer à Raymond Bérenger la possession du comté de Provence. Forcés d'a-

bandonner cette prétention, les barons des Baux n'en demeurèrent pas moins les premiers vassaux de ce comté, princes d'Orange, vicomtes de Marseille, et possesseurs d'une infinité d'autres châteaux et seigneuries, qui leur constituaient un état presque indépendant.

Lorsque Charles d'Anjou s'empara du royaume de Naples, parmi les nombreux chevaliers provençaux qui l'accompagnèrent dans ses nouveaux domaines était un cadet de cette glorieuse famille, Bertrand de Baux, qui devint la souche d'une nouvelle branche dont l'éclat et la puissance éclipsa ceux de ses aînés. Transplantée à Naples, et bientôt en Orient, à la suite de la fortune des princes angevins, la maison des Baux occupa la première place après les souverains dans la monarchie dont le génie politique de saint Louis avait conçu la formation à l'orient de l'Europe, pour lui servir de boulevard. Comtes de Montescagiosa, de Squillace, d'Avellino, ducs d'Andria, bientôt princes de Tarente, dans le royaume de Naples, grands sénéchaux de Sicile jusqu'au jour à jamais funeste qui substitua les Aragonais aux Français dans ce pays, les descendants de la famille des Baux possédèrent un moment la principauté d'Achaïe, et l'un d'eux, marié à l'héritière des dominateurs latins de Byzance, alla même jusqu'à prendre le titre d'Empereur de Constantinople et de Romanie.

C'est à cette maison provençale que se rattachaient les premiers souverains indépendants de la principauté dont le Monténégro est le dernier débris, souverains

dont nous avons entrepris de raconter l'histoire, bien qu'elle n'offre presque, dans ses débuts, qu'une sèche nomenclature de personnages et de dates. La généalogie première de ces princes est assez obscure ; dans ce que nous en connaissons, il manque plusieurs degrés de filiation, et ce n'est que par conjecture que l'on peut attribuer leur origine à un fils cadet de Bertrand de Baux, qui aurait été s'établir en Albanie. Les auteurs et les documents slaves leur donnent le nom de Balscha, les chroniqueurs latins et italiens celui de Balsa ou Balza. Mais, malgré les obscurités de leur filiation, malgré la forme un peu différente de leur nom, leur parenté avec la famille française dont nous avons rappelé les grands souvenirs a été établie par Du Cange avec la sûreté incomparable de critique qui lui est ordinaire.

« Il est très-probable, dit-il, qu'ils étaient originaires de la maison des Baux, qui s'habitua dans l'Albanie au temps que Charles premier du nom, roi de Sicile, le roi Charles, son fils, et Philippe, prince de Tarente, fils du dernier, possédèrent la ville de Duras (Durazzo) et une bonne partie de l'Albanie, d'où ils prirent le titre de seigneurs de cette province. Le nom de Balsa ou Balza confirme ceci, étant celui dont les Italiens se servent pour exprimer l'illustre famille des Baux, qui s'habitua au royaume de Naples, d'où les Sclavons ont formé celui de Baoscia (lisez *Balscha*); joint que l'étoile à plusieurs raies qu'Orbini donne aux Balsa pour armes lève toute la difficulté qu'on pourrait former sur cette origine, étant celle que porte la mai-

son des Baux. C'est peut-être pour cette raison, et ensuite de ce que la maison d'Anjou posséda l'Albanie, que les grands seigneurs de ces contrées se vantaient d'être issus des nobles familles de France ; à cause de quoi il y a eu, depuis ce temps-là, une correspondance et une alliance mutuelle entre ces deux nations. De même, les Topia se disaient issus de Charlemagne, et, pour marque de leur origine, ils montraient la figure de ce grand prince, gravée sur une pierre vive au château de Croïa, qui leur appartenait. Les Ducagini (Doukadjins) se disaient issus du fabuleux Griffon de Hautefeuille. Ce qui montre évidemment qu'ils tiraient leur extraction des Français[1]. »

L'Albanie du Nord, bien que presque sauvage aujourd'hui, est en effet une sorte de France orientale. Catholique ardente, et même passionnément latine, la vieille terre des Illyriens, immortalisée dans les guerres chrétiennes par le bras de Skanderbeg, n'a pas oublié ses liens avec l'Occident, et surtout avec notre pays. L'Europe ignore pour ainsi dire son existence, et ne cherche pas à pénétrer ce qui subsiste encore de grandeur chevaleresque et de promesses d'avenir sous la couche de barbarie que la domination ottomane a répandue sur le peuple albanais. Depuis le règne de Louis XIV la France semble avoir négligé complétement ce pays, qui offre plus de sympathies et de points de contact avec elle qu'avec toute autre nation, et le

1. Du Cange, *Histoire de l'empire latin de Constantinople*, édition Buchon, t. II, p. 285.

laisse exclusivement abandonné à l'influence autrichienne. Non-seulement notre politique a presque abdiqué tout rôle en Albanie, non-seulement aucune de nos congrégations religieuses n'y possède d'établissement, mais c'est à peine si chez nous l'on se doute que cette contrée occupe une place sur la carte d'Europe. Quel est le catholique de France qui sait que sur la côte de l'Adriatique, entre la Boïana et le Schkoumbi, habitent un million de nos frères dans la foi, ramenés à l'unité de l'Église romaine depuis le pontificat d'Innocent III? Qui a jamais entendu parler des Mirdites, des Doukadjins, des Clementi, des Hotti, des Castrati, ces fières tribus semi-indépendantes, la terreur des musulmans, qui devraient nous être aussi connues et aussi chères que les Maronites de la Syrie?

Cependant lorsque, chose bien rare, quelque voyageur français se hasarde à mettre le pied sur le sol sauvage de l'Albanie, partout on l'accueille comme un frère et comme un compatriote. Dans chaque village, le chef ou le seigneur lui dit en le recevant, que lui aussi il a dans ses veines du sang des chevaliers francs; il lui montre des meubles, de vieilles armures féodales que ses ancêtres ont apportés de l'Occident, et il lui raconte mille traditions de famille altérées par les siècles, mais qui toutes se rapportent à la France.

Ce n'est pas là, du reste, une vaine prétention: la présence des Français en Albanie au XIIIe siècle, l'établissement de nombreuses familles seigneuriales d'origine franque dans cette contrée, sont des faits d'histoire incontestables.

Charles d'Anjou, après la mort de Mainfroi, réclama des droits à la possession de Corfou et de toute la partie de l'Épire située entre Avlona et Boutrinto, domaines apportés en dot à Mainfroi par sa femme Hélène Comnène, fille de Michel, despote d'Épire. En 1271, une armée conduite par Jean de Cléry, Thomas et Garnier Alaman, occupa ces districts en son nom. C'était un premier pas vers la possession de cette partie de l'Orient. Bientôt des circonstances nouvelles lui permirent de s'y étendre.

Depuis la fondation du second royaume de Servie, l'Albanie septentrionale avait été soumise au sceptre des princes Némanides. Sous le règne du troisième souverain de la dynastie, Étienne II, l'archevêque Sabba, enfant de la maison royale, que l'Église catholique et l'Église grecque vénèrent également comme un saint, avait ramené les Slaves méridionaux dans le giron du catholicisme, et, pendant plusieurs générations, les rois de Servie, en marque de cette union avec Rome, avaient ceint, au jour de leur sacre, une couronne envoyée par le Pape [1]. Dans la seconde moitié du XIIIe siècle, le roi Miloutin Étienne Ourosch II rompit avec cette tradition catholique de sa famille pour embrasser le schisme oriental, malgré les représentations du Pape Nicolas IV, qui lui adressa plusieurs lettres citées par Farlati dans son *Illyrie sacrée*.

Alors les seigneurs albanais, fermement attachés à la foi romaine, se décidèrent à se séparer du roi de

1. *Glasnik* de Belgrade, 1856, 8e cahier.

Servie et à se retourner vers le prince angevin. Ils lui envoyèrent des députés, en lui offrant de se soumettre à son autorité. Charles accepta cette offre volontaire en février 1292, et, par des lettres patentes, confirma les priviléges de l'Albanie[1]. En 1320, Miloutin s'étant mis à persécuter les catholiques, les barons albanais, ayant à leur tête Mancoul Moussachia, comte de Clissani, André Moussachia, maréchal du royaume d'Albanie, et Vladislas, comte de Dioclée et de Primorie, soutenus par Philippe de Tarente, Mladen, ban de Bosnie, et Charles, roi de Hongrie, déclarèrent la guerre au prince serbe, le vainquirent et le forcèrent à reconnaître de nouveau l'autorité du Pape.

Peu de temps après, Étienne Ourosch III, relevant la puissance de la couronne de Servie, soumit de nouveau l'Albanie septentrionale à son sceptre, et réduisit les rois de Naples à la possession de la seule ville de Durazzo. Mais les quarante ans de la domination des princes angevins avaient été suffisants pour que l'influence française s'introduisit dans le pays d'une manière ineffaçable. D'ailleurs, dans cet espace de temps, un grand nombre de gentilshommes français et napolitains, parmi lesquels comptait le fils de Bertrand de Baux, avaient passé en Albanie, y avaient acquis des châteaux et des seigneuries, et s'étaient alliés aux anciennes familles nationales.

Le fils du souverain qui avait reconquis l'Alba-

1. Buchon, *Nouvelles recherches sur la principauté de Morée*, recueil de diplômes, p. 316, dipl. nº XII.

nie, Etienne Douschan, surnommé *Silni* ou *le Puissant*, vit sous son règne l'apogée de la puissance des Serbes, puissance éphémère dans une étendue aussi grande que celle où il la porta, et que son immensité même amena rapidement au déclin. Il fit la guerre avec succès aux Grecs, aux Turcs, aux Hongrois, aux Bulgares, conquit l'Épire, la Macédoine, la Thessalie, une partie de l'Archipel, toute la Bulgarie. Le titre de roi de Servie ne convenant plus à d'aussi vastes états, il se proclama Empereur de Roumélie, Slavonie et Albanie, et créa dans sa cour les mêmes charges qu'à celle des Empereurs de Constantinople. La mort le surprit en 1356, au moment où il se préparait à marcher contre cette dernière ville et à substituer définitivement, en Orient, un empire slave à l'empire grec.

Pour gouverner plus facilement ses immenses domaines, Étienne Douschan y avait créé des grands feudataires, à l'exemple des empereurs latins et des empereurs grecs restaurés à Byzance. La Rascie, l'Étolie, la Macédoine, l'Albanie, la Bulgarie, formaient autant de principautés vassales de sa couronne. Sur les frontières des populations slaves et albanaises, ou schkypes, Douschan avait institué un de ces grands fiefs appelés Zéta, habité presque dans la même proportion par des hommes des deux races, dont la capitale était Scutari (la Scodra du roi Gentius vaincu par les Romains), et qui comprenait les villes de Dougla, Drivasto, Dagn , Dioclée ou Podgoritsa, Antivari, Dulcigno, Alessio, c'est-à-dire, outre le Monténégro de nos jours, le midi de l'Herzegovine, la partie du pachalik actuel de Scu-

tari, qui embrasse les districts de Podgoritsa, de Scutari, de Zappa et Zadrima, d'Antivari, d'Alessio, ainsi que les montagnes habitées par les tribus semi-indépendantes des Malisors jusqu'au fleuve Drin.

C'est dans cette contrée que se développa la puissance du rameau de la maison provençale des Baux, dont nous avons entrepris d'exposer l'histoire. Nous avons déjà dit plus haut quelle nuit absolue enveloppe plusieurs des degrés de filiation de cette race. On ne la voit reparaître au jour que vers l'année 1356[1]. Les descendants des vieux barons des Alpines, non plus connus sous leur nom véritable et originaire de Baux, mais désignés par l'appellation slavisée de Balschas, possédaient alors simplement quelques châteaux dans la Guégarie ou portion la plus septentrionale de l'Albanie. Ils avaient même donné à l'un de ces châteaux le nom de la cité de Provence d'où ils tiraient leur origine, nom qui s'est conservé dans le village de Balsch, auprès de Scutari. La dissolution rapide de la monarchie serbe, après la mort d'Étienne Douschan, et les troubles sanglants qui furent la conséquence de cette mort, permirent à l'un d'eux, qui portait le prénom de Balscha, assez habituel en Albanie, et identique à son nom de famille, d'acquérir un certain pouvoir. Il fit la guerre successivement aux diverses maisons seigneuriales de son voisinage, leur prenant des villes et des châteaux. Puis, son audace croissant avec son pouvoir,

1. Voir aux *Pièces justificatives*, n° III, le tableau généalogique de cette branche de la maison des Baux depuis le milieu du XIVe siècle.

il combattit son suzerain, Étienne Ourosch V, Empereur de Servie et fils d'Étienne Douschan, qui voulait s'opposer à ses empiétements dans l'Albanie [1]. En 1365, il s'unit aux Ragusains et fit avec eux, pendant deux ans, une guerre heureuse au seigneur d'Ouschitsa, dans la Dalmatie, Nicolas Altoman, vassal comme lui, de la couronne de Servie [2].

Balscha mourut en 1367, laissant trois fils, Straschimir, Georges, et un second Balscha. Tous les auteurs qui ont écrit jusqu'ici l'histoire du Monténégro placent dans l'année 1368 la mort de Balscha Ier : cependant nous voyons, par des lettres patentes conservées aux archives de Vienne [3], que, dès le 17 janvier de cette année, ses trois fils étaient en possession du pouvoir et faisaient acte de souveraineté. C'est donc certainement à la fin de 1367, ou, au plus tard, dans les premiers jours de 1368, que le premier connu de la branche slave de la maison des Baux descendit dans la tombe.

Les trois jeunes princes se partagèrent la couronne et exercèrent en commun la souveraineté paternelle. Un de leurs premiers actes fut de revenir au giron de l'Église catholique, que leurs ancêtres, bien que d'origine latine, avaient abandonnée depuis plusieurs générations pour le schisme oriental, probablement à l'époque où Étienne Douschan, non content de s'être séparé

1. Du Cange, t. II, p. 286.
2. Medakovitj, *Pobiestnitsa Tsrnogorié*, p. 22.
3. Acte pour la suppression du péage de Dani : Paul Karano-Tvartkovitj, *Srbskoi Spomenitsei*, n° 63. — Miklosich, *Monumenta serbica*, n° 161.

de Rome, s'était mis à persécuter les catholiques. Il existe une lettre du Pape Urbain V, datée de Montefiascone, le 25 mai 1368, et portant la suscription : *Nobilibus viris Strazimiro et Georgio ac Balse fratribus Zapanis Zente*[1]. Le souverain pontife y félicite ceux-ci de leur conversion, les engage à persévérer et leur recommande très-vivement de respecter les catholiques de leurs environs, particulièrement les gens de Cattaro, avec lesquels, d'après la lettre pontificale, les trois jeunes princes faisaient une guerre dont la conduite était laissée à Georges.

Bientôt leur activité belliqueuse trouva une occasion favorable de se déployer. Le roi Étienne Ourosch V avait été tué en 1367, l'année même où Balscha Ier mourait par un de ses principaux vassaux, nommé Voukaschin ; Straschimir, Georges et Balscha II, se déclarant contre l'usurpateur en faveur de l'héritier légitime Lazare, petit-fils de Douschan, enlevèrent Scutari, occupée, depuis la mort d'Étienne Ourosch, par Tvartko, lequel venait de s'arroger le titre de roi de Bosnie, au lieu du simple titre de ban qu'il portait jusqu'alors, et conquirent toute la Zéta, dont le voïvode était un des plus ardents parmi les partisans de Voukaschin[2]. Des succès aussi rapides effrayèrent ce dernier, et il sollicita instamment la paix des jeunes souverains de la Zéta ; une des garanties en fut le mariage

1. Raynaldus, *Annal. eccles*, t. XXVI, p. 169. — Voir aux *Pièces justificatives* de ce volume, n° IV.

2. Orbini, *Il regno degli Slavi* (*Pesaro*, 1861), p. 287.

de Georges avec la fille de Voukaschin[1]. Mais cette union ne fut pas de longue durée. L'usurpateur du trône de Servie étant mort en 1371, Georges répudia sa fille pour épouser Théodora, tante par alliance de l'empereur Manuel Paléologue[2].

Continuant le cours de leurs exploits, les trois frères attaquèrent Charles Topia, seigneur napolitain, petit-fils naturel, par sa mère, du roi Louis de Tarente, lequel avait passé en Albanie, après la mort de ce roi, et y avait rapidement acquis de vastes domaines[3]. Les Balschides lui enlevèrent la cité de Croïa, qui, dans le siècle suivant, devint, sous Skanderbeg, la capitale de la principauté d'Albanie.

Un accommodement entre les deux familles termina la lutte, et Charles Topia épousa Catherine, fille de Balscha Ier[4]. Après cela, les princes de la Zéta entreprirent une guerre acharnée contre la puissante famille des Doukadjins, venue comme eux avec les princes angevins, laquelle était alors maitresse de toute la Mirdita et des vallées des Dibres. Mais cette guerre fut funeste à l'Albanie, car les Doukadjins, vaincus par les Balschas, commirent la faute immense, dont ils se repentirent eux-mêmes amèrement plus tard, d'implorer le secours des Turcs, et de les inviter à entrer dans le pays.

1. *Ibid.* — Du Cange, *Illyricum vetus et novum*, p. 64.
2. Phrantzes, t. I, p. 19.
3. Orbini, p. 288. — Sur l'origine et la puissance des Topia, voir les inscriptions publiées par M. Hahn, *Albanesische Studien*, p. 135, note 72, et p. 119, n° 15.
4. Orbini, p. 290.

Il n'y avait pas encore vingt ans que les Osmanlis avaient pour la première fois franchi l'Hellespont, et déjà la Thrace entière leur était soumise. Les Sultans avaient transporté leur capitale à Andrinople, et, de là, menaçaient à la fois l'empire grec et le royaume de Servie. Toutefois ils attendirent encore quelques années avant d'apparaître d'une manière prépondérante en Albanie.

Strachimir mourut en 1373 ; il laissait un fils, Georges II, qui fut immédiatement associé à ses deux oncles. C'est ce qui ressort d'un acte donné à Raguse, le 30 novembre 1373, par Georges Ier, acte dans lequel il se déclare ami et allié de la république de Raguse, ainsi que son frère Balscha et son neveu Georges ; les conditions de l'alliance y sont exposées et le prince de Zéta y promet l'extradition de tous ceux qui, dans ses états, se rendraient coupables de quelque crime envers les négociants ragusains ; enfin il confirme l'exemption d'impôts qui leur avait été accordée par Étienne Douschan [1].

Vers le même temps, Louis, prince de Navarre, ayant épousé une des filles de la reine Jeanne de Naples, se fit donner la ville de Durazzo comme dot de sa femme, et prépara une grande expédition pour conquérir l'Albanie et la Zéta. Déjà son avant-garde était passée de l'autre côté de l'Adriatique, lorsqu'il mourut subitement au moment de s'embarquer. Les chevaliers et les soldats

1. *Srbski Lietopis*, 1846, part. III, p. 154-156. — *Sbrsk. Spomen.*, n° 64. — *Monum. serb.*, n° 173.

descendus à Durazzo, demeurant sans chef, se mirent à guerroyer pour leur propre compte avec les seigneurs albanais du voisinage, et particulièrement avec Charles Topia. Georges Balscha se hâta de réunir les meilleures troupes qu'il put trouver dans le pays et accourut au secours de son beau-frère. Il comptait prendre d'assaut Durazzo, mais, après plusieurs engagements, il reconnut que tous ses efforts se briseraient contre la valeur des chevaliers français, navarrais et napolitains, qui s'étaient mis en campagne pour soutenir Louis de Navarre. Changeant alors de tactique, il entra en négociations avec eux et leur offrit une forte somme d'argent pour évacuer Durazzo. La proposition fut aussitôt acceptée que faite, et les aventuriers quittèrent Durazzo, laissant l'Albanie en paix [1].

Ce danger une fois écarté, les trois descendants de Bertrand de Baux, qui semblaient ne chercher que des occasions de guerre, tournèrent leurs armes contre la famille Moussachia, l'une des plus anciennes et des plus puissantes de l'Albanie. Chalcondyle raconte qu'ils tuèrent à la chasse Biagio Matarango, chef de cette famille [2]; Orbini donne une version un peu différente et prétend qu'après plusieurs combats sans succès, ils attirèrent Matarango dans une entrevue sous prétexte de faire la paix, et que là, s'étant saisis de lui et de son fils, ils le jetèrent dans une prison [3]. Quoi qu'il en soit, à la suite de cette trahison, les princes de Zéta s'em-

1. Orbini, p. 289.
2. Chalcondyle, t. IV, p. 111, édition de Paris.
3. Orbini, p. 289.

parèrent de tous les domaines des Moussachia dans l'Albanie moyenne, c'est-à-dire de la région appelée encore aujourd'hui de leur nom Moussaché ; ils enlevèrent, en outre, à divers seigneurs, un certain nombre de forteresses dont les deux plus importantes étaient Avlona et Bérat [1].

Une rupture avec Charles Topia fut la conséquence d'un tel accroissement de territoire. Mais dans cette nouvelle lutte la fortune des combats ne fut pas favorable aux Balschides. Georges, fait prisonnier, n'obtint sa liberté qu'en promettant de demeurer désormais l'allié de Charles Topia. Restaient son frère et son neveu, qui n'avaient rien promis. La paix entre eux et les Topia fut négociée et conclue en 1376, par l'entremise de la république de Raguse et de son délégué Matteo di Bodaza [2].

Cette guerre était à peine terminée qu'une autre éclatait du côté de la Bosnie.

En 1374, Nicolas Altoman, prince d'Ouschitsa, et beau-frère de l'Empereur Lazare de Servie, avait été dépouillé de ses États par une confédération composée de son beau-frère Lazare, de Louis, roi de Hongrie, et de Tvartko, roi de Bosnie. Fait prisonnier dans un combat et ayant eu les yeux crevés, il était cependant parvenu à s'enfuir et s'était réfugié dans la Zéta, auprès des Balschides, auxquels il avait cédé, en échange de cet asile, les districts qui lui étaient demeurés fidèles, c'est-

1. Cf. Du Cange, *Illyr. vet. et nov.*, p. 131. — Guthrie et Gray, *Geschichte von Ungarn*, p. 220.
2. Orbini, p. 290.

à-dire les territoires de Trébinié, Canali et Drasche-vitsa [1].

Quelques années après, Tvartko ayant pris le titre de roi de Rascie, réclama des descendants de la maison des Baux les districts que leur avait cédés Nicolas Altoman. Ceux-ci refusèrent d'obéir à la sommation, et les Ragusains, les grands arbitres des différends entre les Slaves méridionaux, ayant échoué dans leurs efforts pour maintenir la paix, on eut recours aux armes. Tvartko fit soulever contre les Balschides les provinces en litige. Mais Georges, pour se venger, accourut avec son beau-frère Charles Topia, à la tête d'une armée de dix mille hommes, enleva la forteresse d'Onogoschto, pénétra dans la Bosnie jusqu'à Névésinié. Après avoir tout mis à feu et à sang, il revint chargé de dépouilles à Scutari, où il mourut trois mois après [2]. Orbini place sa mort au 13 janvier 1379 ; cependant nous croyons que l'on doit la fixer un peu plus tard. En effet, la guerre avec Tvartko appartient certainement à l'année 1379, comme on peut s'en assurer par sa coïncidence avec d'autres événements de l'histoire de Bosnie, et c'est seulement le 20 novembre de cette année que nous voyons, dans un diplôme conservé aux archives de Vienne, Balscha II, devenu le chef de la famille, confirmer, à l'occasion de son avénement, les priviléges accordés aux Ragusains dans la principauté de Zéta par son frère Georges [3].

1. Orbini, p. 284.
2. *Ibid.*, p. 291-292.
3. *Srbsk. Spomen.*, n° 67. — *Monum. serb.*, n° 183.

Balscha, qui se trouvait ainsi maître du souverain pouvoir, était, dit Orbini, très-inférieur comme habileté à ses deux aînés ; mais il était brave : et, dans les premiers temps de son règne, il profita des conséquences de la politique de ses frères. Dès la première année qui suivit la mort de Georges, la ville de Castoria, forteresse d'une haute importance sur la frontière de l'Albanie et de la Macédoine, fut livrée à Balscha II par Hélène, veuve du roi Marko Kralievitj, le fils de Voukaschin, à condition qu'il l'épouserait et répudierait sa première femme, qui était fille du despote de Belgrad d'Albanie ou Bérat [1]. Mais cette Hélène était une femme sans mœurs ; ses désordres devinrent, au bout de quelques mois, tellement scandaleux, que Balscha la fit d'abord enfermer dans une prison, puis la répudia, tout en gardant la ville qu'elle lui avait apportée en dot.

Vers le même temps, la république de Raguse, reconnaissante des services que lui avaient constamment rendus les princes de Zéta, inscrivit Balscha II sur le livre d'or de sa noblesse, et chargea un de ses magistrats d'aller lui annoncer cet honneur insigne [2].

En 1385, Balscha trouva moyen d'ajouter une nouvelle conquête à ses états. Profitant des désordres du royaume de Naples et de la mort du roi Charles en Hongrie, il emporta d'assaut la ville de Durazzo [3], et prit le titre de ce duché [4].

1. Orbini, p. 290.
2. *Ibid.*, 293.
3. *Ibid.*, p. 292.
4. *Srbsk. Spomen.*, nº 70. — *Monum. serb.*, nº 192. Acte qui ac

Ce fut le point culminant de la puissance de cette famille provençale transplantée au milieu des Slaves et des Albanais. La décadence ne se fit pas longtemps attendre.

Quelques mois seulement après la prise de Durazzo, le fameux Khaïr-Eddin, beyler-beg de Roumélie pour le sultan Mourad Ier, envoya une armée de quarante mille Turcs envahir l'Albanie. Balscha réunit les troupes qu'il avait sous la main, et, se joignant à Ivanisch, second fils de Voukaschin, marcha contre les Ottomans. Les deux armées se rencontrèrent près de Bérat, dans la plaine de Saura, sur les bords de la Voïoussa (l'Aoüs des anciens). Les conseillers de Balscha voulaient différer la bataille et attendre des renforts, considérant le petit nombre des chrétiens par rapport aux Turcs. Mais le prince impatient n'écouta pas leurs avis et engagea le combat. L'armée chrétienne, écrasée par les masses musulmanes, fut taillée en pièces. Balscha lui-même périt dans le plus fort de la mêlée avec Ivanisch, et sa tête fut apportée comme un trophée à Khaïr-Eddin [1].

Orbini place en 1383 la bataille de Saura, mais on ne saurait la mettre que dans l'été de 1385. Les faits relatifs à la conquête de Durazzo ne permettent pas d'en fixer la date plus tôt, et, joints à celui de la mort de Khaïr-Eddin, au commencement de 1386 [2], nous repor-

corde aux Ragusains, dans le duché de Durazzo, les mêmes priviléges que dans la Zéta. 24 avril 1385.

1. Orbini, p. 292-293. — Guthrie et Gray, p. 221. — *Srbsk. Lietopis*, 1843, part. II, p. 37.

2. Hadji-Kkalfa, *Tables chronologiques*, p. 174. — Cf. de Ham-

tent forcément en 1385 pour le combat où Balscha II perdit la vie.

Georges, fils de Straschimir, sortit alors du château de Durazzo, dans lequel son oncle le tenait enfermé depuis quelque temps, craignant de trouver en lui un compétiteur, et saisit les rênes du pouvoir. Nous pouvons fixer la date de son avénement, grâce à un acte du 27 janvier 1386, dans lequel, prenant le titre de seigneur de Zéta et de Primorie, c'est-à-dire de la côte d'Albanie, il confirme à cette occasion les priviléges accordés antérieurement aux Ragusains par Straschimir, Georges et Balscha II [1].

En arrivant à la puissance souveraine, le jeune prince se trouva en présence des plus graves complications, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Ce fut d'abord contre les ennemis intérieurs qu'il se tourna.

La plupart des seigneurs de la Zéta supérieure, profitant de la mort de son oncle, s'étaient soulevés contre la maison des Baux ou Balschas, et appelaient dans le pays Tvartko, roi de Bosnie. Les chefs de cette rébellion étaient d'abord deux gentilshommes appelés Nicolas et André Zachet, puis un parent de la famille princière nommé Étienne de Maramont, d'une maison française établie dans la Pouille, que les trois fils de Balscha Ier avaient appelé dans la Zéta en lui donnant la seigneurie du Tsernogore, et qui, se fixant parmi les populations

mer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. I, p. 200, de la traduction française.

1. *Srbsk. Spomen.*, n° 71 — *Monum. serb.*, n° 194.

slaves, y avait pris le nom d'Étienne Tsernoïevitj ou *Fils du noir*[1]. Outre l'alliance de Tvartko, les révoltés avaient recherché celle des Doukadjins, toujours prêts à se venger sur les Balschides de leurs défaites antérieures. Georges marcha contre eux, les vainquit, accorda la paix à Étienne Tsernoïevitj ; mais s'étant emparé des personnes d'André et de Nicolas Zachet, il leur fit crever les yeux. Puis, afin de s'assurer un secours contre les Doukadjins, il fit alliance avec le Tsar de Servie Lazare, dont il épousa la fille Iouvelitsa, veuve du prince de Valachie[2].

Il se tourna ensuite contre les Turcs ; mais de ce côté ses armes ne furent pas heureuses. A Khaïr-Eddin avait succédé, dans le commandement des troupes ottomanes d'Europe, Timour-Tasch. Poursuivant les avantages remportés par son prédécesseur, le nouveau beyler-beg de Roumélie envoya encore une armée en Albanie. Cette armée ravagea tout le pays jusqu'à Durazzo, pénétra dans les districts de Boudva et d'Antivari, parvint même dans la Zéta supérieure jusqu'à Ostrog, dévastant les campagnes partout sur son pas-

1. Du Cange, *Empire latin de Constantinople*, t. II, p. 291.

2. Orbini, p. 293. — Du Cange, *Illyr. vet. et nov.*, p. 6[illegible]. — L'historien ragusain appelle cette femme *Despina*, prenant son titre de δέσποινα pour son nom propre. Celui de Iouvelitsa est fourni par un curieux *piesme* sur la bataille de Kossovo, extrait par M. Mérimée d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, et inséré par lui dans un recueil de pastiches habilement faits des poésies serbes, intitulé *la Guzla*. Dans ce *piesme*, par un anachronisme qui ne doit pas arrêter, le prince de Zéta, gendre de Lazare de Servie, est appelé Georges Tsernoïevitj, au lieu de Georges Balscha.

sage, et enlevant des milliers d'esclaves dans les populations albanaise et slave. Georges, reconnaissant l'impossibilité de lutter en rase campagne, fit replier ses troupes dans les forteresses les plus susceptibles d'une longue résistance, et lui-même se réfugia dans la ville de Dulcigno, sur la côte de l'Adriatique. Puis, quand il vit que la première ardeur des Turcs était passée, il essaya d'entrer en négociations avec eux. Après bien des pourparlers, après bien des présents offerts à leurs généraux, il parvint à obtenir la paix. Mais ce ne fut qu'aux plus dures conditions[1]. Georges dut céder au sultan Castoria, Bérat, Durazzo et Scutari. Il est vrai que ces deux villes lui furent presque aussitôt rendues par Mourad Ier, grâce à l'habileté d'une jeune fille de la maison des Balschides que le prince de Zéta avait envoyée pour le harem du Sultan et qui avait pris une haute influence sur l'esprit de Mourad.

Ce fut à la suite de ces événements que Georges, cherchant à se procurer l'appui tout-puissant de Venise, accorda, le 28 février 1388, aux marchands vénitiens de trafiquer librement dans ses domaines, sans être soumis à payer aucun droit[2].

L'année 1389 marque dans l'histoire des Slaves méridionaux une date aussi décisive et aussi funeste que l'année 1453 dans celle des Grecs. C'est en cette année que le royaume de Servie, très-affaibli déjà par les di-

1. Orbini, p. 293.

2. Milakovitj, *Istoria Tsrnogorié* (Zara, 1856), p. 36. — Andritj, *Geschichte des Fürstenthums Montenegro*, p. 6. — *Monum. serb.*, nº 490.

visions intestines depuis la mort d'Étienne Douschan, succomba définitivement sous le cimeterre d'Osmanlis.

Le *Tsar* ou Empereur Lazare avait été déjà obligé, quelques années auparavant, de reconnaître la suzeraineté du Sultan en se contentant du titre de *kral* ou roi, et même il avait dû fournir un corps de Serbes à l'armée de Mourad. Mais, en 1388, profitant de ce que le Sultan était occupé en Asie, Lazare de Servie et Schischman, roi de Bulgarie, secouèrent le joug qu'ils n'avaient accepté qu'à regret et réclamèrent leur indépendance les armes à la main.

Mourad laissa passer un an presque entier sans agir ; mais, au commencement de l'été de 1389, il lança sur la Bulgarie une immense armée, qui en quelques mois dispersa les soldats de Schischman et plaça son royaume sous l'autorité directe du Padischah. Il rejoignit ensuite ses troupes et marcha en personne contre les Serbes. Après quelques engagements indécis, les deux armées, turque et chrétienne, se rencontrèrent dans la plaine de Kossovo (*Kossovopolié*, la Plaine des merles), sur les confins de la Servie et de la Bosnie.

L'armée ottomane était de beaucoup inférieure à celle des chrétiens, qui se composait des contingents des princes et seigneurs de Servie, de Bosnie, d'Herzegovine, de Zéta et d'Albanie. Toutes les fractions de la race serbo-dalmate avaient envoyé leurs meilleurs soldats pour cette lutte solennelle. Mourad rassembla ses généraux et délibéra avec eux pour savoir si on livrerait bataille malgré la supériorité numérique des chrétiens.

L'incertitude n'était pas moins grande dans le camp des princes chrétiens coalisés avec Lazare. Un conseil de guerre y avait été tenu, et l'avis avait été ouvert par plusieurs généraux d'attaquer les Turcs pendant la nuit; mais cette proposition avait été combattue vivement par un seigneur albanais nommé Georges Castriote, qui avait prétendu que, les ténèbres favorisant la fuite de l'ennemi, il lui serait facile d'échapper à une destruction complète.

Le combat s'engagea au point du jour. Du côté des chrétiens, Lazare commandait le centre, son neveu, Vouk Brankovitj, l'aile droite, et Tvartko, roi de Bosnie, l'aile gauche; du côté des Turcs, le Sultan Mourad en personne était au centre et les ailes étaient conduites par ses deux fils. Le premier choc fut terrible; des deux côtés, la fureur et le courage étaient égaux; l'aile gauche des Ottomans fut même un moment enfoncée, mais Bayezid y courut et rétablit le combat.

« Déjà, dit l'historien turc Sead-Eddin, les lames brillantes comme le diamant avaient été changées, par le sang qu'elles avaient versé, en lames de la couleur de l'hyacinthe; déjà l'acier des javelots s'était transformé en rubis étincelant, et le champ de bataille, jonché de têtes et de turbans aux mille nuances, en un immense carré de tulipes. Tout à coup un noble serbe, Milosch Kobilovitj, s'ouvre un chemin à travers les morts et les combattants. En passant au milieu des tchaouschs et des gardes du Sultan, il s'écrie qu'il veut lui révéler un secret important. Mourad ordonne qu'on le laisse approcher; alors le Serbe se prosterne comme

pour baiser les pieds du Sultan et lui enfonce son poignard dans le cœur. Les gardes se précipitèrent sur l'assassin ; mais celui-ci, doué d'une force et d'une agilité prodigieuses, en tua plusieurs et parvint, après d'incroyables efforts, à échapper trois fois à la foule des assaillants. Mais enfin, n'ayant pu atteindre son cheval, qu'il avait laissé sur le bord de la rivière, il succomba, vaincu par le nombre, et fut massacré [1]. »

Malgré sa blessure mortelle, Mourad eut encore assez de force pour donner les ordres qui décidèrent du sort de la bataille. Lazare, fait prisonnier, fut conduit dans la tente du Sultan, qui expira en prononçant l'ordre de mettre à mort son ennemi.

Tel est le récit des historiens turcs sur la mort du Sultan Mourad. Les traditions serbes [2], d'accord avec le témoignage de Jean Ducas, donnent des faits une version un peu différente.

D'après ces traditions, la veille de la bataille de Kossovo, Lazare donna un grand festin à tous les généraux de son armée. A la fin du repas, lorsqu'on se mit à porter les toasts, ou *sdravitsas*, le roi, s'adressant à Milosch Kobilovitj ou Obilitj, contre lequel on lui avait porté plusieurs dénonciations, lui dit : « Bois à ma santé dans ce vase, quoiqu'on t'accuse de vouloir nous trahir. » Milosch répondit : « J'accepte la *sdravitsa* et je te remercie; demain à l'aurore je te donnerai la preuve de ma fidélité. » Au point du jour, Milosch fait

1. De Hammer, t. I, p. 284, trad. franç.
2. Engel, *Geschichte von Servien*, p. 344.

seller son cheval et s'élance au galop vers les tentes du Sultan. Il insiste pour qu'on l'introduise en sa présence, disant qu'il a des secrets de la plus haute importance à lui révéler. Mourad, averti, ordonne qu'on le fasse entrer. Alors Milosch, feignant de s'incliner pour baiser le bas de sa robe, lui porte un coup de poignard. Le Sultan tombe blessé à mort, et Milosch profite du premier mouvement de stupeur pour s'élancer hors de la tente. Mais les janissaires se mettent à sa poursuite, l'atteignent et le massacrent.

Alors l'armée turque, brûlant de venger son souverain, se jette, conduite par Bayezid, avec une fureur inexprimable sur les Serbes. Ceux-ci résistent vaillamment pendant quelque temps, mais la trahison de Vouk Brankovitj décide la journée, en causant la déroute de l'armée chrétienne. Lazare essaye en vain de rallier les fuyards ; il est fait prisonnier et conduit à Bayezid, qui ordonne qu'on lui tranche la tête pour venger la mort de son père. Mais le kral de Servie a eu du moins la consolation d'apprendre de la bouche de Bayezid l'exploit de Milosch et la mort de Mourad : en s'agenouillant pour recevoir le coup mortel, il s'écrie : « Béni sois-tu, mon Dieu, puisque tu as permis qu'avant mon trépas je visse étendu mort l'ennemi de tous les chrétiens ! »

La bataille de Kossovo finit la résistance des Serbes. Bayezid cependant, après cette journée, ne fit pas de la Servie un eyalet soumis à son autorité directe. Il se contenta de la réduire à l'état de vasselage, et le fils du roi qui avait péri à Kossovo, Étienne Lazarevitj, en

reçut de lui l'investiture, mais avec le simple titre de despote au lieu de celui de roi. Tous les pays qui avaient envoyé leur contingent à l'armée de Lazare suivirent l'exemple de la Servie et reconnurent la suzeraineté du Sultan.

Seul, le souverain de la Zéta, qui s'était distingué par sa valeur dans la fatale bataille, ne voulut pas se soumettre à cette humiliante condition, et, malgré la faiblesse de ses états, prétendit se maintenir indépendant. Aussi la Zéta devint-elle le refuge de tous les hommes généreux qui ne voulurent pas accepter le vasselage du musulman.

Cette conduite hardie devait naturellement attirer sur Georges II la colère de Bayezid. Son pays fut envahi par des armées très-supérieures en nombre à celles qu'il pouvait y opposer, et, malgré tout le courage de ses soldats, il fut bientôt serré de si près qu'il se vit obligé, en 1394, d'implorer le secours des Vénitiens, qu'il dut payer par la cession des villes de Durazzo, de Croïa et de Scutari [1].

La défaite et la prise de Bayezid par Timour, à la suite de la bataille d'Angora, en 1402, ainsi que l'ébranlement que la puissance ottomane reçut de cet événement, permit aux chrétiens orientaux de se reposer pendant quelques années. Dans cet intervalle Georges de Zéta mourut, et son fils Balscha III lui succéda.

Ce dernier était déjà sur le trône, lorsqu'en 1410, à

1 Orbini, p. 294. — Muratori, *Annali d'Italia*, t. XXII, p. 762.

l'avénement du Sultan Mousa Chélébi, le fameux Évrenos-Pacha, dernier survivant des compagnons d'Orkhan, déjà presque centenaire, envahit la Zéta à la tête d'une puissante armée; il fut repoussé [1].

Orbini [2] prétend que Balscha était le troisième fils de Georges, et qu'il ne monta sur le trône que parce que ses deux aînés, Joitj et Ivanish, étaient morts du vivant de son père. Cependant nous voyons, par un acte du 3 mai 1416 [3], qu'Ivanisch était vivant et portait le titre de knèze ou comte de Tsettinié, dans le Tsernogore, tandis que Balscha était prince de Zéta. Nous devons en conclure à une erreur dans le livre du chanoine de Raguse, faire de Balscha le second et non le troisième fils de Georges II.

Nous ne savons pas si c'était ce Balscha ou son père qui occupait le trône, lorsqu'en 1406 la Seigneurie Vénitienne céda les villes de Boudva et d'Antivari à la principauté de Zéta [4]. Ce qui est seulement certain, c'est que, vers 1411 ou 1412, le fils de Georges II, enorgueilli par son succès sur Évrenos-Pacha, déclara la guerre à Venise et enleva aux généraux de la république la ville de Scutari; mais il échoua devant la citadelle [5].

Les Vénitiens, apprenant cette nouvelle, envoyèrent

1. Vatslik, *la Souveraineté du Monténégro et le droit des gens moderne de l'Europe*, p. 13.
2. P. 294.
3. *Monum. serb.*, nº 263.
4. Andritj, *Geschichte des Fürstenthums Montenegro*, p. 7.
5. Orbini, p. 294.

aussitôt sur la côte d'Albanie Marino Caravelo avec des navires et des troupes. Malgré les ressources militaires mises à sa disposition, le général vénitien n'agit pas par les armes. Mais il sut si bien faire par ses intrigues et par l'or qu'il répandit, que tous les seigneurs de la Zéta se déclarèrent pour lui et que Balscha n'eut que le temps de s'enfuir avec sa mère [1].

Mais Benedetto Contarini, qui avait succédé à Marino Caravelo dans le commandement de l'armée d'Albanie, perdit bientôt la situation des Vénitiens dans le pays par les exécutions arbitraires qu'il fit faire de plusieurs seigneurs de la Zéta. Balscha fut rappelé par toute la population, et, en 1413, un an seulement après avoir été chassé, il rentra dans ses états héréditaires, d'où il expulsa les troupes de Venise [2].

1. Orbini, p. 294.

2. *Ibid.* — J'ai publié dans la *Revue numismatique* (*nouvelle série*, t. VI) deux deniers d'argent de Balscha III à légendes latines, preuve incontestable de la puissance qu'exerçait l'influence occidentale dans le Monténégro et l'Albanie septentrionale sous ces princes d'origine française. Les deux monnaies en question portent au côté droit un écu chargé d'une tête de loup, la gueule ouverte, surmonté d'un heaume ayant pour cimier une tête de loup semblable à celle de l'écu; dans le champ on voit, à moitié cachée par le heaume, la comète qui constituait le blason de la maison des Baux, aussi bien en Orient qu'en Provence; l'inscription est M. BALSE. D. GORGI, *Moneta Balse domini Georgi*, « monnaie de Balscha, fils du seigneur Georges. » Au revers est la figure de saint Laurent nimbé, tenant son gril à la main, dans une gloire en forme de *vesica piscis*, avec les mots S. LAVRENCIVS. M., *sanctus Laurencius martyr*. Saint Laurent étant le patron de Durazzo, la figure de ce saint fixe le lieu d'émission de la monnaie dans l'antique Dyrrachium. Il faut par conséquent en conclure que lorsqu'il chassa Contarini de la Zéta

En 1419, sur l'instigation de son parent Étienne de Maramont, ou Étienne Tsernoïevitj, fils du seigneur de ce nom que nous avons vu se révolter contre Georges II, il rompit l'alliance traditionnelle qui avait régné, depuis 1386, entre sa famille et la République de Raguse, alliance que Straschimir, Georges Ier, Balscha II et Georges II avaient toujours religieusement observée. Les négociants ragusains qui se trouvaient sur le territoire de la Zéta furent dépouillés et expulsés [1].

Deux ans après, en 1421, Balscha se trouva en face d'une redoutable invasion turque, conduite par le Sultan Mohammed Ier en personne. Devant ce danger, le prince de la Zéta fit implorer le secours de Venise. On lit dans la Chronique de Jean Bembo, à la date de 1421 : « La mère de Balsa, qui avait été le seigneur de beaucoup de lieux en Albanie, arriva le 21 juillet à Venise, et recommanda les états et les peuples de son fils au Doge et au Sénat, qui la comblèrent d'honneurs. »

Cependant, les secours demandés n'arrivant pas, Balscha se décida à marcher contre Mohammed avec ses seules troupes. Le succès justifia son audace, et l'armée du Sultan fut vaincue et dispersée [2].

Après cet exploit éclatant, Balscha se rendit dans la Rascie pour y voir son oncle, le despote Étienne Lazarevitj, laissant, pour le temps de son absence, le gou-

Balscha reconquit également pour quelque temps la ville et le duché de Durazzo.

1. Orbini, p. 294.
2. Vatslik, p. 13.

vernement à Étienne de Maramont : mais, parti déjà malade de Scutari, il mourut dans la route[1].

Avec lui s'éteignit la branche de la maison des Baux établie parmi les Slaves.

1. Orbini, p. 294.

CHAPITRE II

LES MARAMONT-TSERNOIEVITJ

Balscha étant mort, Étienne de Maramont [1], qu'il avait chargé du gouvernement de ses états, ne se sentit pas en sûreté dans le pays et s'enfuit dans la Pouille, d'où son frère était venu sur l'invitation des fils de Balscha Ier. Les Vénitiens s'emparèrent alors, sans coup férir, de toute la Zéta [2]. Mais ils ne la gardèrent pas longtemps.

Étienne Lazarevitj, despote de Servie, entra dans la contrée à la tête de ses troupes et en chassa les Vénitiens, qui ne purent garder que les cinq forteresses de

1. C'est Du Cange qui a établi la véritable origine de ce personnage. Luccari, le vladika Vassili, ainsi que Guthrie et Gray, sont d'accord avec lui. Quant à la généalogie donnée par Medakovitj et d'après laquelle Étienne Tsernoievitj aurait été fils de Balscha III, elle est entièrement fabuleuse.

On trouvera dans les *Pièces justificatives*, sous le nº V, le tableau de toute la descendance de ce prince.

2. Orbini, p. 295.

Scutari, Boudva, Dulcigno, Antivari et Durazzo [1]. L'année suivante, les Serbes mirent le siége devant Scutari. Cette entreprise échoua, les Vénitiens étant parvenus à gagner à prix d'argent la plupart des seigneurs de la Zéta, et Massarasch, voïvode d'Étienne, fut obligé de se retirer avec des pertes considérables.

En 1423, Étienne vint en personne pour venger cet échec avec son neveu, Georges Voukovitj ou Brankovitj, fils du Vouk Brankovitj, dont la trahison avait causé la perte de la bataille de Kossovo. Les Vénitiens furent battus et forcés de faire la paix en cédant toute la Zéta au despote de Servie, malgré les Pastrovitj, leurs alliés, qui leur conseillaient de continuer la guerre [2].

Une fois maitre du pays, Étienne Lazarevitj en donna, en 1425, l'investiture à Georges Brankovitj, que la République de Venise s'empressa de reconnaitre et auquel elle s'engagea à payer mille ducats par an pour le droit de conserver la ville de Scutari. Georges rétablit en même temps l'alliance entre la Zéta et Raguse, rompue six ans auparavant par Balscha III [3].

En 1428 [4], Étienne Lazarevitj mourut. Georges Brankovitj, investi du pouvoir du despote de Servie, quitta aussitôt la Zéta pour prendre possession de ses nouveaux États. Étienne Tsernoïevitj [5] profita de cette cir-

1. Luccari, *Annali di Rausa.* — Orbini, *loc. cit.*
2. Orbini, *ibid.*
3. *Ibid.*, p. 296.
4. Luccari dit, par erreur, en 1425.
5. Étienne est aussi fréquemment appelé dans les traditions poe-

constance et reconquit toute la Zéta, presque sans coup férir, avec l'appui de son parent Raditch Senko, voïvode de Chloum dans l'Herzegovine méridionale, et gendre de Georges II [1]. Il existe aux archives de Vienne un acte dont malheureusement la date est perdue, dans lequel deux frères, Raditch et Étienne Tsernoïevitj, qui s'intitulent châtelains de Drobovnik, la Nouvelle Raguse d'aujourd'hui, dans le territoire de Chloum, promettent leur amitié aux Ragusains [2]. On serait peut-être autorisé, par suite de ce diplôme, à croire que Raditch, voïvode de Chloum, ne portait le nom de Senko que par sa mère, au lieu de descendre en ligne masculine de cette famille, comme le prétend Orbini. Par son père, il aurait appartenu à la famille de Maramont, et aurait été le fils du premier Étienne Tsernoïevitj ; ç'aurait donc été pour resserrer les liens de parenté de leurs deux familles que Georges II Balscha lui aurait donné sa fille.

Quoi qu'il en soit, Étienne Tsernoïevitj, en prenant le sceptre de la principauté de Zéta, fut loin de pouvoir regagner tous les domaines qu'avaient possédés les Balschides.

Les familles seigneuriales de l'Albanie, profitant des

tiques et historiques du pays *Tsernogorats*, ou « l'homme de la Montagne Noire, » parce qu'il fut réellement le premier prince de cette partie de la Zéta, qui avait été presque absolument déserte et complétement négligée sous les Balschides, devenus, par leur caractère catholique et par le lieu de leur première résidence, beaucoup plus Albanais que Slaves.

1. Orbini, p. 294.

2. *Sriski. Spomen.*, n° 60. — *Monum. serb.*, n° 491.

troubles qui avaient suivi la mort de Balscha III, s'étaient constituées en principautés indépendantes. Parmi ces familles, les quatre plus importantes étaient les Doukadjins, les Castriotes, les Topia et les Arianites ou Comnènes.

Les Doukadjins occupaient leurs anciens domaines de la Mirdita et des vallées des Dibres, où les Balschides les avaient précédemment combattus. Les Castriotes, sortis de la tribu schkype des Castrati [1], et dont le premier membre connu dans l'histoire figurait avec un poste important à la bataille de Kossovo, étaient devenus maîtres des anciens états des Topia, autour de Croïa et d'Alessio. Quant aux Topia, ils s'étaient fixés dans le Moussaché et dans toute l'Albanie moyenne, depuis le Schkoumbi jusqu'à la Voïoussa, par suite de la guerre où ils avaient, unis aux Balschides, anéanti la puissance de la famille Moussachia. Enfin, les Arianites ou Comnènes possédaient l'antique Épire, depuis la Voïoussa jusqu'au golfe d'Arta. Bientôt, du reste, le dernier représentant de cette famille étant mort en ne laissant qu'une fille, ses domaines passèrent, par suite d'un mariage, à la maison des Topia.

Outre ces quatre familles principales, possédant de nombreux vassaux, il y avait encore quelques autres maisons nobles qui, sur un territoire bien plus restreint, ne reconnaissaient pas non plus de suzerain. C'étaient d'abord les Spani, seigneurs de Drivasto et de

1. F. Blanchius, *Georgius Castriotus suis et patriæ restitutus*, Venise, 1636.

la région appelée Posripa, sur la rive droite du Drin, opposée à celle que tenaient les Doukadjins, puis les seigneurs de Zadrima, dont un, Alexandre Zacharia, se distingua sous Skanderbeg. La maison des Balschides elle-même n'était pas entièrement éteinte. Une branche cadette en subsistait, mais elle avait changé de domicile ; suivant la fortune des Topia, elle était venue s'établir dans l'Albanie moyenne et dominait sur les montagnes des Chimariotes, les monts Acrocérauniens de l'antiquité. Un membre de cette branche figurait dans les armées de Skanderbeg, et Barletius l'appelle Georges Strezius, fils de Bals, nom dont nous pouvons avec certitude restituer la forme originale en Djuradj Straschimir Balschitj [1].

Étienne Tsernoïevitj se trouvait donc, lorsqu'il reprit le pouvoir, réduit à la possession d'un territoire comprenant seulement le Tsernogore actuel avec les Berdas, les territoires de Boudva, de Dulcigno et d'Antivari, jusqu'à la Boïana, la nahia de Scutari, la Zéta autour de Podgoritsa, et la tribu albanaise des Hotti [2]. Dans ce territoire même, il n'avait pas la cité de Scutari, que les Vénitiens tenaient depuis la mort de Balscha III.

1. Barletius, *Historia de vita et gestis Scanderbegi Epirotarum principis*. Rome, sans date, in-folio.

C'est de cette branche des descendants de la maison des Baux que prétend tirer son origine la famille Balsch, l'une des plus importantes parmi les familles de boyards des Principautés Danubiennes. Il est seulement certain que cette famille est fort ancienne et provient de l'Albanie intermédiaire.

2. Milakovitj, p. 55-56.

Ce fut pour compenser la perte de cette ville que, dès son avénement, il fonda sur les bords du lac, à l'embouchure de la Moratcha et en face de Scutari, la forteresse de Jabliak, où il établit sa résidence [1]. En même temps, il fortifia Smokovitsa, ouvrit des comptoirs dans les villes de Boudva, de Dulcigno et d'Antivari, seuls ports demeurés en son pouvoir [2], et dans l'île de Kom, sur le lac de Scutari, fonda un magnifique monastère en l'honneur de la Nativité de la Vierge. C'est dans ce monastère qu'après sa mort il fut enseveli [3].

Les premiers temps du règne d'Étienne Tsernoïevitj ne furent, du reste, marqués par aucun événement militaire. Le prince de la Zéta, comme tous les seigneurs du voisinage, vivait dans une situation de vasselage vis-à-vis des Turcs. Mourad II, en 1423, avait soumis toute l'Albanie à son autorité, écrasé la résistance des deux Topia, celui d'Épire et celui du pays des Toskhes, enfin forcé Jean Castriote à lui donner comme otage son fils Georges, qui fut élevé à la cour d'Andrinople et reçut des Turcs, à cause de sa valeur, le surnom de Skanderbeg.

Chacun sait comment Georges Castriote, qui jusqu'alors avait servi dans les armées du Sultan, et combattu même les chrétiens en plusieurs rencontres, jeta tout à coup le masque en 1443, quitta les troupes de Mourad au début de cette guerre que les Hongrois ont nommée

1. Medakovitj, p. 29.
2. *Ibid.*
3. Miloutinovitj, *Istoria Tsrnogorié*, p. 3.

la *longue campagne*, accourut en Albanie, abjura l'islamisme, reprit Croïa, la ville de ses pères, et dressa l'étendard de la lutte contre la Turquie. L'Albanie entière répondit à son appel et se leva en armes pour la défense de la foi et de la liberté. Dans ce mouvement, Etienne Tsernoïevitj ne perdit pas un instant pour se déclarer : il accourut un des premiers à l'assemblée générale d'Alessio, dans le commencement de 1444, où Skanderbeg, d'une commune voix, fut proclamé Prince d'Albanie.

Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire du Machabée de l'Albanie catholique, de ce héros des guerres chrétiennes devant qui vinrent se briser tous les efforts de Mourad et de Mohammed II. Qu'il nous suffise de rappeler qu'Étienne Tsernoïevitj, tant qu'il vécut, fut constamment associé à ses merveilleux exploits, et que soit, lui soit ses fils, pendant les vingt-quatre ans que dura la guerre, combattirent aux côtés du Prince d'Albanie dans soixante-trois batailles [1]. Pour resserrer encore les liens qui les unissaient l'un à l'autre, Georges Castriote lui donna pour femme sa fille Voïsava [2]. Il mourut en 1409, laissant le pouvoir à ses fils Ivan le Noir et Georges III [3]. Celui-ci soutint également, les armes à la main, son grand-père Castriote; en 1450, lors du pre-

1. Miloutinovitj, p. 2. — Vassili, *Istoria o Tsrnoïé Gorié* (Moscou, 1754), p. 15.

2. Du Cange, *Illyr. vet. et nov.*, p. 128 et 137. — Vassili, p. 15.

3. Il règne dans les traditions serbes et monténégrines une certaine confusion à propos des surnoms de ce prince, confusion tenant à ce qu'il était à la fois *Tsernoïevitj* par sa famille, et surnommé lui-même *Tserny*, le Noir.

mier siége de Croïa, il fit subir au Sultan Mourad II en personne une défaite terrible dans les défilés de Keïnovska [1] ; enfin il avait épousé, du vivant de son père, la fille d'Étienne Tvartko, roi de Bosnie.

On raconte que lorsque Mohammed II apprit la mort de Georges Castriote il s'écria, dans l'exaltation que lui causa cette nouvelle : « A moi maintenant l'Europe et l'Asie ! Malheur au christianisme ! Il a perdu son épée et son bouclier ! »

Ce fut par l'Albanie qu'il voulut commencer ses conquêtes ; mais Skanderbeg, avant de mourir, avait placé son fils sous la tutelle de Venise, et le Sultan trouva le pays dans un tel état de défense qu'il dut se retirer sans avoir rien entrepris. Mohammed se retourna d'un autre côté et vint assaillir les Vénitiens dans l'Eubée et dans la Morée, qu'il leur enleva en se souillant des plus odieuses atrocités. On connait l'histoire du meurtre de Paul Erizzo, provéditeur de Négrepont, couvert par une capitulation dans laquelle Mohammed avait garanti sa vie, celle de sa fille, déshonorée et assassinée après, et cette autre histoire des cinq cents prisonniers faits à Modon, que le Sultan fit scier entre deux planches.

Ivan le Noir avait profité des années de repos laissées à l'Albanie et aux contrées environnantes par les guerres d'Eubée, de Morée et d'Asie, pour accroître notablement son territoire. Il avait rompu avec son beau-père, Étienne Tvartko, et lui avait enlevé, dans l'extré-

1. Vassili, p. 15. — Miloutinovitj, p. 3. — Medakovitj, p. 29.

mité méridionale de l'Herzegovine, Risano, Drasche-vitsa, Konavlié, Trébinié, Popovo et les districts qui dépendaient de ces villes[1]. En même temps, par des incursions répétées sur le territoire ottoman, il avait opéré en faveur des Vénitiens les diversions dont la République, en 1474, le récompensa par son inscription sur le *Livre d'Or*[2].

Mais le danger devait bientôt revenir plus menaçant que jamais contre lui. Ce fut l'Herzegovine qui, parmi les contrées limitrophes de ses États, succomba la première. Étienne Kossaritj, duc (*herzeg*) de Saint-Sabba, vassal du royaume de Bosnie, était mort en 1467, la même année que Skanderbeg. Ses deux fils ainés s'étaient partagé ses états : Vladisav avait reçu l'Herzegovine supérieure, et Vlatko la contrée de Chloum, c'est-à-dire la partie orientale de l'Herzegovine inférieure. Mais il y avait un troisième frère, Jarko, que son père avait envoyé comme otage au Sultan Mohammed, en 1453, lorsqu'il avait imploré sa médiation pour apaiser une révolte de Vladisav et de Vlatko. Peu après son arrivée à la cour de Stamboul, Jarko avait embrassé l'islamisme et était devenu l'un des favoris de Mohammed; plus tard, il fut gendre et grand vizir de Bayezid II. Jaloux de voir ses frères maitres des domaines paternels, il excita le Sultan à conquérir le duché de Saint-Sabba. En 1476, une armée fut dirigée contre l'Herzegovine. Vladisav fut forcé de s'enfuir en Hongrie,

1. Vatslik, p. 9.
2. Andritj, p. 14.

Vlatko réduit à la possession de quelques châteaux, et tout le pays réuni à l'Empire Ottoman, dans lequel il forma le sandjak d'*Hersek*.

A la fin de la même année, Mohammed réalisa le plus ardent de ses rêves, l'entrée du croissant en Italie. Le 1er novembre 1476, une grande bataille eut lieu dans les environs de Gradisca et de Fogliana, vers l'extrémité du golfe de Venise, entre les Turcs, conduits par Omar-Beg, et les Vénitiens, que commandait Geronimo Novello. Vainqueur, le général ottoman exerça dans le Frioul d'horribles cruautés : de l'Isonzo au Tagliamento, tout fut réduit en cendres ; un immense incendie dévorait les villes et les campagnes. N'ayant pu forcer les portes d'Udine, Omar se consola en saccageant tout le pays. Du haut de leurs tours, les Vénitiens virent leurs villas et leurs fermes livrées aux flammes. Cependant la résistance des places fortes obligea les Turcs à se retirer, en enlevant un énorme butin.

Mohammed résolut de tenter par un autre côté la conquête de l'Italie ; mais il lui fallait posséder les ports de l'Albanie, pour y embarquer ses troupes. La soumission de ce pays fut résolue. Quoique l'Albanie eût perdu le bras invincible qui la défendait, quoique toutes les forces de la Turquie fussent concentrées contre elle, il fallut encore deux ans pour la réduire. La première campagne, en 1478, fut presque entièrement remplie par le siége de Croïa, où les restes des compagnons de Skanderbeg, accablés par le nombre, déployèrent vainement un courage digne de leur ancien chef. A la fin de l'année, ce fut Scutari, défendue par

les Vénitiens, sous la conduite de l'héroïque Antonio Loredan, que Mohammed vint assiéger en personne. Le général de Venise avait déjà repoussé, dans la même ville, une attaque des Turcs en 1474; il se montra, dans ce nouveau siége, à la hauteur de sa réputation.

Malgré le feu incessant d'une formidable artillerie qui, en un mois, lança 2,534 boulets, du poids de trois à onze quintaux, la ville non-seulement résistait, mais ses défenseurs causaient à l'ennemi de très-grandes pertes. Déjà deux assauts avaient enlevé à Mohammed l'élite de son armée, le drapeau de Saint-Marc flottait toujours sur les murailles criblées de projectiles. Et cependant Scutari ne renfermait que 1,600 citoyens, 250 femmes et 1,600 soldats vénitiens, qui rivalisaient tous de courage dans la défense.

Furieux, confus de ses échecs, Mohammed resta deux jours entiers enfermé dans sa tente, invisible pour tous. Ce fut là qu'il résolut de convertir le siége en blocus et d'attendre de la famine une victoire que ses batteries ne pouvaient lui procurer. Il partit donc, laissant devant la place Ahmed-Evrenos-Pacha avec 40,000 soldats.

Réduits à dévorer d'abord les chevaux, puis les chiens, les rats et les vieux cuirs, les défenseurs de Scutari ne faiblissaient pas. Mais Venise avait reconnu qu'il lui serait impossible de sauver cette place. Giovanni Dario, secrétaire de la République, vint proposer la paix au Sultan.

Mohammed attendait ce moment avec impatience. Il avait besoin de se réconcilier avec Venise pour exécu-

ter ses projets sur Naples, sur Rhodes et sur l'Égypte. Aussi la paix fut-elle signée, le 26 janvier 1479, aux conditions suivantes : Scutari serait livrée au Sultan ; la Seigneurie Vénitienne renoncerait pour toujours à ses prétentions sur Lemnos et sur Négrepont, et remettrait à Mohammed la forteresse de Calamata, près du cap Matapan. En outre, Venise devait envoyer annuellement à la Porte 8,000 ducats d'or pour prix du droit de trafiquer dans la Mer-Noire. Mais, en échange, le Sultan rendait à la République toutes les villes qu'elle possédait avant la guerre, en Morée, en Dalmatie et en Albanie, à l'exception de Scutari et de Croïa.

En vertu de ce traité, la garnison de Scutari, réduite par les pertes du siége à 450 hommes et 150 femmes, évacua la ville et traversa l'armée turque aux cris d'admiration de ses ennemis.

Ivan Tsernoïevitj, demeuré seul en possession du pouvoir depuis la mort de son frère Georges, survenue en 1450, avait fait, pendant toute la durée du siége, avec ses faibles forces, de véritables prodiges pour essayer de débloquer Scutari. La place une fois tombée, la colère des Turcs se tourna contre lui. En 1480, toute la côte orientale du lac était conquise par les musulmans, et Jabliak enlevé au prince de Zéta sans que les Vénitiens, oublieux de ses services, voulussent écouter les appels qu'il leur adressait.

Comment auraient-ils, d'ailleurs, pensé à soutenir le petit prince qui régnait sur une poignée de Slaves, lorsque, oubliant tout pour jouir de la paix qu'ils venaient d'obtenir, ils laissaient s'accomplir en Italie des

événements bien autrement menaçants pour l'Europe?

Mohammed venait, en effet, d'exécuter son plan d'invasion dans le royaume de Naples. Ahmed-Pacha, parti d'Avlona, était débarqué en Calabre sous les murs d'Otrante. Après dix-sept jours de siége, le 11 août 1480, malgré la belle résistance de la garnison et la bravoure du commandant Giovanni Francesco Zurlo, la ville fut emportée d'assaut. Sur les 22,000 habitants, 12,000 furent massacrés, les jeunes filles enlevées, les femmes, particulièrement les religieuses, soumises aux derniers outrages, les prêtres égorgés dans les églises, l'archevêque écorché vif, le commandant scié entre deux planches. A la nouvelle de tant d'horreurs, l'épouvante fut générale en Italie, chacun ne songea plus qu'à fuir devant le conquérant. Un moment même, le Pape Sixte IV eut l'idée de se réfugier en Provence et de transférer une seconde fois le Saint-Siége à Avignon.

L'héroïsme des chevaliers de Rhodes et de leur grand maitre Pierre d'Aubusson sauva l'Europe; et enfin, Mohammed mourut, en 1481, le 3 mai, jour de l'exaltation de la Sainte-Croix, jour que la Providence avait paru choisir exprès pour rendre plus frappante, par cette coïncidence, la mort d'un des plus implacables ennemis du nom chrétien.

Ivan profita de cet événement pour tomber sur les Turcs et reconquérir Jabliak[1]. En 1482, menacé de nouveau par des forces supérieures, il négociait avec

1. Vatslik, p. 14.

Venise pour obtenir des secours qui lui permissent de tenir la campagne avec avantage, et il invoquait l'appui des princes chrétiens de l'Occident. Mais ses efforts étaient inutiles, il demeurait abandonné[1]. Peu de temps après, cependant, il parvint à renouer son alliance avec les Vénitiens. Voici de quelle façon.

Malgré l'exiguïté de son territoire, Ivan s'était acquis par son courage une telle réputation, que plusieurs princes avaient désiré comme un honneur d'entrer dans sa famille. C'est ainsi qu'il avait marié une de ses nièces, Catherine, au voïvode de Valachie, et une autre, appelée Angelina, au despote de Servie, Étienne Brankovitj. Lui-même, de son union avec la fille d'Étienne Tvartko, avait eu deux fils, Maxime[2] et Georges. En 1484, il maria l'aîné à la fille du Doge de Venise, Giovanni Mocenigo.

Cette alliance, qui promettait d'heureux résultats pour la puissance des princes de Zéta, eut, au contraire, une issue funeste. Elle forme le sujet de la plus développée et de la plus belle des rapsodies historiques contenues dans le recueil de M. Karadzitj[3]. Ce *piesme*, égal en étendue à un chant de l'*Iliade*, est demeuré populaire à la fois dans le Monténégro et chez les Serbes du Danube ; deux versions en existent, assez différen-

1. Medakovitj, p 30-31.

2. Les traditions monténégrines appellent aussi ce prince Étienne ou Stanischa. Peut-être portait-il en même temps les deux noms. C'est tout à fait à tort que M. Andritj a voulu voir dans le Maxime des chansons populaires un fils d'Ivan II et non d'Ivan Ier.

3. *Narodne srpske piesme*, t. II, p. 526 et suiv.

tes sur certains détails. Le *Mariage de Maxime* (tel en est le titre) est des chants slaves le plus connu en Occident, grâce à la traduction allemande de Talvi, d'après laquelle M. le baron d'Eckstein et Madame Voïart l'ont transporté deux fois dans notre langue, et grâce à la belle étude qu'y a consacrée le poëte polonais Mickiewicz.

La date précise des événements rapportés dans cette poésie est assez facile à fixer. On y parle d'un voyage d'Ivan Tsernoïevitj à Venise ; or, nous savons d'autres sources que le prince de la Zéta se trouvait dans cette ville, en 1483, lorsque Bayezid II acheva la conquête de l'Herzegovine et enleva les derniers châteaux restés au voïvode Vlatko dans le pays de Chloum. Déjà, lors de l'expédition de Mohammed II dans cette contrée, Ivan avait perdu la plupart des districts qu'il tenait en Herzegovine. Cette fois, le Sultan crut le moment favorable pour diriger une tentative contre le Tsernogore et la Zéta, qu'il pensa moins capables de lui résister en l'absence de son prince. Mais Thomas, knèze de Zéta, prévenu à temps de l'arrivée de l'ennemi, occupa les défilés et repoussa les Ottomans avec des pertes si considérables, qu'ils durent renoncer à l'entreprise [1].

Ce fut probablement à la suite de cette attaque qu'Ivan céda aux Vénitiens, plus en état de le défendre que lui, moyennant quelques milliers de ducats payés en échange, le seul territoire qu'il eût conservé dans l'Herzegovine [2].

1. Vatslik, p. 14.
2. Medakovitj, p. 33.

A la fin de 1483 ou au commencement de 1484, et à son retour, il fit bâtir à Tsettinié, dans la Montagne-Noire, un grand monastère dédié à la Sainte Vierge et construit sur le plan du couvent de Santa Maria Dolorosa d'Ancône [1]. Par un acte en date du 4 janvier 1485 [2], il l'organisa définitivement et assigna pour l'entretien de ce monastère les fermes sur le mont Lovtchen, dites encore de nos jours Ivanbegovina, d'après son nom.

De tous ces faits il résulte que le mariage de Maxime Tsernoïevitj ne put avoir lieu qu'en 1484, ou plutôt encore au commencement de 1485 [3]. Quant aux détails de ce mariage et aux événements qui en furent la conséquence, nous citerons le piesme qui en a conservé le souvenir.

« Ivan Tsernoïevitj a quitté sa demeure. Il vogue sur la mer bleuâtre, chargé de trésors ; car il va demander au Doge de la grande Venise la main de sa fille pour Maxime son fils. Le Doge reçoit ses avances avec orgueil ; mais Ivan, ferme dans sa résolution, reste à la

1. Vatslik, p. 36.

2. Miloutinovitj, p. 3-9. — *Tchasopis vlastenského museum*, Prague, 1829, t. IV, p. 122 sqq. — Szafaryk, *Wiener Jahrbücher*, t. LIII, Anzeigeblatt, p. 15.

3. Un chant différent de celui qui est encore demeuré populaire et relatif au mariage de Stanischa ou Maxime, porte la date de 1461 (*Srbsk. Lietopis*, 1843, part. II, p. 148). Mais cette date ne peut pas être exacte, car le mariage de Maxime eut lieu certainement après la prise de Scutari par les Turcs, c'est-à-dire après 1479. Dans les poésies qui s'y rapportent on montre, en effet, toujours les Turcs occupant Scutari et séparés seulement par le lac des Monténégrins, dont la capitale est Jabliak.

cour du prince latin durant trois longues années[1]. Lorsque le prince a épuisé tous ses trésors, le Doge lui accorde la jeune vierge, et reçoit de lui la pomme d'or, symbole des fiançailles.

« Ils réglèrent la cérémonie des noces. Il fut convenu que le héros slave retournerait dans sa terre natale, et que l'année suivante, après avoir recueilli les fruits de ses vignobles et de ses champs, il reviendrait chercher la fiancée, accompagné d'un nombreux cortége. Alors Ivan quitte Venise : cent Latins, le Doge et ses deux fils à leur tête, reconduisent le héros. Tout lui avait réussi à souhait; mais une idée funeste lui vint à l'esprit, et, quoique sage, une parole insensée lui échappa.

« — Ami dit-il au Doge, tu me reverras avec mille « guerriers; car les convives qui me suivront atteindront ce nombre, si même ils ne le dépassent. Quand « je descendrai sur le rivage, envoie à ma rencontre « mille de tes Latins : dans l'un et l'autre cortége tu ne « trouveras pas un seul guerrier dont la beauté soit « comparable à celle de Maxime, mon fils bien-aimé et « bientôt ton gendre. » Ces paroles, le Doge, ses deux fils et les cent Latins les entendirent. Le Doge, plein de joie, embrassa Ivan : « Ami, lui dit-il, ce que tu m'annonces me charme et t'honore, un gendre dont la « beauté effacera celle de deux mille guerriers me sera « plus précieux que la lumière, plus cher que l'enfant

1. Une version moins répandue de ce chant, mais historiquement plus exacte, réduit le séjour d'Ivan à Venise à une année seulement, laquelle serait 1483.

« qui me resterait seul. Chevaux de prix, faucons, vê
« tements et manteaux somptueux, tout lui sera prodi-
« gué; mais si tu avais trompé ton ami, c'est sur toi-
« même que retomberait cette déloyauté. »

« L'escorte accompagne Ivan jusqu'à la mer. Là il s'embarque et aborde heureusement sur la côte orientale. Lorsqu'il fut sur le territoire de Jabliak, il aperçut de loin sa blanche demeure. La tour, environnée de légers balcons, s'élève sur une hauteur et ses vitres resplendissent au soleil. Alors le cœur d'Ivan bat d'impatience; il presse les flancs de son cheval rapide, et il agite si violemment le mors d'acier que l'animal s'emporte et s'élance à bonds désordonnés dans l'espace. Personne d'abord dans la demeure ne soupçonna le retour du héros; mais, debout à la fenêtre de la tour, sa fidèle épouse l'aperçoit et bientôt elle a reconnu son seigneur avec sa monture. Elle descend en toute hâte, et sa voix retentit : les serviteurs et les femmes accourent à sa voix. « Vite, dit-elle aux uns, sortez pour aller recevoir
« votre maître. Et vous, dit-elle en s'adressant aux
« femmes, que l'ordre et la propreté règnent partout.
« Maxime, mon fils, sors de la forteresse; cours au-de-
« vant de ton père, mon seigneur; ses traits annoncent
« la satisfaction et la joie: sans doute il a obtenu pour
« toi la fille du Doge. »

« Mais déjà Ivan est dans la cour; ses serviteurs l'entourent; son épouse couvre de baisers ses mains et les bords de son manteau: elle détache elle-même ses armes brillantes, les presse contre son sein et les transporte dans le vestiaire au sommet de la maison, tandis

que les serviteurs donnent leurs soins au coursier.

« Cependant Maxime s'empresse autour de son père ; il place près lui un siége d'argent, et l'invite à s'y reposer, tandis que lui-même détachera les chaussures du héros. Ivan s'assied après avoir cherché son fils du regard, et il contemple en silence le visage du jeune homme... A cette vue son cœur se serre. Depuis trois années il n'avait pas vu sa demeure, et pendant son absence un fléau terrible avait visité Jabliak et atteint Maxime. Le teint naguère si frais du jeune homme s'est fané, des cicatrices profondes sillonnent ses joues et son front ; ce n'est plus le beau Maxime ; entre mille jeunes gens aucun n'aurait pu lui être comparé pour la laideur. »

Ivan se désespère et son épouse lui reproche l'imprudence de sa promesse : « Seigneur, lui dit-elle, « c'est Dieu qui t'a châtié ; l'orgueil t'a poussé à entre- « prendre au delà des mers un voyage de quarante « jours et qui t'a retenu trois années loin de ta de- « meure. Ce n'est pas sans peine que tu devais obtenir « la fiancée. Cependant, tu pouvais trouver dans tes « états, à Antivari ou à Dulcigno, à Bielopavlitj, dans « le Tsernogore, dans le pays montagneux des Koutchi « et des Bratonojitj, dans la ville de Podgoritsa aux de- « meures élégantes, ou enfin dans ta propre résidence, « dans Jabliak ou son territoire, une épouse convenable « pour ton fils, et t'assurer ainsi une alliance hono- « rable. C'est l'orgueil qui t'a poussé au delà des « mers. »

Le prince désolé ne veut plus entendre parler de

l'objet de son lointain voyage, et, craignant sa colère, personne n'ose plus ouvrir la bouche à ce sujet devant lui.

« Une année s'écoule ; une seconde lui succède, jusqu'à ce que le cercle des saisons se soit renouvelé neuf fois [1]. La dixième année s'ouvrait lorsqu'un navire aborde à la côte ; il apportait un message du Doge, de cette famille dont les liens ont vieilli avant de se former. La lettre tombe sur les genoux d'Ivan ; elle était ainsi conçue : « Ami Ivan Tsernoïevitj, lorsque tu « enclos de haies une prairie, il faut que tu la fauches « ou que tu l'abandonnes à un autre, afin que son « herbe fleurie ne périsse pas sous la neige. Lorsqu'on « a obtenu la main d'une jeune fille, il faut la venir « chercher ou lui rendre sa liberté pour qu'elle puisse « contracter une autre union. Ivan, tu m'as demandé « ma fille, et tu l'as obtenue de ma confiance ; nous « avons réglé les conditions et les apprêts des noces ; « tu avais promis que l'année suivante, après la récolte « de tes champs et de tes vignobles, tu reviendrais la « prendre avec mille guerriers. Mais neuf années se sont « écoulées, et il n'est question ni de toi ni de tes con- « vives. Hâte-toi d'écrire à ma fille bien-aimée, à celle « que tu as nommée ta bru, pour qu'elle puisse dégager

1. C'est là ce que porte le texte le plus répandu. Le chiffre de neuf années est évidemment trop exagéré. L'autre version, que nous avons déjà citée, se borne à dire : « La saison des vendanges se passe, puis une autre, et une autre encore. » Historiquement, ceci doit être plus exact; et le voyage d'Ivan le Noir à Venise ayant eu lieu en 1483, les fêtes du mariage ont probablement été célébrées en 1485 ou 1486.

« sa foi et choisir un noble époux parmi ses égaux :
« c'est le conseil que je te donne à toi-même. »

« Après la lecture de cette lettre, Ivan resta quelque temps en proie à la plus cruelle hésitation : personne n'était près de lui, pas un ami sage auquel il pût se confier dans sa perplexité. Il jette un regard plein de trouble sur son épouse et lui dit : « Chère compagne, « j'ai besoin de tes conseils ; dois-je écrire à la jeune « fille pour dégager ma parole ? Penses-tu qu'il soit « convenable de le faire ? » Et son épouse lui répondit : « Depuis quand le mari consulte-t-il sa femme ? Pour- « quoi précisement aujourd'hui serais-je capable de « donner un avis sage ? Les femmes, dit-on, ont la « chevelure longue et le jugement court. Cependant, « Ivan Tsernoïevitj, je te dirai ce que j'en pense. « Certes, ce serait pécher devant Dieu et encourir le « blâme des hommes, que de flétrir la vie de cette « jeune fille et de la tenir à jamais confinée dans la « demeure paternelle. Ecoute-moi donc, et ne te laisse « plus dominer par la tristesse. Ceux que la maladie a « défigurés en sont-ils moins nobles et moins braves ? « Sois sûr que les Latins ne feront pas un sujet de que- « relle d'un accident involontaire. Qui donc se crée à « plaisir des périls et des soucis ? Seigneur, tu crains « la grande Venise, et tes tours sont pleines de richesses ; « un vin généreux remplit tes caves, tes greniers re- « gorgent de grains ; voilà de quoi traiter bien des con- « vives. Tu n'as parlé que de mille guerriers ; double « ce nombre, choisis avec soin les hommes et les che- « vaux. Quand ils te verront entouré d'une telle escorte,

« les Latins rejetteront toute idée de lutte ; assemble « donc ces troupes brillantes et pars sans crainte pour « aller chercher la fiancée. »

« Un cri de joie fut la réponse d'Ivan. Il écrit en hâte cette lettre qu'un Tartare va porter au Doge de la grande Venise : « Cher Doge, sois attentif jour et nuit, car « mon départ est prochain ; trente pièces d'artillerie « tonneront pour te l'annoncer, et, parmi ces pièces, « il en est deux, Kernia et Zelenka, dont la voix fera « trembler la voûte du ciel. A ce signal, envoie sans « retard une flotte pour transporter le cortège du « fiancé. »

« Lorsque cette lettre fut partie, Ivan fit venir son secrétaire, prit une feuille de papier qu'il divisa, et. sur chacun des morceaux, il écrivit des invitations pour les noces de son fils.

« L'une est adressée à Milosch Obrenbegovitj [1], qui commande dans les districts de Dulcigno et d'Antivari. Elle est ainsi conçue : « Milosch Obrenbegovitj, nous t'in- « vitons aux noces de Maxime. C'est toi qui conduiras « le cortége ; j'espère que ta suite sera nombreuse, « comme il convient aux fonctions que tu as à remplir. »

« Le second message part pour le Tsernogore, dont les rochers avoisinent la mer ; il est destiné au neveu

1. De même que pour le nom de Maxime, il n'y a pas accord complet dans les traditions sur le nom de ce personnage qui joue un rôle très-considérable dans la suite de l'histoire. Le plus souvent il est appelé Milosch ; mais d'autres versions du même poëme l'appellent Diouro Obrenovitj.

d'Ivan, le capitaine Iovan[1]. La lettre portait : « Fils « de ma sœur, capitaine Iovan, je t'invite à la solennité « des noces. C'est toi qui conduiras la belle Vénitienne. « Ne perds pas un instant ; rassemble cinq cents guer- « riers dans les rochers du Tsernogore et de Bielo- « pavlitj. Que ce nombre soit même dépassé, s'il est « possible, pour faire honneur aux fiancés, et rends- « toi avec cette escorte auprès de Jabliak, dans la « plaine spacieuse. »

« La troisième lettre fut dirigée vers les régions montueuses des Koutchi et des Bratonojitj pour être remise au voïvode Ilia Likovitj, qui y lut les paroles suivantes : « Ilia, noble chef de la contrée des Berdas, « je t'ai nommé comme voïvode aux noces de Maxime. « Amène avec toi tes braves montagnards et viens « dans la plaine de Jabliak. »

« A Milits Scheremetovitj, Ivan adresse une lettre ainsi conçue : « Milits, réunis tes guerriers, appelle « les Drekalovitj et les Vassoïevitj. Que toute la « jeunesse, jusqu'à la verte Lim, se joigne à ton cor- « tége. »

« Le cinquième message, Ivan l'expédia vers Podgoritsa, où régnèrent ses ancêtres[2] ; il l'adressa à Georges Kouiountchitj, guerrier de sa famille. « Georges, noble « faucon, lui écrivit-il, les noces t'attendent. Gens de

1. Descendant d'Ivanisch, knèze de Tsettinié en 1416, et étroitement apparenté aux Balschides.

2. Cette ville était en effet la résidence du knèze de la Zéta supérieure, titre que les Tsernoievitj avaient porté avant de parvenir au suprême pouvoir.

« Podgoritsa, mes amis, mes frères, armez diligemment « hommes et chevaux. Que sur les coursiers brillent « des selles élevées et des réseaux d'or qui leur des- « cendent jusqu'aux pieds ; que des agrafes d'or brillent « sur leur poitrail, qu'à la richesse des harnais on les « reconnaisse pour la digne monture des héros. Que « les guerriers, vêtus d'étoffes précieuses, jettent sur « leur armure les plis de cette écarlate dont les eaux « ravivent la couleur, et qui prend les teintes de la « rose aux rayons du soleil ; qu'ils revêtent leurs man- « teaux violets et que la tchélenka se balance sur leur « toque ; enfin, que leurs longues bottines, richement « attachées, répondent à la magnificence de leur cos- « tume. Il faut que notre jeunesse se distingue par les « armes et l'éclat des vêtements, que nos fils soient la « couronne du cortége par la parure non moins que par « le port et la beauté, et que les Latins admirent la « magnificence des Serbes. Car ils possèdent bien des « choses, ces nobles Latins ; ils savent forger avec art « les métaux précieux, tisser des étoffes éclatantes ; « mais il leur manque ce qui est le plus digne d'envie, « le front élevé et le regard dominateur de nos gens de « Podgoritsa. »

« Ceux de Jabliak et des environs furent invités sans missive.

« On ne pourrait, sans en avoir été témoin, se figurer avec quel empressement, des bords de la mer aux rives de la verte Lim, les héros s'arment pour répondre dignement à l'appel d'Ivan. Les vieillards, les laboureurs détachent leurs bœufs du joug et viennent grossir

le cortége dans les pleines de Jabliak ; les pâtres oublient leurs troupeaux ; tous veulent assister à la solennité des noces. La foule couvre tout l'espace qui s'étend de Jabliak jusqu'aux eaux de la Tsernitska. Les chevaux se touchent ; le guerrier s'avance près du guerrier ; les lances, semblables à une forêt, agitent dans les airs les banderolles, qui se balancent comme une mer de nuages ; partout on dresse des tentes où viennent se reposer les guerriers. »

Au milieu de l'allégresse universelle, un seul homme est triste et semble lire des malheurs dans l'avenir avec un regard prophétique ; c'est Iovan, le capitaine du Tsernogore. Il essaye, mais en vain, de détourner son oncle de l'union projetée, et il lui raconte un songe sinistre, source de ses pressentiments. « Oncle Ivan, « lui dit-il, écoute ce qui me préoccupe. Hier au soir, « je m'étais étendu sous ma tente pour dormir ; mes « serviteurs avaient déployé sous moi ma pelisse, « m'avaient enveloppé d'un ample manteau et avaient « garanti soigneusement ma tête contre l'humidité de « la nuit. Mais à peine avais-je fermé les yeux que je « fus agité par un songe pénible. Je voyais le ciel se « couvrir de noires nuées dont le vol rapide venait « s'arrêter sur Jabliak, oncle Ivan, sur ta haute de- « meure. Tout à coup, la foudre gronde et frappe Ja- « bliak, ta noble résidence, oncle Ivan Tsernoïevitj. « Elle la brûle jusque dans ses fondements. La foudre « tombe sur ton fils Maxime ; elle ne lui fait aucun « mal, mais tous ceux qui l'entourent sont atteints « mortellement. Je n'ose te donner ce songe comme un

« présage, quoique l'on prétende qu'il ne faut pas né-
« gliger les avertissements des rêves. Quant à moi,
« oncle Ivan, ou je périrai, ou je recevrai de graves
« blessures. S'il m'arrive malheur, que Dieu te le par-
« donne! »

Mais Ivan demeure sourd à ces présages. Il rit des pressentiments de son neveu, et les réjouissances se succèdent en attendant l'arrivée des navires vénitiens. C'est dans cette attente que vient à l'esprit du prince de Zéta l'idée fatale qui perdra tout et qui fera sortir la discorde et le malheur d'une union dont il se promettait de si beaux fruits.

« Au milieu de la foule, Ivan Tsernoïevitj galope sur son noble cheval. Il porte deux beaux faucons sur le poing. A sa droite, Maxime fait caracoler son cheval noir plein de feu. Il serait beau à voir le fiancé Maxime, maniant son puissant destrier, car il est d'une haute et noble stature, et ses membres annoncent la vigueur; il serait beau à voir s'il n'était cruellement défiguré! A la gauche d'Ivan s'avance Milosch Obrenbegovitj, monté sur un magnifique alezan. Ivan considère longtemps les deux jeunes gens; puis, s'adressant à ceux qui l'entourent : « Ecoutez, jeunes chefs, ce que j'ai à vous dire.
« Nous allons traverser la mer, qui nous portera loin
« de nos demeures. Nous menons à sa fiancée Maxime,
« mon fils chéri, qui certes nous ferait grand honneur
« si la maladie n'eût détruit sa beauté. Le chagrin l'a
« tellement abattu que sa laideur s'en est même accrue.
« Quand je l'ai fiancé, j'ai annoncé que parmi tous les
« convives, Serbes et Latins, il ne se trouverait pas un

« seul guerrier dont la beauté ne fût effacée par la « sienne. Jugez de ce que j'ai souffert en le retrouvant « ainsi ! Pensez à l'humiliation qui nous attend devant « le Doge et à toutes les suites d'un tel affront. Or, « écoutez ce que je vous propose. Milosch Obrenbe- « govitj est parmi vous ; qui ne connait le noble Mi- « losch, qui l'emporte en beauté sur tous nos héros ? « Hé bien, frères, dépouillons Maxime de la tchélenka « et du panache flottant, et ornons-en le beau Milosch, « qui passera ainsi pour le fiancé jusqu'à l'arrivée de « la Vénitienne dans nos demeures. »

« A cette proposition, tous hésitèrent. Chacun craignait d'offenser Maxime, dont on connaissait le sang prompt à la vengeance. Après quelques moments de silence, Milosch prit la parole : « Pourquoi, dit-il, chef « des Serbes, noble Ivan, as-tu assemblé ici tes frères « pour me donner les droits de ton fils ? Avant tout, « jure qu'en enlevant à Maxime les honneurs du cor- « tége tu ne cherches point à l'offenser. Dans ce cas, « sur la foi de nos pères, je te promets d'amener dans « tes domaines la fiancée de Venise, et cela sans don- « ner lieu à aucune querelle, à aucun reproche. Mais « cette complaisance mérite un salaire. Quels que « soient les présents faits au fiancé, ils me seront légi- « timement acquis. » Ivan Tsernoïevitj accueillit ces paroles avec un rire bruyant : « Voïvode Milosch, « lui dit-il, si tu n'y mets que cette seule condition, « écoute mon serment ; il est inébranlable comme le « roc. Je jure que nul ne partagera avec toi les présents « de noce. Mais c'est peu. Dès que tu auras conduit la

« fiancée au delà des mers, vers la blanche Jabliak, ma « noble demeure, tu recevras de moi deux sacs d'or et « une coupe d'or large et haute; elle contient neuf « mesures de vin. J'ajouterai à ces dons une jument « grise de sang arabe dont les poulains ont la vitesse et « l'ardeur de mon Jedral ; enfin j'attacherai à ta cein- « ture un magnifique sabre dont le prix est de trente « bourses d'or. »

« Après cet accord, les héros détachèrent du front de Maxime la tchélenka étincelante, et revêtirent Milosch de la parure nuptiale. Maxime resta silencieux ; mais il jetait autour de lui des regards sombres. »

Enfin tout est réglé. La flotte vénitienne arrive et le cortége monténégrin s'embarque sur les navires parés de guirlandes de fleurs ; bientôt ils s'éloignent de la côte et voguent vers la grande Venise. Ils arrivent dans cette ville et descendent au palais ducal. Huit jours se passent en fêtes somptueuses, en divertissements de toute sorte et en banquets homériques. A la fin de la semaine, le Doge se présente au milieu des jeunes Monténégrins et leur demande quel est le fiancé Maxime. Tous lui montrent Milosch, et le Doge lui remet la pomme d'or avec une toque ornée d'un diamant « qui brille comme le soleil. » Les fils du Doge apportent à celui qu'ils croient leur beau-frère des armes d'une grande valeur comme présents de noce, et la Dogaresse lui donne une chemise tissue de fin lin et de fil d'or. « Au col est un serpent brodé avec tant d'art qu'on le croirait vivant ; il porte à son front une pierre précieuse dont la lueur suffit pour éclairer la chambre nuptiale. »

« Puis on voit apparaître le frère du Doge, le vénérable Jerdimir[1]. Il s'avance appuyé sur un bâton d'or; sa longue barbe tombe jusqu'à sa ceinture et des larmss coulent sur cette barbe blanche. Sept fois le vieillard a été marié. Mais aucune de ses femmes ne lui a donné d'enfant, et voilà que son enfant d'adoption, la nièce qui lui tenait lieu de fils et de fille, va le quitter pour traverser les flots bleuâtres. Il tient sous son bras un rouleau soigneusement enveloppé. Tout à coup il appelle Milosch, et jette sur les épaules du jeune homme un manteau immense qui couvre et l'homme et le cheval. Tous admirent ce présent magnifique. La doublure seule a coûté trente bourses d'or; quant au reste, on ne peut en calculer la valeur. « Ce tissu, dit le vieillard, « n'a pas son pareil dans le monde; les rois n'en pos- « sèdent point de comparable, et le Sultan des Turcs « lui-même te l'envierait. Beau gendre, puisse-t-il te « faire honneur. »

Les Monténégrins reprennent le chemin de leur pays. Ivan accourt à la rencontre du cortége sur le rivage, et tous, en pompeuse procession, se dirigent vers Jabliak.

« Maxime, précédant le cortége, montait son magnifique cheval; dix de ses compagnons l'entouraient. Il se rendait en toute hâte vers sa mère pour recevoir d'elle le don du message. Milosch l'a vu s'éloigner; il éperonne son cheval, qui caracole autour du capitaine Ivan, le conducteur de la mariée. Dans ce mouve-

1. Nous n'avons pas besoin de prévenir que ce personnage est entièrement de l'invention du poëte. Le Doge Giovani Mocenigo n'avait plus de frère en 1485.

ment il toucha légèrement la jeune fille. L'infortunée! le voile qui couvrait ses yeux n'était pas impénétrable au regard. A la vue du héros, troublée et confuse, elle rejeta en arrière le tissu d'or, et, se laissant voir à celui qu'elle croyait son époux, elle lui tendit les bras.

« Les témoins de cette scène feignirent de n'avoir rien vu. Mais le geste n'a point échappé à Ivan, qui, ne maîtrisant pas sa colère, s'écrie : « Prends garde, fille de « Venise, que tes mains indécemment levées ne tom- « bent sous mon glaive. Tes yeux sous le voile! ou je « les arrache de ta tête! Pourquoi regardes-tu un « étranger, le beau Milosch. Vois là-bas, en avant de « la foule et monté sur un coursier noir, ce guerrier « qui porte une lance de combat et dont le bouclier « étincelle d'or; son visage noirci porte les traces pro- « fondes du mal qui l'a défiguré. C'est Maxime, mon « fils et ton époux. Sache, ma fille, que lorsque ton « père t'accorda à mes demandes, je lui avais dit, et je « le croyais alors, que Maxime était le plus beau des « Serbes, et qu'il éclipserait tous les convives des « noces. A mon retour ma douleur fut grande de le « trouver ainsi changé. J'hésitai longtemps : enfin, pour « ne point avoir promis en vain, nous avons présenté « Milosch comme le fiancé, et nous avons promis de lui « laisser les présents de noce pour qu'il t'amène heu- « reusement dans la Zéta. »

« A ces paroles, la Vénitienne arrêta son cheval et refusa d'avancer plus loin. Enfin elle dit : « Ivan Tser- « noïevitj, c'est donc de cette façon que tu as détruit le « bonheur de Maxime dans l'intérêt d'un étranger.

« Pourquoi cette feinte que Dieu ne laissera pas impu-
« nie? Si ton fils est défiguré, ne sait-on pas que cet
« accident peut arriver d'un jour à l'autre? Sans doute
« son visage est flétri; mais ses yeux ont gardé leur
« éclat, et la maladie n'a pu changer son cœur. Pour-
« quoi as-tu appréhendé de reparaître à Venise? N'a-
« vais-je pas consacré à attendre ton fils neuf années
« de ma jeunesse? Pendant tout ce temps, je l'ai at-
« tendu, à la cour de mon père, avec la décence qui
« convient à une fiancée. Pendant neuf années encore,
« j'aurais pu l'attendre, et nul de votre race ni de la
« mienne n'aurait eu à rougir de moi. Maintenant, beau-
« père, je t'en conjure, au nom du Dieu qui nous écoute,
« retire à cet étranger, au voïvode Milosch, les présents
« de ma famille pour les rendre à Maxime, ou je n'a-
« vancerai plus d'un pas, dût-il m'en coûter les deux
« yeux. »

Ici la version des Serbes et celle des Monténégrins s'écartent l'une de l'autre. Les riverains de la Save et du Danube, donnant raison au voïvode de Dulcigno, prétendent que Milosh se montra plein de complaisance et consentit à remettre tous les dons qu'il avait reçus à l'exception de la toque du Doge, de la chemise d'or et du manteau de Jerdimir. Les Tsernogortses le montrent, au contraire, comme voulant tout garder, quelques offres que lui fasse Ivan pour racheter les présents de noce.

« La Vénitienne appelle à haute voix Maxime qui fait retourner son cheval et accourt auprès d'elle. « Écoute, lui dit-elle en pleurant de dépit, dussent mille

« tronçons de lance devenir ton cercueil, il faut que tu « sois vainqueur de Milosch le voïvode. Quoi ! un étran- « ger s'enorgueillirait de mes richesses ! Je me passe- « rais encore de ces trésors... Qu'il les garde et que « Dieu les maudisse ! Mais, vois-tu, je ne me consolerai « jamais de la perte de la chemise d'or. Durant trois « années, avec l'aide de trois compagnes, j'y ai tra- « vaillé moi-même avec tant d'ardeur que j'ai failli y « perdre la vue. L'espoir d'en voir mon époux paré « me soutenait ; et elle appartiendrait à un étranger ! « O Maxime ! ô mon époux ! exige qu'on te la rende sur « l'heure. Sinon, je te le jure par le vrai Dieu, je re- « tourne la bride de mon cheval et je le pousse jus- « qu'au rivage de la mer. Là, je cueillerai une feuille « d'aloès ; avec sa pointe je déchirerai mon visage, et « avec le sang qui coulera de mes joues, j'écrirai à « mon père une lettre que mon faucon portera rapide- « ment à la grande Venise. Mon père assemblera ses « fidèles Latins qui viendront ruiner la blanche Ja- « bliak, et la vengeance sera sanglante comme l'in- « jure. »

« Maxime, transporté de fureur, frappe les flancs de son coursier noir avec son fouet à triple lanière ; il le frappe avec une telle force qu'il lui déchire la peau. Le noble animal bondit à trois hauteurs de lance et s'ouvre un chemin au milieu de la foule. On s'étonne, on se demande pourquoi Maxime excite ainsi son cheval. Milosch, qui l'aperçoit, vient en riant à sa rencontre : « Par le vrai Dieu, s'écrie-t-il, où donc Maxime court-il « si vite ? »

« Il dit, et ne prévoit point le sort qui l'attend. Comme il s'approche de Maxime, celui-ci le frappe avec sa lance à l'endroit où le front commence, juste entre ses yeux noirs. Le héros, tué sur le coup, tombe de cheval. Il tombe, et Maxime se précipite sur lui. Altéré de son sang il brandit son sabre sur le cadavre, lui tranche la tête, et la jette dans le sac destiné à l'avoine de son cheval. Il court ensuite vers la Vénitienne, l'enlève des mains du capitaine Iovan et fuit avec elle vers sa mère.

« Louange à toi, Dieu puissant! Qui n'eût frémi en voyant tomber cette tête si belle ? Les parents du mort échangèrent entre eux des regards de vengeance. Tout à coup le sang des guerriers commença à bouillonner, et ils se donnèrent des gages, gages terribles qui n'étaient plus ceux de l'amitié, mais ceux de la fureur et de la mort. Que de larmes pour les mères! que de sœurs en deuil! combien d'épouses réduites au veuvage! Tout le jour, les chefs de tribus combattirent les uns contre les autres, jusqu'à ce que leurs munitions fussent épuisées et que la nuit fût venue joindre ses ténèbres aux vapeurs sanglantes du champ de bataille. Les rares guerriers qui survivent marchent jusqu'aux genoux dans le sang des morts. Voyez avec quelle peine un vieillard s'avance. Ce héros, méconnaissable sous le poids de la douleur qui l'accable, c'est Ivan Tsernoïevitj. Dans son désespoir sans remède, il invoque le Seigneur. « O Dieu! dit il, envoie-moi un vent de la « montagne qui disperse les nuages, afin que je puisse « voir ce qui reste des miens après le combat! »

Dieu exauce cette prière ; il envoie un coup de vent qui dissipe le brouillard, et Ivan peut alors voir au loin toute la plaine couverte de chevaux et de cavaliers taillés en pièces. D'un monceau de morts à l'autre, le vieillard s'en va cherchant partout son fils.

« Le neveu d'Ivan, le capitaine Iovan, qui gisait expirant, le voit passer près de lui ; il rassemble ses forces, se soulève sur le coude, et s'écrie : « Ivan, mon oncle, « tu passes bien fièrement, sans demander à ton ne- « veu si elles sont profondes, les blessures qu'il a re- « çues pour toi! Qui te rend à ce point dédaigneux ? « Sont-ce les présents de la belle Latine? »

« A ces mots Ivan se retourne en fondant en larmes, et soulève doucement dans ses bras le blessé. « Neveu « Iovan, lui dit-il, tes blessures sont-elles sans re- « mède? Un médecin d'outre-mer ne pourrait-il les « guérir? Permets que je te fasse transporter à Jabliak. » — « Ivan, ne prends point une peine inutile. Mes bles- « sures ne sont point de celles qui se guérissent. » — « Cher neveu, reprend Ivan, tandis que tes forces te « permettent encore de me répondre, dis-moi, car tu « étais auprès de la Vénitienne, comment mon fils a-t- « il succombé ? Où est son corps ? Et qu'est devenue la « fiancée? »

« Ivan, mon oncle, répond le héros, que ne me lais- « ses-tu expirer en paix? Ton fils Maxime est vivant, « il fuit vers Jabliak sur son cheval rapide, et la fille de « Venise, répudiée, s'en retourne vierge chez son père. »

On croirait lire un épisode du dernier chant des Niebelungen, et cependant ce récit n'est pas une fiction ; à

part quelques traits que le poëte y a ajoutés, il ne représente que la réalité historique. En effet, c'est un des caractères distinctifs et un véritable fléau des peuples divisés en tribus ou en clans d'une organisation toute patriarcale, que ces guerres intestines et acharnées, où une tribu entière se croit obligée d'honneur à défendre et à venger un de ses membres, lors même qu'elle reconnaît que les torts ont été de son côté. L'histoire des Highlands de l'Écosse est remplie de luttes semblables, qui souvent n'ont pas des motifs moins futiles.

Le meurtre de Milosch par Maxime et la bataille qui s'ensuivit eurent les plus funestes conséquences. Ces événements consommèrent la séparation qui tendait à se faire, depuis la mort de Balscha III, entre les Serbes du Monténégro et de la Zéta, professant le schisme oriental, et les Albanais Guègues, catholiques ardents, appartenant même au rit latin. Les Balschides avaient pu tenir sous leur domination l'Albanie presque entière et en même temps les districts slaves qui entourent le lac de Scutari, grâce à cette circonstance que, rentrés au giron de l'Église catholique, sous le pontificat d'Urbain V, comme nous l'avons dit plus haut, ils avaient cependant continué à observer le rit slavon, ce qui faisait qu'ils ne blessaient le sentiment religieux d'aucune des deux fractions des peuples qui habitaient leur empire. Mais les Tsernoïevitj, qui leur avaient succédé, étaient schismatiques, bien que descendant de la famille française et catholique de Maramont, et cette circonstance avait été une des principales causes qui avaient décidé

les seigneurs catholiques de l'Albanie septentrionale presque entière à répudier la suzeraineté des princes de la Zéta et à se déclarer indépendants lors de l'avénement d'Étienne. Quelques tribus catholiques, telles que les Hotti et les habitants des districts de Dulcigno, de Boudva et d'Antivari, étaient cependant restées soumises à la domination des Tsernoïevitj, mais l'obéissance n'était que précaire, et les haines de tribus qu'engendra le combat de 1485, venant se joindre aux antipathies religieuses, achevèrent de rompre tous liens entre ces Schkypétars latins et leurs voisins de race serbe. Il en résulta un antagonisme ardent entre les deux populations, antagonisme que des siècles de souffrance et d'oppression communes sont parvenus à effacer en partie parmi les tribus soumises à l'autorité turque, mais qui subsiste aussi vivant qu'au xve siècle entre les nations indépendantes des Monténégrins et des Mirdites de l'Albanie.

Maxime, l'auteur de la discorde, ne pouvait plus vivre en sûreté à côté de l'Albanie, dans laquelle il avait soulevé contre lui des haines et des projets de vengeance implacables. Il s'enfuit à Constantinople, et, renonçant à la foi de ses pères, embrassa l'islamisme. En échange de cette apostasie, il reçut du Sultan le titre de pacha et le gouvernement de Scutari, dont ses descendants demeurèrent les maîtres jusqu'en 1833, époque où le dernier représentant de cette famille, Moustafa-Pacha, révolté contre la Sublime-Porte, fut vaincu par le vizir Méhémet-Reschid-Pacha et expulsé de son pachalik.

Telle est du moins la tradition générale au Monténégro et dans le nord de l'Albanie : c'est celle que M. Cyprien Robert a adoptée. Cependant, comme le père ou le frère de Milosch, pour éviter la vengeance de Maxime, devenu musulman, avait également embrassé l'islamisme et reçu du Sultan Bayezid II le gouvernement d'un sandjak, quelques personnes en Albanie prétendent que la famille des pachas héréditaires de Scutari, ou *Bouschattli*, descend de ce voïvode, nommé Obren-Beg, ou de son second fils, Ivan Obrenbegovitj, et non de Maxime Tsernoïevitj. Mais cette opinion, à laquelle paraît se ranger M. Hecquard dans son ouvrage récent sur la Haute-Albanie [1], ne semble pas fondée, et les prétentions constamment élevées par les pachas de Scutari sur la Montagne-Noire, non-seulement comme agents de la Porte, mais comme descendants des souverains nationaux, donnent une grande autorité à la tradition que nous avons adoptée [2].

L'opinion la plus vraisemblable pour la descendance d'Ivan Obrenbegovitj, qui prit, en embrassant l'islamisme, le nom de Mahmoud, est celle d'après laquelle les pachas héréditaires d'Ipek se rattachaient à cette race. Telle était du moins leur prétention jusqu'à une époque très-rapprochée de nous [3].

1. *Description de la Haute-Albanie*, p. 433.

2. Une troisième version, contenue dans un seul chant populaire (*Srbsk. Lietopis*, 1842, part. II, p. 150), ferait descendre de Maxime la famille des beys de Stolats en Herzegovine, appelés Ritsvanbegovitj.

3. Hecquard, p. 432.

C'est cette tradition qu'admettait le poëte populaire inconnu qui a chanté le *Mariage de Maxime*. Il termine, en effet, son *piesme* de la manière suivante, après avoir raconté la fuite des deux renégats :

« Arrivés aux portes de Stamboul, les deux ennemis se rencontrèrent, et tous deux parurent ensemble devant le Sultan. Le Turc n'ignorait rien de ce qui était arrivé ; il accueillit favorablement les deux héros, qui prirent l'un et l'autre le turban. Ivan Obrenbegovitj reçut le nom de Mahmoud-Beg, et Maxime celui de Skander-Beg[1].

« Pendant neuf années ils servirent le Sultan, et neuf domaines furent leur récompense. Enfin, ils échangèrent ces possessions, et chacun d'eux obtint un pachalik. L'un et l'autre furent honorés de la queue de cheval ; l'un et l'autre furent élevés à la dignité de vizir. Mahmoud-Beg eut en partage les vastes plaines des Doukadjins et d'Ipek, terres bénies du ciel et couvertes de riches vignobles, où le maïs se plaît, où le froment dore les campagnes. Quant au fils d'Ivan Tsernoïevitj, il dut se contenter de la contrée de Scutari et des bords stériles de la Boïana, sol avare qui se refuse à la culture, où dans de noirs marécages rampe le reptile, où mugit le buffle aux cornes menaçantes, et dont le sel marin est la seule richesse.

« Et la mort de Milosch n'est pas encore expiée. L'inimitié n'a pas cessé de régner entre les descendants

1. Cf. Vassili, p. 16. — Miloutinovitj, p. 15. — Pierre Petrojvit, *Ogledalo Srbsko*, p. 1.

des nobles tribus. De leurs rivalités naissent des guerres fréquentes, et sans jamais s'apaiser le sang des Serbes coule sous les armes. »

Frappé à la fois par l'abandon de ses sujets albanais et par l'apostasie de son fils aîné, Ivan le Noir reconnut l'impossibilité de lutter contre la puissance ottomane dans les plaines, avec les forces qui lui restaient. Il prit donc une résolution sublime dans son désespoir. Il incendia sa ville de Jabliak, évacua Podgoritsa et toute la vallée inférieure de la Zéta, quitta l'ancienne et fertile résidence de ses pères, et se retira, suivi de ses plus fidèles compagnons, dans les hautes montagnes qui n'avaient jusqu'alors été habitées que par quelques bergers, comme, sept siècles auparavant, Pélage s'était retiré dans les Asturies.

De son refuge Ivan fit un camp, et de ses compagnons une cohorte de soldats toujours armés contre les ennemis de la foi. D'un commun accord, ils décidèrent que celui qui abandonnerait son poste de bataille serait dépouillé de ses armes, revêtu d'habits de femme, et promené ainsi, une quenouille à la main, par tout le pays, pour y être livré sans défense aux insultes et à la risée générale [1]. Pas une légende ne rapporte que ce châtiment terrible, pire que la mort pour les hommes qui le prononçaient, ait été, pendant quatre siècles, une seule fois mérité.

Ivan fixa sa résidence à Tsettinié, dans la Katounska-Nahia, où il établit aussi le siége épiscopal. L'évê-

1. Cyprien Robert. — Marmier.

que de Tsettinié prit alors le titre de métropolite de la Zéta, et le premier, appelé Bessarion, fut nommé par un diplôme d'Ivan[1]. Le fils d'Étienne Tsernoïevitj s'occupa aussi avec activité de fortifier le territoire du Tsernogore, auquel il s'était restreint. Les passages du côté de l'Herzegovine furent fermés par des redoutes, une forteresse fut bâtie à Obod, au débouché de la vallée de la Koutchka, une autre à Tsettinié, une troisième enfin, nommée Sokol, sur une montagne escarpée. Les ruines de cette dernière sont maintenant appelées par les Monténégrins *Ivanovgrad*, c'est-à-dire « le fort d'Ivan[2]. »

Enfin, pour assurer la paix intérieure de ses états et leur énergique défense contre les Turcs, Ivan le Noir, qui avait eu par le combat de 1485 un exemple fatal des désastres qu'engendraient les discordes intestines des tribus, fit jurer par ses compagnons de mettre fin à ces querelles fratricides, de s'abstenir même de *tchétas*, ou expéditions individuelles, sur le territoire ottoman, et d'attendre à l'avenir le signal du prince pour combattre tous ensemble dans un commun effort l'ennemi de la chrétienté[3].

Ivan mourut en 1490, cinq ans après sa retraite dans la Montagne Noire, sans avoir été depuis lors inquiété par les Turcs, qui hésitaient à attaquer un pays défendu d'une manière aussi formidable par la nature.

1. Andritj, p. 13.
2. Miloutinovitj, p. 10-12. — *Glasnik* de Belgrade, 1er cahier, p. 194.
3. *Srbski Lietopis*, 4e partie, p. 65.

Il fut enseveli à Tsettinié, dans l'église qu'il y avait bâtie[1]. La mémoire de ce prince, à cause de ses exploits, est demeurée, dans les traditions des Monténégrins, entourée d'une auréole poétique et mystérieuse. On dit qu'il repose, vivant encore, entre les bras d'une Vila dans la grotte située au-dessous du château d'Obod, et qu'un jour il se réveillera pour conduire les guerriers slaves à la conquête de la mer.

Son second fils, nommé Georges, lui succéda. Aucun exploit militaire important ne marqua le règne de ce prince, mais il dota le Monténégro d'un grand nombre d'utiles institutions. Il fit surtout beaucoup pour l'instruction de ses sujets. Par ses ordres une imprimerie fut organisée dans le château d'Obod, et des presses de cette imprimerie sortit une collection de livres liturgiques slaves, qui sont les premiers monuments typographiques que l'on connaisse en caractères cyrilliens. Un certain nombre d'églises du Tsernogore les possèdent encore aujourd'hui. La suscription de ces livres a été reproduite, d'abord par M. Vouk Karadzitj[2], puis par M. Miklosich[3] : elle porte qu'ils sont imprimés « par l'ordre du seigneur Georges Tsernoïevitj, l'an de Jésus-Christ 1494, de la création du monde 70002, le quatrième jour de janvier. » Le lieu d'impression n'y est pas indiqué, mais la tradition constante place ce lieu dans le Monténégro[4].

1. Vodritj, p. 14.
2. *Premieri srpsko slavenskoga iezika*, p. 11.
3. *Monum. serb.*, n° 461.
4. V. Boué, *la Turquie d'Europe*, t. IV, p. 394

Miloutinovitj cite aussi un missel de l'espèce appelée *Octave*, portant la date de 1493, dont un feuillet est conservé dans les archives de Tsettinié, et M. Andritj un psautier imprimé en 1495[1].

Du vivant de son père, Georges IV avait, comme son frère Maxime, recherché l'alliance d'une famille vénitienne. Les traditions du Tsernogore prétendent que sa femme était aussi de la famille des Mocenigo, et MM. Cyprien Robert, Wilkinson et Marmier ont accepté leur témoignage. Nous croyons cependant qu'il y a sous ce rapport, dans les *piesmes* tsernogortses, une erreur provenant d'une confusion entre les deux frères. Le *Livre d'Or* de Venise mentionne le mariage d'un fils unique du prince de Monténégro avec une jeune fille de la famille d'Érizzo. M. Cyprien Robert a pensé que cette mention s'appliquait au mariage de Maxime; elle nous semble au contraire, ainsi qu'à M. Andritj, ne pouvoir se rapporter qu'à celui du prince Georges. La désignation de *fils unique* ne peut pas convenir à l'aîné des fils d'Ivan le Noir, tandis qu'elle a pu être prise par le second de ses fils, lorsque l'apostasie du premier l'eut rejeté de la famille. D'ailleurs, le premier mariage n'ayant été, comme il résulte du poëme que nous avons cité, ni consommé, ni même célébré, le second seul a dû être inscrit sur les registres de la République Vénitienne. Un chant populaire raconte les fêtes célébrées à l'occasion des noces de Georges IV.

Il est probable, quoique les historiens slaves n'en

1. Andritj, p. 16.

disent pas un mot, et quoique les chroniqueurs français ne mentionnent pas formellement à cette occasion le Tsernogore, que Georges Tsernoïevitj ne dut pas rester indifférent aux projets que Charles VIII, en 1495, lorsqu'il conquit le royaume de Naples, forma d'envahir l'Albanie et les contrées environnantes et de les soulever contre les Turcs. On dit que les *peuples esclavons* de cette région étaient prêts à fournir leur concours au Roi de France, et l'on aurait vraiment droit de s'étonner que les belliqueux habitants de la Montagne Noire, toujours prêts à combattre les Ottomans, ne fussent pas au premier rang parmi ceux de ces peuples qui entrèrent dans la conjuration, et qui, avec les Albanais, chargèrent l'archevêque de Durazzo, Paolo Angelo, de venir en leur nom solliciter le roi.

Le lecteur nous saura gré, pensons-nous, de le reposer quelque peu de notre prose en citant ici dans son entier le passage où Commynes raconte avec son style inimitable l'histoire de cette entreprise, avortée avant même d'avoir été tentée.

« Le Turc eust été aussi aysé à troubler que avoit esté le roy Alfonse : car il est encores vif et homme de nulle valleur ; et eut le Roy son frère[1] entre les mains (qui vesquit peu de jours, apres la fuyte du cardinal de Valence, et se disoit on qu'il fut baillé empoisonné), qui estoit l'homme du monde qu'il craignoit le plus ; et tant de milliers de crestiens estoient prestz à se rebel-

1. Djem ou Zizim, frère du sultan Bayezid, célèbre par ses malheurs et sa fin tragique.

ler, que nul ne scauroit penser. Car d'Otrante jusques à la Valonne[1] n'y a que soixante mils, et de la Valonne en Constantinoble y a environ dix-huit journées de marchans, comme me compterent ceulx qui souvent faisoient le chemin ; et n'y a nulles places fortes entre deux, au moins que deux ou trois, le reste est abbatu : et tous ces pays sont Albanois, Esclavons et Grecz, et fort peuplez, qui sentoient des nouvelles du Roy par leurs amys qui estoient à Venise et en Pouille, à qui aussi ilz escripvoient, et n'attendoient que messaiges pour se rebeller. Et y fut envoyé ung archevesque de Duras[2], de par le Roy, qui estoit Albanois ; mais il parla à tant de gens que merveilles, prestz à tourner, qui sont enfans et nepveux de plusieurs seigneurs et gens de bien de ces marches, comme de Scandelber[3], ung filz de l'empereur de Constantinoble propre[4], des nepveux[5] du seigneur Constantin[6] (qui de présent gouverne Montferrat) : et sont nepveux ou cousins du roy de Servie.

« De Tessalle, plus de cinq mil fussent tournez ; et encore se fust pris Scutery et Croye, et par intelligence, par la main du seigneur Constantin (qui plusieurs jours

1. Avlona, sur la côte d'Épire.

2. Paolo Angelo, nat f de Drivasto, ami de Skanderbeg.

3. Skanderbeg.

4. Thomas Paléologue, fils de l'empereur Manuel et frère de Constantin Dracosès, le dernier empereur de Byzance.

5. Guillaume VII et Jean Georges Paléologue.

6. Constantin Arianite-Comnène, oncle de Marie, duchesse de Montferrat, membre du Grand-Conseil de la République de Venise et tuteur de ses petits-neveux.

fut caché à Venise avec moy) : car de son patrimoyne luy appartient la Macedone et Tessalle (qui fut patrimoyne de Alexandre, et la Valonne en est). Scutery et Croye en sont pres : et, de son temps, son pere ou oncle[1] les engaigea aux Venissiens, qui perdirent Croye : Scutery baillerent au Turc, en faisant paix. Et fut ledict seigneur Constantin à trois lieues pres : et se fust executée l'entreprise, ne fust que ledict archevesque demoura à Venise aucuns jours et apres le dict seigneur Constantin : et tous les jours je le pressoye de partir, car il me sembloit homme légier en parolles : et disoit qu'il feroit quelque chose dont il seroit parlé. Et, de malle adventure, le jour que les Venissiens sceurent la mort de leur frere du Turc, que le Pape avoit baillé entre les mains du Roy, ilz délibererent de le faire scavoir au Turc par ung de leurs secrétaires ; et commanderent que nul navire ne passast la nuict entre les deux chasteaulx qui sont l'entrée du gouffre de Venise, et y feirent faire guet (car ilz ne se doubtoient que de petiz navires, comme grips, dont il y en avoit plusieurs au port d'Albanie, et de leurs isles de Grece) : car celluy qui eust porté ces nouvelles eust eu bon present.

« Ainsi ce povre archevesque, ceste propre nuict, voulut partir pour aller à ceste entreprinse du seigneur Constantin qui l'attendoit : et portoit force espées, boucliers et javelines, pour bailler à ceulx avec qui il

1. Ici Commynes fait une confusion. Il veut parler de la cession de Scutari et de Croia aux Vénitiens par Georges II. Balscha.

avoit intelligence (car ilz n'en ont point) ; mais, en passant entre les deux chasteaulx, il fut prins et mis en l'ung desdictz chasteaulx, et ses serviteurs, et le navire passa oultre par congié. Il luy fut trouvé plusieurs lettres qui descouvrirent le cas ; et m'a dict ledict seigneur Constantin que les Vénissiens envoyerent advertir les gens du Turc aux places voisines, et le Turc propre : et, n'eust été le grip, qui passa oultre, dont le patron estoit Albanois, qui l'advertit, il l'eust prins[1]. »

Georges IV ne régna que sept ans ; en 1497, il mourut, laissant le trône à un autre prince, nommé Étienne comme son grand-père, fils de Georges III, qui était mort en 1450, après un an seulement de pouvoir[2]. Ce fut sous le règne de ce nouveau souverain que le fils rénégat d'Ivan le Noir reçut le titre de pacha de Scutari ; et son premier acte fut une agression contre le Monténégro.

Au moment de la mort de Georges IV, le prédécesseur de Maxime à la tête du pachalik, Tiref-Bey, avait déjà manifesté l'intention de profiter du trouble inséparable d'un changement de règne pour envahir le Tsernogore. Mais le sultan était alors en paix avec Venise, et Tiref craignit d'amener une rupture intempestive, dont le premier résultat eût pu être sa disgrâce. En conséquence, il s'adressa au marquis Trevisano, commandant de Cattaro pour les Vénitiens, et lui demanda si

1. Commynes, t. II, p. 399-403, édition de la Société de l'Histoire de France.

2. Vassili, p. 16.

la République s'opposerait à ce qu'il s'emparât des états de Georges Tsernoïevitj. Trevisano répondit que, liée par un traité avec les Princes du Monténégro, la Seigneurie de Venise prendrait fait et cause pour ce pays, et considérerait comme une déclaration de guerre tout acte hostile à l'indépendance des montagnards. [1]. Le projet de Tiref, ainsi entravé, n'eut pas d'autre suite, et Maxime ne le reprit qu'après la rupture amenée, en 1498, entre la Porte et Venise par l'attaque des Turcs contre Lépante. Mais, arrêté par son cousin à l'entrée du pays, dans la plaine de Lieschk, il dut, après une défaite sanglante, renoncer à sa tentative. Ce fut alors que, n'osant pas retourner à Constantinople et affronter la colère du Sultan, il se retira dans le village de Bouschatt auprès de Scutari, où il fixa sa demeure, et d'où ses descendants prirent le nom de Bouschattlis [2].

Etienne II mourut fort âgé, en 1515, à Tsettinié, où il fut enseveli [3]. Son fils Ivan II lui succéda, mais ne gouverna que quelques mois. Il avait, comme les fils d'Ivan Ier, épousé une Vénitienne de race noble, nommée Catarina Orio [4].

1. *Srbski Lietopis*, 1843, 3e partie, p. 40. — Medakovitj, p. 35.

2. Les chants populaires monténégrins (Miloutinovitj, p. 14-20. — *Ogledalo Srbsko*, p. 1-7) nomment Georges, le prince qui combattit dans la plaine de Lieschk, le fils renégat d'Ivan le Noir. Ce ne peut être que par suite d'une confusion, car la tentative de Maxime, étant postérieure à celle de Tiref-Bey, n'a certainement eu lieu que sous Étienne II.

3. Medakovitj, p. 34. — Andritj, p. 16.

4. Andritj, p. 17.

Cet Ivan étant mort la même année que son père, son fils Georges fut son successeur. Il était très-jeune, et lui aussi voulut s'allier par un mariage à l'aristocratie de Venise [1]. Mais la délicate patricienne à laquelle il s'était uni n'ayant pu s'habituer à la vie rude et sauvage des montagnes, parvint à décider Georges à abandonner ses états au bout d'un an de règne, et à renoncer au pouvoir souverain pour aller vivre au milieu des délices de Venise [2].

Camerarius [3] complète l'histoire de Georges V en nous faisant connaître ce qu'il devint après sa retraite, et par quelle triste apostasie il termina sa vie. D'après cet auteur, Georges, qu'il appelle Carlovitz au lieu de Tsernoïevitj, après être demeuré quelque temps à Venise, fut arrêté pour des propos tenus contre le gouvernement de la République. Parvenu à se sauver, il il se réfugia d'abord en France, puis à Rome. Enfin, il se persuada qu'il lui serait plus avantageux de se retirer à la cour du Sultan, et qu'il pourrait obtenir de lui de rentrer dans une partie de ses domaines. Il vint donc à Stamboul, et, pour obtenir la faveur du Padischah, il y embrassa la religion mahométane.

Mais la descendance d'Ivan le Noir, de ce héros de la résistance chrétienne contre l'invasion musulmane, que, grâce à son origine, notre pays peut réclamer avec orgueil comme un de ses enfants, ne s'éteignit pas tout entière dans l'apostasie, infidèle à la foi comme

1. D'après le vladika Vassili, sa femme s'appelait Catarina Doria.
2. Miloutinovitj, p. 23. — Medakovitj, p. 34. — Andritj, p. 17.
3. *Narrat. turc*, p. 62.

aux traditions de gloire de ses pères[1]. Georges avait eu à Venise trois fils, Constantin, Salomon et Élie, qui demeurèrent chrétiens. Constantin continua pendant quelques générations une branche de la famille, qui s'allia encore plusieurs fois à la noblesse de Venise et qui s'éteignit dans le cours du XVIIe siècle ; Salomon n'eut pas d'enfants ; quand à Élie, il fut la souche d'où sortirent, d'abord au XVIIe siècle, Arsène III, Patriarche d'Ipek, dont nous aurons à parler de nouveau dans le cours de cette histoire, et plus tard la famille hongroise de Matchva, qui, dans tout le siècle dernier, au service de l'Autriche et de la Russie, joua un rôle considérable dans les guerres contre les Turcs.

1. Vassili, p. 16. — Du Cange, *Illyr. vet. et nov.*, p. 135. — Andritj, p. 17 et 152. — Voir le nº V de nos *Pièces justificatives*.

CHAPITRE III

LES PREMIERS VLADIKAS ÉLECTIFS

Georges Tsernoïevitj, en partant pour Venise, abandonna le pouvoir politique et l'administration de son petit état au métropolitain de Tsettinié, qui en était déjà le chef spirituel. Cette transmission se fit solennellement, en présence du peuple assemblé dans une skoupchtina ou diète nationale [1]. Ainsi s'établit le pouvoir, moitié politique et moitié ecclésiastique, des *vladikas* [2], qui s'est perpétué de main en main pendant plus de trois siècles, jusqu'à l'avénement du prince Daniel, et qui rappelait à notre époque le pouvoir de certains évêques souverains du Moyen-Age [3].

1. Mihoutinovitj, p. 23. — Medakovitj, p. 84.

2. Le titre honorifique de *vladika*, correspondant exactement au grec δεσπότης, est celui que portent tous les évêques des pays slaves du Midi.

3. Voir aux *Pièces justificatives*, sous le nº VI, la liste des vladikas jusqu'à l'avénement de la famille des Petrovitj.

Cependant il y avait un grand nombre d'actes que le caractère ecclésiastique de l'évêque devait l'empêcher d'accomplir. A cette intention, une autre autorité, purement civile, fut instituée à côté de la sienne : ce fut celle du régent ou *gouvernadour* (ainsi nommé par une corruption de l'italien *governatore*), chargé de l'administration et de la guerre sous les ordres du vladika. Cette autorité fut inféodée au poste d'obor-knèze de la Katounska-Nahia, c'est-à-dire du district où était situé la capitale du petit état monténégrin [1].

Le premier prince-évêque du Tsernogore se nommait Vavyl ou Babylas; il était déjà investi du titre de métropolite sous Georges IV, et on trouve la mention de son épiscopat dans la suscription des livres imprimés à Obod en 1494, ainsi que dans celle d'un évangéliaire publié en 1512, sous Étienne II [2]. Il ne jouit pas longtemps de la souveraineté. Sous son successeur German, créé métropolite en 1520 [3], une attaque fut dirigée contre la frontière, en 1522, par un renégat de la maison de Tsernoïevitj nommé Pierre, fils cadet d'Ivan II et frère de Georges V [4], que le Sultan Soliman Ier avait envoyé à la tête d'une armée [5]. Fut-il complétement vaincu ou bien remporta-t-il un certain succès ?

1. Voir aux *Pièces justificatives*, sous le nº VII, la liste des régents civils depuis 1516 jusqu'en 1712, époque où cette fonction perdit presque toute son importance. Elle est extraite du *Srbski Lietopis*, 1842, part. IV, p. 156.

2. *Srbski Lietopis*, 1827, part. IV, p. 28.

3. Andritj, p. 18.

4. Du Cange, *Illyr. vet. et nov.*, p. 135.

5. Medakovitj, p. 36.

Les traditions du Monténégro, fort peu précises sur cette invasion, ne mettent pas à même de le discerner clairement.

Dans tous les cas, un sérieux danger menaçait le Monténégro, affaibli par la substitution d'un pouvoir purement ecclésiastique encore mal assuré à la puissante et guerrière dynastie des Tsernoïevitj. Les Ottomans n'avaient pas abandonné leurs prétentions sur le Tsernogore, et le changement du gouvernement de ce pays grandissait avec juste raison leurs espérances de succès. Une autre cause conspirait contre la liberté de la Montagne-Noire. Maxime ou Stanischa le renégat était le fils d'Ivan le Noir. A ce titre il eût dû lui succéder au trône, s'il fût demeuré chrétien. Après la mort de son père, lorsque Georges IV et ensuite Étienne II eurent hérité du pouvoir souverain, il réclama comme légitime possesseur le sceptre qu'à ses yeux son frère avait usurpé sans droits. Il avait obtenu du Sultan, comme nous l'avons dit plus haut, le gouvernement du pachalik de Scutari ; en vertu de cette qualité, il réclama de Bayezid II des forces militaires suffisantes pour rétablir son autorité sur la Montagne-Noire et pour implanter la domination de l'islamisme sur cette terre qui y demeurait rebelle. Heureux de saisir cette occasion, le Sultan s'empressa d'envoyer au prince renégat les troupes qu'il demandait, et celui-ci, rassemblant et joignant à l'armée turque les compagnons qui l'avaient suivi dans sa fuite et qui avaient embrassé comme lui la religion de Mahomet, marcha contre le Tsernogore. Nous avons, dans le chapitre précédent,

raconté sa défaite à Lieschkopolié. Bientôt y succéda celle de l'apostat Pierre, qui prétendait aussi pouvoir réclamer le sceptre après la renonciation de leur frère aîné.

Quoique n'appartenant plus au même sang qu'eux, les successeurs des deux renégats se considérèrent comme substitués à leurs droits et les réclamèrent avec persistance. De là, un double caractère qui est toujours marqué dans les diverses entreprises des pachas de Scutari contre le Monténégro. Ils agissent à la fois comme lieutenants du Sultan, agents de la propagande armée de l'islamisme, et comme souverains légitimes cherchant à restaurer leur pouvoir en réduisant à l'obéissance des sujets rebelles. Ce double caractère explique l'acharnement que ces pachas presque indépendants, ou du moins simplement vassaux de la Porte, mirent pendant plus de trois siècles à renouveler sans cesse et à continuer une lutte à laquelle les gouverneurs des pachaliks voisins, comme le pacha de Mostar, commandant de l'Herzegovine, le beyler-beg de Roumélie et le Sultan lui-même paraissaient souvent demeurer indifférents.

Cependant un certain nombre d'années se passèrent avant qu'ils ne renouvelassent aucune tentative sérieuse contre ce pays. Voyant que leurs armes ne réussissaient pas à en entamer les vaillants défenseurs, et jugeant que la résistance demeurait aussi redoutable malgré le départ du descendant des Tsernoïevitj, ils cessèrent d'employer la violence ; et l'on vit alors les Monténégrins, d'attaqués devenant agresseurs, sortir de leurs

âpres rochers pour combattre, souvent fort loin, les musulmans, et pour offrir le secours de leurs épées à quiconque parmi les Slaves méridionaux soutenait encore l'étendard de la croix sur les champs de bataille. La plus mémorable de ces expéditions fut celle qu'en 1524 le *gouvernadour* Jean Voukotitj dirigea dans la Bosnie, afin de seconder les opérations des Hongrois serrés de près par l'armée ottomane[1].

La Bosnie, léguée en 1478 au Saint-Siége par la reine Catherine et conquise au nom du Pape par Mathias Corvin, roi de Hongrie, était en effet, en 1524, à la veille de tomber définitivement aux mains des infidèles. Soutenus par les anciens Patarins ou Manichéens, qui formaient une notable partie de la population passée en masse à l'islamisme par haine des catholiques, et favorisés par les discordes des derniers rejetons de la maison royale, ainsi que par leur jalousie contre les Hongrois, les Turcs avaient rapidement reconquis tout ce qui leur avait été enlevé par le fils de Jean Hunyade, et en 1483 ils ajoutaient même définitivement à leurs domaines la riche province d'Herzegovine. Soliman Ier, aussitôt monté sur le trône, poussait activement la guerre de Bosnie. L'année même de son avénement, les Hongrois se voyaient contraints d'évacuer les forteresses de Srebernitsa, Teschaïn et Sokol, et en 1523, ils ne possédaient plus que Jaïtsa, Banialouka et Orbatj.

Ce fut la première de ces forteresses que Voukotitj

1. *Srbski Lietopis*, 1843, part. III, p. 46 et suiv. — Andritj, p. 19.

vint débloquer. L'armée turque assiégeante montait à 20,000 hommes; la garnison et les auxiliaires monténégrins étaient loin d'égaler ce chiffre. Mais la valeur suppléant au nombre, les Ottomans durent lever le siége après une bataille qui dura pendant deux jours entiers. Ce succès prolongea de quatre ans la résistance des garnisons hongroises de Bosnie, et ce fut seulement en 1528, deux ans après la funeste bataille de Mohatch, que le commandant de Jaïtsa, désespérant de recevoir aucun secours, capitula au bout de dix jours de siége, exemple qui fut suivi par les gouverneurs des deux autres forteresses.

Près de quarante ans de paix régnèrent encore après ces événements dans le Tsernogore. Ce fut le temps des évêques Paul, Nikodim et Makarios. La civilisation et la culture littéraire, introduites par les Tsernoïevitj, florissaient encore dans les âpres rochers de la Katounska-Nahia. On connait un évangéliaire imprimé en 1568 dans le Monténégro[1], et de beaux manuscrits ecclésiastiques exécutés en 1544[2], 1550[3] et 1554[4] à Mileschevo, ainsi qu'en 1566 à Metkschina[5].

Il ne faut pas croire cependant que les Ottomans eussent renoncé à l'espoir et au désir de conquérir la Montagne-Noire. Tranquilles en apparence et attendant l'occasion favorable d'attaquer, ils agissaient sourde-

1. *Srbski Lietopis*, 1843, part. I, p. 153.
2. *Ibid.*, 1828, part. III, p. 21.
3. *Ibid.*, 1827, part. IV, p. 24.
4. *Ibid.*, p. 61.
5. *Ibid.*, 1828, part. IV, p. 13.

ment par la ruse. La population tsernogortse n'était pas demeurée pure de toute infiltration mahométane. Les Turcs avaient parmi elle et dans le pays d'alentour de nombreux partisans, des hommes de leur nation et même des Slaves convertis à l'islamisme. Les traditions du Monténégro racontent, pour expliquer la présence de ces renégats, que les nombreux prisonniers faits par le prince Étienne à la bataille de Lieschkopolié demandèrent à s'établir dans le Tsernogore, où on leur donna des terres qu'ils se mirent à cultiver, tout en demeurant fidèles à leur religion. Un autre récit populaire, mais dont l'authencité nous semble beaucoup plus douteuse, tendrait à établir que Maxime lui-même, quelque temps après sa défaite, serait rentré dans son pays natal avec la plupart de ses compagnons renégats; que là, se repentant et renonçant à ses prétentions à l'autorité suprême, il serait redevenu chrétien et aurait terminé ses jours dans un cloître, tandis que ses anciens partisans auraient continué à professer l'islamisme. Enfin une troisième tradition rapporte que Pierre le Renégat, dans son invasion de 1522, aurait établi pour quelque temps son autorité sur plusieurs districts et y aurait implanté la loi du Prophète.

Toujours est-il que ces mahométans prenaient une grande influence dans le Tsernogore, et que les lieutenants du Padischah espéraient par leur coopération arriver à dissoudre peu à peu les liens des Monténégrins entre eux et à comprimer leurs dispositions hostiles. Cependant, au bout de cinquante ans, le beyler-beg de

Roumélie, irrité de voir que par ces moyens de temporisation il faisait peu de progrès, en revint au premier instrument de propagation de la loi de Mahomet, au tranchant du sabre. Il entra dans le Monténégro en 1570; mais après quelques combats, il fut obligé de rétrograder, comme ses prédécesseurs, avec la honte d'une défaite [1].

Une circonstance malheureuse pour les Monténégrins permit, quelques années après, aux Ottomans de prendre leur revanche. Les vladikas, en qualité de métropolitains de Tsettinié, étaient soumis pour le spirituel à la juridiction du Patriarche serbe d'Ipek, qui les consacrait et qui faisait tous les sept ans une visite canonique dans le Monténégro. Makarios, troisième successeur de German au trône épiscopal, étant mort quelques années après l'invasion de 1570, dans un intervalle entre deux visites du Patriarche, personne ne voulut en temps de guerre s'aventurer jusqu'à Ipek au travers du pays turc, et la contrée demeura sans évêque, par conséquent sans chef suprême, en attendant qu'une nouvelle venue du Patriarche permît de consacrer un métropolitain. Ali, pacha de Scutari, ne laissa pas passer une aussi favorable occasion. Il prit habilement toutes ses mesures, et, appuyé du concours des Monténégrins musulmans, il parvint, non sans rencontrer une vigoureuse résistance, à s'emparer de la forteresse d'Obod, au pied de laquelle se tenait un grand marché et dont, par cela même, la possession devait exercer une influence

1. Vatslik, p. 15.

décisive sur le sort du pays. Ali-Pacha subjugua tout le district environnant et força par cette conquête les Tsernogortses à payer tribut au Sultan[1].

Le désastre fut assez grand à cette époque pour anéantir tout ce qui restait de culture intellectuelle dans le pays; et lorsqu'en 1591 un nouveau vladika, Pachomios, voulut rendre des livres liturgiques à celles de ses églises qui les avaient perdus dans la guerre, il trouva l'imprimerie d'Obod détruite par les Ottomans et dut s'adresser à Venise[2].

Un événement qui affaiblit aussi pour quelque temps les Monténégrins se produisit dans les années qui succédèrent immédiatement au début de l'épiscopat de Roufim Ier. Ce fut la conversion des tribus des Koutchi, des Bratonojitj et des Drekalovitj au catholicisme et au rit latin, opérée par les missionnaires de la Propagande[3]. Jusque-là, ces tribus avaient appartenu à l'Église orientale comme celles du Tsernogore et avaient associé leurs intérêts à ceux des sujets des vladikas. La séparation religieuse amena bientôt la séparation politique. Mais cette dernière ne fut que temporaire, car nous verrons plus tard, sous Daniel Petrovitj, les Koutchi, les Bratonojitj et les Drekalovitj s'unir de nouveau au Monténégro.

Les succès remportés par le gouverneur de Scutari avaient augmenté l'importance du parti turc dans le Tsernogore. Mais ce parti n'était point assez puissant

1. Cyprien Robert, *les Slaves de Turquie*, t. I, p. 137.
2. *Srbski Lietopis*, 1828, part. III, p. 27.
3. Miloutinovitj, p. 25. — Andritj, p. 20.

pour faire fléchir l'ardente animosité du reste du peuple. A tout instant les Monténégrins reprenaient les armes et harcelaient leurs ennemis. En 1604 ils refusaient déjà le tribut, battaient sur les rives de la Moratcha et renvoyaient blessé hors de leurs défilés Ali-Pacha, venu en personne pour les forcer à la soumission [1]. Cette victoire n'aboutit pas à les replacer dans la situation où ils s'étaient trouvés avant 1570, mais elle leur donna une existence politique moins précaire, et amena un accord dans lequel les Turcs leur reconnurent les mêmes priviléges qu'aux tribus quasi-indépendantes de l'Albanie, particulièrement aux Mirdites.

Ils étaient dans cette situation, lorsqu'en 1607 ils furent visités par un agent vénitien nommé Mariano Bolizza, noble de Cattaro, qui parcourait toute la côte environnante avec une mission pour régler les frontières entre Venise et le Turc, et dont le rapport contient de curieux détails sur leur organisation à cette époque. Les villages de la Montagne-Noire étaient alors au nombre de quatre-vingt-dix, fournissant 8,027 combattants, dont mille arquebusiers. Le gouvernement intérieur du pays était tout à fait indépendant; le vladika marchait sur le même rang que les pachas de l'ordre le plus élevé, et le gouvernadour ou régent civil était classé parmi les spahis, c'est-à-dire avec l'ancienne noblesse militaire ottomane. L'usage des armes à feu était encore très-peu répandu dans le Monténégro ; la plupart des *iounaks* ou guerriers combattaient à cheval avec la

1. Andritj, p. 20.

lance, le khandjar et le bouclier; dans la défense des défilés, ils se servaient du petit nombre de mousquets qu'ils possédaient, d'arbalètes et surtout de quartiers de rochers qu'ils faisaient rouler sur la tête de leurs ennemis. L'exercice chevaleresque des tournois était en grande faveur parmi eux, ainsi que le jeu oriental du *djérid* ou javelot, pour lequel ils avaient cette passion que les cavaliers turcs ont encore aujourd'hui [1].

Cinq ans après la visite de Bolizza, le tribut était de nouveau refusé et le Tsernogore en guerre avec les Turcs. Méhémet, pacha de Scutari, marcha contre les infatigables guerriers à la tête d'une puissante armée. Les Monténégrins l'attendaient à l'entrée du pays, au pied d'une montagne où le combat fut livré. L'issue en fut désastreuse pour les Ottomans, et 300 spahis, sans compter les gens de pied, trouvèrent la mort dans ce combat [2].

L'année suivante un nouveau gouverneur, Arslan-Pacha, vint avec 60,000 Turcs venger la défaite de son prédécesseur. Les Monténégrins, joints à quelques tribus voisines qui les appuyaient, n'avaient que 10,000

1. Le manuscrit original de Mariano Bolizza existe à Venise, à la bibliothèque de Saint-Marc, où il figure dans la classe sixième, sous le nº 176. Il se compose de 44 feuillets in-4º et est intitulé : *Descrizione del Sangiacato di Scutari.* Ce texte capital pour l'histoire de l'Albanie du Nord et des populations slaves immédiatement voisines, bien que souvent cité, était demeuré jusqu'à ce jour inédit. Nous le donnons dans son intégrité sous le nº VIII de nos *Pièces justificatives.* Par cette publication, nous croyons donner quelque prix à notre volume.

2. Andritj, p. 30. — Vatslik, p. 15.

hommes à lui opposer ; cependant, cette fois encore, le succès couronna leurs efforts. La campagne dura du mois d'avril au mois de septembre. Arslan-Pacha pénétra dans la plaine de Lieschk, déjà célèbre par la victoire d'Etienne II, et une bataille décisive y fut livrée le 10 septembre. S'il faut en croire les traditions de la Montagne-Noire, on y combattit uniquement à l'arme blanche, et les Tsernogortses vainqueurs rapportèrent comme trophées plusieurs centaines de têtes coupées qu'ils suspendirent aux créneaux de la tour de Tsettinié [1]. Dans le nombre était celle du kihaya ou lieutenant du pacha.

Ici les Monténégrins vont se trouver mêlés à un projet aventureux conçu en France pour rétablir l'empire de Contantinople. Le projet dont nous voulons parler ruina profondément toutes les populations chrétiennes de l'Orient ; mais, au moment d'être tenté, il s'évanouit en fumée, sans laisser pour ainsi dire de traces dans les écrits des contemporains. C'est seulement de nos jours que les recherches des érudits ont fait retrouver les fils de ce projet, et jeté par là une précieuse lumière sur la partie la plus obscure et la moins connue de l'histoire des chrétiens orientaux sous la domination turque. Tous les papiers originaux relatifs à cette affaire existent à la Bibliothèque impériale dans les manuscrits de Béthune, où ils sont compris dans les volumes portant les nos 9525, 9526, 9546 et 9547. C'est là que M. Berger de Xivrey les a retrouvés le premier et a

1. Medakovitj, p. 36-38. — Andritj, p. 20.

reconnu leur importance, dont on ne se serait pas d uté en voyant le titre bizarre que portent ces pièces dans le manuscrit n° 9525, qui en contient le plus grand nombre : « Lettres en grec de l'évesque de Braccio « demeurant auprès du prestre Jan, au Roy et à M. de « Nevers. » Le savant académicien a exposé sa découverte et les résultats qui en ressortent dans une dissertation insérée au tome XV des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* [1]. Quant au texte même des pièces, il a été depuis publié in extenso par Buchon dans ses *Nouvelles recherches sur la principauté de Morée* [2]. C'est d'après ces travaux que nous en parlerons, en élargissant quelque peu le domaine des considérations que ce projet soulève.

Charles II de Gonzague, fils de Louis de Gonzague (fils de Frédéric II, duc de Mantoue), et d'Henriette de Clèves, avait succédé, en 1601, aux titres et seigneuries de l'un et de l'autre. Il était duc de Nevers et de Rethel, et près de cette dernière cité il avait fondé Charleville, à laquelle il avait donné son nom. Marguerite Paléologue de Montferrat, seul rejeton des Paléologues de Montferrat qui descendaient en ligne directe de l'empereur Andronic Paléologue le Vieux, par Théodore Paléologue, second fils d'Andronic et d'Yolande de Montferrat devenue l'impératrice Irène, avait épousé Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue, grand-père de

1. Première partie, p. 304-335. *Mémoire sur une tentative d'insurrection organisée dans le Magne, de 1612 à 1619, au nom du duc de Nevers, comme héritier des droits des Paléologues.*

2. P. 152-302.

Charles II. La branche ducale de Mantoue s'étant éteinte à son tour, le duc de Nevers se trouvait à la fois le chef de la maison de Gonzague et le représentant unique des droits des Paléologues.

On ignore absolument à quelle époque ce prince conçut l'idée de réclamer la couronne de Constantinople comme héritier des derniers empereurs. Tout ce que l'on sait, c'est que le duc de Nevers avait fait dans les armées de l'Empereur d'Allemagne la guerre contre les Turcs, pendant les années qui ouvrirent le XVIIe siècle, et qu'en 1612 il était déjà en correspondance avec les Maïnotes. Habitants de la chaîne montueuse du Ténare, au sud-ouest de la vallée de l'Eurotas, ces héroïques montagnards, descendants des antiques ilotes émancipés par Auguste sous le nom d'Eleuthéro-Lacones, sont peut-être, parmi tous les habitants de la Grèce moderne, ceux qui ont conservé le sang hellénique le plus pur de tout mélange étranger. Ils avaient su, grâce à l'âpreté de leur territoire, défendre avec succès leur liberté contre les Turcs à l'extrémité méridionale du Péloponèse, comme les Tsernogortses l'avaient fait sur les confins de la Servie et de l'Albanie, les Chimariotes dans l'Épire, et comme les Sphakiotes le firent plus tard dans l'île de Crète. De même que les Monténégrins, au rôle desquels dans les populations slaves on peut comparer le rôle des Maïnotes dans les populations grecques, les rejetons des Laconiens cherchaient avec avidité toutes les occasions qui pouvaient les mettre aux prises avec les Ottomans et venger le désastre de 1453, en délivrant la Grèce de la tyrannie musulmane. Déjà,

lors de la bataille de Lépante, ils avaient fait offrir leurs concours à don Juan d'Autriche s'il voulait débarquer ses troupes en Morée. Dès qu'ils connurent les projets de Charles de Gonzague, ils s'y associèrent avec autant d'ardeur qu'ils en déployèrent un siècle et demi plus tard, lorsqu'en 1770 ils se levèrent à la voix de la Russie, et de nos jours avec un plus heureux succès, lorsqu'en 1821 le bey du Magne, Pierre Mavromichalis, se jeta l'un des premiers avec ses compagnons dans la lutte d'où sortit la liberté de la Grèce.

Avec l'aide des Maïnotes, un plan complet pour le soulèvement de la Morée fut bientot dressé et des intelligences nouées dans le pays. Mais le duc de Nevers ne se serait pas contenté d'une expédition qui lui aurait donné le Péloponèse et même la Grèce entière. Il n'était pas guidé par un sentiment d'enthousiasme pour les souvenirs antiques, et délivrer des lieux tels que Sparte ou Athènes, était le moindre de ses soucis. Ce qu'il voulait ou plutôt ce qu'il rêvait, c'était de se créer un grand empire dans l'Orient, c'était, après avoir renversé le Sultan, de s'asseoir sur le trône de Byzance et d'accoler les armoiries de la maison de Gonzague à l'aigle à deux têtes des Empereurs. Pour arriver à ce résultat il ne suffisait pas de l'appui des Maïnotes et même des gens de la Morée entière; il fallait réunir dans une vaste conspiration tous les peuples chrétiens courbés sous le joug des descendants d'Othman, les amener à se soulever ensemble et à travailler d'un même accord à l'œuvre de la commune délivrance.

C'est ce que Charles de Gonzague tenta de faire.

Après s'être assuré de la bienveillance de l'Empereur d'Allemagne, qui, bien qu'ayant fait une trêve avec le Sultan, redoutait toujours ce terrible voisin et voyait avec joie les difficultés que l'on pourrait lui susciter, le duc de Nevers envoya de nouveaux émissaires en Morée pour hâter les préparatifs de la révolte.

« Ceux-là, dit le duc dans un Mémoire adressé au roi « d'Espagne Philippe III pour lui rendre compte de « ses projets, ceux-là revindrent par terre avec deux « des principaux du pays qui visitèrent quelques évesques et gens califfiés dans les pays de Macédoine, « Servie, Albanie, Dalmatie et Crouatsie, desquels ils » recogneurent une très pronte et bonne disposition » pour se deslivrer de la tirannie en laquelle ils sont, « qu'ils ne manquoient d'afection ny de courage, ny « aussy de bonne intelligence entre eux tous, mais « bien d'une bonne assistance et de quelque quantité « d'armes, ayant tousjours prest pour cest effet plus de « soixante et dix mil hommes propres à les prendre et « tous resolus de mourir ou de se tirer hors de l'esclavitude en laquelle ils sont.

« Cette heureuse rencontre de volontés fust cause « qu'ils promirent de faire une assemblée d'évesques, « sous le prétexte d'aviser à ce qui estoit du bien de « leurs églises, en laquelle toutes fois ils essaieroient « de renouer plus fermement que jamais une bonne et « naturelle intelligence, sur laquelle ils envoieroient « députés exprès vers ledit duc, avec plain pouvoir de « traitter avec luy et de donner toutes assurances ne-

« cessaires de leur part ; ce qu'il atend dans quelque « temps. »

L'assemblée annoncée par le duc dans ce Mémoire se tint le 8 septembre 1614 en Albanie, sur le territoire de la tribu des Koutchi ; le procès-verbal, rédigé en italien, en existe dans le manuscrit n° 9525 [1]. Rien n'est plus curieux à lire que ce plan de révolution, magnifique sur le papier, qui ne tient compte d'aucun obstacle et dont chaque partie est censée devoir s'exécuter à coup sûr, au jour donné, sans que l'on semble avoir prévu un seul de ces accidents fâcheux qui viennent à chaque instant entraver les dispositions les plus savamment combinées.

La réunion se composait du Patriarche de Servie et des principaux chefs de la Haute-Albanie, de la Bosnie, de la Macédoine, de la Bulgarie, de la Servie, de l'Herzegovine et de la Dalmatie. Le prétexte était de délibérer au sujet d'un impôt que les Pachas voulaient établir sur les personnes ecclésiastiques, *per causa di uno agrario che volevano mettere quelli Bassa sopra li ecclesiastici.* Les projets arrêtés dans cette assemblée et soumis en même temps au Souverain Pontife et au duc de Nevers furent les suivants.

Les conjurés demandaient d'abord que l'on introduisît la plus grande quantité d'armes que l'on pourrait dans le Monténégro et dans les montagnes de la Chimère, pays touchant tous deux à la côte, et où cette opération

1. Voyez le texte de ce procès-verbal au n° IX des *Pièces justificatives.*

serait, disait-on, d'autant plus facile que ces deux contrées ne payaient pas tribut au Sultan et s'étaient toujours maintenues en liberté, *questo a loro sarà facile perche mai i Turchi intrano ivi ne mai hanno pagato tributo al Gran Turco essendono si loro mantenuti sempre in libertà.* Ce passage a pour nous une grande importance ; il établit avec certitude que si une partie du Tsernogore, après les attaques d'Ali-Pacha de Scutari, avait reconnu l'autorité du sultan et s'était soumise à payer, sinon le kharatch comme de simples rayas, du moins un tribut, c'étaient seulement les vallées d'un accès comparativement facile, la portion inférieure de la Katounska-Nahia, la Rietchka-Nahia et la Tsernita-Nahia ; les parties les plus âpres, le haut de la Katounska-Nahia et la Lieschanska-Nahia étaient dedemeurées dans une complète indépendance. D'ailleurs, le rang de pacha donné au vladika, comme le titre de bey donné au chef des Maïnotes, était une reconnaissance de leur état de liberté par le Sultan plutôt encore qu'une preuve de soumission à la domination turque.

Une fois introduites chez les Tsernogortses et les Chimariotes, les armes devaient être répandues par eux dans les diverses tribus albanaises, particulièrement chez les Doukadjins, qui ne portaient pas encore en ce temps leur nom actuel de Mirdites, les Piperi, les Clementi et les Bielopavlitj, tribus qui depuis trente ans déjà refusaient toute redevance à la Turquie et dans le sein desquelles on espérait trouver 30,000 bons soldats. En outre, on comptait recruter 12,000 volontaires de la Servie, Herzegovine, Macédoine, Bosnie et des

parties soumises de l'Albanie, volontaires que l'on répandrait et tiendrait cachés, jusqu'au moment décisif, sur le territoire des tribus en révolte ouverte contre le Sultan.

A un jour donné, le mouvement devait commencer sur plusieurs points à la fois, de la part des Chimariotes, des Doukadjins et des Monténégrins. Aux Chimariotes était assignée la surprise de la ville et de la forteresse d'Avlona, voisine de leur territoire. Les Doukadjins, avec les tribus des Malisors, devaient attaquer simultanément Croïa et Scutari, qu'ils étaient assurés d'enlever sans peine, car un pan tout entier des murailles de la première ville était écroulé et permettait une entrée facile, et dans la seconde ils avaient de nombreuses intelligences. Quant aux Tsernogortses, c'était Castel-Novo qui leur était donné à assaillir. Une nuit devait suffire pour prendre cette forteresse, les chrétiens qui en avaient la garde de nuit étant en étroites relations avec leurs voisins du Monténégro.

Aussitôt après que ces quatre villes se trouveraient aux mains des chrétiens, tout le pays devait se soulever et former des corps de troupes qui iraient rejoindre les premiers insurgés à Scopia, où était fixé le rendez-vous général. On espérait que cette révolte ne serait nulle part sérieusement entravée, les Turcs étant dans toutes ces provinces en bien petit nombre comparativement aux chrétiens, et on comptait avoir en deux mois une armée de 120,000 hommes rassemblée à Scopia.

De là, sans perdre un instant, on devait marcher sur

Andrinople, et avec les renforts qui devaient rejoindre pendant toute la route on se berçait de l'espoir d'avoir 160,000 hommes en ligne en arrivant dans cette dernière ville.

« Ce passage, dit l'auteur du rapport, se fera sans « rencontrer l'ennemi nulle part si l'on a soin de choi- « sir le mois d'octobre pour le soulèvement, car alors « les Turcs sont désarmés et n'ont pas de troupes en « Europe. Ils pourraient, il est vrai, faire venir leur « armée d'Asie, mais cette armée ne nous aurait pas « rejoint avant six mois. Or, la coutume constante des « Turcs étant de ne mettre leurs soldats en campagne « qu'après la moisson, nous aurons huit mois entiers « pour nous munir de tout ce qui nous sera nécessaire.

« Le soulèvement de tous ces royaumes affaiblira « énormément les forces des Turcs, outre que les « princes catholiques des pays qui touchent à la Bul- « garie, c'est-à-dire le prince de Valachie et le prince « de Moldavie, viendront sûrement à notre aide. On a, « en effet, déjà traité avec eux par le moyen de l'ar- « chevêque de Valachie, qui est cousin du Patriarche « de Servie; et ils donneront volontiers leur concours « pour demeurer princes perpétuels, eux et leurs des- « cendants.

« Dans cet espace de huit mois, nous espérons, avec « l'aide de Dieu, entrer à Constantinople. Ce sera une « entreprise facile, car sur la route il n'y a aucune for- « teresse devant laquelle nous puissions perdre notre « temps à un siége, et qui arrête notre marche. Nous « laisserons seulement derrière nous les places fortes

« de la Hongrie et de la Croatie. Mais dans de telles « circonstances, l'Empereur ne perdra pas de temps « pour s'emparer de la Hongrie, l'archiduc pour se saisir « de la Croatie. »

Quelque magnifiques que fussent les promesses de ce programme, on n'y accorda pas une confiance absolue. On demanda aux conjurés de patienter encore un certain temps. Le duc de Nevers avait beau être enclin aux rêveries et aux illusions, il n'ignorait pas qu'une révolution aussi considérable que la chute d'un grand empire ne peut pas se régler simplement sur le papier. D'ailleurs, pour donner quelques chances de réussite à la révolte qu'on lui proposait d'exciter dans les provinces chrétiennes de la Turquie, il fallait pouvoir soutenir cette révolte avec des troupes européennes bien armées et exercées à la guerre, car les armées ottomanes étaient alors trop redoutables pour qu'on pût espérer de les vaincre seulement avec des bandes d'insurgés, quel que fût leur courage naturel. Or, donner cet appui à ceux qui l'appelaient pour en faire leur Empereur, Charles de Gonzague ne le pouvait pas; aucun préparatif n'était encore fait, et d'ailleurs, il trouvait de grandes difficultés à recruter des compagnons qui voulussent le seconder dans sa périlleuse entreprise. En général, on ne prenait pas au sérieux ses projets sur l'Orient. Ainsi, lorsqu'en 1616 le duc de Nevers alla se joindre aux princes mécontents, les pamphlets imprimés à cette occasion s'égayèrent au sujet de ses prétentions à la couronne de Byzance.

« Ce fut néanmoins, remarque avec raison M. Ber-

ger de Xivrey, à la suite de ces querelles de cour qui agitèrent les commencements du règne de Louis XIII, que le duc de Nevers se rencontra avec un personnage singulier qui, ranimant plus que jamais le projet grec, y donna un développement un instant assez large pour avoir appelé l'attention de l'Europe. »

Ce personnage était le fameux Père Joseph, surnommé un peu plus tard l'*éminence grise*, qui fut pendant longtemps le confident et le bras droit du cardinal de Richelieu.

Bien que l'évêque de Luçon ne siégeât pas encore dans le conseil, le Père Joseph avait déjà, en 1616, commencé son rôle politique. Cette année même il entra en relations étroites avec le duc de Nevers, qu'il vit alors à Loudun, pendant les conférences qui se tinrent dans cette ville pour l'accommodement du prince de Condé avec la cour. Bientôt il eut gagné toute la confiance du duc. D'après ses conseils, Charles de Gonzague établit, pour arriver à la réalisation du projet de conquête de la Turquie, un ordre chevaleresque de la *Milice chrétienne*, placée sous l'invocation de la Vierge dans sa Conception Immaculée. Un homme connu dans l'archéologie comme collecteur curieux d'antiquités, dans l'histoire littéraire comme traducteur aussi médiocre que fécond des auteurs anciens, dont les mémoires contiennent des notions très-exactes sur les contemporains, principalement sur la maison de Nevers (il en était un des clients les plus intimes), l'abbé de Marolles dit, au sujet de la fondation de cet ordre de la Milice Chrétienne par le duc de Nevers : « Le père Joseph, capuchin, en fut le

« grand promoteur. Il avait aussi suggéré à ce prince « généreux de faire équiper des vaisseaux pour embar- « quer des chevaliers de sa milice, et aller au secours « des chrétiens opprimez sous la domination du Turc, « et particulièrement de ceux qui sont en la Morée, « qu'il espéroit attirer dans les intérests de son entre- « prise par une révolte considérable [1]. »

En 1617, le capucin homme d'état se rendit à Rome pour demander au Pape l'approbation du nouveau projet. A peine revenu de Rome, il partit pour Madrid, toujours pour des négociations analogues. Mais, s'il faut en croire l'auteur du *Véritable Père Joseph*, pamphlet que l'on ne saurait du reste lire qu'avec une assez grande défiance, ce motif n'était qu'apparent. D'après ce que raconte cet auteur, que les critiques s'accordent à considérer comme l'abbé Richard, la grande impulsion donnée alors par le Père Joseph à l'entreprise du duc de Nevers fut une intrigue politique de l'évêque de Luçon, qui, préparant déjà son entrée à la tête des affaires et voulant connaître à fond la situation et les forces de la maison d'Autriche, saisit l'occasion du projet de croisade, afin de pouvoir, sous ce prétexte pieux, envoyer en Espagne un homme à lui, parfaitement placé pour voir bien des choses que l'on aurait cachées à un ambassadeur [2]. L'agent envoyé par Charles de Gonzague à Madrid afin d'y traiter de la guerre contre les Turcs et du secours à fournir aux chrétiens du

1. *Mémoires de Michel de Marolles, abbé de Villecoin*, p. 56.

2. *Le véritable père Josef, capucin, nommé au cardinalat*, p. 120 et 124.

Levant, n'aurait donc été au fond qu'un explorateur secret pour le compte de Richelieu.

Toujours est-il que les préparatifs du duc de Nevers devenaient chaque jour plus sérieux et plus actifs. « Son zèle et son grand cœur, dit l'abbé de Marolles, « ne lui permettoient pas de désespérer d'une entre- « prise si hardie, adjoutant d'ailleurs beaucoup de « créance aux révélations du Père capuchin, qui l'as- « suroit qu'il falloit se promettre toutes choses d'un si « grand et si pieux dessein, et que Dieu feroit des mi- « racles, s'il en était besoin, pour le faire réussir. Cinq « vaisseaux furent donc bastis et frétez de tout point « aux dépens de M. de Nevers, qui n'y voulut rien « épargner, et receurent en la cérémonie de leur bap- « tesme, s'il faut user de ce terme, les noms de *Saint-* « *Michel*, de *Saint-Basile*, de *la Vierge*, de *Saint-Fran-* « *çois* et de *Saint-Charles* [1]. »

Cinq gros vaisseaux, c'était une force très-considérable dans ce temps où la marine militaire de presque toutes les nations se réduisait pour ainsi dire à rien. Le roi de France, particulièrement, n'en possédait pas autant. Aussi commença-t-on partout à attacher une sérieuse importance aux projets de campagne du duc de Nevers. Des agents furent envoyés « pour recognoistre et avancer l'affaire du Levant, » en Espagne, Pologne, Allemagne, Italie et Grèce. Partout ils rencontrèrent un accueil favorable et une grande bienveillance pour les

1. Les manuscrits nos 9545, 9546 et 9547 contiennent de grands détails sur l'achat et l'équipement de ces vaisseaux.

projets de leur maître. Cependant trois gouvernements se montrèrent seuls prêts à fournir dès le début le secours de leurs armes à l'héritier des Paléologues; ce furent d'abord la cour pontificale, puis celle de Madrid et enfin la grande maîtrise de l'Ordre de Malte. Le Pape promit 300,000 livres pour l'entreprise, le roi d'Espagne 600,000, tandis que le duc de Nevers devait en fournir 200,000 sur sa fortune personnelle, et ses amis 100,000. En outre, le Souverain Pontife s'engagea à joindre à la petite escadre de Charles de Gonzague dix galères équipées, portant chacune 200 hommes. Le roi d'Espagne annonça qu'il en enverrait vingt, tirées des ports de Naples et de la Sicile ; enfin, l'Ordre de Malte promit six galères. Tout cela devait former un total de 36 bâtiments et de 7,200 hommes, sans compter les vaisseaux et les troupes du duc de Nevers. On espérait aussi entraîner dans la ligue la Seigneurie de Gênes, dont on eût voulu tirer un contingent de six galères et de 1,200 hommes, à joindre à ce que nous venons d'énumérer.

Une fois assuré du concours de quelques-unes des puissances chrétiennes de l'Occident, on reprit activement les relations avec les rayas de la Turquie, relations qui depuis 1614 avaient été moins fréquentes. C'était toujours avec les Mainotes que le duc de Nevers entretenait la correspondance la plus suivie. Ce fut sur leur pays que l'on décida que serait dirigée l'expédition. Un soulèvement général de la Morée devait être la conséquence immédiate de son débarquement. Mais pour que les Turcs, attaqués de plusieurs côtés à la fois,

n'eussent pas le moyen d'envoyer aussitôt la masse de leurs forces contre la Morée, on résolut que des mouvements éclateraient en même temps dans les autres provinces. Chariton, archevêque de Durazzo, toujours plein d'un zèle ardent pour l'entreprise, réveilla les dispositions des Albanais et des Monténégrins. Il fit entrer dans le complot l'archevêque d'Arta, qui promit de soulever toute l'Épire, ainsi que la Roumélie. Denys Rhallis Paléologue, archevêque de Ternovo, noua les fils d'une conjuration dans la Bulgarie, dont il était métropolite. Partout on reçut l'ordre de se tenir prêt à agir dans peu de temps.

En 1618, les intentions du duc de Nevers n'étaient plus un mystère pour personne. Au mois de mars de cette année il perdit sa femme, et l'éloge funèbre qu'il fit composer et publier à cette occasion par Hilarion de Coste se termine par la prosopopée suivante, qui montre combien on se croyait à la veille de tenter la fortune de cette expédition :

« Priez Dieu qu'il conserve le duc votre époux en la « succession et l'héritage des Paléologues que ses ad- « versaires luy disputent, et qu'il verse sur luy et sur « vos enfants toutes sortes de bénédictions et de pros- « péritez, afin que, paisibles en leurs estats, ils aillent « chercher des palmes et des lauriers dans la Grèce... « et qu'ils abattent le croissant turquesque, pour y re- « mettre les aigles des Paléologues et la croix du Sau- « veur et celle des Gonzague[1]. »

1. Hilarion de Coste, *les Eloges et Vies des reines, princesses, dames et damoiselles illustres*, p. 141.

A l'automne de la même année, le duc de Nevers envoya dans le Magne un de ses gentilshommes, M. de Chateaurenaud, distribuer son portrait à ses partisans et prendre les dernières mesures pour l'insurrection projetée. Le gentilhomme français était accompagné d'un primat du Magne nommé Pierre de Médicis, qui était venu se mettre personnellement en rapport avec le prince que ses compatriotes considéraient comme leur souverain légitime. Ce personnage se rattachait, bien que né en Grèce, à l'illustre famille florentine dont il portait le nom. Une branche de la famille des Médicis de Florence était, en effet, venue s'établir à Athènes sous les ducs de la maison d'Acciaiuoli, leurs parents. Après la prise d'Athènes par les Turcs, cette famille s'était réfugiée dans le Magne, et plus tard les membres s'en étaient fait reconnaître à Florence par le duc Cosme de Médicis, en qualité de parents[1].

L'arrivée de ces deux agents dans le Magne y produisit la plus grande sensation. Les chefs des vingt-cinq villages indépendants de cette âpre contrée rédigèrent et signèrent une adresse « au très-haut seigneur duc de Nevers, Paléologue[2]. » Parmi les signatures qui la revêtent on voit figurer, au milieu de noms aujourd'hui obscurs ou éteints, ceux de toutes les familles considérables et anciennes du pays, les Condostavlos, les Stephanopolis, les Phocas, les Mélissène, les Mé-

1. Buchon, *Nouvelles recherches sur la Morée*, t. I, p. 276.

2. Cette lettre existe dans le manuscrit n° 9525, f° 110. — Elle a été publiée *in extenso* par Buchon, *Nouvelles recherches sur la Morée*, t. I, p. 272-274.

dicis. Les archevêques de Lacédémone et de Malvoisie adressèrent aussi, par la même occasion, à l'héritier des Paléologues des lettres où ils protestaient de leur dévouement. Chateaurenaud gagna ensuite Vienne, où l'archevêque de Ternovo lui remit une lettre latine, signée en grec, pour Charles de Gonzague, dans laquelle il lui rappelait la gloire de leur commune origine, lui parlait du plaisir qu'il avait eu à recevoir son envoyé, et l'encourageait vivement à restaurer l'Église grecque [1].

En même temps un autre émissaire, nommé Jean Cler, parcourait l'Épire et l'Albanie, et se mettait particulièrement en relations avec les archevêques de Durazzo, d'Arta et de Jannina. A son retour, l'archevêque Chariton l'accompagna ; il visita d'abord le Pape, puis le duc de Nevers, pour les assurer des bonnes dispositions des peuples soumis à sa juridiction religieuse, portant en même temps des lettres des archevêques d'Arta et de Jannina au Souverain Pontife Paul V et à Charles de Gonzague, dans lesquelles étaient exposées toutes les chances favorables de l'entreprise contre les Turcs [2].

Ce qui semblait vers le même temps augmenter beaucoup les chances de l'aventure que le duc de Nevers voulait courir, était la rupture presque complète qui

1. Elle est dans le même manuscrit, f° 85. — La suscription et la signature en ont seulement été publiés jusqu'ici.

2. Les lettres au Pape sont dans le même manuscrit, f° 71. Elles ont été publiées par Buchon, t. I, p. 289.

Les lettres au duc de Nevers sont aussi dans le manuscrit n° 9525, f° 111.

venait de se produire dans les relations de la France avec la Turquie. Au Sultan Ahmed Ier avait succédé, en 1617, son frère Moustafa, prince imbécile, au nom duquel le pouvoir était exercé par les oulémas. Presque aussitôt après l'avénement de Moustafa, de graves insultes avaient été faites à l'ambassade de France. Un seigneur polonais, qui était enfermé aux Sept-Tours, s'étant échappé de sa prison par le secours d'un secrétaire d'Achille de Harlay, baron de Sancy, représentant du roi Louis XIII, le grand-vizir accusa toute l'ambassade française d'avoir favorisé cette fuite : il fit arrêter violemment l'ambassadeur et ses gens, mit ses secrétaires à la torture et l'envoya lui-même aux Sept-Tours. « Tu n'es pas le premier ambassadeur, lui dit-il, qui ait « été logé dans nos prisons, mais tu seras le premier à « qui on aura donné la géhenne. » Ce ne fut qu'au bout de quatre mois que l'on obtint la délivrance de Sancy, et cela encore moyennant une rançon de 15.000 piastres, en laissant en otages les gens de l'ambassade. Telles étaient les conditions que l'orgueil ottoman imposait au représentant de la France, « sa plus ancienne alliée. » Après trois mois de règne, Moustafa était déposé par une révolte des janissaires et remplacé par son neveu Othman, fils d'Ahmed, enfant de quatorze ans ; le grand-vizir était étranglé. Bien qu'Othman, en montant sur le trône, eût essayé de réparer la faute commise au nom de son prédécesseur et eût envoyé à Paris un tschaousch avec des lettres d'excuse signées de lui, du grand-vizir et du kapoudan-pacha, pour assurer au roi de France qu'à l'avenir son ambassadeur se-

rait honoré et respecté comme par le passé. Sancy n'en avait pas moins été rappelé. La France se trouvait donc sans représentant à Constantinople, et on pouvait croire que, malgré les excuses d'Othman, Louis XIII voudrait tirer une vengeance éclatante des injures faites à son envoyé.

Le bruit d'une guerre prochaine contre les Turcs était général à la cour. Les écrivains au service du Roi en parlaient tous. Baudier, historiographe de France, disait à Louis XIII dans la dédicace de son *Histoire générale du sérail et de la cour de l'empereur des Turcs :* « Vos « ancêtres ont autrefois dissipé et détourné vaillamment « un effroyable déluge d'infidèles qui menaçoient la « chrétienté d'un naufrage universel; et l'on espère de « votre royale valeur, qu'après avoir heureusement « acquis le nom de Juste en assurant et polissant vostre « état, elle vous ira faire recevoir, aux régions les plus « voisines du lever du soleil, celui de conquérant et de « libérateur de la chrétienté. » Savary de Brèves, ancien ambassadeur de la France à Stamboul, grand partisan pendant un temps de l'alliance ottomane, écrivait à la même époque un *Discours abrégé des assurés moyens d'anéantir et de ruiner la monarchie des princes ottomans.* Il y proposait de former une coalition des états chrétiens, la puissance des Turcs ne venant que de leur désunion, et de soulever les populations de l'Albanie, de la Grèce, de l'Égypte et de la Syrie.

Malgré ces dispositions plus ou moins arrêtées de la cour, l'ordre de la *Milice chrétienne*, que Charles de Gonzague et le Père Joseph avaient entrepris d'établir,

trouvait peu d'adhérents dans la noblesse française. Les clients mêmes du duc de Nevers s'excusaient souvent de n'y pas entrer. On lit sur le recrutement de cet ordre de chevalerie dans les Mémoires de l'abbé de Marolles : « Quelques seigneurs et gentilshommes s'en « trouvèrent honorez; mais cela ne dura pas long- « temps : ce que d'autres ayant bien prévu, ne jugèrent « pas à propos de s'y engager sans un exprès comman- « dement du Roy. Tant y a, que M. de Marolles en fut « dispensé, mais mon frère eut l'honneur de le rece « voir. »

Cependant le jour de la Toussaint de l'année 1619, une imposante cérémonie religieuse et militaire fut célébrée à Nevers dans la cathédrale. Le Père Joseph y figura en qualité de commissaire du Pape, y prêcha et reçut le serment des nouveaux croisés, car c'était le titre que l'on avait décidément pris. En même temps, dans tout le duché de Nevers, on faisait des quêtes pour la croisade. De là Charles de Gonzague se rendit à Olmütz, où une cérémonie semblale eut lieu dans le couvent des capucins. Deux seigneurs allemands et un seigneur italien s'y croisèrent; d'autres seigneurs étrangers, parmi lesquels furent le comte Radziwill, le duc de Saxe-Lauwembourg et le comte de Bouchain, prirent la croix à Vienne, en Autriche.

On était donc à la veille de l'exécution : quelque temps encore et les nouveaux croisés allaient partir, bien qu'en petit nombre, donner à l'Orient de nouveaux exemples de la valeur française; peut-être arracher quelques provinces à la domination musulmane, sinon

renverser le trône des descendants d'Othman. Slaves, Grecs, Albanais, tous les chrétiens de la Turquie attendaient leur arrivée, « comme les Hébreux celle du Messie[1]; » mais un événement imprévu réduisit tous ces beaux projets au néant. Nous avons parlé un peu plus haut des gros vaisseaux que le duc de Nevers avait armés pour porter son expédition : « le malheur voulut, « dit l'abbé de Marolles, qu'ils fussent tous brûlez, et « que toute cette dépense fût abymée dans les eaux ou « dévorée par les flammes. »

Quelle fut la cause de ce désastre? Nous l'ignorons, mais une fois cette force navale anéantie, le projet du duc de Nevers cessa d'être pris au sérieux par l'Europe, et les populations chrétiennes de l'Orient durent remettre à une autre époque leurs espérances de liberté. Charles de Gonzague essaya bien encore pendant quelques années de renouer une nouvelle conspiration en Turquie, mais tout ce qu'il tenta dès lors ne fut plus que dans le domaine des chimères. En 1624 il pensait encore à son ordre de la *Milice chrétienne*, et il projetait de l'établir dans une île à l'instar de l'Ordre de Malte; il avait même jeté les yeux pour cet objet sur Sainte-Maure, une des Iles Ioniennes, pour se tenir également à portée de l'Albanie et de la Morée. Mais il n'avait déjà plus pour confident de ses pensées qu'un intrigant nommé Gaspard Bénemérin, qui se faisait passer pour infant de Fez, et encore ce personnage lui écrivait de se hâter de faire enfin quelque chose pour ne pas tomber

1. *Como aspeta Hebrei el Mesia ch'e'l Dio*, expression d'une lettre de l'évêque du Magne au duc de Nevers.

entièrement dans le ridicule. Bientôt après il n'était plus question de rien.

Nous nous sommes étendu plus longuement peut-être qu'il ne fallait sur cette entreprise, avortée avant d'avoir même été tentée. Mais il y a, croyons-nous, quelque chose de curieux dans ce dernier réveil de l'esprit des croisades, inspiré par la réaction catholique qui suivit les premiers succès du protestantisme et qui brilla d'un si vif éclat dans notre pays pendant la première moitié du XVIIe siècle. D'ailleurs il est un point de vue sous lequel toute cette histoire nous frappe et nous paraît contenir un important enseignement.

Dans les pièces émanées de tant de sources diverses, qui se rapportent à la tentative d'insurrection préparée par le duc de Nevers, on ne voit percer la trace d'aucune distinction, d'aucune division intestine entre grecs et catholiques parmi les chrétiens soumis au sceptre du Padischah. Toute discorde religieuse semble avoir cessé. Personne, ni chez les Grecs ni chez les Slaves, ne paraît éprouver un instant d'hésitation ou de répugnance à proclamer un prince catholique et latin. De l'une ou de l'autre communion, tout ce qui croit en Jésus crucifié et qui courbe la tête sous le joug musulman s'apprête à combattre d'un même effort l'oppresseur commun. Les tribus catholiques de la Haute-Albanie, Mirdites, Clementi, Koutchi, siégent dans une même assemblée avec les *orthodoxes* du Tsernogore, dont ils étaient auparavant et dont ils furent de nouveau, peu de temps après, séparés par des querelles religieuses et politiques si profondes: ils doivent opérer simultanément et dans le

même but contre les Ottomans. L'archevêque catholique latin de Durazzo est à la tête de ce mouvement, et son influence s'étend sans distinction sur toutes les populations d'alentour, catholiques et schismatiques, albanaises, slaves et helléniques. Les archevêques *grecs* d'Arta et de Jannina, ainsi que tous leurs suffragants, sont avec lui dans d'étroites relations; lorsqu'il part pour aller en Italie, ces deux prélats lui remettent pour le Souverain Pontife de Rome des lettres où ils expriment la soumission la plus filiale [1]. Dans la Morée les faits ont le même caractère.

Il est facile de faire des observations analogues dans toutes les provinces slaves ou grecques de la Turquie, lorsqu'on en étudie la situation pendant le XVIe siècle et dans la première moitié du XVIIe. Jamais, peut-être, la réunion des deux Églises d'Occident et d'Orient, ce but que tous les efforts des véritables chrétiens doivent poursuivre, ne fut plus près d'être accomplie. En fait la réunion existait presque partout. Sous la persécution commune, les préjugés, les dissensions séculaires s'étaient effacés. C'est la même foi que l'on défendait contre les sectateurs de Mahomet et pour laquelle on souffrait : comment fût-on resté divisés?

Cependant bien peu de temps après toutes les vieilles querelles commencèrent à renaître, les préjugés revinrent plus violents que jamais, et la scission entre les deux communions alla en se prononçant de plus en plus jusqu'à nos jours.

1. Voyez le texte de ces lettres au n° X des *Pièces justificatives*.

A quoi tint ce funeste résultat ? Il faut le reconnaître, quoique cet aveu doive nous coûter, à la politique suivie par la France dans le Levant, à la protection exclusive donnée aux catholiques latins et à la position exceptionnelle qui leur fut faite par les soins de nos ambassadeurs.

Lorsque François Ier s'allia avec le Sultan Soliman et profita de cette alliance pour intervenir en faveur des chrétiens de la Turquie et du libre exercice de leur religion, il parla seulement des *chrétiens*, sans distinguer entre catholiques et schismatiques Les expressions de la réponse de Soliman à ses demandes en contiennent la preuve manifeste. Rien d'autre, non plus, ne fut compris dans les Capitulations obtenues en 1604 par la mission de Savary de Brèves. Seuls les missionnaires français étaient protégés d'une manière spéciale, mais cela, non comme missionnaires catholiques, seulement comme nationaux français. La possession des sanctuaires de la Terre-Sainte était aussi revendiquée par la France, mais comme celle de propriétés françaises remontant au temps des Croisades, et non par prétention de créer une situation particulière aux catholiques du Levant. Aussi les Grecs étaient-ils admis alors sans difficulté à célébrer les saints mystères et à prier dans les différents sanctuaires dont la garde était confiée aux religieux français.

La politique première de la France à l'égard des diverses communions chrétiennes dans la Turquie est fort bien exposée dans le passage suivant du *Discours sur l'alliance qu'a le Roi avec le Grand-Seigneur, et de*

l'utilité qu'elle apporte à la chrétienté, écrit par Savary de Brèves au retour de sa mission.

« Outre ces pressantes considérations, la conserva-
« tion du nom chrétien et de la religion catholique dans
« leur pays sera jugée très-importante, puisque l'on en
« peut espérer l'augmentation par le temps, au dom-
« mage et à la ruine entière de la secte mahométane;
« car, sous prétexte de notre considération, et pour
« donner quelque chose à notre amitié, le Grand-Sei-
« gneur permet qu'il y ait six ou sept monastères dans
« la ville et faubourgs de Constantinople..., tellement,
« que Dieu y est servi avec le même culte et presque
« pareille liberté que l'on peut faire au milieu de la
« France; sans mettre en considération un nombre
« infini de chrétiens grecs et arméniens, lesquels, en
« leurs pressantes nécessités, lorsqu'ils se sentent op-
« pressés, n'ont recours plus assuré et ne cherchent
« autre protection que le nom puissant de nos rois, qui
« les met à couvert par le ministère de ses ambassa-
« deurs. »

Les premières querelles sérieuses qui vinrent rompre la bonne entente régnant dans l'Orient entre les diverses communions chrétiennes depuis au moins un siècle, éclatèrent à partir de 1630 sur le terrain si difficile de Jérusalem, où les religieux grecs et catholiques se trouvaient en présence et se disputaient la possession des lieux vénérés qui virent la naissance et la mort du Sauveur. Le commencement de ces querelles correspond à l'époque où les missions latines furent complétement organisées dans le Levant. En effet, les mis-

sionnaires qu'on y envoya étaient des hommes d'une admirable vertu, mais leur zèle était souvent peu prudent et peu éclairé. Au lieu de laisser les choses suivre leur mouvement naturel, qui promettait de si heureux résultats, ils voulurent les brusquer. Afin d'assurer l'union avec l'Église de Rome, ils voulurent établir partout le rit latin, qui répugne aux populations orientales et ne sera jamais parmi elles qu'une plante étrangère, sans racines et sans vie. Par là toutes les divisions religieuses, tous les anciens préjugés furent ravivés.

Cependant, dans le cours du XVIIe siècle, les discordes entre grecs et catholiques ne sortirent guère de Jérusalem ; ce qui fut plus tard la grande cause de division des deux populations n'existait pas encore ; la condition des membres de toutes les communions chrétiennes sous le sceptre ottoman était la même.

Ce fut seulement dans les Capitulations obtenues en 1673, au nom du roi Louis XIV, par M. de Nointel, que fut introduit un article qui donna naissance à une conduite toute différente de celle qu'on avait tenue jusque-là.

Cet article porte le n° 32 dans le recueil des Capitulations rédigé, en 1740, par le drogman Deval ; il se termine ainsi :

« Les évêques dépendent de la France, et les autres religieux qui professent la religion franque, *de quelque « nation ou espèce qu'ils soient*, lorqu'ils se tiendront « dans les bornes de leur état, ne seront point troublés « dans l'exercice de leurs fonctions, dans les endroits « de notre Empire où ils sont depuis longtemps. »

Ainsi tout le clergé catholique, même indigène, était assimilé aux missionnaires appartenant à la nation française. Ce qui avait été d'abord le privilége exclusif des sujets de la France devenait une condition générale de tous les prêtres latins, et établissait pour eux une situation toute différente de celle qui demeurait l'apanage du clergé grec.

Une fois entré dans cette voie, on y alla bien vite jusqu'à l'excès. Les priviléges concédés au clergé furent, par une interprétation excessive des Capitulations, étendus à tous les catholiques, de quelque condition qu'ils fussent. C'est à dater de l'ambassade de M. de Nointel que les représentants de la France commencèrent à réclamer et à obtenir à prix d'or des ministres de la Porte des *barats* ou lettres d'affranchissement qui assimilaient les rayas catholiques aux Francs pour les priviléges, ou bien encore à les inscrire de leur propre autorité sur les registres des protégés de la France.

De là est née la situation actuelle, où les catholiques, dans la plus grande partie de l'Orient, sauf dans l'Albanie et dans le Liban (les deux seules contrées où ils forment la masse du peuple), constituent une nation particulière et privilégiée sous l'ombre du drapeau des puissances européennes et surtout de la France, indifférente aux souffrances, aux intérêts et aux aspirations de liberté de leurs frères, les rayas schismatiques, qui sont cependant la véritable population nationale, celle à laquelle doit appartenir un jour la domination.

Nous ne contestons pas que la politique qui a produit

ces résultats n'ait été au XVIIe et au XVIIIe siècle commandée par les événemens, qu'elle n'ait même été habile pour l'extension de l'influence française, en multipliant ses sujets et ses clients; mais ce que l'on doit reconnaître en même temps, c'est qu'elle a été funeste au catholicisme. La condition particulière de sécurité faite aux catholiques dans les états de la Porte, tandis que les grecs demeuraient exposés à toutes les brutalités et à toutes les avanies que la barbarie musulmane pouvait inventer, a creusé plus profondément le fossé qui sépare les deux Églises.

Même au point de vue politique, cette tendance de la conduite des agents français, depuis le règne de Louis XIV, a eu un résultat déplorable. C'est elle qui a fait la force de la Russie en Orient. Si les rayas grecs avaient continué à trouver dans la France la même protection que par le passé; si la situation avait été semblable pour tous les chrétiens, les dissidents du Levant n'auraient pas songé à se jeter dans les bras du tsar, dans lequel ils voyaient, non un maître futur, mais un libérateur.

Ce qui est certain, c'est que ces anciens errements, sous tous les rapports, ont fait leur temps. Il faut marcher dans une voie plus large. Aussi bien dans l'intérêt de l'influence française que dans celui du catholicisme, il faut rendre la condition de toutes les communions chrétiennes égale. Il ne faut plus que des priviléges particuliers s'attachent dans l'Orient à la profession de telle ou telle croyance. Le premier pas dans cette nouvelle voie a été fait par la France de la Restauration,

sous le règne et par l'impulsion personnelle d'un des princes les plus pieux et les plus ardemment catholiques qui aient ceint la couronne de Saint Louis, lorsqu'elle a soutenu les Grecs dans leur lutte contre les musulmans, sans s'inquiéter s'ils étaient catholiques ou schismatiques. C'est dans ce sens que l'on doit désormais agir.

La réunion des deux Églises, grecque et romaine, qui un instant a été prête à s'accomplir dans la persécution commune, ne peut maintenant se réaliser que dans la liberté commune. Quel respect veut-on, en effet, inspirer à l'Orient pour le catholicisme, tant que les Grecs pourront dire, comme ils le disent aujourd'hui à chaque conversion qu'obtiennent nos missionnaires, sans que nous ayons rien de solide à y répondre : « La conversion dont vous vous vantez n'est pas sincère; ce n'est pas la conviction qui l'a produite, mais le désir de profiter des priviléges attachés à la qualité de catholique et à la protection de la France. » Il est nécessaire qu'un semblable langage n'ait plus de raison d'être. Il faut aussi, si l'on veut que les catholiques aient quelque influence en Orient lorsque le jour de l'affranchissement des races chrétiennes sera venu, que l'on ne puisse pas leur jeter à la face le reproche que les habitants de la Grèce libre adressent souvent à leurs compatriotes les catholiques de Syra, par allusion à la condition privilégiée dont ils jouissaient avant 1821 et à leur indifférence au milieu des péripéties de la grande lutte nationale : « Vous n'étiez point à la peine, vous ne devez pas être à l'honneur. »

CHAPITRE IV

SUZERAINETÉ TURQUE

La Porte avait été instruite des complots qui s'étaient ourdis parmi les populations chrétiennes à l'instigation de Charles de Gonzague, mais elle s'était gardée d'agir, de peur de pousser les choses à l'extrême, tant quelle avait eu la crainte de le voir débarquer à la tête d'une armée recrutée en Occident et rallier autour de lui tous les rayas de l'empire. Lorsqu'elle vit que tous les projets du duc de Nevers s'étaient évanouis en fumée, elle résolut de châtier sévèrement les rebelles qui avaient osé rêver d'anéantir la puissance des descendants d'Othman.

Ce fut contre les Monténégrins que se dirigea le premier effort des musulmans.

En 1623, trois ans après l'incendie des vaisseaux de Charles de Gonzague, Soliman, pacha de Scutari, en-

tra en campagne avec une très-forte armée pour frapper un coup décisif et en finir avec ces quelques milliers d'hommes qui, à l'abri de leurs rochers, se raillaient de l'orgueil et de la puissance turques. Les combats durèrent vingt jours, sans être interrompus autrement que par la nuit. Mais les Monténégrins à chaque journée perdaient des braves, dont la mort faisait dans leurs rangs des vides irréparables. Du côté des Turcs, au contraire, des troupes fraiches et reposées se présentaient sans relâche pour remplacer les bataillons décimés par la lutte. Soliman franchit ainsi successivement tous les obstacles, surmonta de vive force le col de Riéka, pénétra jusqu'à Tsettinié, pilla le couvent et l'église construits par Ivan le Noir, démantela le donjon qui dominait la bourgade où résidaient les vladikas, ravagea les campagnes voisines et obligea les habitants des vallées à payer le kharatch à la Sublime Porte comme des rayas subjugués [1].

Il partit enfin, laissant de fortes garnisons dans les districts où il était entré. Mais pendant son retour les tribus albanaises des Clementi et des Koutchi lui firent payer chèrement la joie de son triomphe. Accourues à l'appel désespéré des Monténégrins, elles accueillirent Soliman-Pacha dans les environs de Podgoritsa, et tombant à l'improviste sur son armée en marche, la mirent en pleine déroute. Cet événement ne fut cependant pas suffisant pour délivrer entièrement le Tsernogore. Les troupes laissées par le pacha de Scutari parvinrent à se

1. Cyprien Robert, t. I, p. 138.

maintenir dans le pays et continuèrent à lever le kharatch. Le produit de cette humiliante capitation, pour insulter encore plus cruellement les fiers montagnards, fut appliqué à payer les frais de chaussure des femmes du harem impérial : souvenir que les Monténégrins ne rappellent pas encore aujourd'hui sans en frémir d'indignation.

Ceci se passait sous le vladika Roufim II.

Pendant que le gouverneur de Scutari réduisait ainsi à l'obéissance une partie de la population tsernogortse, le pacha d'Ipek, uni au moudir de Goussinié, attaquait leurs alliés schkypétars les Clémenti. Repoussé, il implora de la Porte les moyens d'écraser les montagnards des bords du Zem. L'année suivante, en 1624, la crainte qu'inspiraient les Monténégrins étant calmée, un ordre de Constantinople fit marcher simultanément contre les Clémenti les pachas de Scutari et d'Ipek, ainsi que le vizir de Bosnie, à la tête d'une armée de 30,000 hommes. Les troupes ottomanes se rassemblèrent auprès de Scutari et s'avancèrent en remontant la vallée du Zem. Feignant, par une ruse de guerre, d'être épouvantés à la vue du nombre de leurs ennemis, les montagnards de cette intrépide tribu prirent la fuite et attirèrent les Turcs jusqu'à un endroit appelé Jamara, où se réunissent les deux branches du Zem et où l'armée du Sultan se trouva tout à coup arrêtée par un pont que les Clémenti avaient coupé.

Les Ottomans, voyant fuir leur ennemi, se persuadèrent que s'ils l'atteignaient la victoire leur serait facile, et résolurent de passer immédiatement la ri-

vière à gué, pour s'engager de l'autre côté dans les défilés qui donnaient accès aux villages des Clémenti. C'était le moment que les montagnards attendaient. Ils firent aussitôt volte-face et entamèrent un combat à l'entrée des défilés, tandis qu'une troupe des leurs passait à son tour la rivière un peu plus bas et venait tomber sur l'arrière-garde turque. Pris en tête et en queue, culbutés des deux côtés vers la rivière, écrasés par les quartiers de roches que les femmes et les vieillards, postés sur des escarpements à pic, faisaient rouler sur eux, les musulmans se débandèrent bien vite et se sauvèrent à toutes jambes pendant plusieurs lieues, laissant 6,000 morts sur le champ de bataille. Le vizir de Bosnie avait donné le premier l'exemple de la fuite. Quant aux Clémenti, leur perte avait été presque nulle. Les traditions du pays prétendent même qu'ils n'avaient eu que 900 hommes engagés dans ce combat, avec un certain nombre de femmes, de vieillards et d'enfants.

Mais ils comprenaient bien que leurs adversaires ne laisseraient pas cette défaite impunie et que, quant à eux, privés de leurs alliés slaves rendus hors d'état d'agir par les garnisons turques laissées sur le territoire du Tsernogore, ils n'étaient pas en force pour arrêter longtemps les armées de la Turquie dans les vallées. Ils profitèrent donc activement des instants de répit qui leur étaient laissés, pour acheter des munitions et pour préparer des lieux de refuge assurés contre toute attaque à leurs femmes, à leurs enfants et à leurs richesses. Ils choisirent pour cet objet d'immenses grottes situées au sommet de montagnes inaccessibles

et auxquelles on n'arrivait que par des échelles faites de morceaux de bois enfoncés dans les fentes du rocher. On montre encore aujourd'hui ces cavernes aux bien rares voyageurs qui parcourent le pays.

Deux ou trois ans après la bataille que nous avons racontée, Arvat, pacha de Scutari, successeur de Soliman, conduisit contre les Clémenti des troupes nombreuses composées de Turcs Osmanlis et d'Albanais musulmans de la Toskharie ou Albanie moyenne. Les guerriers montagnards vinrent à leur rencontre à l'entrée de la vallée du Zem; mais ils furent culbutés et l'ennemi pénétra jusqu'au pont de Jamara. Là, le général ottoman, instruit par l'exemple du vizir de Bosnie et désirant assurer une base à ses opérations dans l'intérieur du pays, établit un camp retranché. Il tenta ensuite de pénétrer dans le massif des montagnes et fut à plusieurs reprises repoussé avec des pertes énormes. Ces échecs ne le découragèrent pas, et, sûr de maintenir ses communications avec Scutari et avec Podgoritsa, d'où il tirait des vivres et des renforts, il prit la résolution de faire passer l'hiver à ses troupes dans le camp sur la rive gauche du Zem.

Au printemps il reprit l'offensive. Le groupe de montagnes ou les Clémenti s'étaient réfugiés forme un triangle compris entre les deux branches du Zem, dont le sommet est au pont de Jamara et dont la base s'étend de Seltse au nord à Voukli vers l'est, le long du mont Ponik. L'armée d'Arvat-Pacha, partant de Jamara, devait donc suivre les deux côtés de ce triangle, ayant un de ses flancs appuyé à une rivière rapide et profonde

et l'autre à une montagne escarpée. C'est de cette manière qu'elle opéra, divisée en deux colonnes, qui se dirigeaient, l'une sur Voukli, l'autre sur Seltse, les deux principaux villages des Clémenti. De chaque côté elle trouva les montagnards qui l'attendaient de pied ferme, et les deux divisions de l'armée turque, ne pouvant pas se soutenir l'une l'autre, furent toutes deux battues. Après des affaires où de part et d'autre on déploya le plus grand courage, elles durent se replier avec des pertes énormes sur leur premier campement.

Changeant alors de tactique, Arvat-Pacha simula une attaque sur Seltse pour occuper de ce côté la masse des Clémenti, puis, saisissant le moment favorable, il aborda de front la montagne et dirigea la plus grande partie de ses forces sur Voukli. Ce ne fut pas sans rencontrer encore une vive résistance et sans laisser sur sa route un grand nombre de morts et de blessés qu'il parvint à ce village, où il ne trouva plus que quelques vieillards. Le reste des habitants l'avaient abandonné.

Dès que la nouvelle de cet événement fut connue, la résistance des Clémenti dans les vallées cessa aussitôt et la seconde division turque pénétra jusqu'à Seltse. Le village était désert; mais un peu au-dessus, 200 personnes, femmes, enfants et vieillards, s'étaient réfugiées dans une grotte placée au flanc d'un rocher, à plusieurs centaines de pieds d'élévation, où l'on ne parvenait qu'au moyen d'une série d'échelles successives. Les musulmans tentèrent d'y entrer de vive force. Ceux qui avaient commencé l'escalade furent renversés par de grosses pierres que les femmes renfermées dans

la grotte faisaient rouler sur eux. Alors le siége fut changé en blocus, mais tous ceux qui s'étaient réfugiés en cet endroit préférèrent mourir plutôt que de se rendre prisonniers des Turcs.

La masse de la population était parvenue à se retirer sur un plateau appelé du nom slave de *Samograd*, entre les monts Caloyer et Disnik, véritable forteresse naturelle où l'on ne peut arriver que par un défilé dont dix hommes résolus suffisent pour défendre l'entrée contre toute une armée, si nombreuse qu'elle soit. Ce plateau est fort étendu et contient un bois, des prairies, une vaste grotte d'où sort une source abondante. Les Turcs n'essayèrent pas de le forcer, mais établirent tout autour une chaîne de postes militaires et comptèrent sur la famine pour réduire les Clémenti à la soumission [1].

Ceux-ci restèrent plusieurs années sans céder. Mais à la fin leurs provisions s'épuisèrent; leurs bestiaux furent tous dévorés; ils en vinrent à se nourrir d'herbes sauvages et de l'écorce des arbres. Malgré tant de souffrances ils résistaient encore en 1638, lorsque le Sultan Mourad IV, débarrassé de la guerre avec la Perse après la prise de Bagdad, chargea d'en finir avec eux Doudjé-Pacha, ancien bostandji-bachi, nommé gouverneur de la Bosnie.

L'historien turc Naïma donne de curieux détails sur cette campagne. Il décrit ainsi les Clémenti : « Ce sont des espèces de sauvages, sans organisation et sans discipline, qui ont pour toutes armes des lances et des fron-

1. Hecquart, *Description de la Haute-Albanie*, p. 185-189

des; leurs pieds sont garnis de crampons, et des lames de coutelas brillent à leur ceinture; ils sont habitués à gravir les rochers les plus escarpés, et à descendre sans crainte au fond de précipices où aucun autre mortel n'arriverait vivant : ils ont la légèreté du chamois, et vivent dans des cavernes dont l'entrée est gardée par des sentinelles armées de fusils. »

L'expédition de Doudjé-Pacha s'ouvrit au cœur de l'hiver. Les courageux montagnards, bien qu'affaiblis par la famine et manquant de munitions, opposèrent une défense désespérée. Ils faisaient rouler d'énormes quartiers de roches du haut des montagnes sur l'armée turque. La mort de leur knèze Vokodoud, tué dans un combat, et quelques jours après celle du voïvode Hotasch, que le Pacha surprit lui-même en escaladant à l'aide de crampons un pic inaccessible, priva les Clémenti de leurs meilleurs chefs et détermina leur soumission[1].

Les principaux de la tribu furent décapités, et leurs têtes envoyées à Constantinople, Naïma raconte même à ce sujet l'anecdote suivante. Les Clémenti avaient à cette époque la coutume de séparer leur chevelure en quatre tresses, attachées par des chaînes d'argent autour des oreilles et du cou ; symbole tiré des quatre cimes de leur montagne. Doudjé envoya à la Porte les têtes de ses victimes avec leurs chaînes d'argent et leurs pendants d'oreilles. Le Sultan Mourad ayant été les voir exposées, s'adressa aux grands de sa cour,

1. De Hammer, t. IX, p. 364-369 de la traduction française.

parmi lesquels se trouvaient plusieurs Albanais, et leur dit, par une plaisanterie où se peignait la férocité de sa nature : « Voyez comme Doudje a bien paré les têtes « de mes sujets d'Albanie[1]. »

Quant aux autres survivants, les Turcs leur accordèrent la vie sauve, mais les déportèrent, partie dans la Slavonie, où ils habitent encore, partie dans la Macédoine auprès de Serrès, partie enfin dans les environs de Pirischtina, entre les montagnes de Lap et de Galap. Ce fut dans ce dernier endroit que l'on interna la plus grande fraction de la tribu.

Cependant, après sept ans d'exil, les Clémenti établis auprès de Pirischtina ne pouvant pas supporter plus longtemps la vie loin de leurs montagnes natales, résolurent de s'y rétablir par la force. Emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, ils se mirent en route au travers de mille obstacles. Arrivés entre Goussinié et Plava, ils trouvèrent les Turcs en grand nombre, prêts à leur disputer le passage. Un combat acharné fut livré au lieu nommé *Vlakanitsa* : le résultat en fut une défaite complète des musulmans. Les intrépides montagards catholiques rentrèrent alors sur leur ancien territoire, où l'on n'osa pas les attaquer depuis lors. Pour assurer, d'ailleurs, leur position sur le sol qu'ils avaient reconquis, ils entrèrent dans la grande confédération des *phars* ou tribus des Malisors, et de cette façon leurs liens avec les Tsernogortses se se trouvèrent rompus[2].

1. Namo, t. II, p. 674 de l'édition de Constantinople, 1734.
2. Hecquard, p. 190.

Les habitants de la Montagne-Noire, par suite de l'état de vasselage où les avait réduits l'expédition de Soliman-Pacha, s'étaient vus forcés de demeurer simples spectateurs de ce drame héroïque, dont les protagonistes étaient leurs anciens alliés. Les *plèmes* des portions les plus escarpées étaient toujours insoumis comme par le passé, mais ils étaient dans un état d'impuissance presque absolue, et les habitants des vallées continuaient d'être soumis à la loi humiliante du karatch.

Au bout de soixante ans, le mouvement de résistance s'étendit de nouveau à tout le Monténégro, par suite du contre-coup de la délivrance de Vienne par Sobiesky et de la victoire des Impériaux à Mohatch, qui avaient réveillé toutes les espérances, depuis longtemps éteintes, des chrétiens du Levant. En 1687, les Vénitiens s'adressèrent au vladika Vissarion pour lui demander d'opérer avec ses montagnards une diversion qui, occupant une partie des troupes turques sur une autre point, favorisât l'expédition de Morosini contre le Péloponèse. Un traité d'alliance fut conclu entre la puissante République et la petite peuplade montagnarde. Le gouvernadour Voutcheta Bogdanovitj, ayant pris le commandement des troupes, battit auprès de Mokrina le pacha Topal-Osman, tandis qu'un autre corps de Tsernogortses dispersait à l'entrée des défilés les soldats de Soliman-Bagailia, vizir de Scutari, et qu'un troisième coopérait à la prise de Castel-Novo par les soldats de Saint-Marc. La république vénitienne, en reconnaissance de ce concours, décerna des médailles d'or et des pensions viagères à ceux des Monténégrins qui

s'étaient le plus distingués dans ces deux affaires [1].

Mais elle se borna là, et, l'année suivante, ses auxiliaires de la veille réclamèrent vainement d'elle le secours qu'ils lui avaient si efficament prêté. Quoique abandonnés, ils surent faire face au danger et remporter la victoire. Après une campagne de huit jours seulement, les Ottomans furent rejetés en désordre à la suite d'une bataille livrée au pied du mont Vertielki [2].

Le Monténégro fut sauvé cette fois encore, mais il souffrit beaucoup, malgré la courte durée de l'invasion. En effet, tandis que l'on se battait au mont Vertielki, une colonne ottomane avait pénétré par Tchévo jusqu'à Tsettinié. Les moines se trouvaient seuls dans leur couvent. Désespérant de résister aux forces ennemies et ne voulant pas tomber vivants dans les mains des infidèles, il se firent sauter. La splendide construction d'Ivan le Noir fut entièrement détruite par l'explosion [3]. En apprenant l'approche des Turcs, les moines avaient jeté dans le grand puits qui se voit encore auprès de l'entrée du nouveau couvent toutes les richesses en vases et ornements sacrés accumulées depuis plusieurs siècles dans le trésor de leur monastère. Il y a quelques années, sous le prince Daniel, on y exécuta des sondages et on retira de l'eau divers objets, entre autres un magnifique missel manuscrit sur parchemin, du XIVe siècle, que sa couverture massive en argent repoussé et décoré de pierreries avait mis à l'abri des at-

1. Miloutinovitj, p. 26. — *Srbski Lietopis*, 1843, part. IV, p. 132.
2. Miloutinovitj, p. 27. — Andritj, p. 22.
3. Medakovitj, p. 40. — Andritj, p. 22.

teintes de l'humidité[1]. Ce manuscrit est maintenant conservé dans la sacristie de l'église du couvent. Mais les recherches n'ont pas été faites encore avec assez de suite et de régularité pour amener la découverte de tous les objets cachés en 1688, et les légendes de la montagne racontent des choses merveilleuses sur les richesses que doit renfermer encore le puits d'Ivanbeg.

En 1689, ce fut l'Empereur Léopold qui réclama la coopération des Monténégrins pour soutenir le mouvement de son armée en Bosnie et en Servie ; en échange il promit de leur reconnaître en pleine souveraineté la possession de tout le territoire qu'ils pourraient enlever aux Turcs [2]. Mais après quelques premiers succès, les troupes impériales furent obligées de rétrograder devant l'armée du grand vizir Keuprilu-Zadé-Moustafa. Dragoman, Nissa, Viddin, Semendria, Belgrade, leur furent enlevées dans le cours d'une seule campagne ; des succès analogues furent remportés par Tékéli et par le voïvode de Valachie, qui conquirent toute la Transylvanie sur les Impériaux. En 1690, plus de trente-sept mille familles serbes, compromises par les sympathies qu'elles avaient montrées en faveur des armes chrétiennes, furent obligées d'abandonner le sol natal et de chercher un refuge en Autriche sous la conduite du Patriarche d'Ipek, Arsène III, Monténégrin de naissance et descendant des Maramont-Tsernoïevitj. Leur

1. Voir Delarue, *Revue de l'Orient*, 1862, p. 348.
2. Vatslik, p. 16.

émigration se fit sous la protection d'un corps de troupes tsernogortses envoyé à la demande du Patriarche [1].

La guerre continua avec des vicissitudes diverses. En 1691, Keuprilu-Zadé-Moustafa fut tué dans la sanglante bataille de Salankemen : les Impériaux reprirent Grosswardein; en 1694, les Turcs furent encore battus devant Peterwardein. Mais l'année suivante, les armes chrétiennes éprouvèrent une série de revers. Le nouveau Sultan, Moustafa II, prit en personne le commandement de ses troupes dans la Hongrie. Il emporta d'assaut la ville de Lippa et battit près de Dugos le général Veterani, qui fut fait prisonnier et décapité. En même temps, la Pologne fut envahie et ravagée jusqu'à Lemberg; le tsar Pierre Ier se vit forcé de lever le siége d'Azof, après avoir perdu près de 30,000 hommes. Enfin, sur mer, la flottte ottomane conduite par Mezzomorto, ancien pirate de Tunis, battit celle des Vénitiens dans deux rencontres et leur enleva l'île de Chio.

En 1696, les succès des Turcs contre les Impériaux et les Vénitiens continuèrent, bien que compensés par la prise d'Azof par les Moscovites. Enfin, l'année suivante, la fortune changea décidément de face. Le prince Eugène de Savoie fut mis par l'Empereur à la tête de l'armée autrichienne. Après des marches et des contremarches savantes, il tomba sur les Ottomans au passage de la Theïss, auprès de Zenta; 20,000 Turcs restèrent sur le champ de bataille; 10,000 périrent noyés

1. Raitj, *Istoria Bolgarov, Horvatov i Srbov*, t. IV, p. 135-143. — Vassili, p. 23. — Andritj, p. 23. — Vatslik, p. 16.

en cherchant à repasser la rivière; le grand vizir fut tué, le Sultan prit la fuite. Quelques jours après, les vainqueurs entrèrent en Bosnie.

L'Empire Ottoman semblait perdu. Un rejeton de cette grande famille des Keuprilu, qui depuis un siècle faisait toute sa force, fut chargé de le sauver. Keuprilu-Housseïn, nommé grand vizir, parvint à arrêter la marche triomphante du prince Eugène. Bientôt l'armée impériale repassa la Save et prit ses quartiers d'hiver en Hongrie.

Des négociations commencèrent alors; elles remplirent toute l'année 1698, et au début de 1699 la paix fut signée à Carlovitz.

La Turquie y cédait à Léopold la Hongrie et la Transylvanie avec leurs limites naturelles, depuis la Podolie jusqu'à la Valachie; elle conservait seulement le territoire entre la Theïss et la Maros. Dans le Syrmium on traça une ligne conventionnelle, marquée par une suite de fossés et de poteaux, depuis le confluent de la Theïss et du Danube jusqu'à l'embouchure de la Bossout dans la Save. A partir de ce point, le cours de la Save forma une frontière naturelle, continuée ensuite par l'Ounna. La Pologne, dans le même traité, recouvra Kaminiets, la Podolie et l'Ukraine. La Russie fut reconnue souveraine d'Azof. Venise ne rendit que les conquêtes qu'elle avait faites au nord de l'isthme de Corinthe : elle garda la Morée jusqu'à l'Hexamilia, presque toute la Dalmatie et l'île de Sainte-Maure.

Au milieu de tous ces arrangements qui consommaient la première humiliation de la puissance otto-

mane, les Monténégrins furent oubliés par leurs puissants alliés. Ils avaient cependant combattu jusqu'au dernier jour de la guerre, et leurs utiles diversions avaient constamment occupé une partie des forces turques. Rien ne fut stipulé en leur faveur, aucune garantie pour leur indépendance, pas même une amnistie [1]. Tous les avantages qu'ils avaient tirés de leurs dernières batailles furent perdus. L'autorité ottomane fut rétablie presque sans résistance dans les vallées qui en avaient pour quelques instants secoué le joug, et l'odieuse obligation du kharatch continua à peser sur les habitants. Un découragement complet succéda aux espérances qu'ils avaient nourries par suite de leur alliance avec Venise et avec l'Empire. Tout paraissait devoir confirmer cette loi de servitude. Mais bientôt après elle fut noyée dans le sang.

1. Guthrie et Gray, t. VI, p. 409. — Vassin, p. 17.

CHAPITRE V

DANIEL Ier. — DÉLIVRANCE DU MONTÉNÉGRO

L'homme à qui la Providence réservait le rôle de libérateur de son pays était le vladika Daniel Petrovitj Niegouschi. Sa naissance était illustre; il descendait de la famille des Herakovitj, l'une des plus considérables maisons de l'Herzegovine qui, après la conquête de cette province par les Turcs, était venue s'établir dans le Monténégro et y avait fondé au-dessus de Cattaro, dans un des replis du mont Lovtchen, un village qu'elle avait appelé Niegousch, du nom de son ancienne résidence en Herzegovine[1]. Daniel fut élu métropolite en 1697. Il essaya d'abord pendant quelque temps de se soustraire à cette dignité par un refus obstiné; mais les

1. Andritj, p. 23. — Vatslik, p. 41.

sollicitations du peuple et du clergé finirent par vaincre sa résistance[1].

Son premier acte montra clairement quelle serait sa conduite dans l'avenir. Refusant de reconnaître l'autorité du Patriarche que la Porte avait forcé le clergé serbe d'élire en remplacement d'Arsène III, à la suite de l'émigration de ce dernier, il ne voulut pas se rendre à Ipek auprès d'un intrus. Mais, traversant les plus grands dangers au milieu des musulmans de la Bosnie, il alla sur le territoire autrichien demander au Patriarche proscrit la consécration qu'il reçut à Setjni en 1700[2].

De retour dans ses états, il y médita l'affranchissement définitif du Tsernogore. Après avoir longtemps cherché les moyens de parvenir à ce but, il se résolut à un parti sanglant et terrible, que la rudesse de mœurs des habitants et le caractère de sauvage cruauté donné à la guerre par les Osmanlis pouvaient seuls excuser. Comprenant quelle fatale influence les familles turques et les renégats établis dans les différentes parties du Monténégro avaient exercé sur la population chrétienne, il résolut de les extirper du sol. Une odieuse trahison des Turcs, en 1702, lui en fournit l'occasion et acheva de lever ses scrupules.

Nous emprunterons le récit de ces événements à un *piesme* qui se chante encore comme un souvenir de gloire dans la famille des Martinovitj.

1. Andritj, p. 23. — Vatslik, p. 16.
2. Miloutinovitj, p. 28.

« Les rayas de Zéta ont, à force de présents, obtenu du pacha de la sanglante ville de Scutari[1] la permission de bâtir une église. L'édifice terminé, le pope Iove se présente aux anciens des tribus réunis en assemblée et leur dit : « Notre église est bâtie, mais ce n'est qu'une « profane caverne tant qu'elle ne sera pas bénite; obte- « nons donc, à prix d'argent, du pacha un sauf-conduit « pour que l'évêque du Tsernogore vienne la consa- « crer. »

« Le pacha délivre le sauf-conduit pour le moine noir et les députés de la Zéta vont le porter au vladika de Tsettinié. Daniel Petrovitj, en lisant l'écrit, secoue la tête et dit : « Il n'y a point de promesse sacrée parmi ces « Turcs; mais, pour l'amour de notre sainte foi, j'irai, « dussé-je ne pas revenir. » Il fait seller son meilleur cheval et part aussitôt. Les perfides musulmans lui laissent bénir l'église, puis ils le saisissent et le mènent à Podgoritsa, les mains liées derrière le dos. »

D'autres récits traditionnels complètent le témoignage du *piesme*, en racontant les tortures infligées à l'évêque dans sa captivité. D'après ces récits, il fut d'abord condamné à être empalé, et par une sacrilège parodie de la passion du Sauveur, on l'obligea d'aller à pied de Podgoritsa jusqu'à Spouje, portant le pal sur ses épaules, pour choisir le lieu de son supplice. Mais le Pacha ayant tout à coup changé d'avis dans l'espoir d'obtenir une riche rançon, Daniel Petrovitj fut reconduit dans sa prison, où pendant plusieurs jours de suite

1. Nommé Démir-Pacha.

on le mit à la question en le suspendant avec des cordes par les aisselles pour le forcer à offrir une somme plus forte pour son rachat.

Le chant populaire continue :

« A cette nouvelle, toute la Zéta, plaine et montagne, se leva et vint dans la sanglante cité de Scutari implorer Démir-Pacha, qui fixa la rançon de l'évêque à 3,000 ducats d'or. »

Sur cette rançon, énorme pour le pays, 2,000 ducats furent fournis par les Monténégrins et 1,000 par les rayas de la Zéta.

« Pour compléter une telle somme, de concert avec les tribus de la Zéta, les Tsernogortses durent vendre les vases sacrés de Tsettinié.

« Le vladika est mis en liberté. En voyant revenir leur éclatant soleil, les guerriers de la montagne ne purent contenir leurs transports de joie. Mais Daniel, qu'affligeaient depuis longtemps les conquêtes religieuses des Turcs cantonnés dans le Tsernogore et qui craignait de voir un jour apostasier son peuple, demande en ce moment aux tribus rassemblées de convenir entre elles d'un jour où les Turcs seront, dans tout le pays, attaqués et massacrés. A cette proposition, la plupart des guerriers se taisent ; les cinq frères Martinovitj[1] s'offrent seuls pour exécuter le projet. La nuit de Noël est choisie pour être la nuit du massacre, qui aura lieu en souvenir des victimes de Kossovo.

« L'époque fixée pour la sainte veille arrive. Les frères

1. Fils du voivode de Tsettinié, Batritj Martinovitj.

Martinovitj allument leurs cierges sacrés, ils prient avec ferveur le Dieu nouveau-né, boivent chacun une coupe de vin à la gloire du Christ, et, saisissant leurs massues bénites, ils s'élancent à travers les ténèbres. Partout où il y a des Turcs, les cinq exécuteurs apparaissent; tous ceux qui refusent le baptême sont massacrés sans pitié ; ceux qui embrassent la croix sont présentés comme frères au vladika.

« Le peuple réuni à Tsettinié salue l'aurore de Noël par des chants de triomphe ; pour la première fois depuis le jour de Kossovo, il pouvait s'écrier : « Le Tser-« nogore est libre[1] ! »

« De cette nuit sanglante, a dit M. Marmier, date une nouvelle ère d'affranchissement dans les annales du Monténégro; de cette même nuit date aussi une épopée guerrière qui s'étend en traits flamboyants à travers tout le XVIIIe siècle et qui dure encore, épopée d'une grandeur surprenante, qui parfois s'élève jusqu'à des actes d'une vigueur incroyable. »

En parcourant les annales de la belliqueuse peuplade dont nous avons entrepris de retracer l'histoire, nous avons rencontré bien des combats, bien des souvenirs de gloire et de triomphe. A partir de 1702, ces combats vont encore se multiplier, la lutte va se continuer sans interruption et sans que dans ses phases diverses la victoire soit infidèle aux soldats de la croix. Mais désormais nous ne serons plus contraint, comme dans l'é-

1. Miloutinovitj, p. 28-29 et 33-34. — Cyprien Robert, t. I, p. 139. — *Ogledalo srbsko*, p. 13. — *Srbski Lietopis*, 1843, part. IV, p. 70. — Andritj, p. 24.

poque qui précède, de nous borner à une sèche énumération de faits et de dates. La ressource et l'appui des poésies populaires qui nous a fait défaut pendant deux siècles, comme si les malheurs des Tsernogortses avaient tari la source de leur inspiration, recommence à nous fournir en abondance des renseignements précieux et des traits épiques. Avec la plénitude de leur liberté, les Monténégrins ont reconquis le don de la poésie.

Cependant les batailles ne recommencent pas aussitôt après le jour de la délivrance. Quatre ans se passent avant que les Turcs se soient remis de la stupeur et de l'effroi que leur a causés la terrible exécution de la nuit de Noël. Pendant ce temps, Daniel s'occupe de réparer les désastres de la guerre précédente, et rebâtit tranquillement l'église et le monastère de Tsettinié, détruits depuis 1688. Mais enfin le courage revient aux mahométans; ils veulent venger leurs frères massacrés et laver dans le sang des Tsernogortses l'outrage fait à l'Islam. En 1706, une expédition est dirigée contre la Montagne-Noire. Cette fois elle ne vient pas de Scutari; l'ambition des successeurs du renégat Maxime n'y a point de part, ce sont les musulmans de l'Herzégovine qui la dirigent. Ils ont recueilli les survivants des Vêpres Monténégrines, et ils ont compris que la paix n'était plus possible entre les sectateurs de Mahomet et les chrétiens de la Montagne. Ils s'arment donc en grand nombre et marchent pleins d'ardeur. Mais ils sont vaincus. Une partie d'entre eux reste sans vie sur le champ de bataille, les autres s'enfuient en désordre,

quelques-uns demeurent prisonniers aux mains des Monténégrins. Bientôt les familles de ces captifs demandent à les racheter ; les montagnards répondent : « Nous ne vous ferons pas payer vos Turcs au poids de « l'or, comme on nous a fait payer notre vladika. Nous « ne les estimons que pour ce qu'ils valent, et nous « vous les rendrons, tête pour tête, contre un même « nombre de porcs. » Si injurieuse que fût une semblable proposition, les mahométans de l'Herzegovine durent se résigner à l'accepter et échanger leurs parents contre un animal immonde à leurs yeux[1].

Ce premier succès eut un grand retentissement, et le résultat immédiat en fut l'extension des domaines du vladika. Un certain nombre de tribus, également montagnardes, qui vivaient dans une sorte d'indépendance, demandèrent à s'agréger au Tsernogore, afin de trouver dans cette réunion les moyens de résister plus efficacement à la domination ottomane. C'étaient d'abord les rayas de la vallée de Zéta qui, malgré leur soumission à la Turquie, n'avaient pas cessé de considérer l'évêque du Monténégro comme leur pasteur et leur souverain de droit, sinon de fait ; puis les débris des Ouskoks, ces hardis pirates de race slave dont l'Autriche, pendant le XVIe siècle, s'était servie avec tant d'avantage contre Venise, et qui, vaincus et dispersés par le doge Jean Bembo, avaient cherché un refuge sur les rives de la Moratcha ; d'autres Ouskoks ou *outlaws*, établis dans une sorte de champ d'asile auprès de

1. Medakovitj. — Miloutinovitj.

Drobniak, proscrits des tribus albanaises et slaves, restes des bandes qui s'étaient formées en 1689, à l'appel du César de Vienne dans l'Albanie, la Bosnie et la Servie, et pour lesquelles il n'avait même pas stipulé le pardon en faisant la paix avec le Sultan. C'était aussi la tribu schkypétare des Koutchi, que nous avons déjà vue s'allier d'une manière étroite avec les Slaves de la Montagne-Noire, lors des projets d'insurrection générale qui marquèrent les premières années du XVIIe siècles, c'étaient les tribus slaves des Bielopavlitj, des Bratonojitj, une partie des Vassoïevitj, tous autrefois soumis à l'autorité des princes de la Zéta, du temps des Balschides et des Maramont-Tsernoïevitj[1].

Ces différents *plèmes* ou associations de guerriers, semblables à celles que l'histoire nous montre au berceau de Rome, formèrent à côté du Tsernagore proprement dit les districts appelés *Berdas*, dont l'étendue est environ égale à celle du territoire primitif, et qui en sont encore aujourd'hui distincts sous le rapport de l'administration. Dans notre introduction, nous avons déjà dit quelques mots sur ces *districts confédérés*.

Malgré ces accroissements de forces et de territoire, malgré la confiance légitime que leur inspirait leur propre bravoure et la difficulté de forcer leurs montagnes, les Monténégrins ne pouvaient cependant se dissimuler leur faiblesse numérique et les dangers auxquels elle les exposait. Il leur fallait un appui pour la lutte sans trêve dans laquelle ils se trouvaient entraînés. Celui de

1. Miloutinovitj, p. 30-32. — Milakovitj, p. 124.

Venise n'était guère empressé : la République abandonnait peu à peu ses traditions de gloire militaire et de défense persévérante du christianisme, pour faire prédominer dans sa conduite les combinaisons d'intérêt commercial. Mais en ce moment même une nouvelle et formidable puissance commençait à se montrer dans le Nord et étendait un bras armé vers Stamboul pour menacer le Sultan sur son trône. Pierre le Grand venait d'élever tout à coup la Russie au premier rang parmi les états de l'Europe, et, à la tête d'une nation à peine sortie de la barbarie, ouvrait les premières étapes de ce chemin de Byzance, dans lequel tous ses successeurs l'ont suivi et ont fait quelques nouveaux pas.

Pierre voulait, pour la grande entreprise dont il avait conçu le plan, se concilier les sympathies et le concours des chrétiens d'Orient dont la communauté de foi lui faisait des alliés naturels. Ses instigations trouvaient un écho dans l'esprit des Grecs, car l'Occident les négligeait depuis quelque temps, et d'ailleurs leur passion religieuse préférait la protection du Tsar *orthodoxe* à celle des états catholiques. Mais chez les Slaves la communauté de sang et d'origine formait un lien de plus avec la Russie. Pierre était trop habile pour ne pas avoir deviné ce sentiment et ne pas chercher à l'exploiter. Trois officiers serbes engagés dans son armée, le général comte Sabbas Vladisavievitj, originaire de Popovo, le colonel Michel Miloradovitj, natif d'Herzegovine, et le capitaine Ivan Loukaschevitj, de Podgoritsa, lui révélèrent l'existence de la peuplade monténégrine alors ignorée en Europe, excepté à Ve-

nise et à Vienne. Avec l'instinct du génie, il comprit aussitôt que dans cette poignée d'hommes il y avait un grand avenir et que dans leur alliance sa politique trouverait un puissant secours.

Il rechercha cette alliance avec empressement. En 1711, au moment où ses armées se dirigeaient vers le Pruth sous le prétexte d'obliger la Porte à chasser de ses états Charles XII, Miloradovitj et Loukaschevitj furent envoyés par lui à Tsettinié pour solliciter l'amitié et le concours armé des Monténégrins. Les deux ambassadeurs étaient munis de lettres pour le vladika et d'une proclamation au peuple tsernogortse, laquelle fut, dans une skoupchtina générale, communiquée à tous les chefs de famille.

L'original de cette proclamation est encore aujourd'hui conservé dans les archives de Tsettinié.

Elle est adressée aux « métropolite, knèzes, voïvodes, serdars, aram-bachis, capitaines et guerriers « et à toutes personnes ecclésiastiques ou séculières « qui professent la foi chrétienne orthodoxe, grecque ou « romaine, en Servie, Slavonie, Macédonie, Bosnie, « Herzegovine, et particulièrement aux habitants du « Tsernogore, de Nikchitj, Bania, Piva, Drobniak, « Gascha, Trébinié, aux Croates et aux autres chrétiens « qui se trouvent sous le joug tyrannique du Sultan « turc. » Le Tsar de toutes les Russies y énumère les attentats des Ottomans contre la chrétienté et termine l'énumération en disant que « ces barbares persécuteurs « de l'Église du Christ et de la foi orthodoxe, ces in- « justes conquérants de tant d'empires et de pays, ces

« destructeurs acharnés des églises et des monastères, « ne sont pas encore contents d'avoir conquis l'Empire « Grec et tant d'autres royaumes, mais qu'ils cherchent « à étendre encore leur territoire, non plus par la « guerre, mais par la ruse et l'iniquité. » C'est pour cela, dit Pierre, qu'ils ont donné asile au roi de Suède, afin d'avoir un prétexte pour déclarer la guerre à la Russie et pour envahir son territoire. Mais cette espérance des infidèles sera trompée. « Notre intention, « dit-il, est non-seulement d'attendre au printemps « l'ennemi musulman et de faire marcher contre lui « notre armée, mais de porter la guerre sur son terri- « toire et de délivrer les chrétiens orthodoxes opprimés « sous le joug des infidèles, si telle est du moins la vo- « lonté de Dieu. » En conséquence il appelle aux armes tous ces chrétiens pour seconder son entreprise. « Dans « une semblable circonstance tout bon et courageux « chrétien doit combattre, en méprisant toute fatigue et « tout danger, pour l'Eglise et pour la foi orthodoxe et « répandre pour elle jusqu'à la dernière goutte de son « sang. » Mais parmi tous ces chrétiens orientaux, ceux auxquels il s'adresse le plus particulièrement ce sont les Tsernogortses et les autres fractions de la même race. Il cherche à réveiller en eux les traditions de gloire nationale et les sentiments de fraternité envers les Moscovites. « L'histoire, dit-il, nous a appris que « vos anciens rois, vos despotes et vos princes étaient « hautement révérés comme appartenant au noble sang « slave, et que les triomphes de leurs armes les ont « rendus célèbres par toute l'Europe jusqu'au jour fatal

« de leur défaite. Vous devez vous rendre dignes de « cette gloire et imiter dans les circonstances présentes, « que Dieu lui-même a préparées, vos illustres ancê- « tres. Vous devez vous unir à nos soldats, vous armer « contre l'ennemi commun des chrétiens, et combattre « pour la foi et la patrie, pour la gloire et l'honneur, « pour votre liberté, votre indépendance et celle de « vos enfants. »

La proclamation se termine par l'indication des récompenses qui seront accordées à ceux qui se distingueront dans la guerre [1].

Il règne dans tout cet acte un souffle entraînant et passionné qui, par moments, s'élève jusqu'à l'éloquence. En le lisant on conçoit de quelle manière Pierre le Grand s'emparait des imaginations populaires et remuait avec un seul signe les hordes à demi barbares qu'il commençait à faire naître à la civilisation.

Voici de quelle manière un *piesme* traduit et résume la proclamation dont nous avons donné l'analyse. Ce chant est un fidèle écho du retentissement que les paroles du Tsar avaient trouvé dans le cœur de tous les guerriers de la montagne.

« Voici que les Turcs m'attaquent pour venger Charles XII. Mais je me fie en Dieu tout-puissant, je me fie au peuple serbe et surtout aux vaillants Monténégrins. J'espère qu'ils m'aideront à délivrer les tem-

1. Voyez le texte complet aux *Pièces justificatives*, nº X. — Il a été publié déjà par Andritj (p. 25-28), par Vatslik (p. 99-101), et par nous-même, pour la première fois en France : *Revue orientale et américaine*, t. II, p. 275-277.

ples de la vraie foi et à illustrer le nom slave. Guerriers de la Montagne-Noire, vous êtes du même sang que les Russes, vous avez la même croyance, vous parlez la même langue et vous êtes sans crainte comme les Russes. Levez-vous avec votre héroïsme digne des temps anciens, et montrez que vous êtes à jamais les ennemis du croissant[1]. »

Il n'en fallait pas tant pour entraîner au combat des hommes qui n'en attendaient que l'occasion. La guerre fut aussitôt décidée, et les Monténégrins se trouvèrent pour un siècle et demi entraînés dans le courant de la politique russe, comme pendant trois cents ans ils avaient été les soutiens et les auxiliaires de la politique vénitienne, alors que cette politique avait pour mobile la défense de la chrétienté contre l'islamisme.

Le chant populaire, qui nous a fourni la traduction poétique de la proclamation de Pierre le Grand, décrit avec un accent véritablement épique l'enthousiasme qu'elle excita chez les Tsernogortses.

« Aux paroles du Tsar slave, du grand Empereur chrétien, tous brisent les fourreaux de leurs sabres et saisissent leurs fusils. Il n'y a qu'une voix : « Marchons « aux Turcs et le plus tôt sera le mieux ! »

« En Bosnie, en Herzegovine, partout les Turcs sont défaits et bloqués dans leurs châteaux. Partout les villes et les villages musulmans sont livrés aux flammes ; pas un ruisseau, pas une rivière qui ne se teigne du sang infidèle. Mais ces réjouissances ne durèrent que deux

1. Miloutinovitj, p. 58. — *Ogledalo srbsko*, p. 24.

mois. Elles se changèrent pour les Serbes en calamités, par suite de la paix subite et forcée que le Tsar Pierre dut faire avec la Porte. Les Tsernogortses furent pris d'une grande tristesse. Toutefois ils restèrent en campagne, demeurant alors ce qu'ils sont aujourd'hui, buvant le vin et combattant l'Ottoman. Et tant qu'un d'eux restera en vie, ils se défendront contre qui que ce soit, Turc ou autre. Oh! elle n'est pas une ombre vaine la liberté du Monténégro. Nul autre que Dieu ne pourrait la dompter, et dans cette entreprise, qui sait si Dieu lui-même ne se lasserait pas? »

Chacun sait quelle fut l'issue de la guerre que Pierre le Grand annonçait si pompeusement dans sa proclamation. Vainqueur des Suédois à Poultava, l'empereur de Russie se figura qu'il aurait facilement raison des forces débiles de la Turquie. Aussi marcha-t-il contre elles avec une présomptueuse confiance, entouré de tout le faste de sa cour, sans prendre aucune des précautions que la prudence eût commandées. Bientôt il se trouva sur les rives du Pruth, sans vivres, sans munitions, enfermé par une armée de 200,000 Turcs et Tartares, dans une position où il ne restait plus qu'à se rendre ou à mourir. L'habileté de sa femme parvint à l'en tirer, en achetant la paix à prix d'or du grand-vizir Méhémet-Baltadji. Mais cette paix même n'était obtenue qu'aux conditions les plus humiliantes. La Russie devait restituer Azof, détruire le port de Taganrog, raser les forteresses qu'elle avait élevées sur les frontières de la Turquie; en outre le Tsar Pierre s'engageait à ne plus se mêler des affaires des Polonais ou

des Cosaques soumis à la Pologne, et à retirer toutes ses troupes du pays des Cosaques soumis au Khan de Crimée « La campagne du Pruth, dit Voltaire dans son « *Histoire de Charles XII*, fut plus funeste au czar que « ne l'avait été la bataille de Narva ; car, après Narva, « il avait su tirer parti de sa défaite même, réparer « toutes ses pertes et enlever l'Ingrie à Charles XII : « mais, après avoir perdu, par le traité de Falksen, ses « ports et ses forteresses sur les Palus-Méotides, il « fallut renoncer à l'empire de la mer Noire. »

Un tel résultat terminant son entreprise, Pierre ne pouvait prêter aucun secours aux populations qui s'étaient levées à sa voix. Il devait les laisser livrées à leurs propres forces, sans protection contre les vengeances que les Ottomans ne manqueraient pas d'en tirer [1]. De toutes ces populations celle qui s'était le plus compromise était celle des Tsernogortses. Elle avait, en envahissant l'Herzegovine, ajouté de nouveaux griefs aux griefs déjà anciens des Turcs contre elle. Aussi, dès que Pierre eut été vaincu, la Porte profita-t-elle immédiatement des circonstances favorables pour tâcher de soumettre la Montagne-Noire.

Un long *piesme* raconte la guerre qui s'ensuivit. Il est particulièrement curieux par le mélange de l'al-

1. Pierre le Grand avait cependant encore à Tsettinié, même après le traité de Falksen, son ambassadeur Miloradovitj. Celui-ci, par une proclamation du 6 avril 1712, reconnut, au nom de son maître, la pleine et entière indépendance du Monténégro. Voyez aux *Pièces justificatives*, nº XI, un extrait de cette proclamation, que M. Andritj donne intégralement (p. 28-38).

légorie et des superstitions populaires avec le récit des faits historiques. Malgré le grand développement de ce poëme nous le citerons en entier, en empruntant la traduction fort exacte de M. Cyprien Robert.

« Victorieuse des Moscovites, Stamboul se livrait à la joie, quand tout à coup arrive dans ses murs un guerrier turc de la forteresse sanglante d'Onogoschto [1]. Il raconte en pleurant au divan impérial les affronts qu'a subis la fière Bosnie attaquée par les *Noirs* du Tsernogore, l'incendie des villes, le pillage des campagnes, la désolation qui règne partout. Ému de ces tableaux, le Sultan confie 50,000 hommes [2] à son plus habile séraskier, Ahmed-Pacha, et le charge d'aller exterminer les rebelles. Le traité conclu sur le Pruth vient de mettre le Tsar ottoman en paix avec toute l'Europe; il n'a plus d'ennemis que les Monténégrins. Comment résisteront-ils seuls contre le grand empire?

« Arrivé avec ses 50,000 soldats dans la plaine de Podgoritsa, le séraskier impérial écrit au vladika Daniel : « Envoie-moi un petit kharatch, et pour otages « les trois guerriers Popovitj de Tchévo, Merval de Ve- « lestovo et Mandouschitj le faucon. Si tu ne le fais pas, « je mettrai le feu à tout le pays, de la Moratcha au « Lac Salé (l'Adriatique); je te prendrai vivant, et je « t'arracherai la vie dans les tortures. » En lisant cette

1. Forteresse qui domine la ville de Nikchitj, à l'entrée de l'Herzegovine.

2. Vassili (p. 19) dit 60,000 hommes, et Miloutinovitj (p. 58 107,000. La version du chant populaire, étant la moins exagérée, doit être la plus rapprochée de la vérité.

lettre, le vladika pleure amèrement; il se hâte d'écrire à tous les capitaines de la rude montagne et les convoque à Tsettinié.

« La diète étant rassemblée, les uns disaient : « Donnons le kharatch ! » les autres : « Donnons plutôt des « pierres. » — « Compagnons, donnez ce qu'il vous « plaira, cria Mitjounovitj; pour moi, je ne livrerai « point mes frères comme ôtages, à moins qu'ils ne « partent en emportant ma tête. » Enfin la diète décida qu'il fallait périr jusqu'au dernier pour la sainte foi et la douce liberté, plutôt que de se rendre aux tyrans. Tous alors jurèrent ensemble de ne jamais envoyer aux Turcs d'autre impôt que le feu vivant de leurs carabines.

« Pendant ce temps, le vladika invoquait la *Vila* propice du mont Kom : « Génie de nos montagnes, lui « criait l'évêque, apprends-moi comment nous vain- « crons tant d'ennemis. » Et la bonne Vila lui révélait les moyens de détruire l'armée infidèle.

« Trois Tsernogortses furent choisis pour aller à la frontière reconnaître l'ennemi; c'étaient les deux Iouraschkovitj, Ianko et Bogdane, et le grand Vouko Raslaptchevitj. Les trois braves, la carabine sur l'épaule, descendirent la vallée de Tsettinié, traversèrent rapidement deux nahias, et au coucher du soleil atteignirent Kokota. Là ils s'arrêtèrent pour manger leur pain; puis, franchissant à la nage la Moratcha dans les ténèbres, ils entrèrent dans le camp du pacha.

« Tant que dura la nuit, ils marchèrent à travers le camp sans en trouver les limites. — « Combien y a-t-il

« donc de Turcs à cette frontière? » demanda enfin Vouko. Ceux qui le savaient ne voulurent pas le dire, et ceux qui l'auraient dit ne le savaient pas. Il y en avait bien 100,000, y compris les levées irrégulières de paysans de toutes les provinces voisines jusqu'en Bulgarie. Vouko dit alors à ses deux compagnons : « Re-« tournez apprendre à nos chefs ce que vous avez vu. « Quant à moi, n'en prenez point souci; je reste ici « pour vous servir. »

« Les Iouraschkovitj retournèrent à Tsettinié. « Nous « avons retrouvé, dirent-ils aux knèzes, les ennemis en « si grand nombre, qu'eussions-nous été tous trois « changés en blocs de sel, nous n'aurions pu suffire pour « saler leur soupe. » Mais ils ajoutèrent, afin de tromper les âmes timides sur la grandeur du danger : « Cette « armée n'est qu'un ramassis de boiteux, de manchots « et d'estropiés. »

« Rassurés par ce rapport, les guerriers de tous les plèmes, réunis à Tsettinié, entendirent pieusement la messe, reçurent la bénédiction de leur cher vladika, et, aspergés d'eau bénite, partirent en trois corps sous trois voïvodes. Le premier corps devait attirer les Turcs par une fuite simulée ; le second fondre sur eux du haut des montagnes ; le troisième, formant le corps de bataille, les attendre de pied ferme dans la vallée. Ces divers corps, postés sur les rives de la Vlahinia, y restèrent durant trois jours : au coucher du troisième soleil, les Osmanlis parurent au-dessous de Vrania. Le prétendu transfuge, Vouko, guidait leurs bandes innombrables. Tout à coup il se mit à chanter : « Héros turcs,

« reposez-vous ici ; lâchez vos coursiers le long de la « Vlahinia, dressez votre camp pour la nuit, car vous « ne trouverez plus d'eau fraiche d'ici jusqu'à Tset- « tinié. »

« L'armée turque s'arrête, pose ses sentinelles et s'endort.

« Soudain un nuage épais de guerriers noirs tombe des montagnes sur ce camp endormi où il fait pleuvoir la mort. Abandonnant leurs riches tentes, les begs se mettent à fuir par les sentiers, mais ils les trouvent garnis d'embuscades tsernogortses. On fait un horrible carnage des fuyards ; au-dessus des précipices du mont Perjnik, le feu ardent des Monténégrins dévore tout ce que l'abîme n'engloutit pas. Pendant trois jours, la superbe armée des *maîtres* est poursuivie sans relâche par des *rebelles*, par de *vils haïdouks*. Oh ! qu'il était beau de voir comment étincelaient les sabres serbes, comment ils fendaient les têtes ennemies, et comment les rochers mêmes, quand il s'en trouvait sur leur passage, volaient en éclats.

« C'est ainsi qu'en juillet de l'an de grâce 1712 le Tsernogore se couvrait de gloire et se remplissait des plus riches dépouilles. O frères serbes ! et vous tous qui portez des cœurs libres, réjouissez-vous, car l'antique liberté ne périra pas, tant que nous posséderons notre petite Montagne-Noire [1] ! »

Telle fut la guerre de 1712. Toutes les forces du Tsernogore y furent engagées contre l'armée d'Ahmed-Pa-

1. *Ogledalo srbsko*, p. 30-36.

cha, et le combat qui la termina fut la plus grande ic toire que les montagnards slaves eussent encore remportée. S'il fallait en croire les traditions populaires, qui portent ici un caractère manifeste d'exagération, 87 étendards seraient restés entre les mains des vainqueurs, et près de 30,000 Turcs auraient péri, abattus sous le feu des Monténégrins, noyés dans la rivière ou engloutis dans des précipices [1].

L'année suivante ne vit que quelques combats sans importance sur la frontière [2]. Le Sultan, effrayé par la défaite de son lieutenant fit proposer la paix aux Monténégrins. Ses propositions furent rejetées.

Alors on résolut à Stamboul d'en finir avec cette poignée d'hommes dont l'orgueil repoussait tout accommodement. Une armée ottomane de 120,000 hommes fut rassemblée dans les environs du Tsernogore et le commandement en fut donné au grand-vizir et gouverneur de Bosnie, Nououman-Keuprilu, le dernier de cette race puissante qui avait, pendant quatre générations, fourni les plus grands hommes d'état et de guerre de la Turquie depuis Souleïman II.

Malgré le nombre de ses soldats, Nououman ne se crut pas sûr de vaincre les montagnards par la force et recourut à la trahison. Il offrit la paix la plus honorable aux Tsernogortses, qui, trompés par ses promesses, consentirent à une entrevue avec lui sur le territoire turc [1] et y envoyèrent 37 de leurs principaux capitaines

1. Marmier. — Vatslik.
2. Sur ces combats, voyez *Ogledalo sbrsko*, p. 37 et 47.

Noupouman avait garanti leur sûreté par les serments les plus solennels; mais à peine étaient-ils rendus au lieu de la conférence qu'il les fit cerner par ses troupes et massacrer jusqu'au dernier. Croyant alors les Monténégrins déconcertés par la perte de leurs chefs militaires, il entra les armes à la main sur leur territoire. Il rencontra une résistance terrible et désespérée. Forçant cependant les premiers passages, Noupouman pénétra dans la vallée de Tsettinié, incendia le village et le couvent reconstruit depuis peu par Daniel Petrovitj, égorgea, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les habitants qu'il rencontra sur son passage et fit 2,000 prisonniers. Le vladika dut se réfugier dans une caverne sur le territoire des Pastrovitj, tribu du voisinage de Cattaro, soumise à la domination vénitienne [2].

« Pour venger, dit un *piesme* qui a conservé le souvenir de ces événements, pour venger le séraskier et les 30,000 Turcs détruits dans les forêts et les défilés serbes, et pour guérir les blessures faites au cœur du Sultan, Keuprilu ne laissa pas dans tout le Tsernogore un seul autel, une seule maison debout. Surpris sans munitions, quand la poudre leur manqua, les *iounaks* durent céder. Les plus jeunes se retranchèrent au sommet des montagnes, les autres s'enfuirent vers Cattaro, sur le territoire de Venise, espérant que le Doge, auquel

1. Les historiens turcs donnent pour théâtre à cet événement Tsvornik, ville située entre la Bosnie et la Servie, à plusieurs journées du Monténégro. — Voyez de Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. XIII, p. 263 de la traduction française.

2. Vassili, p. 19. — Miloutinovitj, p. 64. — Andritj, p. 33.

leur longue guerre avait été si utile, ne les livrerait pas aux Turcs. Vain espoir! Les Vénitiens laissèrent l'Osmanli envahir leur territoire pour y sabrer les vaincus.

« Mais quelle fut la récompense du Doge, devenu l'ami des Turcs? Il se vit enlever par eux toutes ses provinces orientales. Tel fut le prix qu'obtint Venise pour avoir livré les Serbes [1]. »

Le poëte montagnard résume en ces quelques mots une des plus tristes parties des annales de Venise, où la reine de l'Adriatique reconnut à ses dépens ce qu'on gagne à abandonner des alliés au profit d'intérêts mercantiles.

Venise espérait, en délaissant ses anciens alliés du Tsernogore, s'attirer la bienveillance des Turcs et maintenir la paix avec eux. Il n'en fut rien. Les Ottomans virent dans cette conduite un signe de faiblesse et résolurent d'en profiter. Les affaires du Monténégro et la fuite d'une partie de ses habitants sur le territoire de Cattaro fournirent un prétexte de guerre [2] et aussitôt les possessions vénitiennes du Levant furent toutes attaquées à la fois avec une grande vigueur.

Le grand-vizir Hamad-Ali, qui venait de succéder à Keuprilu chassé par une révolte des janissaires, entra

1. *Ogiedalo srbsko*, p. 48.

2. Fleischmann, *Manifestum contra Venetos per Asiam primis* 10 *diebus silhidje* 1126. — Raschid, t. II, fol. 100, édition de Constantinople. — De Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. XIII, p. 264 de la traduction française.

Que dire de l'ignorance du Divan qui, dans son manifeste de guerre avec Venise, appelait le vladika du Monténégro *Gikan* au lieu de *Daniel?*

lui-même dans la Morée à la tête de la principale armée turque. En une seule campagne il emporta les places de Corinthe, de Napoli de Romanie ou Nauplie, de Modon et de Malvoisie, et acheva la conquête de toute la presqu'île. Une fois la Morée soumise, les Ottomans se tournèrent vers Candie. Ils se rendirent maîtres des trois forteresses que les Vénitiens y conservaient encore depuis la capitulation de Morosini, la Sude, Grabuse et Spina-Longa. Enfin le siége fut mis devant Corfou.

La place était défendue par le maréchal de Schulembourg à la tête d'une garnison de 6,000 hommes. Le kapoudan-pacha Dianoun-Khodja l'assaillait avec des forces immenses. Cependant rien ne fit fléchir le courage des assiégés. Après deux mois de tranchée ouverte, les Turcs durent se rembarquer, ayant perdu 15,000 hommes dans une série d'assauts infructueux, laissant dans leur camp 56 pièces d'artillerie, leurs tentes, toutes leurs provisions et 2,000 blessés.

Cet échec mit fin aux succès des Ottomans. Les Vénitiens, serrés de près, avaient invoqué l'appui de l'Empereur Charles VI, garant de la paix de Carlovitz. Répondant aussitôt à l'appel de Venise, celui-ci avait offert sa médiation entre la République et la Porte ; puis, le Divan l'ayant refusée, il avait sommé le Sultan de poser les armes et d'indemniser les Vénitiens. C'était une déclaration de guerre.

Damad-Ali rassembla une armée sur les bords du Danube, marcha contre le prince Eugène de Savoie, commandant des troupes impériales, et lui livra ba-

taille, le 5 août 1716, sous les murs de Peterwardein. Les Turcs perdirent dans cette journée 6,000 hommes, 114 canons et 150 drapeaux ; le grand-vizir se fit tuer dans la mêlée. Depuis la défaite de Kara-Moustafa par le roi Jean Sobiesky, sous les murs de Vienne, les armes musulmanes n'avaient pas éprouvé une semblable humiliation. Le vainqueur de Zenta et de Peterwardein poursuivit sa marche triomphante sur le territoire ottoman, et força Temesvar à se rendre. L'année suivante, il battit encore le nouveau grand-vizir Khalil-Pacha, le 16 août, et, deux jours après, entra dans Belgrade, tandis que le général Petrusch envahissait la Bosnie.

Pendant que tout cela se passait, Venise avait appris par une dure expérience combien était importante, pour la conservation de ses domaines en Dalmatie et en Albanie, l'indépendance et le concours armé des Slaves de la Montagne-Noire.

A peine Nououman-Keuprilu était-il parti, que ces intrépides champions de la croix étaient descendus des sommets où ils s'étaient réfugiés et étaient revenus en foule de Cattaro. Ils se rétablirent sur le terrain de leur capitale dévastée, et, reconstruisant leurs maisons en ruines, se préparèrent à de nouvelles luttes. C'est alors que Venise renoua des relations avec eux et leur demanda de nouveau leur alliance. Les Monténégrins acceptèrent la proposition avec empressement, comme ils le faisaient pour toute Puissance prête à combattre leurs éternels ennemis, les Osmanlis.

Dès l'année 1715, les Tsernogortses rentrèrent en campagne. Attaquant les troupes turques, qui étaient

restées depuis l'année précédente dans quelques-uns des districts inférieurs de leur pays; ils les en expulsèrent après plusieurs combats dans lesquels trente-six agas ou begs ottomans tombèrent en leur pouvoir[1]. Le Tsar Pierre, toujours attentif à flatter les Monténégrins et à se concilier leur amitié, chargea Miloradovitj de remettre 160 médailles d'or aux guerriers qui s'étaient le plus distingués dans cette circonstance[2]. En outre, il fonda une rente annuelle de 300 roubles pour l'entretien du couvent de Tsettinié[3].

En 1716, les deux pachas d'Herzegovine et de Bosnie réunirent leurs forces et les firent entrer dans le Tsernogore, sous la conduite du beg Tchenghitj-Sinan. Ils furent repoussés avec de grandes pertes, mais les montagnards déshonorèrent leur victoire en immolant 77 prisonniers, parmi lesquels Tchenghitj lui-même, en vengeance des 37 chefs égorgés traitreusement par Keuprilu[4].

Un souvenir plus glorieux se rattache à cette même campagne de 1716. C'est celui que consacre un chant populaire intitulé : *la Vengeance de Tchéro*.

Plusieurs des tribus les plus considérables du Tsernogore avaient été presque anéanties par les ravages de Nououman-Keuprilu. Celle des Ozrinitj était réduite

1. *Ogledalo srbsko*, p. 52.
2. Tiro!, *Kazivanié stari Térbieschana i Archiva Srdara Malisché kapetana Boschka Boutchitsa-Nikchitsa*, p. 128. — Miloutinovitj, p. 65.
3. Miloutinovitj, p. 68.
4. Vassili, p. 20. — *Ogledalo srbsko*, p. 52.

à 40 hommes, qui furent cernés dans Tchévo, avec leur voïvode Nicolas Tomasche, par 2,000 Turcs que commandaient un beg bosniaque, nommé Loubovitj, et le gouverneur du fort de Klobouk. Cette poignée de braves soutint pendant plusieurs jours les assauts des musulmans, et donna le temps à l'armée tsernogortse de venir la délivrer.

« Pendant que la mêlée avait lieu dans la plaine, dit le poète populaire, que le feu des fusils remplissait l'air de fumée de la terre au ciel, Tomasche et ses compagnons, du haut du rocher de Tchévo, priaient Dieu d'écarter d'un coup de vent ces nuages de fumée, pour qu'ils pussent découvrir laquelle des deux armées l'emportait. Enfin, ils voient monter vers eux leurs frères tsernogortses, qui venaient de couper la tête à plus de mille Turcs, et qui amenaient un nombre non moins grand de prisonniers enchaînés. « O Dieu! s'écria To-« masche, grâces te soient rendues de ce que nous ven-« geons si bien nos pères et nos frères massacrés par « Keuprilu! Puisses-tu donner dans ton ciel, à ceux qui « meurent pour défendre le Tsernogore, les joies d'un « triomphe sans fin[1]! »

Aussitôt après la délivrance de Corfou, les Vénitiens prirent l'offensive sur la côte turque de l'Adriatique. Schulembourg débarqua en Epire et s'empara de Prévésa, défendue par 1,800 janissaires et 400 spahis. En même temps, l'amiral Aloïsio Mocenigo se rendit maître d'Antivari. Mais à la fin de 1717,

1. *Ogledalo srbsko*, p. 52-56.

il y fut assiégé par une nombreuse armée turque que commandait le pacha de Scutari. Il allait succomber lorsque 5,500 Monténégrins, envoyés par le vladika Daniel, arrivèrent heureusement à son secours et l'aidèrent à repousser les soldats du Padischah. Une lettre de remerciments du Sénat de Venise au vladika du Tsernogore conserve le souvenir de ce haut fait des guerriers noirs[1].

Mais l'égoïste République crut avoir par là suffisamment rempli ses devoirs de reconnaissance, et lorsque, le 21 juillet 1718, la paix fut signée à Passarovitz par la médiation de l'Angleterre, l'Empereur et la Seigneurie de Venise ne songèrent qu'à leurs propres intérêts. Les Monténégrins, malgré leurs éclatants services, furent encore une fois oubliés dans les stipulations.

Ils se vengèrent noblement en demeurant fidèles à leurs engagements, tandis que les Vénitiens y manquaient, et en leur rendant un nouveau service en échange de l'abandon où ils les laissaient. Au moment même où les négociations de Passarovitz touchaient à leur fin, le comte de Schulembourg, de concert avec le provéditeur Donna, dirigeait ses attaques contre l'Albanie, taillait en pièces 10,000 Turcs qui voulaient s'opposer à la descente, et formait le siége de Dulcigno. Sous les murs de cette place, il apprit la nouvelle de la paix. Le général saxon commandant les troupes de Venise fit savoir cette nouvelle au vizir de Scutari,

1. Vassili, p. 20. — Miloutinovitj, p. 70-71. — Guthrie et Gray, t. IV, p. 490.

Kourd-Mohammed-Pacha[1], enfermé dans la place; mais celui-ci refusa d'y ajouter foi et continua les hostilités. Pendant la contestation, un coup de vent battit la flotte vénitienne, qui gardait le rivage, et la jeta au large en lui détruisant 14 galiotes, 20 tartanes et tous les petits bâtiments[2]. Schulembourg se trouva dans un embarras extrême, privé de munitions, de vivres et même d'artillerie, car il en avait déjà embarqué la plus grande part. Les Turcs firent une sortie avec toutes leurs forces, et le général chrétien eut besoin, pour sortir de ce mauvais pas, de tout son courage et de toute son expérience. Abandonnant comme trop embarrassante la fraction de son artillerie qui était encore sur le rivage[3], il forma son armée en masse, la droite appuyée à la mer, la gauche aux montagnes, faisant face de tous côtés, et se replia de cette manière pendant plusieurs lieues, toujours harcelé et toujours répondant aux attaques de l'ennemi. Enfin l'escadre s'étant ralliée, vint protéger sa marche par le feu de son artillerie, ce qui lui permit de se rembarquer sans avoir été entamé. Dans cette retraite hardie, les Tsernogortses contribuèrent puissamment à sauver l'armée vénitienne. Bien qu'ils sussent déjà qu'on les avait exclus du traité de Passarovitz, ils ne l'abandonnèrent

1. Raschid, t. III, fol. 26 de l'édition de Constantinople.

2. De Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. XIV, p. 3 de la traduction française.

3. Les historiens turcs rapportent que les soldats de l'islam s'emparèrent, dans cette journée, de 61 pièces de canon abandonnés par Schulembourg.

pas, couvrirent son flanc gauche en occupant les hauteurs, et empêchèrent les Turcs de la tourner par là, manœuvre qui aurait eu pour résultat d'acculer Schulembourg au rivage et de le placer dans l'alternative de se rendre ou d'être jeté à la mer.

Pendant les années qui suivirent, la Montagne-Noire jouit d'une paix relative. Les désordres de Constantinople, le meurtre du Sultan Ahmed III, la révolte des janissaires, conduits par Patrona-Khalil, puis la guerre avec la Perse occupèrent toute l'attention du Divan, et employèrent la masse principale des forces de la Turquie. Si quelques attaques furent dirigées encore contre le Monténégro, elles furent l'œuvre individuelle des pachas du voisinage, et la Porte ne sembla pas y prendre intérêt. Ces attaques furent, du reste, seulement au nombre de trois dans les dix-neuf années qui s'étendent de 1718 à 1737.

En 1722, Housseïn, pacha de Trébinié dans l'Herzegovine, rassembla 20,000 hommes pour attaquer le Tsernogore. 1,000 Monténégrins, commandés par Moyse, knèze de Tchévo, attaquèrent son armée, la battirent et en firent le général prisonnier[1]. En 1727, ils remportèrent une nouvelle victoire sur le pacha Tchenghitj-Békir[2], qui ne leur échappa avec peine que pour aller se faire tuer, quelques années plus tard, par d'autres Slaves à la bataille d'Otchakof.

Enfin, cinq ans après, Topal-Osman-Pacha, inspec-

1. *Ogledalo srbsko*, p. 66 et 506. — Andritj, p. 85.
2. Vassili, p. 20.

teur général de la Macédoine, de l'Albanie et de la Bosnie, tenta la fortune en conduisant 30,000 hommes sur les frontières du Tsernogore. Après une campagne de sept jours, il fut réduit à prendre la fuite, comme ses prédécesseurs, abandonnant ses tentes, ses chevaux, et laissant sur le terrain plusieurs centaines de morts[1].

Ce fut le dernier combat livré sous l'administration du vladika Daniel. Quelques années après la défaite de Topal-Osman, le 11/22 janvier 1737[2], il mourut paisiblement, « tué par Dieu, le vieux meurtrier, » suivant l'expression populaire par laquelle ses belliqueux sujets désignaient une mort de maladie, après avoir occupé le trône épiscopal pendant quarante années des plus glorieuses qui aient lui sur le Tsernogore.

1. Vassili, p. 21. — *Ogledalo srbsko*, p. 83.
2. Andritj, p. 36.

CHAPITRE VI

LES VLADIKAS SAVA ET VASSILI

Daniel Petrovitj étant mort, son neveu Sava fut proclamé à sa place, par la Skoupchtina nationale, évêque souverain [1]. Ainsi la famille des Pétrovitj, consacrée par l'affranchissement du pays, s'implanta définitivement sur le trône, moitié ecclésiastique et moitié politique, du Tsernogore, sur lequel elle est encore assise aujourd'hui dans la personne du prince Nicolas. Sept générations de cette famille ont successivement porté le titre suprême depuis le commencement du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Seulement, comme la dignité épiscopale, dont étaient revêtus les souverains du Monténégro jusqu'au prince Daniel, les empêchait de contracter mariage et d'avoir des enfants, c'est toujours de

1. Andritj, p. 37.

l'oncle au neveu aîné que le pouvoir s'est transmis dans la race. On chercherait vainement dans l'histoire des autres peuples l'exemple d'une succession collatérale analogue prolongée pendant autant de générations. Et, par une circonstance bien extraordinaire, quand Daniel II se fut institué prince civil et eut contracté mariage, il n'eut qu'une fille, ce qui fait qu'après sa mort c'est encore son neveu Nicolas qui a hérité de son sceptre.

Sava était à peine en possession du pouvoir quand le patriarche serbe d'Ipek, Arsène Ivanovitj, menacé de mort par les Turcs à la suite de l'explosion de fanatisme que venait d'exciter la déclaration de guerre avec l'Autriche, vint, suivi de 80,000 de ses ouailles, chercher un asile dans le Tsernogore[1]. Ce prélat n'avait pas conçu le projet d'y fixer sa demeure ; il voulait se réfugier sur le territoire autrichien. Mais il venait demander au vladika, son surbordonné dans l'ordre spirituel, de lui prêter le secours de ses vaillants montagnards pour traverser en sûreté les provinces ottomanes. Les plèmes des Koutchi, des Bratonojitj, des Pipéri et des Vassoïevitj, soumis en ce moment à l'autorité du vladika Sava, ainsi que la tribu albanaise des Clementi, qui venait de rentrer dans l'alliance des Tsernogortses, fournirent leurs plus braves guerriers pour former l'escorte du patriarche. On se mit en marche et on gagna sans encombre Nisch, l'antique Nissa, occupée

1. Vouk Karadzitj, *Danitsa* (Vienne, 1827), p. 77. — Raitj, t. IV, p. 203.

depuis peu par les troupes impériales. Les généraux autrichiens accueillirent Arsène avec empressement, et en 1741 il fut nommé par l'Impératrice Marie-Thérèse archevêque de Carlovitz[1]. Quant aux montagnards qui l'avaient escorté, ils regagnèrent paisiblement leur pays. Ni à l'allée, ni au retour, leur marche ne fut inquiétée; leur fière contenance avait imposé aux Turcs dont ils traversaient les domaines. La tradition, plaçant même à cette occasion dans leur histoire un épisode analogue à l'enlèvement des Sabines, veut qu'ils aient ravagé à leur retour le district de Bihor et qu'ils y aient enlevé toutes les jeunes filles musulmanes pour en faire leurs épouses[2].

En 1739, le pacha de Scutari, Hoda-Verdi-Mahmoud-begovitj, entreprit de soumettre, avec une armée de 15,000 hommes, non pas le Tsernogore proprement dit, mais le district de Koutchi. Il détruisit Medoun de fond en comble, et il allait pénétrer plus avant quand, assailli de trois côtés par les capitaines monténégrins Savitj de Rovats, Ilia Drekalovitj et Diouro Iovovitj, il dut renoncer à ses projets d'invasion et se replier avec une perte de 500 hommes. Jurant de se venger, il appela à son secours les gouverneurs des provinces voisines, et pendant sept ans huit pachas réunis serrèrent la Montagne-Noire d'un étroit blocus. La situation était d'autant plus grave qu'après une guerre désastreuse de deux ans l'Autriche venait de signer l'humi-

1. Karadzitj, *Danitsa*, p. 114. — *Srbski Lietopis*, 1826, part. II, p. 17.

2. Vassili, p. 22. — Raitj, t. IV, p. 204. — Andritj, p. 37.

liant traité de Belgrade, qui rendait à la Porte tout le territoire conquis à la suite de la paix de Passarovitz, la Servie et la Petite Valachie, et que les Vénitiens, épouvantés de cette renaissance inattendue des forces de l'empire ottoman, craignant une rupture, avaient défendu sous peine de mort, comme pouvant servir de prétexte à une guerre, l'exportation de la poudre sur le territoire du Tsernogore[1]. Toutefois, par de courageuses sorties contre les nombreux camps retranchés qui bloquaient toutes les issues de leur pays, les Monténégrins affaiblirent peu à peu leurs ennemis et les mirent enfin en pleine déroute. Exaltés par l'ivresse sauvage d'un triomphe acheté au prix de tant d'efforts, ils brûlèrent vifs dans une écurie soixante-dix de leurs prisonniers les plus importants[2]. Comme le remarque justement M. Cyprien Robert, « ce triste exploit n'a inspiré aucune chanson. »

Nous avons raconté dans le chapitre précédent comment s'étaient nouées les premières relations entre la Russie et le Monténégro. Depuis 1712 elles n'avaient pas été entretenues, mais la nouvelle attitude prise par l'Autriche et par Venise força les montagnards à se tourner vers le Nord et à réclamer un protectorat que Pierre le Grand avait jadis offert et que les incidents de la guerre sur le Pruth avaient seuls empêché de devenir effectif. Le vladika se rendit en Russie, où il fut reçu avec la plus haute distinction par l'Impé-

1. Andritj, p. 37. — Vatslik, p. 19.

2. Vassili, p. 21. — *Ogledalo srbsko*, p. 100-106. — Andritj, p. 38.

ratrice Elisabeth. Un oukaze rendu à Moscou le 10 mai 1744 promit aux Tsernogortses l'appui constant de la cour de Russie et leur accorda pour la reconstruction de leurs églises et de leurs monastères un subside annuel de 3,000 roubles, qui avait été annoncé par Pierre, mais qui n'avait jamais été payé [1].

L'évêque Sava était un homme doux, d'une grande piété et d'un zèle vraiment apostolique, mais son caractère était faible, son intelligence bornée ; il se sentait lui-même hors d'état de soutenir le fardeau des affaires politiques et du gouvernement ; aussi depuis son avénement était-il poursuivi du désir d'abandonner en d'autres mains le pouvoir temporel et de se renfermer exclusivement dans la vie contemplative ainsi que dans l'exercice de ses devoirs de pasteur des âmes. A son retour de Russie il accomplit ce projet et s'enferma dans le couvent de Staniévitj, laissant l'autorité à son neveu l'archimandrite Vassili, qu'il proclama son coadjuteur.

L'église monténégrine dépendait encore à cette époque du patriarcat de Servie, dont le titulaire résidait dans les états du Sultan. Espérant trouver dans ces circonstances un moyen de désorganiser le Tsernogore, les Turcs empêchèrent d'abord le Patriarche Athanase II de confirmer la retraite de Sava dans le cloître et le choix de son auxiliaire. Vassili demeura donc quelques années en possession du pouvoir politique, mais sans situation ecclésiastique régulière, ce qui diminuait son crédit sur le peuple. Cependant le chef de l'Église serbe

1. Andritj, p. 38.

finit par céder aux prières des Monténégrins, et un diplôme patriarcal, daté de Belgrade le 22 août 1750, proclama le neveu du vladika archevêque et « Exarque « du Saint Trône Serbe [1]. » Ce diplôme est d'une grande importance historique. Le titre d'Exarque, assez commun dans les premiers siècles du christianisme et dont l'Église Orientale a seule conservé l'usage, s'y donne au chef d'une Église nationale trop peu considérable pour être dirigée par un Patriarche et que l'on veut cependant émanciper presque complétement de la juridiction du patriarche soumis au joug ottoman. Ainsi le chef de l'Église des Iles Ioniennes, laquelle ne reconnait qu'une suprématie honorifique au Patriarche de Constantinople, est appelé Exarque. On peut donc dire que l'acte qui décerne ce titre à Vassili Petrovitj contient, par cela même, la première reconnaissance officielle de l'indépendance politique de la Montagne-Noire.

Autant Sava était impropre au pouvoir, autant Vassili se montra par son énergie et par son intelligence à la hauteur de la lourde tâche qui lui incombait. Ses premiers soins se tournèrent vers l'administration intérieure. Il enleva les fonctions de régent civil à Jean Voukotitj de Tchévo pour les donner à Stanislas Radonitj de Niégousch, dont la famille, apparentée à celles des Petrovitj, demeura en possession de ce titre jusqu'à sa suppression, sous Pierre II. Il nomma des capitaines expérimentés à différents postes de knèzes et de ser-

[1] Miloutinovitj, p. 80.

dars demeurés vacants depuis plusieurs années, et en même temps cassa quelques magistrats prévaricateurs. En un mot, il rétablit l'ordre dans le gouvernement, où la faiblesse de son oncle avait laissé s'introduire une déplorable confusion[1].

Mais bientôt la guerre vint le détourner de ces soins pacifiques. En 1750 les Turcs dirigèrent une attaque redoutable contre la Montagne[2]. Parmi les chants historiques du Tsernogore, il en est un qui date de l'épiscopat de Vassili et qui se fait remarquer au milieu de tous les autres par l'audace, la pureté et la fraîcheur de l'inspiration. Les rédacteurs de la *Gorlitsa* de Tsettinié, et d'après eux M. Cyprien Robert, ont pensé que ce chant se rapportait à un combat livré dans la journée du 26 novembre 1756; mais MM. Andritj[3] et Vatslik[4] croient devoir plutôt rattacher ce *piesme* à l'invasion de 1750. Nous pensons qu'ils ont raison, car le chant ne mentionne que le vizir de Bosnie comme agresseur de la Montagne-Noire, tandis qu'en 1756 le vizir d'Albanie prit également part à l'attaque.

En tous cas, voici le texte du poëme tel qu'il est donné dans l'Annuaire Historique monténégrin pour l'année 1836 et dans le *Miroir serbe* du vladika Pierre II[5]. Nous empruntons, pour éviter quelques longueurs, la traduction abrégée en certaines parties de M. Cyprien

1. Miloutinovitj, p. 81.
2. Vassili, p. 21.
3. P. 39.
4. P. 19.
5. *Ogledalo srbsko*, p. 123-128.

Robert, qui laisse subsister les traits les plus frappants de l'original.

« Le vizir de Bosnie écrit une lettre au noir caloyer, Vassili Petrovitj ; il le salue et lui dit : « Moine noir, « envoie-moi le kharatch de la Montagne avec le tribut « de douze jeunes filles des plus belles, toutes âgées de « douze à quinze ans, sinon je jure par le Dieu unique « de ravager ton pays et d'en emmener tous les mâles, « jeunes et vieux, en esclavage. »

« Le vladika communique cette lettre aux chefs des tribus, et leur déclare que, s'ils se soumettent, il se séparera d'eux comme de gens déshonorés. Les chefs répondent : « Nous perdrons tous la tête plutôt que de « vivre dans la honte, quand même la servitude devrait « prolonger d'un siècle notre existence[1]. »

« Fort de l'unanimité des siens, le vladika répond au vizir de Bosnie : « Comment peux-tu, renégat, man- « geur de prunes de l'Herzegovine, demander le kha- « ratch aux enfants de la Montagne libre? Le tribut que « nous t'enverrons, ce seront des pierres de notre sol, « et, au lieu de douze vierges, tu recevras douze queues « de pourceaux dont tu pourras orner ton turban, afin « de te faire ressouvenir qu'au Tsernogore les jeunes « filles ne croissent ni pour les Turcs ni pour les rené-

1. La même idée a été reproduite par Rhigas dans le plus célèbre de ses chants guerriers : « Mieux vaut une heure de liberté que qua- « rante années de la vie des esclaves. »

Καλήτερα μιᾶς ὥρας ἐλεύθερη ζωὴ,
Παρὰ σαράντα χρόνων σκλαβιὰ καὶ φυλακή.

« gats, et que, plutôt que d'en livrer une seule, nous « aimerions mieux mourir tous perdus, aveugles et « sans mains. Si tu veux nous attaquer, viens... Nous « espérons que tu laisseras chez nous ta tête et qu'elle « roulera dans nos vallées, déjà jonchées de tant de « crânes turcs. »

« En recevant cette réponse, le pacha furieux battit du pied la terre, saisit sa barbe dans ses mains et appela tous ses capitaines à grands cris. Ils accoururent avec 45,000 soldats, et, conduits par le *kihaya* (lieutenant) du vizir[1], ils s'avancèrent pour mettre à feu et à sang la Montagne-Noire. Les Tsernogortses les attendaient, retranchés dans le défilé de Brod, sous la blanche forteresse d'Onogoschto. Là les deux armées se saluèrent de leurs fusillades sans interruption durant quatorze jours.

« Tout à coup nos jeunes héros se lamentent; ils n'ont plus ni plomb, ni poudre. Passant au pied de leurs retranchements, qui ne vomissent plus la foudre, les hordes turques s'en vont brûler les villages. Mais Dieu nous envoya un secours inattendu : malgré les sévères défenses du Doge de Venise, un étranger compatissant nous apporta et nous vendit en une nuit plusieurs milliers de cartouches. Ravis à cette vue, les fils du Monténégro se mirent à danser de joie, en chantant des chansons de triomphe. Dès que l'aurore eut paru, ils firent le signe de la croix, et s'élancèrent sur le camp

1. MM. Andritj et Vatslik supposent qu'il est ici question d'un « Pacha de la Bosnie Tchehaya. » Mais leur erreur est manifeste; le *piesme* parle du kihaya du Pacha.

des Turcs, comme des loups sur un blanc troupeau. Ils les mirent en déroute et les poursuivirent jusqu'à la nuit à travers monts et vallées. Le kihaya lui-même, blessé, s'enfuit hors d'haleine vers son vizir pour lui apprendre combien il amenait de belles Monténégrines. »

Bien que terminée par un brillant avantage des chrétiens, la guerre avait causé de grands dommages dans le pays. Il fallait de l'argent pour les réparer et le subside accordé par Elisabeth n'avait jamais été payé. Vassili, suivant l'exemple de son oncle, se rendit en Russie pour réclamer ce subside et obtint par un oukase du 8 mai 1754 une somme de 5,000 roubles, comme règlement de l'arriéré des années 1743 à 1753. L'Impératrice lui fit en outre présent de 3,000 roubles, d'une image de la Vierge garnie de brillants, d'ornements et de livres d'église[1].

Ce voyage se recommande, du reste, à l'attention par une circonstance beaucoup plus curieuse.

Nous avons vu plus haut combien la civilisation et la culture de l'esprit étaient avancées dans le Tsernogore à la fin du xve siècle, sous les derniers Maramont-Tsernoïevitj, tellement que le Monténégro possédait une imprimerie dès 1494, avant que, non-seulement tout le reste de l'Orient, mais même quelques-uns des pays les plus florissants de l'Occident en possédassent encore. Au milieu des malheurs qui avaient marqué pour les Monténégrins le xvie et le xviie siècle, tout cela s'était perdu. L'imprimerie d'Obod avait été dé-

1. Miloutinovitj, p. 81-84.

truite, probablement lorsque les Turcs s'étaient emparés de la forteresse où elle était installée. Les écoles avaient cessé d'être. Le pays entier était retombé dans un état de barbarie complète. C'est à peine si les prêtres en savaient assez pour pouvoir lire les offices dans leurs livres de liturgie. La seule marque qui attestât encore les dispositions naturelles de la population pour les choses littéraires était la composition des chansons historiques du genre de celles que nous avons citées. Mais ce sont les peuples incultes chez lesquels fleurit ce genre de poésies, et on n'y a recours, pour perpétuer le souvenir des événements, que là où n'existent pas d'annales écrites.

Daniel Petrovitj, le libérateur de la Montagne-Noire, avait le premier compris de quelle importance était l'instruction pour arriver à faire vraiment un peuple des tribus à demi barbares qu'il commandait. Il avait voulu que du moins son petit-neveu Vassili, destiné un jour à porter le sceptre, ne fût pas un homme sans éducation comme lui, et il l'avait fait élever dans des écoles étrangères, soit sur le territoire de Venise, soit en Autriche, car on hésite sur cette question. Vassili avait rapporté de ces écoles le goût des lettres. Monté dans la chaire épiscopale, il trouva encore moyen d'occuper les rares loisirs que lui laissait l'administration de ses petits états et les intervalles des guerres avec la Turquie, à composer une courte histoire de la Montagne-Noire. Elle parut à Moscou pendant son séjour, en 1754, dédiée au chancelier Michel Woronzoff et portant le titre de : Исторія о Черной Горы,

Митрополитомъ Чегногорскимъ Василіемъ Петровичемъ, *Histoire du Monténégro, par le Métropolite du Monténégro Vassili Petroritj.* Certainement ce livre n'est un chef-d'œuvre, ni comme style, ni comme critique historique, mais il est d'un grand intérêt en tant que la première production d'un peuple du sein duquel rien de semblable n'était encore sorti [1]; et ce n'est pas le côté le moins original de la figure du troisième vladika issu du sang des Petrovitj que celui qui le montre, en même temps qu'un prince infatigable et intrépide, le premier prosateur et le premier historien de son pays.

Cependant les Ottomans commençaient à se fatiguer de cet état de guerre continuel avec les Slaves de la Montagne et des incursions ou *tchétas* incessantes qui ravageaient l'Herzegovine et les bords du lac de Scutari. Leurs armes n'avaient pas réussi jusqu'alors; ils eurent recours aux négociations, et d'après un ordre formel venu de Stamboul [2], le vizir de Bosnie proposa la paix aux Monténégrins. C'était aux conditions suivantes : Le pays se gouvernerait librement; les Turcs respecteraient ses lois, ses usages et ses priviléges, mais en échange les Tsernogortses reconnaîtraient la suzeraineté du Sultan et, comme marque de vasselage, payerait un très-léger tribut, analogue à celui que payaient les montagnards Albanais et les habitants du Magne. Ces propositions furent rejetées : les Monténégrins ne combattaient pas depuis cinquante-quatre ans

1. Voyez sur ce livre une intéressante appréciation critique publiée dans la *Srbski Lietopis* de Belgrade, 1845, part. I, p. 1 et suiv.

2. Voyez le texte du firman au n° XII des *Pièces justificatives.*

pour se soumettre, sans avoir été vaincus, au joug dont ils s'étaient émancipés [1].

Alors les vizirs de Bosnie et de Scutari rassemblèrent 80,000 hommes, et pendant que le premier menaçait la frontière de l'Herzegovine, le second pénétrait dans la vallée de la Zéta. C'était à la fin de l'année 1756. Les Albanais du vizir de Scutari, dans ce premier élan d'invasion que les Turcs appellent *yourousch* et qui a toujours fait la force de leurs armées, s'emparèrent d'une position très-importante à l'entrée du district de Biélopavlitj et y établirent leur camp. Ils pénétraient déjà plus avant, lorsque, le 26 novembre, le régent civil Stanislas Radonitj les atteignit à la tête de toutes les forces monténégrines et après un long engagement les rejeta en désordre sur leur camp. Le vizir fut blessé dans ce combat. Trois jours après les Tsernogortses assaillirent le camp ottoman, mais ils furent repoussés à leur tour avec des pertes énormes. Ils revinrent à la charge le 3 décembre et la lutte dura vingt-six heures sans interruption. Le camp ne put encore être forcé, mais toutes les positions qui l'enceignaient tombèrent en la possession des Monténégrins, et la retraite des Turcs fut absolument coupée. L'armée était perdue si le défaut d'organisation régulière chez les montagnards ne les avait obligés à retourner pour quelques instants dans leurs villages, afin d'y chercher des munitions et des vivres, en ne laissant devant le camp turc qu'un assez faible corps d'observation. Les Osmanlis

1. Medakovitj, p. 50-53.

profitèrent de ce moment de répit pour décamper, le 6 décembre, et se retirer sur Podgoritsa, abandonnant leurs tentes, leurs bagages, leurs munitions, leurs approvisionnements, et poursuivis de très-près par les Monténégrins demeurés en observation, qui leur tuèrent beaucoup de monde dans le désordre de la retraite. Cette campagne coûta aux Turcs 40,000 hommes, d'après leurs propres aveux, mais le succès des chrétiens fut aussi très-chèrement acheté [1].

Le subside russe continuant à n'être pas régulièrement fourni, Vassili retourna en 1758 à Saint-Pétersbourg, avec le gouvernadour Radonitj, qui mourut dans le voyage. Il obtint d'Elisabeth un nouveau secours de 1,000 ducats [2] et l'autorisation de faire élever quinze jeunes Monténégrins dans l'Institut militaire de la noblesse à Saint-Pétersbourg [3]. Sept ans après, en 1765, le vladika faisait un nouveau voyage en Russie pour demander à Catherine de continuer envers les Tsernogortses la bienveillance qu'avaient témoignée ses prédécesseurs et pour obtenir d'elle des ornements d'église, ainsi que de l'argent pour fonder des écoles. Mais, tombé subitement malade au moment où il allait reprendre le chemin de ses états, il mourut à Saint-Pétersbourg, le 10 mars 1766, entre les bras de son pe-

1. Paul Stamatovitj, *Srbski Ptchela* (Szegedin, 1838), p. 68. — Andritj, p. 43.

2. Voyez au nº XIV des *Pièces justificatives* l'oukaze de l'Impératrice Élisabeth, conservé à Tsettinié, que nous donnons comme un échantillon des documents de ce genre.

3. Medakovitj, p. 54.

tit-neveu Pierre, et fut enterré dans l'église de Saint-Alexandre Newsky, où l'on voit encore son tombeau [1]. Catherine, dont les regards étaient déjà tournés vers Constantinople, profita de cette occasion pour adresser au peuple Monténégrin un oukaze dans lequel elle renouvelait solennellement les déclarations de protectorat données déjà par la Russie et promettait aux Slaves chrétiens de les combler de ses bienfaits [2].

Par la mort de Vassili, le pouvoir revenait au faible Sava, déjà fort abattu par l'âge et déshabitué par vingt ans de retraite du gouvernement des hommes. Son nouvel avénement fut marqué par deux incidents qui eurent une grande influence sur les destinées de la Montagne.

Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, l'Église serbe avait conservé un patriarcat particulier, institué par les rois de la dynastie Némanide et dont le siége, après avoir été successivement transporté dans différentes villes, avait fini par demeurer fixé à Ipek, bien que canoniquement le titulaire fût métropolite d'Achrida. Il y a cent ans, la nation grecque, jetée hors de sa véritable voie par l'erreur de quelques esprits influents, suivait une politique fausse et funeste qui lui a fait un très-grand mal, mais dont le sang versé à flots pour la foi et pour la patrie a noblement effacé les traces dans notre siècle. Elle s'était rapprochée de ses oppresseurs, pactisait avec eux, et profitait de leur bienveillance pour

1. Miloutinovitj, p. 90-92.

2. Voyez le texte de cet oukaze au n° XV *des Pièces justificatives*.

étendre sa domination sur les autres races chrétiennes de l'Orient, aussi bien dans l'ordre religieux que dans l'ordre politique. Tandis qu'avec Mavrocordatos et ses successeurs les Grecs détruisaient le privilége des provinces roumaines de n'être gouvernées que par des hommes de leur propre race et faisant des deux hospodarats des fermes exclusivement exploitées par les phanariotes, dans le domaine des choses religieuses, le patriarcat de Constantinople, tout en répétant les vieilles déclamations contre l'ambition du siége de Rome, travaillait activement, en opposition avec l'esprit traditionnel de l'Église orientale, à détruire toutes les organisations de petites Églises nationales, à s'ériger en sorte de Papauté grecque et à substituer des Grecs aux indigènes dans tous les évêchés des provinces slaves ou roumaines. Politique déplorable par laquelle les Grecs espéraient fondre en un seul tout dépendant d'eux les races non musulmanes de l'Orient, et qui n'eut d'autre résultat que de créer contre le nom hellénique les haines et les méfiances qui se traduisirent en 1821, lors de la guerre de l'indépendance grecque, par la trahison de Vladimiresco en Valachie et par l'inaction de Milosch Obrenovitj en Servie.

Déjà la retraite d'Arsène III sur le territoire autrichien, en 1737, avait désorganisé le patriarcat serbe et permis aux intrigues du patriarcat de Constantinople de s'y développer sur une grande échelle. En 1765, les Turcs, poussés par les Grecs, forcèrent le Patriarche d'Ipek, Vassili Ivanovitj Berkitj, à se démettre de ses fonctions. Son neveu, Arsène Plamenats, fut élu pa-

triarche. Mais ce n'était que le début d'actes destinés à détruire l'autonomie de l'Église serbe. Deux ans après, en janvier 1767, Arsène V, circonvenu par des intrigues dont le centre était à Byzance, abdiqua son autorité et en même temps tous les prélats d'origine grecque soumis à son siége, c'est-à-dire les évêques de Castoria, Vodéna, Corytsas, Tibériopolis, Sisanium et Grévéna, adressèrent au Patriarche OEcuménique de Constantinople une supplique demandant la suppression du siége d'Achrida et sa réunion au patriarcat grec. L'acte était pleinement irrégulier, car il n'y avait pas eu de synode véritable de l'Église serbe, et sur treize archevêques et évêques dépendant du patriarche d'Ipek, six n'avaient pas donné leur avis. C'étaient tous ceux d'origine slave qui occupaient les siéges de Pélagonia, Belgrade, Stroumnitza, Prespa, Débra Khora et Vélissa. Mais le patriarcat de Constantinople n'y regardait pas de si près pour un acte qui flattait son ambition et que ses manœuvres préparaient depuis plusieurs années. Un acte synodal rendu à Constantinople supprima l'Église nationale des Serbes et des Bulgares, et le Patriarche Arsène se retira dans le monastère de Bertchéla[1].

Son prédécesseur démissionnaire, Vassili, réclama contre l'anéantissement des droits de la Servie et

1. Voyez au n° XVI des *Pièces justificatives* la traduction des documents relatifs à la suppression du patriarcat d'Achrida, extraits du *Traité de la juridiction canonique du Trône Patriarcal OEcuménique sur l'Église orthodoxe de Bulgarie*, par Grégoire, archi-secrétaire du Saint-Synode de l'Église de Constantinople.

reprit le titre de Patriarche. Mais, menacé de mort par les Turcs, qui voyaient dans chaque progrès de l'unité de juridiction de l'Église orientale une facilité de plus pour leur domination, il dut s'enfuir d'Ipek. Le Tsernogore lui offrit un asile, et il y passa plusieurs années. Plus tard, il se retira en Russie, mais après avoir délégué ses pouvoirs spirituels au vladika Sava. C'est à dater de ce moment que les évêques du Monténégro se sont considérés comme indépendants de tout supérieur ecclésiastique et comme possesseurs des droits des anciens Patriarches d'Ipek, qu'ils réclament encore aujourd'hui.

Le second incident, survenu immédiatement après la mort du vladika Vassili, fut d'une importance moins capitale, mais eut un caractère plus original et plus romanesque, et rappela sur le Monténégro l'attention de l'Europe, dont ce pays était entièrement oublié. Il n'y a peut-être pas une histoire de Russie ou de Turquie dans laquelle on ne cite cet épisode, mais presque toujours il est dénaturé de la manière la plus étrange, et, selon l'esprit des écrivains, il prend les physionomies les plus contradictoires. Nous en citerons deux exemples, tirés de livres où le public ne va que trop souvent chercher ses renseignements.

Castéra, dans son *Histoire de Catherine II*, parle des faux Pierre III de Russie, qui apparurent en assez grand nombre de 1766 à 1772. « Dans le pays de Montenero, « tributaire du Grand-Seigneur, dit-il, un médecin, « nommé Stephano, profita de l'enthousiasme que le « nom russe inspirait aux chrétiens grecs de cette pro-

« vince, pour leur faire croire qu'il était Pierre III. Les « caloyers, l'évêque le secondèrent avec chaleur, et « cette fourberie occasionna un soulèvement parmi le « peuple. Mais bientôt les janissaires obligèrent Ste- « phano à prendre la fuite. Plus heureux que les au- « tres faux Pierre III, il évita l'échafaud[1]. »

Voici maintenant ce que nous lisons dans l'*Histoire de la Turquie* de M. Lavallée, qui n'a fait qu'abréger le récit de M. de Hammer[2] : « Les agents de Catherine, « au moyen de la propagande religieuse, préparaient la « voie à l'invasion russe dans les provinces grecques « de la Turquie. Dès 1760, le czar Pierre leur avait en- « voyé de zélés émissaires. L'un d'eux, Grec de Thes- « salie, Papas-Oglou, officier d'artillerie au service de « la Russie, parcourut les côtes de l'Adriatique, la « Thessalie, la Morée; un autre, le moine Stephano, « choisit pour théâtre de ses prédications la Servie et « la Croatie. — Ni l'Allemagne, ni la Hongrie, disait-il « aux raïas, ne peuvent rien faire pour vous; la France « dort, la Pologne se meurt; seule, la Russie pense à « vous, veille sur vous, vous tend la main; car seule « elle est orthodoxe. Ne reconnaissez-vous pas en elle « la race blonde qui doit vous sauver? — Animés par « ses discours, convaincus par ses aumônes et ses lar- « gesses, les chrétiens de l'Albanie, de la Servie, du « Monténégro se levèrent en armes; mais les Russes « n'étaient pas encore prêts; l'insurrection, abandon-

1. *Histoire de Catherine II*, t. II, p. 159.

2. *Histoire de l'Empire Ottoman*, t. XVI, p. 162 de la traduction française.

« née à ses seules forces, fut écrasée par les janis-
« saires[1]. »

Il est difficile de trouver deux récits plus dissemblables. Dans l'un, c'est un médecin qui, se donnant pour l'empereur Pierre III, agite, on ne sait trop pourquoi, un petit coin de terre soumis au Sultan ; dans l'autre, c'est un moine, agent de Pierre ou de Catherine, qui excite une formidable insurrection sur une vaste étendue de territoire. Le seul point où les deux écrivains que nous avons cités se trouvent d'accord, est que cette révolte fut facilement écrasée par les janissaires.

Voyons maintenant quelle est la vérité sur cette histoire. Elle est assez curieuse par elle-même pour n'avoir besoin d'aucune espèce de broderie ou d'enjolivement.

La sanglante tragédie de 1762 avait produit la plus terrible impression parmi les populations slaves. A Moscou, la ville sainte, ce n'était qu'avec peine que Catherine avait été reconnue pour impératrice, et, bien que le cadavre de son époux, Pierre III, eût été exposé publiquement pendant plusieurs jours à Saint-Pétersbourg, le peuple, dans la plus grande partie des provinces de l'Empire, se refusait à croire que le Tsar eût vraiment succombé sous les coups des assassins. On se disait tout bas qu'il avait été miraculeusement sauvé, et qu'il se tenait caché dans une retraite mystérieuse, attendant le moment de reparaître en vengeur, *redivivus et ultor*, comme Pougatcheff écrivit un peu plus

1. *Histoire de la Turquie*, 2e édition, t. II, p. 201.

tard sur ses monnaies. Ces bruits étaient semblables à ceux qui avaient circulé dans le peuple russe à la suite de l'assassinat du jeune Démétrius, fils d'Ivan le Terrible, par Boris Goudounoff; ils eurent le même résultat. De nombreux aventuriers voulurent profiter de la crédulité populaire en se donnant pour le Tsar échappé des mains de ses bourreaux. Le plus connu de tous est Pougatcheff, ce cosaque déserteur qui, rassemblant autour de lui les hordes de ses compatriotes et appelant partout les serfs à la révolte, faillit un instant renverser le trône de la grande Catherine. Mais il ne fut pas le seul. D'autres avant lui avaient tenté la même aventure. Tels avaient été, en 1767, un cordonnier de Voronetz; en 1770, un déserteur du régiment d'Orloff, nommé Tsernicheff; en 1772, deux autres imposteurs, l'un serf de la famille Woronzoff, l'autre sorti du milieu des prisonniers d'Irkoutsk.

Les faux Pierre III ne parurent pas seulement en Russie. L'indignation contre ceux qui avaient osé massacrer le Tsar slave et orthodoxe, le successeur de Pierre le Grand, n'avait pas été bornée aux limites de l'Empire moscovite. Le crime de Catherine avait soulevé d'horreur tous les Slaves, qui commençaient dès lors à tourner les yeux vers la Russie et à voir dans cette puissance le centre futur de leur vie nationale. Il fallut toute l'habileté de la Sémiramis du Nord et de ses ministres pour parvenir à dissiper cette première et sinistre impression, et ce furent seulement les victoires de ses armées sur les Turcs, ainsi que l'ébranlement qu'elles causèrent au trône d'Othman, qui décidè-

rent les chrétiens orientaux à saluer sa bannière comme celle d'une libératrice, et à oublier que la puissante souveraine n'avait ceint la couronne qu'au prix du meurtre de son époux.

Au commencement de l'année 1767, un aventurier, originaire de la Dalmatie ou de la Croatie, que quelques-uns considèrent comme un déserteur de l'armée autrichienne, se mit, sous le nom de Stiépan Mali (Étienne le Petit), au service d'un montagnard de Maïni, près Boudva. Un jour, après de longues circonlocutions, il confia à son maître qu'il était le Tsar Pierre en personne, échappé aux mains des sicaires de Catherine. Soit que le maître d'Étienne fût véritablement dupe de cette imposture, soit qu'il eût quelque intérêt à la répandre, il traita ce valet avec les plus grands égards. A peu de temps de là, se trouvant à une noce dans le district de Niégousch, il se leva et se découvrit à l'instant où son serviteur allait vider son verre. D'abord cette marque de déférence fut regardée comme une plaisanterie. Les personnes présentes demandèrent en riant pourquoi l'homme auquel son maître témoignait ce respect était si mal équipé. Mais bientôt le bruit se répandit sur toute la côte que l'Empereur s'était caché dans le pays. Cette nouvelle s'accrédita facilement chez des gens simples, dont l'imagination est naturellement portée à admettre les récits merveilleux.

Lorsque Étienne le Petit se vit l'objet de la curiosité des uns et des hommages des autres, il quitta Maïni pour se rendre dans le Monténégro. Ce fut en vain que le vladika Sava s'efforça de démentir son imposture en

rappelant que son voyage à Saint-Pétersbourg lui avait fait connaître le grand-duc Pierre. Il n'avait pas l'énergie nécessaire pour arrêter l'entraînement de la foule, et d'ailleurs Étienne insinua d'une manière habile que le vladika était obligé de se conformer aux instructions de la Cour de Russie, qui avait intérêt à le discréditer aux yeux de l'Europe. Un Monténégrin qui avait été au service de Russie dans le temps où Pierre III occupait encore le trône, déclara reconnaître dans l'aventurier tous les traits du malheureux époux de Catherine, et le témoignage de cet homme acheva de convaincre le peuple.

L'idée qu'un Tsar de Russie, chassé de ses états, était venu demander asile à la Montagne-Noire, était de nature à exalter au plus haut point tous les esprits. S'il était venu leur demander de se soumettre au sceptre de Pétersbourg, les Tsernogortses l'eussent repoussé avec indignation, car ils acceptaient l'alliance et le protectorat, mais non la domination des Moscovites; ils ne voulaient pas plus être Russes que Turcs; leur seul désir, leur seule passion était de demeurer libres et indépendants dans leurs montagnes, en empêchant la prescription de s'établir contre les droits du royaume de Servie. Mais le faux Pierre III leur disait que son unique ambition était de régner sur eux et de relever avec éclat la couronne brisée à Kossovo. Les prétentions de l'aventurier Étienne étant ainsi formulées, la croyance à son imposture étant établie fermement, il n'était pas un Monténégrin qui ne fût prêt à donner sa vie pour rétablir le trône de Servie et y faire asseoir

un prince que, bien qu'il fût Holsteinois, l'opinion populaire, ignorante des généalogies, considérait comme le dernier descendant des Romanoff, l'héritier légitime de Pierre Ier. Pour préluder à cette œuvre, le vladika fut dépouillé du pouvoir politique; on l'invita à se borner désormais à ses fonctions spirituelles d'évêque, et Étienne le Petit, sous le nom de Pierre, fut proclamé prince du Monténégro.

Le mouvement se communiqua de proche en proche. Le Patriarche Vassili d'Ipek fit offrir ses services au faux Pierre III, et lui envoya, comme marque de soumission, un très-beau cheval, fait qui ne contribua pas peu à le faire expulser de son trône patriarcal et à lui faire chercher un refuge auprès de son souverain adoptif. Loin de calmer les esprits, cette mesure violente ne fit que les exaspérer et qu'augmenter les sympathies des rayas pour l'imposteur. Bientôt il eut des partisans jusque sur le territoire vénitien. Risano fut le théâtre d'une collision sanglante. Un des principaux habitants de cette ville avait écrit à Étienne, en lui offrant des armes. L'homme qui témoignait ces égards au faux Tsar s'appelait Pierre Djacha; il avait voyagé en Russie, et c'en était assez pour qu'on attribuât à sa conduite un motif politique sérieux.

Deux capitaines, Chélovitj et Korda, étaient compromis comme intermédiaires. Les autorités vénitiennes firent une réprimande sévère à Djacha et aux deux capitaines, qui témoignèrent leur mécontentement. On voulut les envoyer à Cattaro pour y donner des explications sur leur conduite, et comme ils refusaient d'y

aller, on envoya à Risano un major et 40 soldats, avec ordre de s'emparer des récalcitrants.

Cet officier dissimula d'abord l'objet de sa mission, et à l'instant où les deux capitaines s'y attendaient le moins, il les fit saisir et jeter dans son embarcation. Mais Chélovitj et Korda appelèrent au secours les Risaniotes, qui marchent toujours armés; ils accoururent et engagèrent avec les Vénitiens une vive fusillade. Le major parvint à s'échapper, et le gouvernement de Venise ne voulant pas laisser passer cette révolte sans répression, envoya devant Risano quelques vaisseaux avec des troupes de débarquement. Les habitants se défendirent si vigoureusement, que les troupes de la Seigneurie durent se retirer, après avoir éprouvé des pertes considérables. Alors Korda, qui était le capitaine de la commune, fut mandé à Cattaro. Là il protesta qu'il n'y avait pas eu révolte, mais défense légitime contre une attaque à laquelle personne ne s'attendait, et que la population de Risano, loin d'être hostile au Doge, était prête à combattre pour lui avec autant de courage qu'elle venait d'en déployer. On se contenta de ces explications, pour ne point donner à un fait sans grande portée politique une importance qui aurait pu exciter une véritable insurrection.

Cependant les progrès du pouvoir d'Étienne prenaient un caractère alarmant pour les états intéressés à ce qu'aucune cause d'excitation ne vînt troubler leurs rapports déjà si difficiles et si compliqués avec les provinces slaves. Venise craignait un soulèvement sur la côte orientale de l'Adriatique; les Turcs, qui avaient

vu les tribus des Koutchi, des Vassoïevitj et des Biélopavlitj secouer leur joug pour se donner au faux Pierre III, appréhendaient, dans l'Albanie et la Servie, des troubles qui pouvaient trouver un écho dans l'Épire, la Macédoine et la Thrace. Ces deux Puissances formèrent une coalition pour étouffer le foyer d'incendie et expulser l'aventurier de son asile. En 1768, quatre armées, dont trois ottomanes et une vénitienne, assaillirent à la fois la Montagne-Noire par toutes ses frontières.

Un piesme intitulé *Bogovanié*, « l'œuvre de Dieu, » raconte les incidents de cette guerre, l'une des plus glorieuses qu'aient soutenues les Monténégrins.

« Le Doge vénitien écrit au Tsar de la blanche Stamboul ; il le salue amicalement et lui dit : « Pur Sultan, « tu sais que sur ces rochers du Tsernogore, au seul « nom de l'Empereur russe, tout le peuple s'émeut, « comme feraient des enfants pour leur père. Détrui- « sons de concert ces rebelles, et qu'il n'en reste plus « trace. Je lèverai mes Dalmates et mes braves volon- « taires Croates, et je les posterai sur la frontière, pour « que les bandes échappées à ton cimeterre n'échap- « pent pas à mon épée. »

« Aussitôt le Tsar osmanli rassemble ses Albanais, ses Bosniaques et ses Rouméliotes, en tout 120,000 fantassins et cavaliers, qui, leurs vizirs en tête, marchent vers la Montagne-Noire et l'envahissent de trois côtés à la fois, pendant que les Vénitiens couvrent de troupes leur frontière.

« Cernés de toute part, les Monténégrins invoquent

le Dieu d'en haut, et dans une assemblée générale décident qu'il ne faut pas songer à la vie, mais à mourir glorieusement pour la foi et la chère liberté; puis, au nombre de 10,000 contre 120,000 ennemis, ils partent en différents corps pour les divers points attaqués. Les Turcs marchaient entourés de l'incendie, et pénétrèrent très-avant dans le pays; mais la mort les y attendait, car ils ne savent pas, comme nos guerriers, se cacher derrière des rochers et des arbres. Vainement ils criaient aux nôtres : « Ames de souris, Tsernogortses, « levez-vous, que nous vous voyions en plaine! Où « fuyez-vous comme des rats à travers les brous- « sailles? » Du sein des broussailles, les coups de feu n'en partaient pas moins et frappaient l'ennemi à l'improviste.

« Cependant le Turc se bat durant neuf semaines, et nos pauvres haïdouks n'ont plus ni poudre ni plomb. Ils vont périr, quand arrive la fortune monténégrine, la bonne fortune envoyée de Dieu : le 1er novembre, une pluie abondante tombe des nuages et dure jusqu'au lendemain, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, qui ravagent près de Boudva le camp du Doge de Venise, et mettent en pièce les tentes du pacha de Scutari. Au milieu de ce désordre, les montagnards accourent et s'emparent des munitions mal gardées. Désormais pourvus, ils défient les trois vizirs, qui, désespérant de se maintenir durant l'hiver dans la Montagne, l'évacuent en semant de cadavres tous les sentiers.

« C'est ainsi que le vrai Dieu aide ceux qui le prient : crois donc au Christ, cher *pobratim*, crois au Dieu

que les Tsernogortses adorent, au Dieu dont ils reçoivent joie, courage et santé[1]. »

On vient de lire le récit poétique. Voici maintenant les faits de l'histoire, constatés par la critique.

Trois armées turques, montant en tout à 120,000 hommes, sous le commandement des vizirs de Bosnie, d'Albanie et de Roumélie, cernèrent le Monténégro du côté de l'intérieur des terres, tandis que les Vénitiens le cernaient du côté de la mer. Le vizir de Roumélie agissait sur les bords du cours d'eau de la Sitnitsa, près de la forteresse de Podgoritsa, celui de Bosnie dans les environs de Nikchitj, celui d'Albanie, parti de Scutari, sur la Tsernitska-Nahia par la route de Plavnitsa; enfin le général vénitien Krapovitj échelonnait ses troupes sur la frontière, depuis Spitsa jusqu'à Grahovo. Le jour de Saint-Jean, les Turcs avançaient de tous côtés[2]. Les Monténégrins rassemblèrent 10,000 hommes sur différents points du pays cerné, dont la situation était d'autant plus périlleuse que les Vénitiens avaient défendu sous peine de mort la vente des munitions. Un paquet de cartouches se vendait alors un ducat d'or. Mais après que les Monténégrins se furent défendus deux mois, une troupe de 500 d'entre eux prit sur l'ennemi 60 sommes de poudre. Ce succès mit le comble à l'exal-

1. *Ogledalo srbsko*, p. 162.

2. Il paraît qu'au début de la campagne le vizir de Bosnie obtint quelques succès, dont il fit, dans son rapport à la Porte, de grandes victoires comparables à celle que l'on avait gagnée sur les Autrichiens à Banialouka dans la guerre précédente. Wassif, p. 311. — De Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, t. XVI, p. 162.

tation et à la joie des Monténégrins. Le 28 octobre, ils attaquèrent par trois côtés à la fois, avant le point du jour, avec les contingents des Nahias Katounska et Rietchka, commandés par les voïvodes Drago et Péro Voukotitj, le serdar Petrovitj et le pope Joutkovitj, les deux vizirs de Bosnie et de Roumélie, qui avaient opéré leur jonction dans le district de Bielopavlitj. L'archimandrite Pierre Pétrovitj, qui fut plus tard vladika, debout au sommet du mont Lisats, donna le signal du combat, et demeura en prières pendant toute l'action, comme Moïse pendant qu'Israël combattait les Amalécites. Bien qu'ils ne fussent que 3,000 hommes, les chrétiens déployèrent un tel courage, qu'ils obligèrent à battre en retraite l'ennemi, fort de 60,000 hommes. La lutte dura jusqu'au soir, et les Turcs, mis en fuite, furent poursuivis dans la nuit depuis Tchévo jusqu'à Zagaratj. Une chanson monténégrine dit qu'ils perdirent dans cette journée 20,000 hommes; le chiffre est énormément exagéré, mais au moins de 2 à 3,000 musulmans restèrent sur le champ de bataille. Du côté des Monténégrins, il y eut seulement 215 morts et 300 blessés. 3,000 chevaux, 1,300 tentes, parmi lesquelles celles des vizirs, 30 forges de campagne, une grande quantité de munitions et de vivres tombèrent aux mains des guerriers de la Montagne.

Restaient encore l'armée du vizir de Scutari et celle des Vénitiens. Mais le second camp des Turcs fut effrayé, le 1er novembre, par l'explosion d'un magasin à poudre allumé par la foudre dans un orage. Les soldats prirent la fuite, et les Monténégrins de la Tsernitska-

Nahia leur coupèrent un millier de têtes en les poursuivant. La foudre tomba presque en même temps dans le camp des Vénitiens, près de Boudva, y mit le feu aux poudres, et les troupes du Doge, après ce désastre, durent se replier sur les garnisons des villes maritimes[1].

Telle fut la conclusion presque surnaturelle de cette guerre formidable.

Étienne le Petit, pour qui les montagnards avaient gagné une si glorieuse victoire, n'avait joué qu'un rôle insignifiant dans la guerre, aussi bien que le Patriarche d'Ipek. Il se contenta d'élever du côté de l'Herzegovine quelques redoutes qui portent encore son nom, et se tint presque tout le temps enfermé dans le couvent de Bertchéla. Cependant les Monténégrins, quoique plus sensibles que tout autre peuple au défaut de bravoure personnelle, lui conservèrent une inébranlable fidélité.

L'année suivante, l'Impératrice de Russie prétexta de l'appui donné par la Porte aux Polonais de la Confédération de Bar pour déclarer la guerre au Sultan Moustapha, que ses défaites et les plaisanteries de Voltaire ont rendu célèbre. De même qu'elle s'était, en Égypte et en Syrie, acquis le concours effectif du mamelouk Ali-Bey et de l'émir Daher, Catherine voulut avoir en Europe la coopération des populations chrétiennes. Des agents secrets furent envoyés en Grèce pour préparer les rayas à l'arrivée de la flotte

1. Miloutinovitj, p. 52-100. — Andritj, p. 50 et 51. — Vatslik, p. 20 et 21.

du comte Orloff. Quant au Monténégro, la Tsarine y attachait une importance toute particulière, d'abord parce que depuis un demi-siècle ce petit état constituait un des principaux points d'appui de la politique russe dans le Levant; ensuite parce que, connaissant l'apparition du faux Pierre III, elle craignait n'y trouver que peu de sympathies.

Le prince Dolgorouky fut donc envoyé à Tsettinié, pour détromper les Monténégrins sur le compte d'Etienne et pour leur porter une proclamation impériale contre-signée du comte Panin et du prince Alexandre Galitzin et datée du 29 janvier 1769. On lisait les paroles suivantes dans cette proclamation, dont l'original existe encore aujourd'hui dans les archives de Tsettinié :

« Nous vous promettons solennellement de vous « reconnaitre dorénavant comme des amis fidèles et « sincères de notre empire, si dans la guerre actuelle « vous embrassez notre parti, pour votre propre avan- « tage, pour votre propre liberté et pour le bien gé- « néral de la chrétienté. En outre, à la suite d'un sem- « blable concours, lorsque nous ferons la paix, nous ne « vous laisserons pas exclus du traité, et nous vous y fe- « rons obtenir des garanties suffisantes, ainsi que la plus « pleine liberté de votre foi. L'autorité de notre pa- « role impériale est le garant de ces promesses [2]. »

A l'arrivée de l'envoyé de Catherine, une skoupchtina

1. Miloutinovitj, p. 101.

2. Voyez le texte complet de cette proclamation au nº XVII des *Pièces justificatives*.

fut convoquée à Tsettinié. Le prince Dolgorouky déclara sous le sceau du serment à tous les chefs de famille assemblés que le prétendu Tsar n'était qu'un imposteur, que le véritable Pierre III était mort, que tout Saint-Pétersbourg avait pu contempler son cadavre étendu sur un lit de parade et que son tombeau se voyait en Russie. Les montagnards le crurent et laissèrent arrêter, par ordre du vladika Sava, Etienne le Petit, qui fut livré à l'escorte de Dolgorouky. Mais une circonstance à laquelle personne n'eût songé sauva l'aventurier et lui permit de reconquérir plus de pouvoir que jamais.

L'envoyé russe avait enfermé son prisonnier dans une chambre placée au-dessus de la sienne. Le rusé Etienne apparut tout à coup à la fenêtre et cria aux guerriers tsernogortses qui n'avaient pas encore quitté Tsettinié : « Vous voyez que le prince lui-même me « reconnaît pour son supérieur, puisqu'il n'ose pas me « loger au-dessous de lui. C'est la marque certaine que « je suis bien le Tsar, quoi qu'il en dise. Compagnons, « me laisserez-vous aux mains de mes ennemis, qui « veulent m'assassiner, comme ils ont déjà tenté une « fois de le faire ? » Ce raisonnement grossier convainquit les Tsernogortses : revenant à leurs premières illusions, ils s'élancèrent vers la maison où était enfermé leur cher prisonnier, le délivrèrent et le portèrent en triomphe au milieu d'acclamations enthousiastes. Quant au prince Dolgorouky, il dut quitter le pays le jour même, plus vite qu'il n'y était entré [1].

1. Cyprien Robert.

L'aventurier Etienne rendit un immense service aux Monténégrins en les empêchant de prêter aux excitations de Catherine une oreille aussi ouverte que les malheureux habitants de la Morée. Aussi ne se trouvèrent-ils pas comme eux abandonnés à toutes les vengeances des hordes mahométanes par l'ingrate Russie. Ils restèrent enfermés dans leurs montagnes et ils ne descendirent pas dans les plaines jouer imprudemment leur liberté sur la foi des promesses d'un appui douteux. Ils durent, au reste, se réjouir de la prudence qu'ils avaient déployée lorsqu'ils virent, dans le fameux traité de Kaoutchouk-Kaïnardji, la Russie, fidèle à sa politique égoïste, stipuler pour elle seule, garantir uniquement ses propres intérêts, et ne prendre aucun soin de protéger le sort de ceux des chrétiens orientaux que ses appels avaient poussés à la révolte.

L'impartiale histoire doit d'ailleurs rendre cette justice à l'individu qui avait usurpé le nom de Pierre III, qu'il n'employa son autorité que pour le bien du pays, et qu'il réussit à y introduire un ordre inconnu jusqu'alors. Les Monténégrins étaient d'intrépides guerriers, mais, retombés presque à l'état sauvage pendant les désastres de leur patrie, ils étaient en même temps d'affreux pillards. Démentant le proverbe qui dit que les loups ne se mangent pas entre eux, les tribus du Tsernogore, si unies quand l'ennemi paraissait à la frontière, se déchiraient dans des luttes incessantes, et, non contentes de piller le territoire turc, exerçaient le brigandage les unes contre les autres. Etienne entreprit de faire cesser ce lamentable état de choses. Profi-

tant de son ascendant sur la population, il fit fusiller plusieurs montagnards pour fait de vol, ce que les vladikas eux-mêmes n'auraient pas osé tenter, organisa une espèce de gendarmerie et parvint enfin à faire régner une sûreté telle qu'une bourse et un pistolet d'argent, exposés sur un rocher au bord du chemin qui conduisait à Cattaro, y restèrent, dit-on, plusieurs semaines sans que personne osât y toucher.

Son pouvoir ne dura pas longtemps. Poussé par un remarquable instinct de civilisation, il voulait créer des routes dans le Monténégro. En 1770, il en avait fait commencer une première dans la Tsernitska-Nahia, qui était le lieu favori de sa résidence ; mais un jour qu'il inspectait les travaux, l'explosion d'une mine mal préparée le renversa frappé de 62 blessures et privé de la vue. Incapable dès lors de gouverner et de rien faire, il abdiqua le pouvoir et il se retira dans le couvent de Bertchéla, où, en 1774, il fut assassiné par un de ses domestiques, gagné à prix d'or par le pacha de Scutari [1].

Après la retraite d'Etienne, le pouvoir revint aux mains de l'évêque Sava, de plus en plus affaibli par l'âge. Mais, grâce à la sagesse de l'attitude des Monténégrins dans la guerre entre la Russie et la Porte, grâce aussi à la salutaire terreur qu'avait inspirée aux Turcs leur échec de 1768, le Tsernogore jouit de quelques années de repos tant que dura la lutte entre Catherine et Moustapha. Aucune expédition importante ne fut dirigée contre ce pays par les Ottomans, trop

1. Cyprien Robert. — Andritj, p. 53. — Marmier.

sérieusement occupés d'un autre côté. Le seul combat digne de mention pendant cet intervalle, dont les traditions de la Montagne aient conservé la mémoire, fut livré en 1774, non contre les Turcs, mais contre les Vénitiens.

Ceux-ci avaient formé le projet de s'emparer du couvent fortifié de Staniévitj, situé sur la frontière de leurs possessions de la Dalmatie, à deux heures de Boudva. Un général d'origine slave au service de la République, nommé Rada Maina, vint attaquer le couvent à l'improviste, avec 700 hommes, sans déclaration de guerre préalable. Les moines s'enfermèrent dans les bâtiments claustraux avec les paysans qui cultivaient leurs terres, et commencèrent à y soutenir un siége en règle. Ils donnèrent ainsi le temps au petit-neveu du vladika d'arriver avec une troupe nombreuse de Monténégrins et de débloquer le couvent. Un combat acharné s'ensuivit et les Vénitiens durent renoncer au projet qui leur avait fait entreprendre cette déloyale agression [1].

Le petit-neveu de l'évêque Sava, qui venait de se distinguer par ce succès, était l'archimandrite Pierre Pétrovitj, que nous avons déjà vu assistant au lit de mort de son oncle Vassili et priant sur la montagne pendant la grande bataille de Tchévo. Presque immédiatement après, choisi pour coadjuteur par son grand-oncle, qui renonçait une seconde fois à la politique, il commençait le règne le plus long et le plus glorieux que comptent les annales monténégrines.

1. Andritj, p. 53.

CHAPITRE VII

PIERRE Ier ET KARA-MAHMOUD DE SCUTARI

L'archimandrite Pierre Pétrovitj, qui va tenir le premier rang dans cette dernière partie de l'histoire que nous étudions, est certainement l'un des hommes les plus remarquables qu'ait jamais produits le Monténégro. Guerrier intrépide, politique habile, pasteur des âmes plein d'un zèle vraiment épiscopal, il rappelle par beaucoup de côtés la figure du Pape Jules II, et il réunissait dans sa personne toutes les qualités nécessaires au rôle si difficile et si complexe d'un vladika du Tsernogore.

Sa taille était élevée ; ses traits majestueux et rendus plus imposants encore par la longue barbe qu'il portait comme tous les prélats de l'Église orientale. Charitable et hospitalier, il se plaisait à recevoir les étrangers que la curiosité attirait dans ses états. Son ins-

truction lui permettait d'entrevoir et de réaliser de nombreux progrès dans l'administration de la petite principauté confiée à ses soins. Il parlait avec la même facilité que sa langue maternelle l'italien, l'allemand et le russe, et il avait même quelques notions de la langue française.

Aussitôt après avoir été choisi comme coadjuteur par son oncle Sava, Pierre partit pour se rendre à Saint-Pétersbourg en passant par l'Autriche. L'impératrice Marie-Thérèse le reçut à Vienne avec la plus grande distinction et lui offrit de nombreux présents. Arrivé dans la capitale de l'empire russe, il s'y lia avec l'abbé François Doubrostevitj, savant ragusain, connu dans le monde des lettres sous le nom d'abbé Dolci, et il se l'attacha comme secrétaire. Mais on doit supposer que les rapports de l'archimandrite monténégrin avec l'Autriche et la part glorieuse qu'il avait prise aux luttes soutenues par ses compatriotes sous l'autorité du faux Pierre III, l'avaient rendu suspect à la police de Catherine II ; car il reçut bientôt l'ordre de quitter Saint-Pétersbourg, ainsi que l'abbé Dolci et le comte Ivanovitj de Boudva [1].

Il venait à peine de rentrer dans ses montagnes, quand Marie-Thérèse, inquiète des progrès de la politique russe en Orient et des conséquences du traité de Kaïnardji, car l'impératrice Catherine venait de faire chasser Devlet-Ghéraï pour lui substituer l'incapable Schahin-Ghéraï comme khan des Tartares et ne

1. Chopin et Ubicini, *Provinces Danubiennes*, p. 175.

cachait plus ses desseins d'invasion prochaine en Crimée, désireuse de se créer parmi les populations chrétiennes des appuis qui la missent en état de parer aux éventualités assez probables d'une destruction de l'empire ottoman, fit proposer aux Monténégrins de conclure avec l'Autriche un traité d'alliance offensive et défensive. Le régent civil Jean Radonitj fut envoyé à Vienne pour traiter des conditions de cette alliance. Il remit au Conseil aulique un projet de traité qui consacrait la pleine indépendance du Tsernogore, établissait les conditions respectives d'amitié, fixait la part qui reviendrait au vladika dans le cas d'un démembrement de la Turquie, c'est-à-dire la Zéta, les trois forteresses de Podogoritsa, Spouje, et Jabliak, la côte depuis Antivari jusqu'à l'embouchure de la Boïana, le Pipéri, les Berdas et l'Herzegovine, enfin faisait prendre par le gouvernemeut autrichien l'engagement de réclamer la participation du Tsernogore aux traités de paix qu'il signerait avec la Turquie [1]. Tous ces articles furent approuvés par le Conseil et par l'Impératrice, et, le traité signé, Radonitj revint comblé de présents dans son pays [2].

Malgré l'alliance qu'il avait conclue avec l'Autriche, Pierre pensa qu'il ne serait parfaitement assuré contre les entreprises turques que lorsqu'il aurait reconquis la bienveillance de la Russie. Aussi, dès l'année suivante, en 1779, se rendit-il une fois de plus à la cour

1. Voyez le texte de ces conditions au nº XVIII des *Pièces justificatives.*

2. *Srbski Lietopis*, 1826, part. II, p. 19. — Andritj, p. 55.

de Catherine, accompagné de Jean Radonitj. Sur sa route, dans la petite ville de Scheklof, il eut la bonne fortune de rencontrer un général serbe au service de Russie, nommé Zoritj, qui était fort bien vu du prince Potemkin, alors en possession de la faveur de l'Impératrice. Grâce à la recommandation du général et à l'appui du favori, le coadjuteur du vladika Sava dissipa toutes les préventions qu'avait fait naître son premier séjour et reçut un si favorable accueil qu'il fut nommé membre du Grand-Synode de Russie et qu'on lui décerna les cordons des ordres de Sainte-Anne et de Saint-Alexandre-Newsky [1].

En 1780, Marie-Thérèse mourut, et l'avénement de son fils Joseph II fit entrer la politique de l'Autriche en Orient dans une voie plus ouvertement hostile aux Turcs et plus favorable à la Russie. Le vladika Sava suivit l'Impératrice dans la tombe à deux années d'intervalle et son petit-neveu Pierre lui succéda dans la dignité épiscopale, dont il remplissait déjà les devoirs temporels. Pierre se rendit alors en Autriche, où il se fit sacrer avec l'autorisation de Joseph II, le 14 octobre 1782, par l'archevêque de Carlovitz, Moyse Poutnik [2]. La cérémonie accomplie, il vint de Carlovitz à Vienne demander au gouvernement autrichien de fournir à ses montagnards de la poudre et du plomb pour repousser les attaques dont menaçait le vizir de Scutari, Kara-Mahmoud-Pacha Bouschatli. Après d'assez

1. Miloutinovitj, p. 105-109.
2. Stamatovitj, *Srbska Ptchela* (Szegedin, 1839), p. 57.

longues négociations, on lui refusa ce qu'il demandait et on lui accorda seulement l'autorisation d'acheter des munitions dans les domaines de l'empire. Mais le nouveau vladika n'avait pas d'argent pour faire ces acquisitions et il dut entreprendre une troisième fois le voyage de Russie pour aller trouver à Scheklof le général Zoritj et lui demander les ressources pécuniaires dont il avait un indispensable besoin. De nouvelles vicissitudes l'attendaient à son retour, et une erreur de police le fit retenir plusieurs mois à Berlin avant qu'il pût regagner la capitale de l'Autriche [1].

Pendant l'absence du souverain, prolongée par toutes ces circonstances durant près de quatre ans, un effroyable désastre ravagea le Monténégro. Pour rendre plus intelligible cet événement et ceux qui suivirent, nous devons faire connaître au lecteur le personnage qui, pendant plusieurs années, entretint contre les Tsernogortses la lutte la plus formidable et la plus persistante que ce pays eût encore à en soutenir, et dont la défaite en assura définitivement la pleine indépendance.

Nous avons raconté plus haut comment Maxime, le fils renégat d'Ivan le Noir, investi par le Sultan du pachalik de Scutari, avait été vaincu par son cousin Etienne II, à la bataille de Lieschkopolié et comment, n'osant pas reparaître à Stamboul après ce désastre, il s'était retiré dans le village albanais de Bouschatt, où il avait bâti pour lui et pour ses descendants un de ces

1. Miloutinovitj, p. 110.

manoirs féodaux si multipliés alors dans la Guégarie. Après quelques nouvelles tentatives pour reconquérir l'héritage auquel elle prétendait malgré son apostasie, la famille de Maxime Tsernoïevitj avait fini par tomber dans l'obscurité et se confondre au milieu de la foule des begs albanais, dont les prétentions aristocratiques et l'esprit turbulent rendaient si difficile la tâche des gouverneurs ottomans dans la patrie de Skanderbeg.

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, un homme éminent sorti du sein de cette famille, dont on appelait désormais les membres *Bouschattlis*, du lieu de leur seigneurie, lui rendit un très-grand pouvoir. Depuis plusieurs années déjà la guerre civile sévissait entre les deux quartiers principaux qui composent la ville de Scutari, Tabaschi et Terzi ; des rencontres armées avaient lieu journellement entre les habitants, et au milieu de ces discordes les pachas turcs, auxquels il était impossible de garder la neutralité, ne parvenaient pas à se maintenir dans leur poste au delà de quelques mois. C'est dans ces circonstances que Méhémet, beg de Bouschatt, quittant sa montagne, vint s'établir dans le quartier de Tabaschi, dans lequel il acquit bientôt une influence prépondérante, grâce à ses talents militaires et à la bravoure qu'il déploya dans plusieurs rencontres avec les gens de Terzi. Ayant fini par assurer le succès des habitants de la partie de la ville où il s'était fixé, il devint le véritable maître de Scutari et rien ne s'y passa plus que d'après sa volonté.

Son pouvoir venait de s'établir quand arriva de Constantinople un nouveau vizir chargé de comman-

der à l'Albanie du nord. Méhémet alla, suivant l'usage, à sa rencontre avec les principaux habitants de Scutari et une foule de montagnards auxquels il avait ordonné d'ôter leurs vestes et de ne garder que leurs pantalons, de sorte que ces montagnards, qui ne portent jamais de chemise, étaient nus jusqu'à la ceinture. Le pacha ayant manifesté son étonnement à la vue d'une population ainsi vêtue, à qui les armes dont tous étaient chargés donnait un aspect extraordinaire et féroce, Méhémet lui répondit : « La Guégarie est un pays barbare « dont les habitants sont belliqueux et cruels, comme « Votre Excellence aura plus d'une fois l'occasion de le « voir. » On entra dans Scutari, et le pacha était à peine retiré dans les appartements qui lui avaient été préparés dans la maison de Méhémet, lorsqu'il entendit une grêle de pierres tomber sur le toit de la chambre qu'il occupait. Faisant aussitôt appeler son hôte : « Quel est, « dit-il, ce nouveau prodige? que signifient ces pierres « jetées sur la maison? — Que Votre Excellence ne « s'en étonne ni ne s'en effraye, reprit Méhémet; c'est « une vieille coutume de nos sauvages montagnards « pour rappeler aux seigneurs qu'ils ont escorté qu'on « leur doit un *bakchisch* (cadeau). » Le pacha, désireux de se reposer en paix, ordonna de distribuer à la foule une somme d'argent : mais cet ordre n'était pas encore exécuté que les pierres recommençaient à tomber de plus belle. « La somme était trop faible, dit le rusé « Méhémet; les montagnards en veulent quatre fois au- « tant. » Le pacha, dont le beg de Bouschatt connaissait la faiblesse par les relations qu'il entretenait à Stam-

boul, fit doubler la somme et put enfin passer une nuit tranquille.

Epouvanté d'une telle réception, manquant de l'énergie nécessaire pour se faire obéir, le nouveau vizir se mit entièrement dans les mains de Méhémet, qui, profitant de cette situation favorable, gouverna en son nom et éloigna de lui tous ceux qui auraient pu lui donner des conseils ou lui apporter des cadeaux, qui étaient alors les seuls revenus des gouverneurs de provinces. De cette manière, abreuvé d'ennuis et à bout de ressources, le pacha dut vendre peu à peu les objets de mobilier qu'il avait apportés avec lui et solliciter du Divan son rappel. En même temps Méhémet mettait en campagne tout ce qu'il avait de protecteurs dans la ville impériale, menaçait le pacha de le retenir prisonnier s'il n'était pas nommé à sa place, et grâce à ces démarches parvenait à être désigné pour le poste de vizir, objet de son ambition.

Arrivé au pouvoir, Méhémet Bouschattli prit pour règle de ses actes la politique que devait renouveler cinquante ans plus tard, avec tant d'éclat et tant de férocité, dans le midi de l'Albanie, le fameux Ali Tébélenli, pacha de Jannina. Il poursuivit avec acharnement la destruction de toutes les familles considérables de begs musulmans qui pouvaient par leur influence lui porter ombrage. Lorsqu'il ne put le faire directement, il sut par ses intrigues les diviser et les porter à s'entretuer.

Ses quatre fils l'aidèrent puissamment dans cette entreprise. Après avoir annihilé l'autorité des begs et

détruit complétement la puissante famille des Tskoschi, ils surent attirer, sous prétexte d'une fête, dans la maison de leur frère aîné Moustapha, les sept derniers membres de celle des Madjars, qui seule pouvait encore entrer avec eux en rivalité. Arrêtés par trahison, les Madjars refusèrent la vie qu'on leur offrait à condition de quitter Scutari et les limites du pachalik; alors les fils de Méhémet, ne reculant pas devant un épouvantable crime, les brûlèrent vifs avec leurs femmes et leurs enfants dans la maison où ils étaient enfermés. Pendant que cela se faisait à Scutari, le second fils du nouveau pacha massacrait à Bouschatt les Schélébi, famille noble et influente qui comptait alors 70 individus en état de porter les armes.

Après ces sanglants exploits, Méhémet, voulant s'assurer contre les vengeances des begs musulmans dont il avait déraciné la puissance, s'attacha les montagnards chrétiens et particulièrement les Mirdites, dont il reconnut l'indépendance et respecta les lois. Aidé de leurs armes, il assiégea et prit Dulcigno, dont les habitants, enrichis par la piraterie, avaient toujours refusé de reconnaître l'autorité des gouverneurs de Scutari. Continuellement en guerre avec ses voisins, il plaça sous sa juridiction les districts d'Alessio, Tyranna, El-Bassan et les Doukadjins, formant alors des sandjaks séparés ou gouvernés par des seigneurs féodaux. Enfin il devint si solidement maitre de toute l'Albanie septentrionale que le Divan, n'osant pas entamer contre lui une guerre périlleuse, reconnut dans sa famille l'hérédité du vizirat de Scutari.

Méhémet-Pacha mourut en 1769, empoisonné par ordre de la Porte, pour avoir refusé de marcher contre les Russes en prétextant une maladie. Son second fils, Mahmoud, lui succéda dans son gouvernement. Non moins brave que son père et décoré déjà du titre de pacha pour ses exploits dans l'armée turque, Mahmoud joignait à un orgueil indomptable et à une férocité qui lui avait fait donner le surnom de *Kara* ou « le Noir, » une astuce extrême, une activité sans bornes et de grands talents politiques [1].

Le gouvernement de ce pacha ne fut qu'une longue suite de combats. En 1770 il se rendit en Morée à la tête de 20,000 Albanais pour y écraser la première insurrection grecque et s'y fit remarquer par la cruauté de ses exécutions. De retour dans la Guégarie, il combattit le pacha d'Ipek, son voisin, dont il était jaloux. Enfin, pour compléter et asseoir son pouvoir d'une manière incontestée, il résolut d'asservir le Tsernogore en renouvelant sur ce pays les antiques prétentions de sa famille, dont son père avait renoué la tradition dans les guerres de 1756 et de 1768, que nous avons déjà racontées.

Ce fut en 1785 qu'il dirigea sa première invasion. Le vladika, comme nous le disions tout à l'heure, était absent de ses états depuis déjà près de trois ans, et pendant son absence la dissension, probablement fomentée par Kara-Mahmoud, s'était mise entre les chefs

1. Hecquard, *Histoire et description de la Haute-Albanie*, p. 434-440.

du pays. Le vizir de Scutari, profitant de cette circonstance, marcha subitement contre le Monténégro à la tête d'une très-forte armée. Ne rencontrant qu'une faible résistance, il pénétra jusqu'à Tsettinié, dont il incendia le monastère, détruisit de fond en comble les gros villages de Tchévo, Velestovo, Biélitse, Tjeklitj, Biélosch et Niégousch, enleva un énorme butin et fit plusieurs milliers de prisonniers. Mais, ne pouvant se maintenir dans les stériles rochers de la Katounska-Nahia, où son armée manquait de vivres, il franchit le mont Lovtchen et revint à Scutari par la route du littoral en pillant tout sur son passage[1].

Ce fut à Trieste que le vladika Pierre apprit cette effroyable calamité dont son peuple avait été frappé. Il partit en toute hâte par le premier navire qu'il trouva prêt à mettre à la voile, et en février 1786 il parvint à Tsettinié, apportant d'Allemagne aux Monténégrins le secret de la culture des pommes de terre, qui devaient devenir pour eux une si précieuse ressource[2]. L'état où il trouva le pays était lamentable ; beaucoup de villages réduits en cendres, une notable partie des habitants égorgée ou emmenée en esclavage, le trésor du monastère de Tsettinié emporté à Scutari, telle était la situation[3]. Et tous ces désastres n'avaient pas fait cesser les discordes intestines et les guerres civiles ; des plèmes entiers s'anéantissaient entre eux par des

1. Medakovitj, p. 72. — Andritj, p. 57.
2. Kohl, *Reise nach Dalmatien, Istrien und Montenegro*, p. 290. — Medakovitj, p. 72.
3. Miloutinovitj, p. 111.

vengeances indéfiniment prolongées. Réparer tant de maux était une tâche immense; un homme ordinaire y aurait échoué. Mais Pierre ne recula pas un moment devant cette difficile entreprise. Il remit à quelques années sa vengeance sur Kara-Mahmoud, pour donner au Tsernogore le temps de se relever par un certain intervalle de repos. Il réunit à Tsettinié une skoupchtina dans laquelle il prêcha la concorde en faisant voir à ses sujets dans leurs récentes calamités les dangers de la division, et, pasteur fidèle aux enseignements du Dieu de paix, il parcourut tous les villages de la Montagne en réconciliant les ennemis et en amenant par la menace des foudres de l'excommunication les plus récalcitrants à obéir à ses volontés d'union[1].

Bientôt, du reste, les circonstances amenèrent entre le vladika du Monténégro et le vizir de Scutari un rapprochement momentané.

Dans son retour du Tsernogore, Kara-Mahmoud était entré avec son armée sur les terres des Pastrovitj, sans tenir compte de la paix existant entre la Turquie et Venise, protectrice de cette tribu slave, et avait fait massacrer leurs chefs, venus au-devant de lui pour lui rappeler les conditions de la trêve. La République se plaignit au Divan de cette perfidie, et les ministres du Padischah, déjà fatigués des réclamations qui s'élevaient de toutes les parties de l'Albanie contre un gouverneur dont on commençait à redouter sérieusement l'ambition, envoyèrent une armée contre

1. Miloutinovitj, p. 112. — Medakovitj, p. 75-77.

lui. Arrêtées à l'entrée des défilés par lesquels on pénètre dans la Guégarie par Batéli, chef des Albanais indépendants des Dibres, et par Stanitsa, vizir de Bosnie, les troupes du Sultan campèrent dans la plaine de Kossovo, où elles furent surprises et taillées en pièces par Kara-Mahmoud et ses bandes de montagnards.

Averti par cet échec de l'impossibilité de réduire de vive force le terrible pacha, le gouvernement de Stamboul changea de système et recourut à la ruse. Corrompu à prix d'or, le kapou-kihaya que Mahmoud entretenait auprès du Divan lui écrivit d'envoyer à la Porte les têtes de ses deux alliés Batéli et Stanitsa, l'assurant que par ce moyen il obtiendrait sûrement son pardon. Trompé par cette promesse, le vizir de Scutari fit tuer le chef des Dibres et le vizir de Bosnie ; mais quand leurs têtes arrivèrent à Constantinople, on répondit aux Arnautes qui les apportaient qu'il en manquait une troisième, celle de leur maître, et qu'on saurait bien l'y joindre.

En présence d'un tel péril, Kara-Mahmoud fit offrir à l'Autriche, par l'intermédiaire du colonel Voukasovitj, qui se trouvait alors en mission dans le Monténégro, de s'unir à elle pour agir contre le Sultan. C'était au moment où Joseph II revenait de son entrevue à Kherson avec Catherine de Russie et commençait à pousser activement les préparatifs de la guerre qu'il devait déclarer deux ans plus tard à la Turquie. Les propositions du pacha rebelle furent donc favorablement écoutées, et l'Autriche lui promit de le reconnaître comme souverain indépendant de l'Albanie, s'il

consentait à recevoir le baptême. Réunissant alors dans une grande assemblée à Podgoritsa les chefs des montagnes chrétiennes des Malisors et des Mirdites et les musulmans albanais qui lui étaient dévoués, il jura avec eux sur l'Évangile et le Coran de combattre jusqu'à la mort les ennemis de leur liberté. Un sénateur de Raguse, nommé Bernard Caboga, vint féliciter Mahmoud au nom de sa République, et Joseph II lui envoya solennellement une énorme croix en argent massif.

A la nouvelle de ces faits, le Divan déclara le vizir de Scutari *fermanlu*, c'est-à-dire mis au ban de l'empire, et le scheikh-oul-islam lança l'anathème sur sa tête, le proclamant à jamais exclu du paradis des croyants. Le séraskier de Roumélie fut chargé de le réduire, et, parti subitement avec 30,000 hommes, arriva prompt comme la foudre devant Scutari, où Mahmoud, qui ne l'attendait pas encore, n'avait rien préparé pour la défense. Si l'on en croit la tradition de l'Albanie, Kara-Mahmoud, suivi de 90 hommes seulement, se renferma dans le vieux château serbe du Rosapha, qui domine la ville, et où les vingt-quatre pachas réunis sous les ordres du séraskier (Ali Tebelenli de Jannina se trouvait dans le nombre), loin de penser à l'assaillir vigoureusement, lui faisaient passer des vivres et lui communiquaient les plans de leur général.

Après quelques mois de ce blocus peu rigoureux, Mahmoud, d'accord avec ses partisans du dehors et en connivence avec une notable fraction de l'armée assail-

lante, feignit de vouloir se rendre. Sur sa demande, quelques soldats de la garde du séraskier de Roumélie vinrent le prendre, afin de le conduire au camp. Laissant trente hommes pour garder la forteresse, le vizir rebelle se mit en route, accompagné de soixante Guègues dévoués qui lui servaient d'escorte; mais, arrivé au pied de la colline de Tépé, où l'artillerie du Sultan se trouvait placée, au lieu de descendre pour gagner les tentes, il s'élança avec sa suite sur les batteries mal gardées, les enleva et retourna les pièces contre l'ennemi. A ce signal, les amis qu'il avait dans la ville prirent les armes; les montagnards de la Guégarie qui se trouvaient dans le camp du séraskier se rangèrent de son côté, et, se précipitant sur les janissaires surpris par cette attaque inattendue, les mirent en déroute, tandis que les pachas de l'Albanie méridionale demeuraient immobiles avec leurs hommes. L'artillerie et les tentes du séraskier tombèrent au pouvoir de Mahmoud.

Le même jour et à la même heure, fixée d'avance par des intelligences secrètes, les corps détachés de l'armée turque répandus dans les diverses parties du pays furent attaqués par les tribus des montagnes. Ce furent de véritables *Vêpres albanaises;* pas un Turc n'échappa. On les expulsa même des petits forts qu'ils avaient possédés jusqu'alors et dont les garnisons périrent jusqu'au dernier homme sous les coups impitoyables des Albanais latins et musulmans. Puis, poursuivant son succès, Kara-Mahmoud réussit à brûler, au moyen de radeaux enflammés, une flotille turque

mouillée dans la Boïana pour bloquer et affamer Scutari [1].

Les montagnards des environs de Scutari répètent encore aujourd'hui le chant de triomphe que leurs poëtes armés improvisèrent sur le champ de bataille après ces éclatantes victoires :

« Scutari, la Bosnie, la Roumélie ont investi le Rosapha de tous côtés. Deux fois, trois fois, 40,000 soldats d'élite se sont élancés à l'assaut de ses murailles. Grâces à la Providence, ils n'ont pu lui faire aucun mal ! Qu'ils rassemblent, s'ils veulent, Alep et la Perse, le monde entier, ils ne pourront s'emparer de la forteresse, œuvre de Dieu...

« Moujo-Baba [2] et tous les saints prient Dieu de ne pas abandonner leurs serviteurs fidèles les Albanais et de remettre leurs ennemis dans le sentier de la justice.

« Allons, volons à l'ennemi, recommandons-nous à « Dieu. » Ainsi parle le lion Mahmoud ; puis, franchissant le bastion, il s'élance au dehors. A sa vue, l'ennemi terrifié prend la fuite, et la plupart des Osmanlis restent ses prisonniers [3].

Les événements que nous venons de raconter se passaient dans l'été de 1787. Au mois de février de l'année suivante la Russie et l'Autriche déclarèrent ensemble la guerre à la Sublime Porte.

1. Cyprien Robert, *les Slaves de Turquie*, t. II, p. 194 et suiv. — Hecquard, p. 441 et suiv.

2. Général musulman tué à l'assaut de Drivasto, sous Mohammed II ; il est considéré comme un saint par les Albanais musulmans, qui vont chaque année en pèlerinage à son tombeau.

3. Hecquard, p. 494 et suiv.

Tout fut mis en œuvre par ces deux Puissances pour s'assurer le concours des populations chrétiennes. Catherine lança, pour les appeler aux armes et pour leur promettre la liberté, une éloquente proclamation[1], qu'elle accompagna d'un autre manifeste, spécialement adressé aux Monténégrins et aux peuples de race serbe[2]. Quant à l'empereur Joseph, il envoya dans le Tsernogore le colonel Voukasovitj porteur d'une proclamation dans laquelle il invitait les Monténégrins à écraser la tyrannie des hordes turques, à venger la liberté chrétienne et à jouir des bienfaits du protectorat de l'Autriche[3].

Voukasovitj emmenait avec lui 2,000 soldats de l'armée autrichienne, et 400 volontaires serbes et bosniaques organisés en corps franc. Il devait s'arrêter quelque temps dans le Tsernogore pour y recruter tous les hommes disposés à la guerre; puis, quand il aurait réuni 10,000 combattants, descendre à Scutari, s'y joindre à Kara-Mahmoud et déboucher avec lui par les Dibres sur les derrières de l'armée turque, qui opérait vers la Save.

Le vizir albanais fut-il effrayé des succès que l'armée ottomane avait remportés sur les impériaux dans les premiers mois de l'ouverture des hostilités, succès qui

1. Publiée à Saint-Pétersbourg à l'imprimerie du Saint-Synode en 1788, et reproduite par Tirol, *Kazivanié stari Trebieschana*, p. 145 et suiv. — Voyez la traduction au nº XIX des *Pièces justificatives*.

2. Miloutinovitj, p. 114 et suiv. — Voyez le nº XX des *Pièces justificatives*.

3. Miloutinovitj, p. 113.

avaient amené les Turcs jusqu'au cœur du Banat de Temesvar? Craignit-il que ses alliés européens ne lui manquassent de parole, et, après s'être servi de lui contre le Sultan, ne lui enlevassent le pouvoir? Eut-il connaissance du traité secret signé depuis déjà dix ans, qui assurait aux Monténégrins, en cas de succès, une portion de son pachalik? Toujours est-il qu'il changea subitement de résolution et qu'il décida d'employer la trahison pour se débarrasser de ses amis de Vienne et rentrer en grâce auprès du Divan.

Le commandant des forces autrichiennes au Tsernogore envoya, dans le mois de mai 1788, un agent nommé Brongnard auprès de Kara-Mahmoud, pour régler les derniers détails de sa coopération militaire. Brongnard, accompagné du capitaine Benet, du lieutenant Schœnpflug et d'un prêtre slave nommé Debayala, après avoir pris à Raguse le costume turc, se rendit à Scutari, où il fut reçu en grande pompe, au bruit des salves d'artillerie. Le pacha se montra plein de zèle pour l'alliance du César d'Autriche, signa un traité, distribua des cadeaux aux officiers impériaux et leur remit de belles armes pour l'Empereur. En retour, l'envoyé autrichien lui offrit de riches présents et 50,000 ducats comme subside pour ses préparatifs de guerre. Le 20 juin, Brongnard, après avoir pris congé de Mahmoud, gagna, suivi d'une escorte nombreuse d'Albanais, l'embouchure de la Moratcha. Déjà il était embarqué sur le lac de Scutari et il s'éloignait du rivage, lorsque, rappelé par quelques musulmans qui avaient, disaient-ils, une lettre à lui re-

mettre de la part du vizir, il revint sans méfiance sur ses pas. Mais cet incident cachait une odieuse embûche. Saisis, dès qu'ils eurent mis pied à terre, Brongnard et ses compagnons furent massacrés, et leurs têtes, ainsi que leurs papiers, les cadeaux qu'ils avaient reçus, et les lettres qu'ils portaient à Vienne, furent rapportés au pacha, qui se hâta de les envoyer à la Porte, comme gages de son repentir [1].

Ravis de n'avoir pas ce redoutable ennemi de plus à combattre et de le voir se réconcilier avec le Sultan dans un moment si critique, les membres du Divan accordèrent à Mahmoud un pardon complet pour ses révoltes passées, et reconnurent la légitimité de toutes ses usurpations de pouvoir.

La perfidie du vizir de Scutari renversait les plans d'opérations de l'Autriche dans cette partie de l'Orient et réduisait le rôle des officiers envoyés au Tsernogore à une très-faible diversion, qui occupât les forces de l'Albanie supérieure et les empêchât de se joindre à l'armée turque de Servie. Cependant, malgré ce changement des choses, Voukasovitj voulut agir immédiatement. Prenant avec lui les seuls Monténégrins, il vint mettre le siége devant la forteresse de Spouje, alors moins démantelée et mieux armée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le manque d'artillerie et d'approvisionnements fit traîner l'entreprise en longueur, et à la fin du mois

1. *Srbski Lietopis*, 1844, part. IV, p. 1-3. — Cyprien Robert, t. II, p. 195. — *Soldatenfreund* de Vienne pour 1853. — Andritj, p. 58. — Hecquard, p. 443.

d'août le colonel autrichien battit en retraite. Diverses particularités de la conduite de Voukasovitj persuadèrent les Monténégrins qu'il les trahissait. Les têtes se montèrent et bientôt la foule des Tsernogortses cerna l'envoyé de l'Empereur et ses compagnons dans le village de Zagaratj, où elle les retint prisonniers. Apprenant ce malencontreux incident, le vladika se hâta d'envoyer à Zagaratj son frère Sava, qui jouissait d'une grande popularité dans la Montagne, pour délivrer Voukasovitj et empêcher une collision qui pouvait devenir sanglante. Il fut obéi; mais l'officier de l'armée impériale, dégoûté de la mission qu'il avait acceptée et se sentant toujours l'objet de la défiance populaire, se hâta de s'embarquer à Cattaro, d'où il gagna Venise et l'Autriche [1].

Au commencement de l'année 1789, on vit arriver à Risano le lieutenant général russe, comte Marko Ivelitj, chargé par l'Impératrice d'insurger les chrétiens de l'Herzegovine et de les diriger dans la guerre. L'envoyé moscovite, à peine débarqué, fit partir son neveu, le comte Pierre Ivelitj, pour le pays de Nikchitj, afin d'y préparer une entreprise contre la citadelle d'Onogoschto, qui domine toute cette région et commande les communications entre l'Herzegovine et le Monténégro. L'entreprise était fort difficile; car la for-

1. Deux journaux de Vienne, l'*Austria* en 1845 et le *Soldatenfreund* en 1853, ont raconté longuement la mission de Voukasovitj. Mais ces relations, dans lesquelles nous avons dû puiser, se taisent avec intention sur les causes véritables de l'insuccès du colonel autrichien.

teresse, située sur un sommet inexpugnable et parfaitement armée, aurait demandé pour être prise un siége en règle, et on n'avait ni artillerie, ni soldats accoutumés aux travaux de tranchées. Les habitants du district de Nikchitj, particulièrement ceux du gros village chrétien de Trébiès, avaient beaucoup souffert en 1712, lorsqu'ils s'étaient déjà levés à la voix de Pierre le Grand, et, dans le cas d'un insuccès, ils étaient assurés de voir ravager par les Turcs leurs villages situés en plaine et sans défenses naturelles. Cependant ils n'hésitèrent pas à prendre encore les armes et à attirer sur eux toutes les colères des Ottomans. Leur serdar, Malischa Boutchitj, vint à Risano s'entendre avec le comte Ivelitj et le vladika Pierre, et la guerre fut décidée.

Le 17 août, le régent civil du Tsernogore, Ioko Radonitj, sortit des frontières avec 2,000 Monténégrins et vint camper dans un bois auprès de Pieschivats. Le lendemain il opéra sa jonction avec les gens de Trébiès et marcha contre Onogoschto. Peut-être aurait-on pu enlever la forteresse en profitant du premier moment de surprise des Turcs. Mais on perdit un temps précieux à délibérer et à poursuivre quelques musulmans dans les villages de la plaine, et le soir vint avant qu'on eût donné l'assaut. La garnison turque ayant appris dans la nuit par des espions qu'il n'y avait pas un soldat russe dans le camp chrétien, mais seulement des insurgés mal armés et une poignée de Monténégrins, fit une sortie vigoureuse à la pointe du jour. Attaqués à l'improviste dans leur camp, qui n'était pas assez soigneusement gardé, les soldats de Radonitj et de

Boutchitj furent mis en déroute et poursuivis jusqu'à Pieschivats par l'ennemi, qui, dans son retour, brûla Trébiès. Encore aujourd'hui cette bourgade, jadis florissante, ne s'est pas relevée de ses ruines, et l'emplacement en est marqué par un amas de décombres. Après l'échec que nous venons de raconter, les Monténégrins, renonçant à l'attaque d'Onogoschto, rentrèrent chez eux, et les malheureux Trébiésans, désormais sans patrie, se dispersèrent dans les districts de Stoubitsa, Povii, Biélopavlitj et de la Moratcha, où ils s'associèrent comme Ouscoques à tous les combats des habitants chrétiens, jusqu'en 1804, année où la Russie, qui leur promettait depuis quinze ans de les indemniser des pertes subies par eux à son appel, leur offrit asile dans ses états. Pendant la guerre de 1807 à 1811 avec la Porte, ils formèrent dans les rangs de l'armée russe un corps particulier qui se distingua beaucoup sur le Danube et dans la Servie [1].

Au mois d'octobre de la même année 1789, les Turcs prirent à leur tour l'offensive du côté de l'Albanie. Leur armée fut battue complétement et laissa beaucoup de morts sur le champ de bataille, car jusqu'alors, si les Monténégrins avaient été écrasés quand ils se hasardaient à descendre dans les plaines, dans leurs montagnes ils devenaient presque toujours invincibles. Le résultat de cette victoire, gagnée le 16 octobre, fut que les Tsernogortses enlevèrent presque sans coup férir toutes les tours fortifiées que les Turcs occupaient dans

1. Tirol, *Kazivanié stari Trebieschana*, p. 31-39.

les Berdas, et même la citadelle de Spouje, dont ils rasèrent les bastions[1].

Le frère de Kara-Mahmoud, nommé Ibrahim-Pacha, commandait l'armée sur laquelle les chrétiens avaient remporté ces avantages, qui compensaient leur échec de Nikchitj. Il fit proposer au vladika la paix et la cession de toute la vallée de la Moratcha, avec les places de Podgoritsa et de Jabliak, s'il voulait se reconnaître vassal de la Turquie et payer un très-léger tribut dont il fixerait lui-même le montant. Comme on l'a déjà deviné, ces propositions furent repoussées avec mépris, et les hostilités continuèrent de part et d'autre[2].

En 1790, les habitants des Nahias Tsernitsa et Rietchka prirent d'assaut Jabliak, après un combat de trois jours, et firent sauter la forteresse, tandis que les *londres* ou bateaux plats des Monténégrins, dirigés par Péter Gioukanof, dispersaient la flotille turque sur le lac de Scutari et lui brûlaient 8 bâtiments[3]. En même temps, les Ouscoques de Trébiès, unis aux habitants des Berdas, faisaient avec succès dans le nord une guerre de partisans, et battaient successivement les Turcs dans les défilés de Douga, où ils tuèrent un pacha bosniaque nommé Biélitj ; à Nikchitj, ou ils pillèrent une partie de la ville, mais ne purent emporter la forteresse ; à Stirni-Dol, où ils enlevèrent aux ennemis 4,000 têtes

1. Andritj, p. 64.
2. *Ibid.*
3. Medakovitj, p. 84.

de bétail; et dans les défilés du mont Borovnik, où ils firent prisonnier Osman-Aga Mourchevitj[1].

Tant de combats avaient épuisé les ressources des Monténégrins, et pour pouvoir continuer la guerre l'année suivante le vladika dut envoyer à Trieste le régent Radonitj, qui y vendit la couronne épiscopale, ornée de pierreries, et les ornements d'église donnés par l'Impératrice Catherine au vladika Vassili, et acheta, du prix qu'il en retira, 300 barils de poudre, du plomb et des pierres à fusil.

Tandis que ces choses se passaient au Monténégro, les armées russe et autrichienne, en 1789, remportaient sur les Turcs les plus brillants succès. Potemkin enlevait Otchakof, Souvarof battait le grand-vizir à Fokschani et à Rimnik, s'emparait de Bender, d'Ackerman, de toute la Bessarabie, tandis que le prince de Cobourg envahissait la Moldavie et la Valachie, et que Landon prenait Belgrade et conquérait toute la Servie. Mais en 1790 les choses changèrent de face. L'alliance de la Suède, de la Prusse et de l'Angleterre, qui menacèrent les deux empires, et la mort de Joseph II, modifièrent profondément la politique de l'Autriche. En même temps, les progrès toujours plus menaçants de la Révolution française faisaient sentir aux Puissances allemandes la nécessité de s'allier fortement entre elles et avec l'Angleterre, pour s'opposer au torrent irrésistible des idées parties des bords de la Seine. Aussi, renonçant presque subitement aux prétentions de son

1. Tirol, *Kazivanié*, p. 41-44.

frère, le nouvel Empereur, Léopold, accorda-t-il un armistice, puis des préliminaires de paix. Enfin, le 4 août 1791, la Porte, étonnée elle-même d'une si favorable conclusion terminant une guerre désastreuse, signa avec l'Empire le fameux traité de Sistova, par lequel l'Autriche rendait toutes ses conquêtes et conservait seulement Choczim jusqu'à ce que la paix fût rétablie entre le Grand-Seigneur et la Russie.

Pressés avant tout d'arriver à une solution pacifique et désireux d'éviter toutes les difficultés qui auraient pu retarder cette solution, les négociateurs impériaux oublièrent l'engagement solennellement pris, en 1778, de ne signer de paix qu'en faisant participer le gouvernement monténégrin au traité, et crurent s'être acquittés des devoirs que l'alliance imposait à l'Autriche envers ce petit état, en introduisant la mention de son nom dans l'article Ier du traité de Sistova :

« Il y aura désormais une paix perpétuelle et universelle, par terre, sur mer et sur les rivières, entre les deux Empires, leurs sujets et vassaux, une amitié vraie et sincère, une union parfaite et étroite, une abolition et amnistie pleine et générale de toutes les hostilités, violences et injures commises dans le cours de cette guerre, par les deux Puissances, ou par les sujets et vassaux de l'une, qui ont suivi le parti de l'autre ; et spécialement les habitants de toute condition *du Monténègre*, de la Bosnie, la Servie, la Valachie et la Moldavie, qui, en vertu de cette amnistie, pourront tous rentrer dans leurs anciennes demeures, possessions et droits quelconques, et en jouir paisiblement, sans être

jamais inquiétés, molestés ni punis pour s'être déclarés contre leur propre Souverain, ou pour avoir prêté hommage à la Cour Impériale et Royale[1]. »

Cet article a une grande importance historique et diplomatique. C'est le seul titre que la Turquie ait jamais été en état d'invoquer pour appuyer ses prétentions à exercer un droit de suzeraineté sur le Tsernogore. Aussi, dans toutes les occasions, l'a-t-elle mis en avant.

Quelle est cependant la valeur de cet article de traité? A quel titre pourrait-il démentir l'histoire, qui atteste l'indépendance absolue des Monténégrins, et les nombreux actes internationaux qui confirment solennellement cette indépendance? Jamais cas plus positif ne commanda d'appliquer le principe fondamental de droit naturel : *Res inter alios acta aliis neque nocere neque prodesse potest*. En vertu de quel droit l'Autriche stipulait-elle au nom des Monténégrins, après s'être formellement engagée à une seule chose, à les faire introduire comme partie contractante dans les conventions qu'elle signerait avec la Porte? En vertu de quelle autorité proclamait-elle sujet du Sultan ce peuple que, douze ans auparavant, elle avait reconnu comme pleinement indépendant? Le vladika Pierre et son peuple n'avaient donné aucun pouvoir aux négociateurs impériaux ; l'article en question n'a jamais été ratifié par eux ; en conséquence, le traité de Sistova, quelles qu'en soient les expressions,

1. Martens, *Recueil de traités*, t. V, p. 20.

ne saurait porter atteinte à leurs droits. D'ailleurs, les Tsernogortses ne se trouvaient en aucune façon dans les conditions indiquées par l'article Ier du traité entre l'Autriche et la Porte. Ils ne s'étaient pas *déclarés contre leur propre Souverain*, puisqu'ils n'étaient ni sujets ni vassaux du Padischah, et ils n'avaient pas non plus, le lecteur vient de le voir, *prêté hommage à la Cour Impériale et Royale*. Si, dans les Conférences de Paris, en 1856, il avait pris fantaisie aux grandes Puissances de stipuler une amnistie *pour les citoyens de la Grèce et les autres sujets révoltés de la Porte*, qui oserait soutenir qu'une semblable stipulation contiendrait, en opposition avec le traité de Londres, un titre sérieux contre l'indépendance complète du Royaume Hellénique et un droit de suzeraineté sur ce pays en faveur du gouvernement ottoman? Le cas du traité de Sistova est identique par rapport au Monténégro, et ce traité n'a pas plus de valeur que n'en aurait l'acte dont nous avons hypothétiquement imaginé l'existence pour rendre notre raisonnement plus frappant.

Les dangers de la Turquie avaient été diminués et non détruits par la paix faite avec l'Empereur. La Russie continuait la guerre avec ses seules forces, mais avec un acharnement toujours croissant et avec un succès redoutable. Quatre jours après la signature du traité de Sistova, la paix conclue avec la Suède à Verulœ permettait à Catherine de concentrer toutes ses armées sur le Danube, et le 22 décembre de la même année, Ismaïl, menacée depuis longtemps, était emportée d'assaut par Souvaroff. Un massacre de trois jours

ne laissa échapper de la ville qu'un seul homme, qui apporta la nouvelle de ce désastre. Folle de colère et de terreur, la population de Constantinople se souleva et courut au sérail demander la tête du grand-vizir, Ghazi-Hassan, que le Sultan Sélim fut contraint de livrer en victime à la fureur de la foule ameutée.

Les Monténégrins, dont nous avons raconté les exploits en 1790, pendant et après les négociations autrichiennes, avaient vu vers la fin de l'année leurs opérations arrêtées par les neiges. La nouvelle du succès remporté à Ismaïl par leurs alliés les Russes les remplit de joie et d'espérance, et ils se préparèrent avec ardeur à la campagne de l'année suivante. Mais au moment où cette campagne allait s'ouvrir, en mars 1791, le comte Ivelitj, qui avait été passer l'hiver à Risano, sur le territoire vénitien, dans un endroit plus confortable et moins froid que les villages de la Montagne, manda près de lui Mina Boutchitj, serdar du district de Nikchitj, et lui déclara que, son gouvernement se préparant à traiter avec la Porte, il allait immédiatement quitter le pays sans renouveler la lutte, mais que les rayas de Nikchitj, qu'il avait appelés aux armes, pouvaient être assurés qu'il allait employer toute son influence pour leur faire donner un refuge et des terres dans les domaines de la Russie[1]. En effet, de plus en plus effrayées des développements que prenait la Révolution française, l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche étaient intervenues activement, en reprochant à Ca-

1. Tirol, *Kazivanié*, p. 156 et suiv.

therine « de continuer une guerre qui empêchait les Puissances européennes de s'occuper des affaires de l'Occident. » Bien qu'à regret, car elle se voyait déjà prête à ceindre la couronne de Byzance, l'Impératrice avait cédé à ces instances et consenti à négocier. Après plusieurs mois de pourparlers préliminaires, des conférences s'ouvrirent à Galatz au mois d'août 1791. Le résultat en fut un traité, signé à Yassi, le 9 janvier 1792, par lequel la Russie obtint définitivement la Crimée, une partie du Kouban, où elle devait bientôt créer Odessa, la Bessarabie et la place d'Otchakof. Le Dniester fut reconnu pour limite des deux empires, et l'on stipula une indemnité de 12 millions de piastres espagnoles en faveur de la Tsarine. Quant aux Monténégrins, leur nom ne fut même pas prononcé. Ce silence, d'ailleurs, valait encore mieux pour eux qu'une mention pareille à celle qui avait été faite au traité de Sistova.

Voilà donc encore une fois la peuplade héroïque dont nous retraçons l'histoire abandonnée de ses alliés et demeurée seule en face du vaste empire contre lequel elle avait entrepris une lutte si prodigieusement inégale pour la foi et pour la liberté. Pas plus alors qu'à aucune autre époque les Monténégrins ne fléchirent. Envisageant avec calme leur situation et toutes ses conséquences possibles, ils résolurent de maintenir haut et ferme le drapeau de l'indépendance, et de ne pas céder, quoi qu'il advînt.

Une année de repos leur permit de se préparer à soutenir seuls la guerre, car la Turquie, craignant de sou-

lever un incident qui entravât la marche de ses négociations avec les Russes, s'abstint de les attaquer tant que durèrent ces négociations. Mais une fois le traité signé, Kara-Mahmoud, qui n'avait déposé ni sa haine, ni ses prétentions ambitieuses, entreprit de renouveler l'expédition qui l'avait une fois déjà conduit jusqu'à Tsettinié. Au printemps de 1792, il dirigea une armée contre le Tsernogore. Son projet était de réduire à l'obéissance le district de Biélopavlitj, qui avait reconnu l'autorité du vladika pendant la dernière guerre. Mais le succès qu'il avait obtenu sept ans auparavant avait exalté son orgueil outre mesure; il croyait facile de vaincre les Monténégrins réduits à eux-mêmes, et dans cette confiance le vizir de Scutari n'envoya que des forces peu considérables pour les combattre. Les montagnards chrétiens s'étaient retranchés d'une manière très-forte à l'entrée du pays, en réunissant par un fossé profond les deux cours d'eau de la Zéta et de la Souschitsa, et arrêtèrent sur ce point la première colonne ottomane, forte de 6,000 hommes et commandée par l'aga de Spouje. Quant à la seconde colonne, composée exclusivement d'Albanais Guègues que commandaient Giona Marko, chef des Mirdites, et Hassan, beg des Hotti, elle se dirigea par le village de Tchourilats, qu'elle emporta d'assaut et où elle fit de nombreux prisonniers. Mais pendant que les Albanais, après ce succès, s'étaient dispersés pour piller, un nouveau corps de Monténégrins survint à l'improviste; tomber sur les Arnautes épars dans le village, en tuer un bon nombre et ramener le reste en pleine déroute jusque

sous les murs de Spouje, fut l'affaire d'un moment [1].

Repoussé du pays de Biélopavlitj, Kara-Mahmoud voulut tenter la fortune dans le Piperi, qui s'était soulevé de la même manière. Après quelques semaines de repos, son armée entra dans le pays, brûla Stiéna et attaqua Tsernetsa. Ce dernier village était déjà presque tout entier emporté, après une lutte acharnée, et le serdar Ilia Raschevitj, retranché dans les dernières maisons, voyant ses munitions épuisées, allait être obligé de se rendre, quand deux autres capitaines du même district accoururent avec leurs hommes au bruit de la fusillade. Les Monténégrins reprirent l'offensive, et attaquant les Ottomans de plusieurs côtés à la fois, les forcèrent à battre en retraite, après avoir perdu 300 morts et 2 prisonniers, qui furent échangés contre les bestiaux enlevés par l'armée du vizir à son entrée dans le Pipéri [2].

Furieux de cet échec, l'orgueilleux dominateur de Scutari jura de se venger. Mais il savait patienter pour rendre son entreprise plus sûre. Ne voulant pas s'exposer à une nouvelle défaite, il attendit une occasion plus favorable et s'occupa de rassembler dans le silence le plus grand nombre de forces possible.

Le Tsernogore dut à cette nouvelle attitude de Kara-Mahmoud quatre années de paix absolue du côté de l'Albanie. Du côté de l'Herzegovine, il n'en était pas de même, car la présence des réfugiés de Trébiès et des

1. *Ogledalo srbsko*, p. 193.
2. *Ibid.*, p. 200-204.

autres villages chrétiens du pays de Nikchitj dans la haute vallée de la Moratcha, où ils avaient formé une tribu d'Ouscoques sous la protection du vladika, était une cause permanente de querelles avec les Turcs de cette province.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le comte Ivelitj, en quittant le Tsernogore, avait promis aux réfugiés de la Moratcha de leur faire trouver un refuge en Russie; mais arrivé à Saint-Pétersbourg, il avait oublié cette promesse. En mars 1794, l'archimandrite du couvent de Stoudenitsa fut envoyé par le prince-évêque auprès de la cour moscovite, pour rappeler les engagements pris par Ivelitj et en demander l'exécution[1]. Mais après une année presque entière d'hésitations, l'Impératrice Catherine finit par répondre que, si l'on ne pouvait douter de sa bienveillance pour les Monténégrins et les Ouscoques, les circonstances politiques du moment et l'état de paix avec la Turquie ne lui permettaient de rien faire en leur faveur[2]. Quelques présents pour les chefs du pays étaient joints à cette réponse, comme pour adoucir l'impression défavorable qu'elle devait causer; c'étaient une croix en brillants pour l'archimandrite, une belle image de la Vierge pour le vladika, et une décoration militaire pour le serdar Mina Boutchitj, commandant des Ouscoques.

Cependant les musulmans de Kolaschin et de Nikchitj

1. Tirol, *Kazivanié*, p. 163.
2. Medakovitj, p. 86-88.

avaient comploté la destruction complète des réfugiés chrétiens de la Moratcha. On était alors dans un moment de trêve, et les Ouscoques ne se méfiaient de rien. Dix fois supérieurs en nombre aux adversaires qu'ils allaient assaillir et guidés par un traître, les musulmans se glissèrent, à la faveur de la nuit et des brouillards du matin, jusqu'au village de Lievischte, qu'ils incendièrent et dont ils égorgèrent les habitants, le 29 juin 1795. Après cet exploit, ils se retirèrent au plus vite. Mais l'alarme avait été répandue dans le reste des Ouscoques, et le lendemain un chef chrétien, nommé Marko Iokanovitj, après une marche forcée, vint avec 30 hommes seulement couper la route des Turcs, en s'emparant d'un défilé très-étroit. Suivis d'une poignée d'hommes, les trois frères Boutchitj, Malischa, Boschko et Louka fondirent sur l'arrière-garde musulmane et précipitèrent les égorgeurs de Lievischte dans l'embuscade de Iokanovitj. Les meurtres de la veille furent cruellement punis : les Turcs taillés en pièces ou faits prisonniers. A la suite de ce combat, une conférence eut lieu entre l'aga de Nikchitj et les principaux des Ouscoques, et une trêve fut conclue[1].

Jusqu'alors, les gigantesques événements qui modifiaient si profondément la face du monde occidental n'avaient point eu de retentissement dans le petit coin de terre isolé où la tribu monténégrine continuait, sans se lasser, sa carrière de combats incessants. La campagne du général Bonaparte en Italie vint subitement

1. Tirol, *Kazivanïé*, p. 43. — *Ogledalo srbsko*, p. 205.

faire retentir en Orient le fracas des armes républicaines. Nous comptons examiner un jour, dans une étude spéciale, l'influence que la Révolution française, ses idées et ses triomphes exercèrent sur les populations soumises au sceptre des Osmanlis. Pour le moment, il nous suffira de dire que les premiers succès remportés par Bonaparte sur le gouvernement de Venise et la prise de Vérone exaltèrent au plus haut degré l'orgueil et les espérances des Turcs. Ils virent dans la ruine du gouvernement qui avait tant de fois arrêté les progrès des armes musulmanes l'occasion de venger leurs dernières défaites et de reprendre la carrière des conquêtes, et ils se hâtèrent d'en profiter en détruisant les derniers restes de liberté chrétienne demeurés debout au milieu de leurs domaines.

Tandis que, dans les Montagnes de la Chimère en Albanie, Ali-Tebelenli de Jannina assaillait les habitants de Saint-Basile et de Nivitza-Bouba et les faisait égorger par Yousouf l'Arabe au pied de cet arbre qui porte encore le nom d'*olivier des martyrs*, Kara-Mahmoud de Scutari, dans l'été de 1796, se mettait en marche à la tête d'une armée de 20,000 hommes, pour opérer contre les Monténégrins dans les districts de Biélopavlitj et de Pipéri. 3,000 hommes choisis dans l'élite de tous les *plèmes* l'attendaient au grand village fortifié de Martinitj. Le 11 juillet, la bataille s'y engagea. Les Turcs s'élancèrent, avec leur impétuosité habituelle, mais furent reçus par un feu terrible que les montagnards chrétiens dirigeaient contre eux, avec une très-grande sûreté de tir, des maisons et

des barricades élevées à tous les passages. La fusillade dura six heures sans interruption, jusqu'au moment où les Tsernogortses, qui avaient fort peu souffert, voyant la lassitude s'emparer de leurs ennemis, sortirent du village et se jetèrent sur eux à l'arme blanche. Il y eut un moment de furieuse mêlée. Le serdar Michel Boschkovitj courut fermer la retraite aux Turcs. Le frère du vladika, Sava Petrovitj, fit voler d'un coup de sabre la tête d'un bim-bachi, nommé Méhémet Kokotlia. Bego Voïvoditj, l'un des plus vaillants capitaines de la Katounska-Nahia, fit mordre la poussière au chef des Turcs d'Antivari, Iakoub-Aga Serdarovitj, et tomba lui-même mortellement frappé sur son cadavre. Kara-Mahmoud en personne fut blessé de la main de Radovan Stakof, du village de Tsernitsa, et ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval. Au bout de quelques minutes, la déroute devint générale, et les Turcs, laissant 4,000 morts et blessés sur le champ de bataille, ne s'arrêtèrent qu'aux portes de Scutari[1].

Cette victoire eut pour résultat d'assurer définitivement aux Monténégrins la possession des deux districts en litige. Elle fut célébrée dans tout le pays par des messes solennelles, des feux de joie, des banquets, des danses; en un mot, toutes les manifestations de l'allégresse populaire. Attentive à conserver pour l'avenir les sympathies du Tsernogore, la Russie eut soin de ne pas se montrer indifférente à la victoire de Martinitj,

1. *Ogledalo srbsko*, p. 212 et 509.

et le prince Platon Zouboff écrivit, au nom de l'Impératrice, une longue lettre de félicitations au vladika [1].

Humilié de sa défaite, Kara-Mahmoud ne respirait plus que vengeance. Le début d'un chant populaire monténégrin exprime avec une rare éloquence les sentiments de fureur qui possédaient cette âme orgueilleuse :

« Depuis que Mahmoud, vizir de la blanche Scutari, a perdu son armée dans la guerre contre les Berdiani et les Tsernogortses, il ne dort ni ne parle, il oublie ses prières, il oublie les salutations. Il est plein de colère contre le vladika Pierre et ses guerriers montagnards : il compte toujours le nombre de ses agas, de ses begs, de ses koulouks, de ses héros morts.

« Mahmoud se promène en parlant seul et frappe son « genou de sa main. « Hélas ! dit-il, qu'ai-je fait ? D'où « suis-je tombé ? Mais qui pourra l'emporter sur moi, « tant que j'aurai de l'argent dans ma bourse et des « marchands au Monténégro, des marchands avides de « richesses ? Je ferai encore ce que je voudrai. Eux me « vendront le Tsernogore. Je ravagerai encore la Pri- « morie jusqu'à la blanche ville de Raguse. Est-ce que « le vladika, ce noir caloyer, pourra m'en empêcher ? »

A peine remis de sa blessure, le vizir rassembla 30,000 hommes pour marcher de nouveau contre les Monténégrins, et s'avança, le 22 septembre 1796, contre

1. Andritj, p. 70.

Oréa Louka. Il avait déjà passé le village de Krousché et le bois de Visovitcha, et marchait dans le défilé de deux lieues de longueur qui sépare Koman d'Orahovitsa, en longeant le pied de la montagne de Kroussa. Ses forces étaient divisées en quatre colonnes : celles des Monténégrins, montant à 6,000 hommes seulement, en deux corps, dont l'un, commandé par le vladika Pierre en personne, la croix d'une main et l'épée de l'autre, et le second par le régent civil Ioka Radonitj. Les Turcs prirent l'offensive, et le centre des Tsernogortses, feignant de céder pendant que leurs ailes s'avançaient, couvertes derrière les rochers, Mahmoud se trouva tout d'un coup enveloppé. Pendant quatre heures, Albanais et Monténégrins combattirent à l'arme blanche avec un acharnement sans égal ; enfin, les premiers ayant lâché pied, furent poursuivis jusqu'à la Zéta[1]. Dans cette bataille, la plus éclatante que les montagnards du Tsernogore aient jamais gagnée, Kara-Mahmoud fut pris et décapité. 26 chefs turcs et 3,000 soldats eurent le même sort, et 15 étendards avec une énorme quantité d'armes demeurèrent aux mains des vainqueurs[2].

La conduite de Pierre Ier dans la journée de Kroussa fut celle d'un héros, et, longtemps après, les pieux vieillards de Tsettinié appliquaient à ce souvenir le verset de la Bible sur les Madianites, qui, *vaincus par Gédéon, ne relevèrent plus la tête, et laissèrent vivre en*

1. Medakovitj, p. 99-101.
2. *Ogledalo srbsko*, p. 228-229 et 509.

paix durant quarante ans le peuple d'Israël, jusqu'à la mort de son libérateur. Le Gédéon de la Montagne-Noire fit embaumer la tête de son rival, qui fut exposée dans la salle d'audience, à Stanievitj, d'où on la transporta plus tard à Tsettinié, où elle est encore conservée dans la salle des séances du Sénat. Comme la tête qui, à Rome, servait de fondement au temple de Jupiter, cette tête du Bouschattli devint, pour ainsi dire, la base du Capitole monténégrin. L'éclatante victoire de Kroussa ouvrit une ère nouvelle pour les Tsernogortses, dont l'indépendance fut constatée dès lors aux yeux de l'Europe entière, et reconnue par le Sultan lui-même, qui, depuis cette époque, ne leur fit plus demander le kharatch.

Si le souvenir de cette journée est demeuré vivant parmi les Monténégrins, il ne s'est pas effacé non plus dans la mémoire de leurs rivaux albanais, et les montagnards de la Guégarie répètent encore aujourd'hui le chant de deuil sur la mort du fier vizir dans lequel s'était incarné d'une façon singulièrement frappante, avec ses qualités et ses graves défauts, le caractère des Albanais du nord et leur sentiment national. C'est à M. Hecquard qu'est due la connaissance de cette chanson :

« O pacha, pacha de Cavaïa ! votre douleur doit être bien grande, car votre oncle est resté sur le champ de bataille ! — Oh ! ce n'est pas la mort de mon oncle que je regrette ; n'a-t-il pas péri de la mort des braves ? Mais si je pleure, c'est que nous avons perdu la bataille. Dans cette église antique, aujourd'hui sont res-

tées ses bannières. Pleurez, pleurez, ô Mirdites, car vous n'étiez pas là, et le pacha est resté seul !

« De ses haies, de ses barricades, l'infidèle est sorti nombreux comme des mouches. Quel sera votre désespoir, car vous n'étiez pas là, ô vous, mes Mirdites ! car vous n'étiez pas là ! sans cela le pacha ne fût pas resté seul !

« Avant de mourir, Mahmoud-Pacha s'est écrié : « Malheureux que je suis ! je ne laisse pas un fils pour « me venger et combattre les rebelles ! » Battez-vous, ô Mirdites ! vengez le pacha qui, parce que vous n'étiez là, est resté seul !

« Mahmoud-Pacha est resté sur le champ de bataille; son corps, couvert de blessures, est tombé à l'entrée de cette église faites de pierres carrées. O mes braves Mirdites ! vengez votre pacha, car, vous présents sur le champ de bataille, il ne fût pas resté seul !

« O jeunes gens de Grouda ! des créneaux de vos maisons, frappez ces Pipéri et ces Tsernogortses, qui tuèrent le pacha avec des balles partant des haies derrière lesquelles ils s'étaient cachés ; battez-vous, ô Mirdites ! car vous n'étiez pas là, et le pacha est demeuré seul !

« Ah ! je vous en prie, ô Sadik, ne me coupez pas la « tête avec un couteau, comme le boucher le fait à la « brebis ! Tranchez-la avec le yataghan, que je ne « meure pas deshonoré ! » O lions de Scutari, en avant, mes fils ! entrez dans le Monténégro ! En avant, mes fidèles guerriers mirdites, faites pleurer des larmes de sang à ces infidèles, pour venger le pacha, qui, si

vous aviez assisté à cette bataille, ne fût pas resté seul[1]. »

L'effet de la victoire de Kroussa fut confirmé pour les populations de l'Herzegovine par la défaite qu'essuyèrent le même jour, de la part des Ouscoques de la Moratcha et des Vassoïevitj, les musulmans de Kolaschin, qui essayaient de rejoindre l'armée de Kara-Mahmoud, et par un succès qu'une semaine après les mêmes guerriers chrétiens remportèrent sur les Turcs de Nikchitj auxquels ils enlevèrent 20,000 têtes de bétail[2].

Rassuré du côté de l'extérieur, le vladika Pierre s'occupa de donner à son peuple une organisation meilleure et surtout de diminuer les causes de ces querelles intestines qui y avaient fait tant de mal, en substituant une législation régulière aux coutumes vagues et mal fixées d'après lesquelles se réglaient jusqu'alors les jugements. Recueillant avec soin ces coutumes, les ramenant à des règles certaines, les complétant et les corrigeant par quelques emprunts faits aux canons de l'Église orientale et surtout aux lois d'Alexandre Zacharia, fameuses parmi les tribus de l'Albanie, qui, promulguées sous l'autorité de Skanderbeg, sont encore en vigueur de nos jours chez les Mirdites et les Malisors, il rédigea un code qu'il soumit le 22 octobre 1798 à l'approbation d'une assemblée générale du peuple réunie dans les prairies de Tsettinié[3].

1. Hecquard, *Histoire et description de la Haute-Albanie*, p. 498.
2. Tirol, *Kazivanié*, p. 45-47.
3. Medakovitj, p. 103.

Ce code, qui rappelle par bien des détails, et surtout par le système de compensation du sang versé en sommes d'argent, les lois germaniques telles qu'elles furent rédigées au lendemain de la conquête, est le meilleur miroir de l'état de la société monténégrine à la fin du siècle dernier [1]. Pierre Pétrovitj avait su éviter la faute où tombent trop souvent ceux qui veulent donner des lois à un peuple encore barbare; la faute de faire des règlements utopiques, fort beaux en théorie mais impossibles à exécuter, car ils ne répondent aucunement à l'état réel de la nation. Aussi son code a-t-il été le vrai point de départ des progrès très-sensibles que depuis soixante ans les Monténégrins ont fait dans la voie de la civilisation avec une sage lenteur, sans cet élan prématuré qui apporte la corruption au lieu du progrès.

Vers la fin de l'été de la même année 1798, on vit arriver à Tsettinié un gentilhomme polonais au service de Turquie, nommé le comte Wuycz, lequel remit au vladika Pierre un document émané de la Porte, qui n'était rien moins qu'un plan de gouvernement complet en quatre petits articles, destiné dans l'esprit de ses auteurs à changer du tout au tout la situation politique du pays. Cette pièce est conservée comme une curiosité dans les archives des souverains du Tsernogore. Voici ce qu'on y lit :

1. Voyez au n° XXI des *Pièces justificatives* le texte de ce Code et de celui que le prince Daniel promulgua dans l'année 1855. En comparant les deux actes législatifs on peut facilement mesurer les progrès accomplis par la nation.

« 1. Wuycz sera prince du Monténégro et il obéira à « tous les ordres venant de la Porte.

« 2. Le pays sera soumis à la suzeraineté de la Su- « blime-Porte Ottomane.

« 3. Wuycz s'engage à fournir à la Porte, comme « tribut, 300,000 ocques de laine non lavée.

« 4. En cas de guerre, le Monténégro fournira des « troupes auxiliaires. »

Devant la folle outrecuidance d'un semblable projet apporté aux vainqueurs de Kroussa par un particulier désarmé, sans qu'un seul soldat l'appuyât, le vladika ne daigna même pas s'irriter. Après avoir lu le document, il donna au présomptueux Polonais le conseil de quitter le Tsernogore en lui déclarant qu'il ne répondait pas de sa vie si les montagnards venaient à apprendre de quel étrange message il s'était fait le porteur. Le comte Wuycz ne se le fit pas dire à deux fois et vida les lieux le jour même, protégé jusqu'à la frontière par une escorte que Pierre lui avait donnée[1].

Cet incident ridicule ne mériterait pas d'être consigné dans l'histoire, s'il n'avait eu pour résultat de décider la Turquie à une résolution que la mort de Kara-Mahmoud elle-même n'avait pas suffi pour lui arracher. Lorsque l'on apprit à Constantinople l'insuccès de la mission de Wuycz, le Divan s'effraya des conséquences que pouvait avoir cet acte, par lequel il venait de provoquer les Monténégrins en soulevant les susceptibilités de leur amour-propre national, dans

1. Andritj, p. 73. — Vatslik, p. 83.

un moment où ils laissaient en paix les provinces turques. On était alors au milieu des graves embarras causés par la révolte de Pasvan-Oglou, qui avait usurpé le pachalik de Viddin, puis, après avoir battu les troupes envoyées pour le soumettre et s'être mis en rapports étroits avec l'hétérie grecque organisée par Rhigas, menaçait de se former un état indépendant sur les rives du Danube. Il était à craindre que le vladika du Tsernogore, offensé par le nouveau projet de réduire son pays en esclavage, ne s'entendît avec Pasvan-Oglou et ne combinât, d'accord avec lui, une attaque sur l'Herzegovine ou sur l'Albanie, attaque qui aurait eu des chances sérieuses de réussite, les milices musulmanes de ces deux provinces ayant été toutes portées devant Viddin.

La Porte s'était ainsi jetée de gaieté de cœur dans un danger très-menaçant. Les conseillers du Sultan Sélim ne virent qu'un moyen d'y échapper, et, la rage dans le cœur, se résolurent à un acte que l'orgueil musulman avait toujours refusé d'accomplir. Pour calmer la colère qu'ils craignaient de voir naître dans le cœur de Pierre Petrovitj et de ses sujets, ils rendirent un firman solennel dont le texte terminera nos récits. Ce firman constitue, en effet, comme le corollaire des luttes héroïques que les Monténégrins soutenaient depuis quatre siècles contre la puissance ottomane. C'est la véritable *Magna Charta* de l'indépendance du Tsernogore. Du domaine des faits toujours contestés par de nouvelles luttes, cet acte, que les historiens turcs ont tous soigneusement passé sous silence mais dont une des ex-

péditions originales a été heureusement conservée dans les archives de Tsettinié, a fait passer pour la première fois la liberté des Slaves de la montagne dans le domaine du droit public fixé par les traités. Il suffit à lui seul pour démentir l'article si souvent invoqué de la paix de Sistova, et en le lisant on ne saurait comprendre comment les prétentions de la Turquie ont pu trouver un seul instant crédit auprès de quelques chancelleries européennes, même auprès de celles qui sont le plus constamment portées à donner leur appui aux musulmans toujours et en toute circonstance.

« Nous, Sultan Sélim-Emir-Khan, régnant du ciel à la terre, de l'orient à l'occident, Empereur de tous les Empereurs, donnons à la connaissance de nos vizirs, pachas et cadis en Bosnie, Herzegovine, Albanie et Macédoine, qui sont les provinces voisines du Monténégro, QUE LES MONTÉNÉGRINS N'ONT JAMAIS ÉTÉ SUJETS DE NOTRE SUBLIME PORTE, afin qu'ils soient bien accueillis à nos frontières, et nous espérons qu'ils agiront de la même manière envers nos sujets. »

EPILOGUE

Nous ne raconterons pas l'histoire du Monténégro depuis le commencement de ce siècle. Les démêlés de la batailleuse peuplade slave avec les Français, maîtres de la Dalmatie sous le règne de Napoléon, les combats en petit nombre qui furent livrés contre les Turcs depuis 1799 jusqu'en 1853, les réformes politiques et administratives du vladika Pierre II et du prince Daniel, sont choses parfaitement connues de toute la portion du public qui s'intéresse aux questions orientales. Les annales de cette période ont été trop bien racontées en Allemagne par M. Andritj [1], en Angleterre par sir Gardner Wilkinson [2], en France par M. Cyprien Robert [3], M. Marmier [4] et surtout par le regrettable M. Delarue [5].

1. *Geschichte des Fürstenthums Montenegro*, Vienne, 1853.
2. *Dalmatia and Montenegro*, Londres, 1848.
3. *Les Slaves de Turquie*, t. I, Paris, 1844.
4. *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*, Paris, 1844.
5. *Le Monténégro*, Paris, 1861.

dont le nom demeure si noblement uni à l'histoire du Tsernogore sous le règne du prince Daniel, pour que nous tentions de reprendre après ces écrivains distingués un récit fait par eux beaucoup mieux que nous ne pourrions espérer de le faire. Sur un seul point il nous serait possible de produire des documents nouveaux ; c'est relativement aux rapports du vladika Pierre Ier avec le maréchal Marmont, gouverneur de la Dalmatie, rapports que le maréchal a retracés dans ses Mémoires avec son inexactitude habituelle et sur lesquels il existe de curieux souvenirs de l'évêque de Tsernogore, jusqu'à présent inconnus en France. Mais cette partie de l'histoire monténégrine n'intéresse qu'indirectement l'objet que nous nous sommes proposé dans notre livre. Nous la réserverons donc pour l'étude que nous comptons faire un jour sur les relations de la France avec les populations chrétiennes de l'Orient pendant les guerres de la République et de l'Empire.

Constatons seulement ce fait important pour la thèse dont nous avons entrepris la démonstration, que dans l'intervalle de cinquante-quatre ans que nous venons d'indiquer l'indépendance absolue et sans réserves de la principauté du Monténégro ne semble avoir un seul instant fait question pour personne. L'Autriche en 1806, 1820, 1838 et 1841; la Russie en 1804, 1806 1814 et 1825; la France en 1808, enfin l'Angleterre elle-même en 1813, ont négocié et traité avec cette principauté comme avec un état en pleine possession de sa souveraineté et ne dépendant de personne à titre de sujétion ou de vasselage.

Quant à la Porte Ottomane, dans les derniers temps du règne de Pierre Ier et pendant celui de Pierre II, elle a plusieurs fois encore essayé d'asservir le Tsernogore. Mais c'était toujours comme une conquête nouvelle, pour se débarrasser d'un voisinage incommode et menaçant, non pour réduire à l'obéissance une province révoltée. Depuis le firman de Sélim jusqu'à l'année 1853 nous ne rencontrons aucun acte officiel où la Turquie ait argué du traité de Sistova pour déclarer les Monténégrins ses sujets. La Montagne-Noire n'est point mentionnée dans l'interminable série de titres que le Sultan inscrit en tête de ses hatti-schérifs et de ses hatti-houmayouns, et dans lesquels il cite comme encore en sa possession la Grèce, Alger, la Circassie, la Géorgie et la Crimée. Bien plus, à la suite des différentes luttes engagées sous le règne de Pierre II entre les Ottomans et les Monténégrins, plusieurs actes diplomatiques ont confirmé de la part de la Sublime Porte, dans les termes les plus formels, l'indépendance entière que le Sultan Sélim avait le premier reconnue.

Que lisons-nous, en effet, dans l'article 5 d'un traité signé le 30 octobre 1830 à Tsettinié, entre le vladika Pierre et les plénipotentiaires des vizirs de Bosnie et d'Herzegovine ?

« Il y aura paix perpétuelle entre le *gouvernement indépendant du Monténégro*, d'une part, et les pachaliks de Bosnie et d'Herzegovine, d'autre part. »

La convention pour règlement de frontières, signée à Raguse le 12/24 septembre 1842, sous la garantie de l'Autriche, débute ainsi :

« Sont venus à Raguse, et le vladika du Monténégro, Pierre Petrovitj Niégouschi, et le vizir de l'Herzegovine, Ali-Pacha Rizvanbegovitj, et s'étant réunis en présence de deux fonctionnaires de S. M. l'Empereur d'Autriche, M. le baron Paul Karl Pocner, impérial et royal capitaine circulaire de Raguse, et M. Gabriel Ivatchitj, capitaine circulaire de Cattaro, ils ont discouru sur les frontières entre l'*indépendante Puissance du Monténégro* et le pachalik d'Herzegovine. »

Les mêmes expressions se retrouvent en tête d'une convention additionnelle, signée par les mêmes contractants à Cattaro, le 9 novembre 1843[1].

Nous doutons que l'on puisse rencontrer une indépendance nationale appuyée et prouvée par des actes plus explicites et plus irréfragables.

Mais la Turquie ne se fait pas faute de démentir sa signature aussitôt qu'elle y voit son intérêt, en vertu du précepte inscrit dans le Coran : « La foi promise aux « infidèles par les vrais croyants n'est point obliga- « toire. »

Tous ceux qui connaissent l'orgueil et le fanatisme des Osmanlis n'auront pas besoin d'explication pour comprendre quelle haine implacable devait se nourrir dans leurs cœurs contre une poignée de chrétiens qui, libres derrière leurs montagnes, défiaient les assauts de l'islam, donnaient asile aux proscrits, secours aux opprimés, repoussaient le servage du Padischah, et

1. Voyez le texte complet de ces trois actes sous le nº XXII de nos *Pièces justificatives*.

poussaient l'insolence jusqu'à battre les troupes invincibles du successeur des khalifes.

Depuis qu'en croyant civiliser la Turquie nous avons eu l'imprévoyance de former à la discipline européenne ce peuple, aussi foncièrement barbare qu'au jour de sa première apparition, de mettre entre ses mains des canons, des fusils et des carabines Minié sortis de nos manufactures, un double fait s'est produit en Orient. D'un côté, l'édifice vermoulu de l'Empire des Sultans n'a pu résister au contact de la civilisation chrétienne et à l'action des nouveaux principes qu'on voulait y introduire ; aussi le gouvernement de la Turquie est-il tombé dans un état de dissolution et d'anéantissement dont rien ne peut donner une idée suffisante. Mais en même temps le vieil esprit islamique, exaspéré par l'influence croissante des *giaours*, s'est replié sur lui-même, a concentré ses forces et retrempé son fanatisme à la source première de son inspiration. Ce n'est plus Constantinople qui dirige aujourd'hui, comme au début de ce siècle, les masses musulmanes, c'est la Mecque qui est redevenue le centre vivant de la religion de Mahomet. C'est de là que partent ces *zaouias*, immenses associations secrètes qui embrassent le monde musulman tout entier, de l'Inde au Maroc et d'Aden au Bosphore, qui partout méditent et préparent le meurtre des chrétiens et le renouvellement du *djihad* ou de la guerre sacrée, qui ont dirigé l'insurrection des Indes et les massacres de Djeddah, de Candie, de Damas, du Liban, de la Bosnie, auxquelles sont affiliés tous les personnages importants de la Turquie, même ceux qui affectent les

dehors les plus européanisés. Reprenant, comme l'Antée de la fable, une vigueur nouvelle au contact de son berceau, l'islamisme a trouvé à sa disposition un instrument puissant que lui avait préparé l'Europe chrétienne dans l'armée turque, laquelle a certainement une organisation très-défectueuse, des officiers ignorants, qui manque d'administration et n'est ni payée, ni nourrie, ni vêtue, mais dont les soldats ont les vieilles qualités fanatiques des janissaires, supportent sans y succomber les plus incroyables privations, méprisent la mort qu'ils croient leur ouvrir le ciel, et savent aujourd'hui combattre en ligne à la manière de nos soldats en se servant de nos armes les plus perfectionnées. Maîtresse de cet instrument, formidable pour les populations chrétiennes du Levant, auxquelles personne ne s'est occupé de donner les mêmes ressources, le fanatisme islamique a cru ses beaux jours revenus et a projeté de redevenir conquérant. C'est ce que Chateaubriand avait aperçu d'un regard prophétique, lorsqu'il écrivait en 1828, aux premières tentatives faites pour exercer l'armée turque à l'européenne : « Depuis quand « l'apprentissage machinal des armes est-il la civilisa- « tion? C'est une faute énorme, c'est presque un crime « d'avoir initié les Turcs dans la science de notre tac- « tique : il faut baptiser les soldats qu'on discipline, à « moins qu'on ne veuille élever à dessein des destruc- « teurs de la société. »

La première conquête à faire pour les musulmans de la Turquie est de redevenir, comme autrefois, les maîtres chez eux, où ils trouvent que les chrétiens

rayas ont pris trop de développements, et ceux d'Europe trop d'influence. Voilà la véritable et unique cause des massacres qui depuis quelque temps se renouvellent périodiquement chaque année dans une partie ou une autre des domaines du Sultan. Mais pour arriver à cette annulation politique des chrétiens de l'empire, protégés de l'Europe, il fallait avant tout écraser les quelques groupes de populations fidèles à la croix, qui, dans un état de pleine indépendance ou soumises seulement à un vasselage nominal, se trouvaient enclavées au milieu des provinces ottomanes et encourageaient de leur exemple les efforts et les aspirations de leurs frères. Deux populations surtout, aux deux extrémités opposées de la Turquie, fortes et florissantes dans la liberté, étaient par là même désignées, avant toutes les autres, aux tentatives de la haine musulmane : c'étaient les Slaves du Tsernogore et les Maronites du Liban.

On sait par quels monstrueux complots et quels carnages les Turcs sont parvenus à anéantir la puissance militaire et la liberté des Maronites, œuvre que l'Europe, complice par son aveuglement volontaire, leur a laissé consommer définitivement, sous le prétexte de rétablir l'ordre après les massacres. La tâche a été plus difficile dans le Tsernogore, et, bien que réalisée en partie, n'est cependant pas encore allée aussi loin dans sa réussite.

C'est en 1853 qu'après une assez longue paix sous le règne du vladika Pierre II, les Turcs, profitant des désordres qui avaient marqué l'avénement du prince Da-

niel, saisirent le premier prétexte pour renouveler leurs anciennes tentatives de conquête sur le Monténégro. Le renégat croate Omer-Pacha, qui devait l'année suivante se faire une réputation dans l'Europe par sa campagne du Danube, conduisit une expédition nombreuse, et secondé par la trahison dans deux des districts monténégrins, fut au moment de réussir. Mais les difficultés qui devaient si peu de temps après amener la guerre de Crimée commençaient dès ce moment à se dessiner entre la Russie d'un côté et la France et l'Angleterre de l'autre. Il convenait à la politique tortueuse que l'Autriche professe depuis soixante-dix ans en Orient, et dont le prince de Schwarzenberg était alors la vivante expression, de se réserver toujours les chances pour pêcher en eau trouble au milieu du conflit qui se préparait, et de se créer des alliés en Orient. Espérant faire du Tsernogore et de son jeune prince les instruments dociles de sa politique, le Cabinet de Vienne prit ce pays sous sa protection et envoya le comte de Linange à Constantinople pour exiger la conclusion d'un traité de paix et le maintien du *statu quo ante bellum*, demandes que soutint énergiquement l'Ambassadeur de France auprès de la Porte Ottomane et qui finirent par triompher.

Mieux avisés que les Grecs, les Monténégrins fermèrent l'oreille aux instigations des agents de la Russie, et pendant toute la durée de la guerre d'Orient se maintinrent dans l'observation de la plus stricte neutralité. Cette conduite aurait dû leur attirer les sympathies des Puissances alors en guerre avec le Tsar et

leur valoir quelques ménagements de la part de la Turquie. Cependant, lorsque les Conférences pour la conclusion de la paix se réunirent à Paris, le nom du Monténégro ayant été prononcé dans la séance du 26 mars 1856, Aali-Pacha, plénipotentiaire de la Porte, démentant tous les actes solennels dont nous avons rapporté la teneur, se leva et déclara au nom de son gouvernement « que la Porte regardait le Monténégro comme partie intégrante de l'Empire Ottoman. » Il ajouta, il est vrai, « que la Sublime-Porte n'avait pas l'intention de changer l'état de choses actuel, » et ses deux déclarations furent inscrites au Protocole n° XV des Conférences[1].

Malgré la seconde partie des allégations d'Aali-Pacha, dont les représentants des Puissances européennes avaient pris acte de la manière la plus solennelle, le prince Daniel, instruit par expérience de la déloyauté du gouvernement turc, comprit qu'un grave danger le menacerait désormais de ce côté, et que tôt ou tard la Porte revendiquerait par la voie des armes l'exercice d'une souveraineté dont elle avait si impudemment, sans aucun droit, proclamé la prétention à la face du monde civilisé. En conséquence, il protesta devant l'Europe contre le langage d'Aali, par un acte en date du 19/31 mai 1856[2], et il s'occupa de chercher un protecteur dans l'Occident.

Son choix fut bientôt fait. Les vues intéressées de la

1. Les extraits des Protocoles relatifs à cet incident se trouvent dans nos *Pièces justificatives*, sous le n° XXII.

2. Voyez cette protestation au n° XXIII des *Pièces justificatives*.

Russie dans la question d'Orient avaient été percées à jour par les incidents préparatoires à la guerre, et son prestige venait de recevoir une atteinte funeste de la prise de Sébastopol. L'Autriche avait démasqué elle-même par sa conduite les véritables causes de la mission du comte de Linange, qui aurait pu faire un moment illusion aux Monténégrins. Pratiquant dans ce pays comme dans tant d'autres la vieille maxime *divide ut imperes*, cette Puissance, tandis qu'elle offrait sa main au prince Daniel, accueillait sur son territoire les conspirateurs qui avaient voulu empêcher l'accession de ce prince au trône, les établissait dans ses villes les plus voisines du Tsernogore, les traitait avec une distinction toute particulière et s'efforçait par leur moyen d'entretenir constamment dans la principauté des dissensions intestines qui en entravaient le développement. Quant à l'Angleterre, elle s'était déclarée si hautement « la première puissance musulmane du monde, » et elle se montrait éprise d'un si ardent amour pour la Turquie, qu'aucune population chrétienne ne pouvait songer à briguer son appui. Restait la France, « qui seule combat pour une idée, » et à laquelle les traditions de sa politique ont valu un si glorieux renom de générosité dans tout l'univers, et particulièrement dans les contrées où vivent encore les souvenirs des Croisades.

C'est vers la France que le prince Daniel tourna ses regards. Au commencement de 1857, il vint en personne à Paris solliciter la protection de l'Empereur et remettre entre les mains du souverain qui préside aux destinées de notre pays les intérêts de ses sujets.

L'année suivante vit éclater les événements qu'avait prévus le prince du Tsernogore. Profitant des troubles de la Bosnie et de l'Herzegovine, un corps d'armée turc envahit sans déclaration de guerre le territoire monténégrin et reçut dans l'éclatante défaite de Grahovo le châtiment mérité de la violation du droit des gens[1]. Ce succès des chrétiens fut au moment d'amener une lutte terrible entre le Tsernogore et la Turquie. Le gouvernement de la Porte se hâta d'envoyer toutes ses troupes disponibles contre les vainqueurs de Grahovo. Mais la France intervint et menaça de jeter son épée dans la balance si les Turcs ne s'abstenaient pas immédiatement de toute hostilité contre le Monténégro. Une division navale, sous les ordres du contre-amiral Jurien de la Gravière, vint mouiller devant Antivari pour surveiller les mouvements des troupes ottomanes, et en même temps le *Moniteur* publia un long article dans lequel on lisait ces phrases significatives : « Sans « doute l'existence du Monténégro importe peu à « l'équilibre de l'Europe, mais quand les faibles invo- « quent le droit, il serait peu digne et peu généreux « de ne pas les écouter, et Sa Majesté, accueillant « avec intérêt l'exposé qui lui était fait des misères

1. On trouvera dans nos *Pièces justificatives*, sous le nº XXIV, le récit officiel du combat de Grahovo, rédigé par M. Delarue, secrétaire du prince Daniel, tel qu'il a paru dans le *Moniteur*, et le *piesme* composé sur la même action par l'un des vainqueurs, Mirko Petrovitj, président du Sénat et père du prince Nicolas actuellement régnant. La comparaison de ces deux pièces fera juger mieux que toutes réflexions par le lecteur quelle nature d'altérations le récit des événements subit en passant dans la poésie populaire.

« d'un peuple chrétien et des souffrances si longtemps « supportées par lui pour maintenir sa foi et sa natio- « nalité, voulut bien lui promettre son appui dans la « mesure qui serait d'ailleurs compatible avec les « droits respectifs... On ne saurait s'empêcher de re- « gretter profondément que la Turquie, après les sa- « crifices que certaines Puissances se sont imposés « pour assurer son intégrité et son indépendance, se « laissât entraîner à porter elle-même atteinte à l'exis- « tence nationale d'un petit pays qui, dans sa faiblesse, « en a appelé, lui aussi, aux diverses Puissances de « l'Europe. »

Le gouvernement impérial ne borna pas à cela les manifestations publiques de la protection qu'il accordait au Tsernogore. Sur sa proposition, une commission européenne fut chargée de fixer les frontières de la Turquie et du Monténégro de manière à éviter de nouveaux conflits, et termina son travail en 1859. En outre, la même année, l'empereur Napoléon III tint sur les fonts de baptême l'unique enfant née du prince Daniel et de la princesse Darinka. Ces bienfaits furent payés de retour, et depuis 1857 jusqu'à aujourd'hui, les Monténégrins n'ont cessé de montrer à la France un attachement absolu et sans limites, qui souvent s'est traduit par des expressions les plus naïvement touchantes [1].

1. Après l'attentat d'Orsini, les Monténégrins firent offrir, par l'intermédiaire du prince Daniel, à l'Empereur, qui s'était déclaré leur protecteur, de choisir leurs vingt-cinq plus braves guerriers, de les envoyer à Paris et d'en former une garde qui n'aurait jamais quitté

En 1860, Daniel, qui avait déjà tant fait pour les progrès de son peuple, fut traitreusement assassiné à Cattaro; mort mytérieuse sur laquelle s'étend un voile qui n'a pas encore été soulevé, mais dont on peut dire avec le jurisconsulte latin : *is fecit cui profuit*, et dont certaines circonstances seraient de nature à ne pas compromettre seulement les hommes d'état qui gouvernent à Stamboul. Des mains fermes du neveu de Pierre II les rênes de l'état monténégrin passèrent à celles d'un enfant de seize ans, à ce moment élève d'un lycée de Paris, le prince Nicolas, neveu de Daniel.

C'était une circonstance trop favorable pour que les Turcs ne se hâtassent pas d'en profiter. Moins d'une année après l'assassinat de Cattaro, les excès des gouverneurs et des bachi-bouzouks turcs, l'inexécution persistante du hatti-houmayoun, l'oppression devenue intolérable, poussèrent à l'insurrection les habitants des districts de Soutorina, Baniani, Piva, Nikschitj, Drobniak et Scharanzi, dans l'Herzegovine.

Le peuple monténégrin, qui voyait ces hommes, de même race et de même religion que lui, combattre auprès de ses frontières pour la foi et la liberté contre les musulmans, et détruire sur les champs de bataille la première armée de 30,000 hommes qu'Omer-Pacha avait conduite contre eux, brûlait du désir de prendre part à la guerre et demandait à grands cris à son prince la permission de marcher contre les Turcs. Mais, docile aux conseils des Puissances européennes et croyant

sa personne, remplissant auprès de lui le même service que les mameluks auprès de Napoléon Ier. Cette proposition fut refusée.

s'attirer leur sympathie par sa modération, le jeune prince résista à ces généreux entraînements et se maintint dans l'observation de la plus stricte et de la plus loyale neutralité. Il alla même plus loin, et, sur la demande des consuls, accorda passage par le territoire du Tsernogore aux convois destinés à ravitailler la garnison turque de la forteresse de Nikschitj, serrée de près par les insurgés et réduite à la famine.

Une conduite aussi modérée et aussi généreuse ne faisait pas les affaires des Ottomans, qui voulaient à tout prix une raison, bonne ou mauvaise, de fondre sur le Tsernogore. Aussi, mentant impudemment selon leur habitude, proclamèrent-ils bien haut que les Monténégrins les avaient attaqués, et les Cabinets de Vienne et de Londres se firent les complaisants échos de ces calomnies. Puis, quand il crut que l'opinion publique de l'Europe devait être assez égarée par le ton affirmatif de ses assertions, Omer-Pacha, sur les ordres du Divan, déclara tout d'un coup, en pleine paix, sans aucune provocation de la part du Monténégro, la mise en état de blocus des frontières de cette principauté. Le prince Nicolas aurait dû à ce moment écouter la patriotique colère qui avait saisi ses sujets, relever fièrement le gant que lui jetait le serdar-ekrem, franchir ses frontières et profiter, pour se jeter sur l'armée turque, de la situation critique où la perte de la bataille de Piva venait de placer Omer-Pacha. L'offensive prise alors par les Monténégrins suffisait pour déterminer l'insurrection générale de l'Herzegovine, peut-être celle de la Bosnie, et pour soulever contre la Porte des difficultés

auxquelles elle eût eu bien de la peine à faire face. Mais le prince Nicolas commit la faute de trop écouter l'Europe et de se fier aux promesses qu'elle lui faisait de le protéger s'il demeurait neutre; faute qui a eu des conséquences funestes pour son pays, mais qui engageait d'honneur les gouvernemets occidentaux à sauvegarder les états du prince qui montrait une si loyale confiance dans la parole des diplomates.

C'est ainsi que les Turcs, grâce à l'attitude de neutralité du Monténégro, purent, après leur insuccès de l'automne de 1861, réparer leurs forces pendant l'hiver, écraser les insurgés chrétiens de Soutorina et de Popovo, rétablir leurs communications avec la mer, coupées par une manœuvre habile de Louka Voukalovitj, et apporter sur leur flotte, aux regards de l'Europe qui n'y trouvait rien à redire, la plus nombreuse armée qu'ils eussent rassemblée depuis la guerre avec les Russes, sous prétexte d'empêcher une expédition garibaldienne à laquelle celui qui y pensait le moins était certainement Garibaldi. Une fois l'armée réunie, ils levèrent le masque, et le serdar-ekrem, ayant enveloppé le Monténégro de trois côtés, en envahit le territoire au printemps, en observant les formes du droit des gens dans les déclarations de guerre juste avec autant de scrupule que les Piémontais lorsqu'ils firent irruption dans les Marches. Le prince Nicolas protesta par un acte adressé aux Puissances européennes, et, joignant ses soldats à ceux des insurgés qui tenaient encore, répondit aux actes d'hostilité du serdar-ekrem en battant les bachi-bouzouks turcs à Tsernetsi.

Nous avons longuement insisté sur les antécédents diplomatiques de la dernière guerre du Monténégro et sur la manière dont s'engagea la lutte, pour bien préciser le caractère de la conduite des Ottomans dans cette affaire. Autrefois, dans ces temps arriérés où le droit et les formes étaient considérés comme ayant quelque valeur, une pareille violation de toutes les règles usitées entre les nations civilisées, un manque aussi flagrant aux engagements pris par Aali-Pacha dans les Conférences de Paris, eussent soulevé l'indignation des gouvernements chrétiens; on se fût cru lié par l'attitude du prince Nicolas et par sa docilité à suivre les conseils de l'Europe, et une prompte intervention eût empêché dès son début l'agression brutale du fort contre le faible. Il n'en a rien été, car notre temps a malheureusement vu tant de violations du droit des gens couronnées par le succès et célébrées par la Révolution comme des triomphes de la cause du progrès, qu'il est blasé sur ce genre d'attentats. A la nouvelle de l'invasion turque dans le Tsernogore, le Cabinet de Vienne, si imprévoyant et si coupable dans sa politique orientale, manifesta publiquement sa joie, et lord Palmerston, à la tribune du Parlement britannique, déclara « que ce serait aux applaudissements de l'Angleterre « que ces rebelles seraient châtiés par les troupes du « Sultan. » Quant à la France et à la Russie, en qui les Monténégrins plaçaient leur espérance et devaient trouver leurs appuis naturels, dans la seconde, à cause de la fraternité de race et de religion, dans la première, à cause des liens de sympathie qui s'étaient noués de-

puis cinq ans et des déclarations solennelles du *Moniteur* de 1858, au lieu d'agir activement et de montrer une ferme volonté comme celle qui avait empêché la guerre après Grahovo, elles se bornèrent à faire demander par leurs ambassadeurs à Constantinople ce que la Turquie entendait faire au Monténégro. Le grand vizir Fuad-Pacha, cet homme d'état si vanté en Europe, qui a reçu de ses compatriotes un surnom assez différent de celui de *véridique*, répondit *que la Sublime-Porte n'avait sur le Tsernogore aucun projet de conquête*. On se contenta de cette réponse sans demander d'autres garanties, et les deux Puissances qui, dans leur intérêt politique bien entendu, en dehors de tout devoir de christianisme et d'humanité, eussent dû s'opposer par une pression directe et énergique à l'écrasement d'une population chrétienne, libre et indépendante, par les musulmans, s'endormirent, après tant d'engagements violés, dans leur confiance à la parole de Fuad.

Les Monténégrins restaient seuls; ils devaient forcément succomber, mais du moins ils succombèrent avec gloire. Leur résistance fut digne des plus nobles épisodes de leur histoire et méritera d'être écrite en lettres d'or dans les annales des guerres chrétiennes. Assaillis par près de 100,000 musulmans, auxquels ils ne pouvaient opposer que 25,000 hommes en état de porter les armes, par un général qui avait eu l'honneur de faire la guerre à côté de nos soldats et de vaincre les Russes sur les bords du Danube, par des troupes organisées d'après la tactique européenne.

munies d'une nombreuse artillerie et de tous les engins de destruction inventés par la science moderne, contre lesquelles il leur fallait combattre avec des armes grossières et 10 canons seulement, ils résistèrent cinq mois entiers, livrèrent 60 combats et 8 batailles rangées, et firent tomber environ 40,000 Turcs sous leurs coups dans ces différents engagements.

Le plan d'Omer-Pacha était, en 1862, celui qu'il avait déjà tenté d'exécuter en 1853, et dont nous avons parlé dans notre introduction.

Partageant son armée en trois corps, le serdar-ekrem en fit manœuvrer deux sur la vallée de la Zéta, l'un au nord, sous le commandement de Dervisch-Pacha, chargé d'y pénétrer par le bassin de Nikschitj; l'autre au sud, sous les ordres d'Abdi-Pacha, chargé de forcer l'entrée du côté de Spouje, de manière à opérer leur jonction au centre même du district des Biélopavlitj. Le troisième corps, dirigé par Housseïn-Pacha, devait faire une diversion du côté de l'est et assaillir les Berdas par la frontière qu'habitent les tribus des Koutchi et des Vassoiévitj.

Les opérations de Housseïn échouèrent complétement, et après quelques engagements vers les bords de la Lim, il dut se replier sur le corps d'Abdi-Pacha par le pays des Koutchi Drékalovitj, attribué à la Turquie dans la délimitation de 1859. Sur la ligne de la vallée de la Zéta, Mirko Petrovitj, président du Sénat et père du prince Nicolas, du côté de l'Albanie, et Péter Stephanoff, du côté de l'Herzegovine, arrêtèrent pendant deux mois les corps de Dervisch et d'Abdi

par de nombreux combats livrés autour des positions de Martinitj et d'Ostrog, qui couvrent les deux entrées de la vallée, et à trois reprises les rejetèrent en désordre au delà des frontières.

Mais au commencement de juillet, Dervisch-Pacha, au moyen d'une feinte habilement combinée sur le défilé de Douga, parvint à tromper la surveillance du corps monténégrin chargé de faire face à l'invasion du côté de l'Herzegovine, puis, se dérobant par une marche de flanc, pénétra dans la vallée de la Zéta, au-dessous d'Ostrog, par le passage de Koutchiski-Most. Péter Stephanoff arriva trop tard pour l'empêcher de franchir les défilés, et ayant voulu arrêter la marche des Turcs dans des positions découvertes, où l'artillerie des ennemis écrasa ses soldats, fut battu avec des pertes très-considérables, d'abord à Golia, puis à Oréa-Louka. Mirko, pris entre deux feux, dut évacuer Martinitj pour se retirer dans les montagnes; les divisions de l'armée turque opérèrent leur jonction, et le pays des Biélopavlitj se trouva tout entier occupé par les musulmans.

Enivrés par ce succès, les Turcs se livrèrent à tous les ravages dans lesquels se plaît leur nature féroce. Ils ruinèrent de fond en comble les villages, tuèrent les troupeaux, incendièrent les maisons, coupèrent au pied les arbres fruitiers, enfin réduisirent ce district, jusque-là le plus fertile du Monténégro, à un état de dévastation dont il lui faudra dix années pour se relever. Après des exploits aussi dignes des égorgeurs du Liban, ils tentèrent de marcher directement de la vallée de la

Zéta sur Tsettinié, au travers des montagnes. Mais pendant la dévastation du pays de Biélopavlitj, les Monténégrins avaient eu le temps de se remettre de leurs derniers échecs et de s'asseoir solidement dans des positions fortifiées par la nature. Ils attendirent l'armée ottomane de pied ferme et la repoussèrent après deux brillantes actions, livrées la première à Zagaratj et la seconde à Kokoti ; dans cette dernière journée, 50,000 Turcs furent engagés à la fois contre 15,000 Monténégrins. Rejetés sur leurs campements, désespérant de forcer les montagnes par ce côté, manquant d'ailleurs de bois et de vivres, grâce à l'imprévoyance de leurs dévastations, les troupes du serdar-ekrem durent repasser, en fort mauvais état, la frontière monténégrine, évacuer la vallée de la Zéta et se replier à l'embouchure de la Moratcha, sur le lac de Scutari, autour de la citadelle de Jabliak, où elles passèrent un mois immobiles à se reposer de leurs pertes et de leurs fatigues.

Jusque-là, malgré les échecs un moment subis par Péter Stephanoff, l'issue générale de la campagne était favorable aux guerriers du Tsernogore, et une intervention diplomatique active, de la part de la France et de la Russie à Constantinople, pouvait amener une paix glorieuse pour les chrétiens. En dehors même de cette intervention, si les Monténégrins avaient eu dans ce moment le moyen de prendre l'offensive à leur tour, ils auraient mis Omer-Pacha dans la situation la plus dangereuse. Mais leurs forces commençaient à s'épuiser. Isolés comme ils l'étaient, chaque combat, terminé par un succès ou par un revers, leur enlevait des braves

qu'ils ne pouvaient remplacer. Tout conspirait contre eux. La Turquie, que l'Europe laissait faire, concentrait contre leur pays la totalité de ses forces militaires, et allait jusqu'à porter des bords de l'Euphrate au Tsernogore la garnison de Bagdad. L'Angleterre envoyait de Corfou des munitions et des officiers au camp d'Omer-Pacha. L'Autriche donnait le passage sur son territoire aux convois et aux troupes des Turcs, tandis qu'elle interceptait les vivres et les munitions qui ne pouvaient venir aux Monténégrins que de chez elle; allant même plus loin et violant les devoirs sacrés de la neutralité à l'égard d'un peuple qui, en 1848, fournit 6,000 volontaires à l'armée de Jellachich pour sauver l'empire des Hapsbourg, elle faisait détruire par ses régiments les batteries élevées par Voukalovitj pour défendre la Soutorina, et frayait de ce côté la voie aux soldats du Sultan. La Russie n'avait pour les Monténégrins que des sympathies stériles et des conseils de résistance acharnée, qu'elle n'appuyait ni de l'aumône d'un seul rouble, ni d'une seule cartouche. Quant à la France, engagée cependant dans cette affaire par les traditions bien récentes de sa politique, la France, hélas! absorbée par les difficultés des inextricables questions de Rome et du Mexique, ne faisait rien, laissait écraser ses protégés, quand il eût suffi pour les sauver de manifester hautement sa volonté et d'envoyer, comme en 1858, un ou deux vaisseaux dans les eaux d'Antivari; au lieu d'actes, elle se contentait de conversations diplomatiques sans résultat entre M. de Moustier et le grand-vizir.

Un seul gouvernement fournissait aux guerriers de la croix un appui vraiment efficace : c'était celui de cette Papauté tant calomniée par les libérâtres, qui, la première dans l'Europe, en 1821, encouragea et bénit les combats de la Grèce, et qui a toujours prêté son concours à tous les chrétiens luttant pour la liberté de leur foi contre l'islamisme, sans leur demander quelle était la communion qu'ils professaient. Le vieillard dépouillé du Vatican tendait une main paternelle aux chrétiens opprimés du Tsernogore, et, par une admirable encyclique adressée aux évêques d'Albanie, défendait aux catholiques de ce pays de prêter le concours de leurs armes aux Turcs dans la guerre contre les Monténégrins. Mais le noble exemple donné par le Pape ne trouvait pas d'imitateurs, et Pie IX, hors d'état de prêter aux Slaves chrétiens l'appui matériel que Pie VII avait pu prêter aux Grecs, ne pouvait leur donner qu'un appui moral impuissant à arrêter les canons et les baïonnettes des Osmanlis.

Cependant une lutte aussi inégale que celle des Monténégrins contre l'armée d'Omer-Pacha ne pouvait indéfiniment durer. Reposées et accrues de nombreux renforts, les troupes du Sultan s'avançaient sur les bords du lac de Scutari et remontaient la vallée de la Tsernoiévitchka-Riéka pour marcher sur Tsettinié. Le 23 août, elles rencontrèrent les Monténégrins conduits par Mirko en arrière du bourg de Riéka, et sur ce point s'engagea la plus formidable bataille de la campagne. Elle dura dix heures consécutives. Les guerriers du Tsernogore y déployèrent une intrépidité prodigieuse,

et plusieurs fois firent reculer les Ottomans en se jetant le yataghan à la main au milieu de leurs bataillons. Mais la valeur dut à la fin céder au nombre qui l'écrasait, et les soldats du Sultan demeurèrent les maitres du champ de bataille à la fin de cette journée, qui décida du sort de la guerre. Les Monténégrins pouvaient bien encore, en avant de Tsettinié, tenter les chances d'un nouveau combat dans la vallée de Dobersko-Sélo et se retirer, après la prise de leur capitale, dans les âpres sommets de Katounska-Nahia. Mais quelque courage qu'ils eussent encore déployé dans ces dernières convulsions de leur agonie, l'issue définitive de la lutte ne pouvait plus être douteuse, et une prolongation de résistance ne devait servir qu'à rendre la catastrophe plus complète. L'espoir d'une intervention européenne était évanoui. La diplomatie mettait tout en œuvre pour amener un compromis bâtard dans les affaires de Servie, dont les complications auraient pu sauver le Tsernogore. Les Monténégrins n'avaient plus ni vivres ni munitions, et leurs généraux Mirko, Voukotitj et Stéphanoff ne comptaient désormais sous leurs ordres qu'environ 7,000 hommes encore valides à opposer aux 70,000 soldats renforcés de troupes fraiches que le serdar-ekrem faisait marcher contre eux. Il fallut capituler, et le prince Nicolas dut se résigner à accepter les conditions dictées par le Divan.

Vaincus, mais non domptés, les Monténégrins déposèrent les armes, ayant une fois de plus sauvé leur indépendance. Car la Turquie, malgré ses triomphes militaires, n'osait exiger d'eux ni tribut ni reconnais-

sance de la suzeraineté du Sultan; elle se bornait à imposor des conditions qui rendissent presque impossible à l'avenir une intervention des Tsernogortses dans les affaires de l'Herzegovine et de l'Albanie, un appui fourni par eux aux chrétiens de ces deux provinces.

Trois ans se sont écoulés depuis lors, et durant ces trois années les Monténégrins, paraissant renoncer aux combats, n'ont eu d'autre occupation que de panser en silence les plaies faites à leur pays par la guerre de 1862. Mais une telle inaction ne sera pas de longue durée. Quelques années encore, et lorsque leurs pertes seront complétement réparées, nous entendrons les intrépides montagnards pousser de nouveau leur cri de guerre, nous les verrons faire flotter l'étendard de la croix au vent des batailles et reprendre la lutte engagée depuis quatre siècles déjà, qui ne se terminera qu'à la revanche complète de la journée de Kossovo et à la reconstitution définitive du peuple serbe dans son intégrité.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

TABLEAU DE LA POPULATION MONTÉNÉGRINE EN 1846,

d'après MM. Paiu et Scherb (*Cernagora*, Agram, 1846).

DISTRICTS.	NOMBRE des tribus.	NOMBRE des villages.	NOMBRE des familles.	HOMMES en état de porter les armes.	POPULATION totale.
Katounska	9	88	3.000	4.200	27.000
Tsernitska.....	7	28	1.500	2.700	14.000
Rietchka.....	5	25	1.500	2.300	13.000
Lieschanska.....	2	8	600	1.100	6.800
Biélopavlitj.....	4	33	1.500	3.000	16.800
Pipéri	3	10	800	1.650	10.600
Moratchka	4	15	1.000	1.750	11.600
Koutchka	4	13	1.800	3.300	20.200
Total général.....	39	240	11.700	20.000	120.000

II

RAISONS ALLÉGUÉES PAR L'HISTORIEN PAITJ POUR EXCUSER L'USAGE DE COUPER LES TÊTES DES TURCS SUR LE CHAMP DE BATAILLE.

1° La nécessité que nous appelons la guerre, et qui amène tant de déplorables collisions, justifie mainte chose que la morale et l'humanité réprouvent.

2° S'il est donc permis de tuer des hommes dans le combat, l'usage de couper les têtes des morts n'est qu'un accessoire, une habitude de guerre barbare qui n'y change rien.

3° Cet usage devient même un bienfait, s'il met promptement un terme aux souffrances du musulman blessé. On doit se souvenir que les Turcs enterrent souvent encore vivants ceux qui sont gravement malades ou blessés. La médecine et la chirurgie ne sont guère admises par eux. Ce serait aux yeux de leur fatalisme un outrage fait aux arrêts sacrés de la destinée.

4° Le musulman croit que chaque tête de chrétien coupée est un degré de plus qui mène au paradis. Il est bien possible que l'opinion inverse se soit établie auprès de leurs voisins incultes à l'égard de l'efficacité des têtes de Turcs coupées pour ouvrir les portes du paradis. Du moins, cette croyance peut excuser des hommes sans instruction.

5° On ne saurait faire un trop grand reproche aux Monténégrins d'avoir conservé un usage que les Français ont laissé pratiquer et même encouragé de la part de leurs troupes indigènes en Algérie.

D'autres raisons encore ont décidé le gouvernement du Tsernogore à ne pas abolir cette coutume :

1° Cette abolition ouvrirait aux Ottomans une vaste carrière de méfaits et de cruautés sans vengeance.

2° L'usage de rapporter les têtes des ennemis morts excite une émulation de courage parmi les montagnards. Celui qui s'est bravement comporté sur le champ de bataille rapporte ainsi un trophée matériel qui atteste sa valeur. En présence des attaques continuelles auxquelles est exposé le Tsernogore, il faut entretenir l'ardeur belliqueuse des habitants par tous les moyens. La nécessité justifie ce qu'ils ont de cruel.

Le seul désavantage qui résulte de cette habitude est que les combattants monténégrins, dès qu'ils voient le succès se décider en leur faveur, s'isolent pour conquérir des têtes de Turcs et oublient le véritable but de leurs efforts. Ils ont perdu de cette manière plus d'une bataille qui semblait d'abord gagnée en leur faveur.

Paitj et Scherb, p. 135.

III

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

DE LA FAMILLE DES BALSCHIDES

BALSCHA Ier
1356-1367

STRASCHIMIR 1367-1373	GEORGES Ier marié à Militsa fille du roi Voukaschin 1373-1379	CATHERINE mariée à Charles Topia.	BALSCHA II marié à la veuve de Marko Kralievitj 1373-1386

GEORGES II
marié à
Iouvelitsa
1373-1405

BALSCHA III
1406-1420

HÉLÈNE
mariée à
Etienne
voïvode de
Bosnie

IV

LETTRE DU PAPE URBAIN V AUX TROIS FILS DE BALSCHA Ier, A L'OCCASION DE LEUR RETOUR AU CATHOLICISME.

Nobilibus viris Strazimiro et Georgio ac Balse fratribus Zapanis Zente gratiam in præsenti per quam obtineant gloriam in futuro.

Spiritus noster exultavit in Domino, qui, sicut ex relatione venerabilis fratris nostri Petri Episcopi Suacinensis latoris presentium per vos super hoc ad nostram presentiam destinati percepimus, misericorditer dignatus est vobis tribuere intellectum, ut relictis schismatis et errorum tenebris et umbra mortis eterne, in quibus hucusque mansistis, incipiatis animabus vestris et subditorum vestrorum prudenter consulere, et lumen agnoscere veritatis; intendentes ad obedientiam et devotionem sacrosancte Romane Ecclesie, matris ac magistre cunctorum fidelium, reverentur et cordibus sinceris accedere; in eisque perpetuo remanere, ac a nobis qui, licet immeriti, sumus in terris Christi vicarius, instrui qualiter debeatis in via mandatorum Domini ambulari.

De iis igitur laudandis principiis Deo, qui vos sua gratia prævenit et (si pura intentio in mentibus vestris vigeat) sequetur indubie, devotas gratias agimus, et vos plurimum commendamus, intendentes vos, si nostris et dicte Ecclesie mandatis devote parebitis, in filios spirituales recipere et tenere, ac prosequi favoribus opportunis.

Ut autem mereamini ad gratiam reconciliationis admitti, ac obtinere Apostolice sedis benevolentiam et favores, a molestiis ecclesiarum et personarum ecclesiasticarum, alio-

rumque catholicorum obedientium dicte Romane Ecclesie; præsertim civitatis Catharensis, quam jamdiu a vobis, seu te, Georgi, hostiliter molestari percepimus, curatis penitus abstinere, ut in iis et aliis vestram intentionem purissimam ostendetis. Super quibus et aliis, per vos agendis in dicte vestre reconciliationis negotio, prefatum episcopum duximus informandum, cui semper iis, que vobis ex parte nostra retulerit, velitis fidem indubiam adhibere.

Datum apud Montemflasconem Balneoregiensis diœcesis, VIII kal. junii anno VI.

16.

ARBRE

DE LA MAISO

E souv marié à

IVAN Ier
souverain 1449-1490
marié à Marie, fille
d'Etienne Tvartko.

GEORGES IV
souverain
1490-1497
marié à une fille de
la famille d'Erizzo.

MAXIME-ÉTIENNE
renégat.

Gl souve

Cat

CONSTANTIN
marié à
une Contarini.

IVAN
marié à
Valeria Oresta.

VICTOR
marié à Hélène Balbi.

CONSTANTIN.

JEAN
noble de Venise
1621.

JEAN DE MATCHA
gouvern. de Servie
pour l'Autriche
1713-1759.

DIMITRI
+ 1759.

ATHANASE
+ 1762.

ARSÈNE
capitaine dai
l'armée autrichi
+ 1766.

JEAN
+ 1760.

LAZARE.

SIMÉON.

LOGIQUE

SERNOÏEVITJ

49
riote.

GEORGES III
souverain 1449-1459
marié à
Voïsava Doukadjin.

Une fille dont le nom est inconnu, mariée au fils d'Ivanisch, knèze de Tsettinié.

ENNE II
verain
-1513).

ANGELINA
mariée à Ivanne Brankovitj.

CATHERINE
mariée à Radoul de Valachie.

IOVAN, knèze du Tsernogore.

, souverain
marié
ina Orio.

JEAN
BRANKOVITJ
despote de Servie.

MAXIME
archevêque.

PIERRE
renégat.

ÉLIE.

BALDISAR-BOSA.

M

ARSÈNE
patriarche d'Ipek.

MATCHA
royal
grie.

GEORGES
+ 1759.

PAUL
capitaine dans la garde russe.
+ 1760.

SIMEON
général au service de Russie.
+ 1770.

SIMÉON.
1789.

JEAN.

ALEXANDRE.

SÈNE

JEAN.

ÉTIENNE.

VI

LISTE DES ÉVÊQUES-SOUVERAINS DU MONTÉNÉGRO JUSQU'A L'AVÈNEMENT DES PETROVITJ.

1516 — Vavyl.
1520 — German.
1530 ? — Paul.
1540 ? — Nikodim.
1549 — Makarios.
1590 — Pachomios.
1600 — Roufim Ier.
1620 ? — Roufim II.
1650 ? — Vassili.
1680 ? — Vissarion.
1692 — Sava.

VII

LISTE DES RÉGENTS CIVILS DU MONTÉNÉGRO DEPUIS 1516 JUSQU'EN 1790.

Jean Voukotitj.
Pounoschevitj.
Radonitj.
Tomanovitj.
Militj.
Vouko Raitchevitj.
Martinovitj.
Petrovitj.
Romadanovitj.
Miouschkavitj.
Voutcheta Bogdanovitj.
Voukota Voukaschinovitj.
Nicolas Lazarevitjt.
Jean Voukotitj.
Stanislas Radonitj.
Jean Radonitj.
Ioko Radonitj.

VIII

RELATIONE ET DESCRITTIONE

DEL SANGIACATO DI SCUTTARI, DOVE SI DA PIENA CONTEZZA DELLE CITTA ET SITI LORO, VILLAGI, CASE ET HABITATORI, RITO, COSTUMI, HAVERE ET ARMI DI QUEI POPOLI ET QUANTO DI CONSIDERABILE MINUTAMENTE SI CONTENGA IN QUEL DUCATO, FATTA DA MARIANO BOLIZZA, NOBILE DI CATTARO.

M'è conuenuto (Illmo mio Sig^e) per diverse mie accorrenze degl' amici e de padroni che me l' hanno commandato per publico servitio et interesse, far diverssi viaggi et trattenermi in corte presso a diversi personnaggi grandi Turcheschi, cavalcando buona parte dell' Albania, tutto il Monte Negro et in somma tutto il ducato et sangiacato di Scuttari, ne mi parendo buono di consummare questo tempo nell' otio, l' ho anzi speso in una minuta osservatione del vivere degl' habitanti et del podere di quei popoli. Et perchè in questo tempo ho anco apparato che le strane et inconsiderate relationi di persone incaute cagionano negl' animi di prencipi gelosissimi de loro statti accidenti di molto rilievo, molto da più rispetti, da questo in particolare che vedendosi ogn' anno (da pochi anni in quà) à confini di Cattaro patria mia un' adunamento di confusa moltitudine di gente armata turchesca, tendente (per quanto al di fuori si vede) contro ad alcuni montanari Albanesi, che si sono rebellati al S° Turco. Per tanto perchè si vegga sensatamente la cagione della ellevata di queste arme, ove tendano, di che siano composte et da chi guidate, ho delineato in questi scritti co' vivi et proprii colori

le città principali di questo ducato con li siti loro, annoverati li villaggi et case di quelli habitanti, nominando da chi siano particolarmente commandate, quanta gente da combattere se ne possa ellevare, di che armi armata, il rito, i costumi et particolar interessi ancora. Vi ho voluto agionger appresso una consideratione del negotio delle lettere publiche che da Venetia s' inviano à Costantinopoli all' Illmo et Ecc^mo S. Bailo portate da quei di Monte Negro, et da Costantinopoli pur di ritorno dalli medesimi fino à Cattaro. La strada con le posate che quelli fàn di giorno in giorno; il dispendio del danaro publico et del tempo insieme. Tutto questo con ogni riverenza rappresento et dedico à V. S. Illma, supplicandola a volerlo benignamente riccevere per censo dell' osservanza et servitù che le professo et in questo poco segno della mia pronta volontà che le vive colma d' oblighi raccolga il molto et attento desiderio mio, col quale non solo attento et procuro di servir la commungue poxsa. Mà le prego da Nostro S. Dio perpetuatione et accrescimento di quella felicità, con la quale se ne vive nella sua patria da Padri amatissimo, à tutti esemplare e per integrità di costumi e modi di governo nell' importantissimi carrichi che le sono commessi et splendor di nobiltà et gentilezza et amabilità di natura che lo rendono admirabile, et per fine le bacio humilissimamente le mani, raccommandandomele reverentemente in gratia.

Di Venetia, li 25 maggio 1614.

Realissima e minutissima descrittione e relatione del sangiacato over ducato di Scuttari che hora è commandato de Mehmet beg Ballichienovich Turco Albanese. Dove si legge in quante parti si divida questo ducato.

Quante e quali città contenga di siti loro.

Quanti villagi habbi nel territorio.

Da chi sono particolarmente e nominatamente commandati tal villaggi.

Che rito et conditione sia degl' habitanti con chi confinano.

Quanta levata di gente da combattere si possi fare da esso.

Dove si vede di più il viaggio che fanno li porta-lettere con li dispacij publici per Costantinopoli per la strada vecchia et per la nova ancora.

Si ragiona quali siano queste strade.

Quanta diferenza vi sia di giornata dell' una all' altra, così d' inverno come d' estate.

Si considera di quanto interesse sia al publico che li dispacij vadino più per l' una che per l'altra strada.

Veggonsi finitalmente gli nomi de luochi e delle posate che fanno li medemi porta-lettere cadaun giorno de loro camino de Cattaro fino à Costantinopoli.

Si descrivono appresso minutamente li porti, fiumi et reccetacoli de vasselli per la costa del mare d'Antivari fino à Vellona.

I nomi particolari de villaggi et luoghi delle marine et quanti piedi d' acqua habbino li fiumini alle lor bocche.

Il sito di Durazzo, Croia et Alessio.

Si narra brevemente il sito e statto di ribelli montanari che sono al confin di Podgorizza e sotto la giurisditione di quelli Turchi spachì.

Quello sabbino operato in due volte dai passà Turchi generali ispediti dal Gran Signor con numerosissimi eserciti contro di loro per gastigarli.

A quanto sia finalmente con loro et altri in duoi anni circa ciò seguito.

Et in fine descrivono le città di Castelnovo et Risano con loro villaggi sottoposti al ducato et sangiacato di Herzegovina, che sono alle giengive confine et nel golfo di Cattaro per la ripa del mare.

Dividesi dunque questo ducato, o per dir meglio sangiacato in sei parti principali. Cioè :

Montenegro, Antivari, Dolcigno, Scuttari, Podgorizza, Plava.

PRIMA PARTE PRINCIPALE.

Montenegro confina da un capo con Cattaro, essendovi discosti da questa città là suoi villaggi per tre miglia, con Budua, per altre tanti, con Pastrovichi, con il ducato di Herzegovina, con il lago di Scuttari, da Podgorizza per il fiumme Morazza. Fù dominato dall' Illmo S. Conte Giovanni Cernovichio che ressedeva in Zabiach, piazza di sito fortissimo situata in cima d' una assai erta collina pietrosa, fabricata alla moderna.

Questa fortezza con la collina da un canto è bagnata dal fiumme Morazza, da altre tre bande ressiede nel lago sopradetto. E circondata la collina da un borgo de case doicento cinquanta, li cui habitatori sono per il più debiti alla pescagione. Questi pescano le scoranze et altro, che à suo luoco si dirà. Delle qual case 250 la maggior parte sono Christiani di rito serviano. Nella fortezza vi ressiede solamente il Dasdaro Aggà et padrone Turco che la governa in nome del Gran Signor, d' entro vi possono esser da quindeci case, non troppo grandi, per il più destrutte con la chiesa, altre volte di San Zorzi, che serve loro per moschea.

Questa prima parte è Montenegro, è constituta da novanta villagi, che fanno case tre mille cinquecento vintiquattro. può far gente armata da combatter otto mille vinti sette. frà quali vi possono esser mille archebuggieri; il resto spada, targa e giavarina.

Contiene in se cinque parti.

1. La prima è di villaggi dieci, detta Cattuni.

2. La seconda commandata dal spachì Vuio nella midolla del monte, contien villagi trenta doi, detta Gliubottin.

3. La terza Pliesiuzi contien quattro villaggi et questa confina con Herzegovina come à suo loco si dirà.

4. La quarta Zerniza contien in se villagi vinticinque, confina col lago et con Pastrovichio.

5. La quinta Gliescopoglie, nella quale sono villagi dicenove, confina con Podgorizza.

Si deve avertire nella descritione che il primo numero che sarà notato di lettera C. nella margine dinoterà le case. Il secondo con la lettera G. significherà gente armata.

Villa Gnegussi, Miraz, Zalasi commandata da Conte Nico Raizeu'. C. 200. G. 480.

Gnegussi è situato nella somità d' un monte à piedi del quale vi ressiede una campagna che circondata da corona di monti rappresenta la forma d' un teatro di terreno fertilissimo, atto alla coltivatione de diverse sorte di biade, chè altre frutti et piante non vi possono persistere dal freddo et gran copia di neve che tiene coperto quel luoco tal volta per tutto maggio. Mietono li forment et biade d'agosto et di settembre per il più.

Miraz dove si contengono alcune case d'Obod, villa sottoposta al commando del conte Nico Raizeu' da Gniegussi, fù anticamente situato et ascritto nel confin et territorio di Cattaro per privileggi degl' Imperatori di Servia fatti a quella maggiore communità a Gora nelle mani de Turchi; è situato al monte discosto da Cattaro per il spatio di tre sole miglia; li cui habitatori contesero gran tempo con gl' huomeni della villa di Spigliari sottoposta à Cattaro et situata alle falde del castello, per pascoli et confini. Apportando quegli d' Obod li termini de confini loro alle soglie delle porte per così dire della villa di Spigliari, discosta dal castello per un tirar d'archebuggio, corroborati in un huchiumo, fatto da un tal ferisbeg che per commissione della Porta di Costantinopoli pose la meta et confini a tutta la Dalmatia et a Cattaro parimente. Onde l'Illmo S. Franc. Bragadin, che fù rettore et proveditore à Cattaro, personaggio di gran valore et meriti, commisse à Mariano Bolizza autore sopradetto l' accomodamento d' un negotio di tanta consequenza, che da lui manegiato con

diversi sangiachi del ducato di Scuttari et caddì di Montenegro, di Podgorizza, di Scuttari et di Pech, che le fecero testimonianza a sua voglia, condusse questo trattato accomodato anco a Costantinopoli felicemente à fine. Fù trasportato il confin dal luoco che dicevano quelli d' Obod in oltre, due miglie per larghezza et otto per longhezza. Questo tutto viene confermato da huchiumi venuti pure da Costantinopoli et è da molte sue honorate patenti chiaramente espresso.

C. 10. Zetigne commandata da conte Batrich Vulatcou' fà gente armata..... 170

Zetigne è posta in piano non troppo fertile di quattro miglie in circa di longhezza et due di larghezza, dove quasi nel fine, presso a quattro grandissimi e ben acconzi pozzi d'acqua sorgente e freddissima, l' Illmo S. Conte Gioanni Cernovichio vi fabricò un picciol si, ma bellissimo monasterio di monaci o calogieri di S. Basilio di rito serviano, nel qual vi ressiede un vescovo con vinticinque calogieri et quaranta altri, trà chierici et conversi. Questo prelato, come mitropolito, commanda a tutti gl' habitanti di Montenegro nel spirituale, riconoscendo solamente il R^mo Patriarcha di Pech per superiore.

C. 64.	Thieclichi commandata da Radivoie Radognin fà gente armata.....		160
70.	Bielize commandata da	Vuchsan Jouanou' .	180
175.	Tuse —	Vule e Nico Raizeu'	237
60.	Ogrihnich —	Juan Raizeu'.....	100
24.	Bielos —	Vuco Nichceu'.....	70
60.	Braich —	Giuro Vuletin	150
50.	Pobor —	Vuco Miglcou'.....	130
120.	Masine che confina con Budua et Pastrovich commandata da	Giuro Gigovich....	300

SECUNDA PARTE.

C. 10.	Gliubottin commandata da Vuco Raiceu' che è capo di tutto Monte Negro intitolato spachì perche hà ottenuto in dominio dalla Corte in Constantinopoli alcuni subditti della sua villa, fà gente armata.....			160
40.	Cochin	commandata da	Pero Jouanou'.....	80
30.	Gragrani	—	Vuchssanpetrou'...	65
47.	Dobro	—	Raoslau Radognin..	120
20.	Boccouo	—	Radogniza Raizcou'.	
36.	Cossieri	—	Raizco Jouassouich.	90
18.	Pellesse	—	Nico Braiou'.....	40
30.	Braich	—	Vuchssan Radognin.	80
18.	Oruassi	—	Jouo Raizcou'.....	40
20.	Arbanassi	—	Nico Miglieu'.....	45
15.	Stetari	—	Rado Jouanou'.....	30
17.	Zagora	—	Pero Vuchssanou'..	50
20.	Piperi	—	Bratich Nicollin....	50
16.	Dodeza	—	Marco Danzulou'...	40
20.	Riezani	—	Nicaz Giuretin.....	50
17.	Jednossi	—	Vule Alexin.....	30
23.	Prieuosi	—	Rado Stepanou'....	57
14.	Tarnouo	—	Alexa Janou'.....	40
	Comarno	—	Rado Braianou'....	30
12.	Zabes	—	Nicaz Boianou'.....	23
25.	Segliani	—	Lacho Bratichiui'...	66
21.	Jesse	—	Vuchssan Braianou'	50
27.	Vlichi	—	Marco Giuretin.....	58
20.	Cassize	—	Vulatco Vucetin....	40
17.	Jalaz	—	Vule Boretin.....	36
19.	Gaze	—	Andria Giurin.....	45
25.	Sissoeuich	—	Tomas Jouanou'...	60
15.	Suchy	—	Raizco Raimillou'..	38
23.	Andrin	—	Raizouilou'.....	47

C. 30.	Preuulacha	command. da	Giuro Braiou'.....	66
37.	Ribassi	—	Vucina Jancou'.....	80
40.	Druxichi	—	Allixa Vucetin, confina col lago di Scuttari, fà gente armata.....	97

TERZA PARTE.

C. 47.	Pliesiuzi	commandata da	Vuchich Mircetich..	100
50.	Braicouich	—	Marco Brithuich ...	120
60.	Gardono	—	Nicaz Perou'.....	160
70.	Ranci	—	Vuco Marcou' confina Hercegouina.	187

Pliesiuzi hà un lago non troppo grande, fertilissimo di pesce d' acqua dolce, nel quale si pescano li carpioni, è discosta da Cattaro per due giornate legiere. Se ne prende anco nella fiumara poco da lì discosta trutte grandissime et che arriuano al peso di cento e più libre come à suo loco si dirà.

QUARTE PARTE.

C. 47.	Garbauaz	commandata da	Rado Stiepou', da quì comincia Gliescopoglie	105
33.	Goriciani	—	Nico Boiou'.....	70
29.	Prianichi	—	Raizco Myou'.....	60
41.	Desichi	—	Rado Raizcou'.....	97
31.	Farmachi	—	Stanissa Juonou'...	60
25.	S agneuichi	—	Rado Gruin..	57
43.	Goriza	—	Raizco Torban	100
52.	Momessichi	—	Vuco Mixou'. Questa villa confina con Podgorizza, dividendola da essa Morazza fiume...	120

C. 38.	Vuranichi	command. da	Nixa Popoci	37
27.	Tolossi	—	Raizco Vuchmirou'.	58
41.	Susniza	—	Braian Marcou'	90
32.	Beri	—	Sale Jouanou'.....	70
29.	Steche	—	Nico Sazou'.....	60
37.	Oruasi	—	Andria Jouu'	83
24.	Buronich	—	Braio Peiou'.....	53
31.	Crusce	—	Juan Vuchssanou'..	72
53.	Comani al Monte	—	Sacho Braiou'.....	150
60.	Comani da Basso	—	Vuiach Nichssin ...	160
38.	Villeniza	—	Tomas Bratichieu'..	93
28.	Cornette	—	Andrias Dabou'	62
	Stagnieuichi ouero Cochotti	—	Peio Vuancou'	127
21.	Gradaz	—	Stano Vuiou'.....	51
27.	Dobrotichi	—	Vuchouis Allexin. .	60
24.	Golemadi	—	Belo Vuicou'.....	57
32.	Suri	—	Salla Tomaseu'.....	72
29.	Jednos	—	Todor Vuiazin	63

QUINTA PARTE.

C. 60.	Grabougliani cominc° Tarniza	commandata da	Vuco Danciolou' ...	130
37.	Optocich	—	Dabaz Nicolin.....	95
45.	Utarg	—	Nico Dabou'	100
40.	Tomichi	—	Vuchman Lugn....	88
51.	Barcelli	—	Stiepo Stanou'	130
30.	Buchiouich	—	Vuco Migliou'.....	90
36.	Gluxido	—	Miso Vuletin, confina con Pastrouichi..	80
40.	Limgniani	—	Palla Vucetin.... .	100
38.	Charuzzi	—	Dabaz Vuletin.....	90
31.	Boglieuichi	—	Marco Danciolou'...	80
43	Sottouichi	—	Rado Prepieu'	94
30.	Briesi	—	Vuchich Nicou'....	70

C. 42.	Dupillo	commandata da	Giuro Dabceu'....	100
50.	Oraseno	—	Vulatco Boiou'.. ..	110
28.	Sabes	—	Giuro Nicou'... ...	60
25.	Godignie	—	Nico Raizcou'.....	56
40.	Tarnouo	—	Vucoslavaz Radognin	100
30.	Badglaui	—	Daciuo Dabceli....	70
27.	Comarno	—	Vule Tomaseu.....	60

Nota che dalle due prime parti de villaggi del Monte Negro vengono levati gl' huomini che servono per portar le publiche lettere, che vengono da Venetia con fregate ordinarie à ciò deputate da Cattaro à Cattaro, et da quell' Illmo Rettore, per commission dell Ecc^mo^ Senato, s' inviano à Costantinopoli, et così di ritorno da Costantinopoli per Cattaro, da dove sono mandate à Venetia con le fregate medesme. Questi possono essere al n° di cento cinquanta, più e meno secondo l' occasione del bisogno, la maggiore parte de quali continuamente stà à Costantinopoli à provigione, da dove sono spediti di volta in volta con quel salario, modi et conditioni che à loco suo si dirà distintemente.

Dicesi di più che il principal monte che soprastà alla città di Cattaro et anticamente fù suo confine, appar per privileggi sopradetti chiamarsi Louchien, detto in italiano Monte Sella, monte d' altezza eminente et tale che d lla sua somità, quando è sereno, vegonsi in mare verso ponente maëstro Augusta gl' Augustini, verso levante Durazzo et Scuttari. Questo monte è abondantissimo et tutto ripieno di limpidissime et freschissime acque sorgenti, che passandolo per accessi segreti, fanno abondante la città di Cattaro ancora. Quivi per ispacio di dodeci miglia continui per la corona vi sono pascoli amenissimi. Là onde, quando da caldi estivi è troppo travagliata l' humile peccorella, trova ristoro abbondante, si che pasciutasi et abeverata se ne riposa le più arse hore del giorno, sotto à grandissimi, numerosissimi et amenissimi faggi, alberi, frascini,

zappini che le fan' ombra tutto il giorno. A questo monte tutta la gente del Monte Negro d' està, cominciando di maggio, conducono li numerosissimi armenti loro. Dove fabricate le case di macerie, coperte di paglia di segala, sostenute da travi, conteste di vimeni, ricevono con gran diletto et gusto l' entrate che dalle turme se ne procura il provido pastore, reducendole poi verso à luochi maritimi di ottobre. Dove se ne giacciono fugendo et reparandosi dal freddo fino ad aprile. È composto da infinite fertilissime valli, alle quali li faggi servendo per teatro l' ingrassono con le frondi sue, si chè quel terreno morbidissimo produce biade in abundaza, come orzi, segale et vena. Dove si segano grasissimi et abbondantissimi fieni. Questo monte è abbondante di diverse fiere selvaggi, come orsi, porci cingiali, lupi, lupi cervieri, volpi et simili, oltre chè anco è abbondantemente ripieno di pretiosissimi simplici et di molto valore, di che ne possono far fede diversi valentissimi huomini simplicisti, che d' Italia et d' altri paesi del mondo per haverli si sono più volta conferiti à Cattaro.

Zuze, villa connumerata nella prima portione di Montenegro detta Cattuni et discosta da Cattaro per una buona giornata, produce pegola tenera detta catram, che da mercanti viene poi condutta la più parte à Venetia. Dal Monte Negro vien servito Cattaro di formenti, altre biade, formaggi et carne abbondantemente. Detto catramo viene anco da villaggi sopra Risano in abondanza.

Vintinno villaggio della quarta parte che è Gliescopoglie è situato in campagna amenissima e fertile, la quale è irrigata da tre fiummare copiosissime di pesce, una della quali è Morazza, altre volte detta, che divide il piano di Gliescopoglie et il Monte Negro ancora da Podgorizza.

SECONDA PARTE PRINCIPALE DEL DUCATO.

La seconda parte principale di questo ducato è Antivari et suo territorio. Si descrivono dunque li villaggi, che sono

del territorio d' essa città, et cominciano dal confin di Pastrovichi.

C. 60.	Spizza	commandata da	Giuro Marcou'.	G. 150
40.	Sosin	—	Dumo Lichi...	80
40.	Suissa	—	Pero Vitich. ...	87
20.	Tubaz	—	Nico Perou'....	45
30.	Togliemeddi	—	Vuco Strepieu'.	70
25.	Michulichi	—	Luca Matuscou'	60
50.	Gradoevich	—	Giuro Marcou'.	130
39.	Poddi	—	Peri Vucha....	80

500. La bella città d'Antivari, che nel 1572 si perse et fece il Turco l' acquisto, è situata in un capo d' una pianura amenissima et fertilissima, che sopra ad un erta collina posta scopre la campagna. Possono esser entro quattrocento case nel borgo che li stà a torno, dove in giardini et luochi delitiosi vi stanno i principali Turchi. Possono essere case cento, in tutto può far gente armata cinquecento..... 500

40.	Dobra Voda	commandata da	Rado Giurou'....	100
25.	Racé	—	Guiro Strepieu'..	54
20.	Cumgni	—	Schuchi Giurou'.	46
260.	Marchoeuich	—	Marco Nicou'....	1000

Questi Marchoeuichi erano al pari di Pastrouichi privileggiati dalla Ser^ma^ Republica di Venetia, et proviggionati ancora.

20.	Gorana	commandata da	Dumo Luchi.....	45
30.	Gioncouichi	—	Andrea Druni...	70
30.	Crutte	—	Giur Cecha.....	75
15.	Salichi	—	Pepa Meaigli.....	40
60.	Pagrag	—	Pepa Giurouich ..	130

Nel territorio d' Antivari vi ressiede l'antichissimo convento e monasterio di Santa Maria di Rotazzo, Abbat^a^ fabricata dalla regina Helena et suo figliuolo Stefano Vros Imperatore di Servia, le cui entrate per la maggior parte sono nel confin di Pastrouichi subditi del Ser^mo^ Dominio Veneto.

luoco chiamato Lugh, oltre diversi altri luochi situati in Pastrouichio sottoposti alla medesima rendita, poichè tutta quella pianura, che è di sei miglia di longhezza, et tre di larghezza, dove sono più villaggi, come sottoposta à quella chiesa et contenuta nella sua dotatione, li risponde il terzo, il quinto, il decimo delle entrate, le quali sono hora dilapidate da calogieri di rito servo Pastrouichi contra l'intentione dell' Abbatte et Rettor di quella chiesa, che è Prelato catolico provisto dalla Santa Sede Apostolica.

TERZA PARTE PRINCIPALE DEL DUCATO.

La città di Dolcigno situata à ripa del mare in sito molto ameno, con un fertilissimo et abbondantissimo territorio d' olivari et d'altri arbori fruttiferi molto pieno, si perse questa città la passata guerra del 1573, venuta nel poter de Turchi. Vi mantiene trecento Ullafazi, che sono suoi stipendiati continuamente. Può fare trecento case col borgo et gente armata ottocento..... 800

Questi Turchi fatti leventi con picciole fuste molte volte travagliano li vasselli, che trovano de coli et che vanno in Albania per carricar formenti o che carrichi se ne vengono di ritorno verso Budua e Cattaro.

C. 70.	Gerana	commandata da	Marco Crutta....	G. 180
50.	Bratizze	—	Gion Salechi.. ..	127
50.	Porubbi	—	Luca Mida.....	130
20.	Scoimiri	—	Andrea Porubba	42
70.	Cullumsi	—	Piene Bitti	170
30.	Pistulle	—	Colla Castrat....	70
100.	Zogagni	—	Paulo Sormira. .	237
20.	Medi	—	Masa Porubba...	48
25.	S.Nicolò di Boiana	—	Marin Drecha...	60
20.	Rezzi	—	Pepa Jubani. ...	50
20.	S. Zorzi	—	Marin Colla.....	45
28.	Bellagni	—	Tusi Giez.....	65
30.	Gorizza	—	Colla Andre	10

C.	27.	Samaris	commandata da	Giez Gion..... G.	65
	35.	Morichi	—	Vucha Messi....	80
	20.	Mattan	—	Dedi Scaffi.....	45
	30.	Busigattam	—	Vucha Sulla....	70
	26,	Sachulli	—	Marin Colla.....	60
	36.	Doxan	—	Colla Marchun..	80
	45.	Barbaruss		Dre Lecha.....	200
	40.	Ginani	—	Colla Peri.....	90
	50.	Suaz	—	Pej Mida.....	120
	30.	Selitta	—	Gion Colla.....	70
	22.	Bratizza	—	Giurij Lecha....	47
	19.	Summe	—	Pale Nichi.....	40
	50.	Cadorcho	—	Dumo Luchi....	120
	30.	Rasti	—	Preu Bitti.....	70
	20.	Midde	—	Lech Porubba..	43
	40.	Barchognich	—	Gion Giuronich.	90
	18.	Crauar	—	March Nicha....	40
	45.	Oblich	—	Michi Pale.....	40
	40.	Bobott	—	Peri Vucha.....	100

Seguono li villaggi dal ponte di Scuttari alla falda del monte per la riva del lago fino Zarniza, vintidue villaggi tutti di rito romano, si come sono statti tutti fino quì descritti, cominciando dalla parte del confin di Pastrouichi del territorio d'Antivari, in fuori di Marchouichi, che una parte fà alla serva.

C.	23.	Casina	commandata da	Giuri Lecha.... G.	60
	20.	Cesagni	—	Andro Duoinou'.	50
	50.	Sirochi	—	Peiri Colla.....	110
	40.	Mesigli	—	Giori Morichi...	90
	80.	Velliart	—	Marchin Colla...	70
	25.	Zogagni	—	Alla Andrà.....	50
	20.	Schanu	—	Nichi Petcho...	45
	38.	Arbanassi	—	Drecha Marin...	80
	40.	Gion Vuchi	—	Peu' Colla.....	90
	30.	Osterossi	—	Colla Gion.....	70

C. 45.	Martechi	commadata da	Peppa Buiari...	G. 100
27.	Ruchi	—	Gion Colla.....	57
35.	Bobottista	—	Lucha Mida.....	80
30.	Costagna	—	Lale Drecha....	70
22.	Ftelichi	—	Giure Nicha....	47
23.	Brizol	—	Colla Mengha...	40
23.	Limane	—	Giuri Lucha....	50
20.	Pinculi	—	Gioan Lucha....	45
100.	Seatan	—	Peri Vucha.....	260
20.	Morich	—	Gion Morich. ...	50
30.	Crigniza	—	Deda Sucha.....	70
80.	Scoza	—	Gioan Cruta....	180

Dalla banda del fiumme Boiana verso Scuttari comminciando da Zadrimia per il piano.

C. 15.	Martazi	commandata da	Pali Giez.....	G. 40
20.	Deraghit	—	Gion Giecci.....	45
30.	S. Sergio	—	Gion Succha....	47
30.	Bussanti	—	Punch Leccha ..	70
40.	Serezi	—	Gion Scurza....	95
60.	Daizi	—	Dedo Sucha	130
35.	Samaris	—	Giou' Vuccha...	90
20.	Samaris piccolo	—	Colla Giecci	43
15.	Fraschalli	—	Andrea Giecci ..	35
60.	Recci	—	March Giura....	150
40.	Belagni	—	Mar Giecci.....	90
25.	Caruzzi	—	Dre Lecha.....	33
30.	Bulugni	—	Gion Colla.....	70

Tre ville di Tunisi che sono di nonanta case l' una commandata da Andrea Druai, Peu' Colla.

C. 270.	Leccha Drè.....		.....	G. 600
20.	Bradiza	commandata da	Palla Nichi.	50
30.	Gragnola	—	Marin Drè.....	70
40.	Cosmaz	—	Vucha Sulla....	100
25.	Chuzi	—	Giou' Midda.....	60

C. 40.	Lubran	commandata da	Peppa Scura....	G. 100
26.	Giosola	—	Colla Giecci....	60
40.	Giuresi	—	Giuri Lucha....	100
30.	Molussa	—	Prenc Midda....	60
25.	Selaz	—	Colla Gion.....	40
40.	Musselim	—	Andrà Colla....	100
30.	Irma	—	Pes Marin Colli.	80
50.	Dobranz	—	Prè Leccha.....	120
36.	Chopilich	—	Vuch Vucha....	70
25.	Griese	—	Gion Menighi...	60
15.	Vatan	—	Gion Saluzi.....	40
40.	Busigatan	—	Lucha Gion....	600
30.	Sachalli	—	Giuri Lucha.. .	70
27.	Roxan	—	Gion Chicha....	50
30.	Barbaluna	—	Prenc Bitti.....	70
50.	Renesi	—	Gion Salichi....	150
150.	Cacharichi	—	Gion Salichi....	400
60.	Balladrin	—	Pepa Scura.....	150
40.	Rastici	—	Pepa Soimira...	100

La città di Driuasto, situata alla falda d'un monte circondato da monti, sorgesi con un castello in cima d' uno che soprastà alla città à guisa che fa quello di Cattaro, col borgo atorno. Piazza forte non habitata però molto, benchè nel borgo vi siano case habitate rispeto al piano che vi è di sotto cultivato et fertilissimo, è discosta da Scuttari per dodeci miglia. Hà presso due villaggi non troppi grossi : fù città principalissima d'Albania, dove ressedeva un Soprapproveditore per la Ser^ma^ Siga di Venetia, dal quale le sentenze di Cattaro andavano in appellatione.

C. 26.	Gornelichi	commandata da	Pal Gion.....	G. 60
60.	Riuoli	—	Drè Midda.....	140
17.	Villessa	—	Gion Giecci.....	40

QUARTA PARTE CHE È LA PRINCIPALE DEL DUCATO, RISPETTO ALLA RESIDENZA CONTINUA DEL SANGIACCO.

La bella e forte piazza di Scuttari, situata sopra ad una collina à piedi del lago e del fiumme Boiana, la città col borgo può fare case quattrocento et gente armata mille.

Il fiumme Boiana fertilissimo et abondatissimo d' ogni sorti di pescaggioni, ad ogni staggione produce il suo pesce. Dentro d' esso sono fabricate diverse sorte di mollini. Il fiumme in se è rapido, l' attraversa un longhissimo et honestamente alto ponte di legname, che fa adito per andar al borgo da una all' altra riva. Il lago detto di Scuttari termina o sbocca nel detto fiumme, dove sono construtte diverse peschiere. Boiana sbocca nel mare, della cui bocca fino alla città sono miglie vintiquattro, cioè diciotto fino San Sergio, chiesa posta alla ripa del fiumme di fabricha suntuosissima et anticha, fabricata dalla regina Helena e dedicata all' honore di S. Sergio e Bacco, et dalla chiesa fino alla città sono miglie sei. Alli scagni, cioè alla bocca, vi sono piedi sei, in sette, in otto tal volta, d' acqua competentissima. Contiene nel piano fertilissimo et amenissimo e ripieno di delitie dodeci bellissimi villaggi, che sono sotto alla sua giurisditione da quella parte, che è per andare verso Podgorizza, li quali confinamo con la falda di monti ribelli al Turco.

Nel fiumme Boiana, peschiera à canto il ponte et lago vicino alla città, si pescano diverse sorte di pesce, come s' è detto di sopra ad' ogni staggione il suo. Si che d' Aprile si pescano chiepe et gavoni in abbondanza, le chiepe pretiose e delicate di quattro di cinque libre l' una,

di Maggio lize et ame grossissimi,
di Zugno, raine grosse e d' ogni sorte,
di Luglio pascere, rombi, spogli d' ogni sorte,
d' Agosto, cievali grossi, con botarghe grosse,
di Settembre, cievali mezani et anguille,

di Ottobre, anguille d' ogni sorte,
di Novembre, maurachi,
di Decembre, corbetti et varoli,
di Gennaro, sarache,
di Febbraro, scoranze et anguille,
di Marzo, passari, rombi, anguille, raine d' ogni sorte.

C. 50.	Dobranci	commandata da	Pepa Sucholi.....	G. 120
40.	Ruse	—	Mengho Scura....	100
20.	Vuracha	—	Vucha Sulla.....	40
30.	Grille	—	Gion Lecha.....	70
60.	Cupionich	—	Pecha Campersa..	130
30.	Cadarum	—	Drea Marim.....	70
40.	Gradisca	—	Gion Zuban.....	95
18.	Flacha	—	Mesi Vucha	40
20.	Rassa	—	Gion Salice.....	45
40.	Pieraffama	—	Lecha Buiari.....	100
40.	Luga	—	Giec Soimiri.....	100
20.	Scarglieli	—	Gion Poruba.....	43

Il lago che si dice di sopra nella descritione del Monte Negro et Zabiach hà cominciamento della medesima città di Zabiach, nel quale sboccano due rapidissimi fiummi, Morazza, che viene ingrossato da altri fiummi, che si dirà avanti, et il fiumme che hà sortito il nome dall' illustrissimo Juanne Cernouichio, cioè dalla fabricha di case et mollini che hà in esso fabricato alla ripa, chè per il sito et per la pescagione, cosi d' està comme d' inverno, riesce amenissimo questo lago et navigabile, tal volta comosso da rabbidi venti, si chè vien navigato con barche et fregate à velo di quelle che quelli di Dolcigno corsari rubbano à Parastrini et Cattarini in Albania. Tornegia cento vinti miglia, d' entro d' esso vi ressiedono cinque scogli, et cadaun di essi sortisse il nome proprio dal convento di calogieri Servi, che ivi habitano, il principale d' essi è S. Nicolò di Vuranina :

Com.
Bescagoriza.
Starceuagoriza.
Moracnich.

È abondantissimo d' ogni sorte di pesce che produca acqua dolce, dal quale abbonda anco Scuttari e le sue pescagioni. È copiosissimo et fuori di modo d' arbori, piopi altissimi, salici et diversi simili che nell' acque si nodriscano, dove al tempo del verno, cominciando d' ottobre, vi si conduce un' infinità indecibile d' uccelli smerghi detti vulgarmente in Turco carabulach, di tutte le qualità, si chè chi oculatamente non hà veduto la quantità di questi uccelli à pena il può credere, non dè scrivere chi gli ha veduti. Dico pure che questi uccelli servono d' istromento principale alla pescagione delle scoranze in questa maniera.

D' entro il lago verso il monte chiamato Bazagur vi è fatto della natura un theatro in acqua, che lo girano e circondono altissimi arbori. Può esser d' un miglio in quadro, dove alle falde del monte in assai competente fondo d' acqua, che può essere di tre passa in quattro, vi resciedono alcuni conzegni di vimeni in forma di nasce grandi, cadauna d' esse al par d' una bote di dieci barilli venetiani. Hora questi raccommandano à pertiche longhissime et che tocchino al fondo, nel quale sono stabilite. Questi d' està, quando l' acque sono basse, avitichiano et riparano conciese dirò così di vimini, che fanno andar al fondo apresso le pertiche che sostengono le nasce e le fà quasi camera. Queste così poste in acqua s' estendono per lunghezza di mezo miglio; cadauno de particolari conosce il sito suo e la pescaggione propria, havendo in dominio chi due, chi trè, chi cinque, chi fino dieci nasce seconda la possibilità, vendendosi tal volta il luogo (che volgarmente da loro è detto barca capace di tre ò quattro nasce), fino quaranta ò cinquanta tallari all' anno. Hora le scoranze, che vengono ivi d' inverno fuggendo dal lago fangoso et freddo, si ricoverano al refrigerio dell' acque caldi, poichè quivi v' è l' acqua sor-

gente, se ne riposano godendo. Le nasce con li luochi di pesche, sono custodite da guardiani per non vi far entrar gl' uccelli fuor di tempo. Partonsi da Zabiach barchete in forma de batteletti piccioli fatti da tronco di rovere scavati d' un pezzo, li quali anco da diverse parti di lago concorrendo al luoco ordinario di Bazagur, fanno tal volta il numero di quattro ò cinque cento, se ne viene anco dalla città accompagnato da interessati et molti Turchi. Il Hozza che è turco sacerdote, detta per lui un' oratione in turco, stando in battello in mezo l' acque, quando li pare tempo, col dibatter dalle mani e col trar un' urlo o sgrido, dà segno alli uccelli che par l' attendino et intendino dalle somità degl' arbori, et subito volano precipitosamente al luoco della pescagione. Ivi alle acque attuffandosi vaga e dilettevolmente nuotando, si pascono del pesce che stremito et impaurito dalli medesimi non vedendo altro scampo, altro reffugio, si ricovera et caccia fugendo entro le nasce. Li Turchi che li soprastanno et prendonli tal volta vivi con le mani per diletto e poi relasciano, poichè vedono il tempo che l' uccello s' habbi pasciuto, lo sgridano; quello se le leva d' atorno con tal strepito e dibatter d' ali, che stornito e bagnato tutto, resta l' attendente, e se ne và posare poco discosto nell' acqua. Gran cosa dirò (professo non di meno di dir il vero) che chi tirasse con un' archobuggio lungo, di quelli che al l' uccellare nelle lagune in Venezia s' usano, quanti pallini vi ponesse, altri tanti uccelli colpirebbe.

Dirò di più che questo uccello cosi pasciuto, non si potendo così tosto levare a volo, si può da quelli de battelli, come hò detto di sopra, facilissimamente prender vivo con le mani, aspettando le barche adosso, come fosse domestico, e levato e postosi à sedere sopra gl' arbori mi è accaduto tal volta con archobuggio amazzarne dieci per volta, gl' altri pure restando sul' arbore senza dimoversi. Direi gran cosa, che facendo il volo vanno cosi di compagnia uniti, e ristretti che sembrano una densissima e follissima

nube nera, occupando la vista dell' emisfero. Questi uccelli sono privilegiati chè non se le puo tirare, spetialmente in questo tal luoco di theatro, correndono pena di trecento aspri, che sono quattro ducati, per cadaun morto, et la perdita dell' armi. Questo lo fanno à gran ragione, poichè se non vi fosse questo uccello, non vi sarebbe neanco la pescaggione di scoranze. Là dove gl' habitanti Zabiach lo tengono in veneratione e dalla quantità degl' uccelli augurano la buona qualità della pescaggione. Li padroni delle nasce levano i suoi lavori per vedervi il frutto delle uccellaresche fatiche, e li trovano tall' hora carrichi, si chè empiono le barche piene, che à questo affetto tengono maggiori assai de battelli. Votate le nasce, le tornano a rimetter a luoco, servato il modo sopradetto un giorno si, l' altro nò. Vi concorre in questo luoco gran quantità di persone d' ogni stato, à quali tutti vengon fatti larghissimi doni et presenti del pesce preso da padroni delle nasce. Trà le quali tal volta si prende anco tal tencha, che pesa cinque et sei libra, et anguille per il simile, che sono grate et delicate assai. Questo lago è abbondantissimo d' ogni et qualunque sorte d' uccelli immaginabili, anatre infinitissime, cesani, grue, occhè, galinazze, cigogne, fasani et simili, et d' ogni sorte, parimente d' uccelli di rapina, d' astori superbissimi, che da Turchi sono presi con rete et che riescono mirabilmente. Vedendosi tal Turco andare in caccia con l' astore la matina per tempo in battello, levatogli gli sonagli posarlo a traverso della barca, vogar sedendo visti gl' uccelli, col sgridargli farli elevare à volo, far volar l' astore, cacciare, et tornare à casa per tempo, con presa de vinti et trenta anetre.

Il fiumme Morazza, che bagna la città di Zabiach da un canto, è velocissimo et rapidissimo fiumme. Vedesi tall' hora, che alla fine di febraro e di marzo vi vanno cinque et sei batteleti con un huomo solo dentro per uno che tiene in una mano una canna da pescare con togna di corda da cavallo con amo di meschino adescato d' una scoranza

fresca, à seconda dell' acqua vanno questi battelli regendosi per il mazo et nel più veloce corso con un remo che sedendo per mezo al battello sostiene con la mano sinistra appoggiato sotto il scaglio et temoneggia il battello contro acqua et all' in sù se ne viene dal lago la trutta, dove hà svernato, per andare ad un' altro lago in Pliesiuzi, la quale camina così per il fiumme cento miglia et vienne così presa all' esca della scoranza, et da una togna et canna debolissima, che sostiene tall' una di peso di cinquanta in sessanta libre, et rende meraviglia à chiunque mira.

QUINTA PARTE PRINCIPALE.

La quinta parte principale delitiosa et molto bella del ducato di Scuttari, si dice essere, come veramente è in effetto, Podgorizza, poca cittadella, intorniata d' un grossissimo borgo di novecento casa per il più di Christiani, si chè è città, borgho et villa ad' uno ad uno. Questa ressiede alla sponda et sopra il fiumme Morazza, fiumme altre volte nominato, il quale da un canto et della banda destra, vardando all' in giù verso Scuttari, la divide dal Monte Negro, et dalla banda parimente sinistra una estensione de monti inacessibili, ove stanno li montanari ribelli, de quali à luoco suo si dirà; questi s' allungano per ispatio de miglia sessanta fino à Scuttari.

Et perchè di sopra, dove si fece mentione di Pliesiuzi, promessi di ragionare del pesce, che si prende nel laghetto suo, conviene hora eseguirlo et dire parimente dove et da chi nasca tal lago, perchè si possa dire anco quanti fiummi entrino in Morazza et l' agrandiscono.

Sopra Pliesiuzi d' una asprissima montagna nasce il fiumme Ponia, et calando all' in giù à canto Pliesiuzi in piano fà un picciol lago, il quale poi dà principio ad una grossa fiummara, nella quale si pescano carpioni, trutte grossissime, tal' una che pesa cento libre, anguille delicate; quivi si ricoverano le trutte, che si disse venir in sù

dal lago di Scuttari per Morazza via. Questo fiumme poscia và vagando per ispatio di vinti cinque miglia et si congionge sotto Momisichi dirimpeto à Podgorizza con il fiumme Morazza. Il qual fiumme ricceve anco il fiumme Ribnizza, che nasce sopra il villaggio Scatizza, congiungesi sotto il borgo di Podgorizza, nel qual fiumme Ribnizza vi pescano quegl' habitanti trutte picciole al più di dieci in dodeci libra l' una, luzzi et tenche bellissime.

Zieuna fiumme parimente del quale poco più sotto si dirà, nasce nel monte di Chuzzi, dove fà un laghetto, il qual poi si riduce in grossa fiummara largha sessanta passa, scorre da li quindeci miglia, et sotto Gargli si congiunge con Morazza. In questo fiumme si pescano trutte et tenche picciole.

Fiumme Sitniza nasce in Beri villaggio di Monte Negro in Gliescopoglie, scorre per quella campagna per ispatio de cinque miglia et si congionge anco con Morazza, nel qual fiumme si pescano trutte et tenche in copia con scoranze appresso.

Morazza fiumme sopradetto nasce dalle montagne di Morazza villaggio di Herzegovina, corre per ispatio di cento vinti miglia e sbocca nel lago di Scuttari sotto Zabiach agrandito da cinque fiummi, compreso quello che sortisse il nome dall' illustrissimo sig. conte Giovanni Cernovichio. In questo fiumme Morazza si pescano trutte grosse, raine, luzzi et scoranze.

Nel congiungimento che sotto Momisichi, o per dir meglio recevimento, fù della fiummara Ponia un personagio turchesco da Podgorizza hà fatto consegnare peschiere suntuosissime e di gran utilità e rendita, di modo chè in nasce longhe, posate al fondo, in non troppa acqua, prende delle trutte che vengono del lago, di longhezza tal' una di sette palmi, et in gran copia d' ogni sorte. Servon di sponda o falda di theatro li monti da un' termine et il fiumme dall' altro ad' una vaghissima et bellissima campagna principiata dalla cittadella et borgo, lunga sessanta miglia, et nel più

trà monti et Morazza larga trenta. Entro alla pianura sono sostenuti dicisette villaggi bellissimi et fertilissimi habitati per il più da principali personaggi turchi, chi per redur l' entrate loro si hanno fabricato suntuosissime fabriche, et stalle di cavalli, et la maggior parte dell' anno vi dimorano à diporto; la bagnano due fiummi grossi, uno Morazza, che è rapidissimo, l' altro Zieuna, acqua limpidissima e chiara che si passa per mezo d' un ponte assai longho fabricato da grossi et alti travi di rovere. Può fare il borgho con la cittadella due mille ducento persone da combatter, gente bellicosissima, per la maggior parte (come si dice) Christiani. Frà questi possono essere ducento cinquanta archebuggieri buonissimi con archobuggi longhi à guisa d' Algier d' un onza di palla. Il resto soldati à cavallo con lanze et ragaglie, li Christiani spada, targa e giavarina.

Il Sangiacco, quando dalla sua residenza ordinaria di Scuttari si leva, per il più ressiede in Podgorizza per trovar ivi pascoli perfettissimi per cavalli, biade in abbondanza, con altre cose necessarie da pascer se et la sua gente. Questi conduce seco per il più cento lanze et cento cinquanta archebugieri, rare volte arriva a doicento, detti in turco seimeni, con archobuggi di fessa curti da fuogo alla turchesca. Questo luoco gl' è a proposito per contrattar per suoi affari, poiche hà li montanari d' appresso discosti da Podgorizza per quindeci miglia, confina con quelli di Monte Negro, che gli stanno lontani per mezo miglio, di modo chè o tratti l' accordo con montanari, che come rebelli non le danno obedienza, o pure con quelli del Monte Negro, per l' ordinario presente, che spetta da loro, il tutto gli riesce commodo, oltre che vi è tratto per il più dall' amenità del luoco, dove viene ad habitare da primavera et stà per l' està ancora.

Podgorizza hà diversi ulafaci, spachì, zaussi del Gran S^{r}, muttafarachi et allaibesi, che rollati nel tefter o ruolo del Sig^{r}. à Costantinopoli, vengono con l' ispedit^{mo} loro contenuto in huchiumi, cioè lettere credentiali roborate con il

mechur cioè sigillo di caratteri che li dicono ostà del gran Sig^r. Ullafazi sono salariati, spachì cavalieri, che servono et sono obligati andare dove se gli commanda dal gran Sig^r alla guerra et condur seco segondo comporta il suo timiaro, cioè proviggione, anco loro, et conducono per il medemo secondo l' amontare delle proviggioni tante lanze alla guerra, muttafarachi per il medemo, allaibesi simile; questi sono sargenti maggiori de ducati et sangiacati particolari in campo. Tutti questi proviggionati sono divisi nelli villaggi di montanari, li quali riconoscono li spachì et altri per padroni, et li somministrano un tanto d' entratta all' anno, di modo chè li portonari et cortegiani dell' illustrissimo Nasuf Passà in Costantinopoli sono padroni nel modo sudetto di Climenti.

Bielopaulichi sotto il commando della militia di Podgorizza.

Cuzzi et Bratonosich è in parte plana sotto alli soldati di Medun, che il resto di plana in maggior parte è sotto Sem Zaus da Podgorizza.

Hotti commandati dal T. Zaffer Zaus et Rezepceleppi Hazichi.

Vassoevichi sotto il commando di Ahmat Celeppi, Hadrovich et Jesuf beg Karzmich.

Piperi commandati dal T. Mehmet Aggà Glauatouich che è Muttafaracha.

Slatizza sotto al Sr Bego Sinanbegiouich.

Rapsa sotto il commando del spachì Hazo Momcelouich.

Scarglia et Castratti commandati dal Sr Hazaggà Hadrouich.

Hanno sortito nome de ribelli questi Montanari perchè, da pochi anni in quà, non permettono che alcuno delli provigionati sudetti entri frà di loro per dargli l' ordinario censo. Non admettono parimente li voivode, che sono esecutori di giustitia o per dir meglio jusdicenti, che castigano ogn' uno per li demeriti all' uso turchescho, che quelli che peccano in alcuna enormità vengono castigati

nella roba per il più, pagano la globa, cioè la condanna alla voivoda, che comprando il voivodato del sangiacco de tre mesi in tre mesi representa la persona sua nel paese.

Seguono li villaggi :

C. 60.	Daibabe commandata da		Dabaz Vuchssin....	G. 140
67.	Goriciani	—	Vulatco Peiou'.....	130
80.	Gargli	—	Vuco Juuannou'...	185
100.	Golubouaz	—	Nixa Lachieu'.....	245
30.	Curillo	—	Daio Nicellizin....	78
25.	Carabesse	—	Nico Paiou'.....	40
80.	Plauniza	—	Nico Raizeu'.....	220
70.	Gostigli	—	Rado Strepeou'....	200
40.	Moïanouich	—	Dabro Marcou'....	95
70.	Bischian	—	Pavich Jouanou'...	177
45.	Vuragn	—	Peio Niain.....	97
57.	Samaris	—	Brato Mipou'.....	170
30.	Beris Lauzi	—	Rado Nicou'.....	79
40.	Slatiza	—	Sassa Paiof, nepote di prete Radagna	100
60.	Vuladni	—	Andrin.....	130
40.	Grudde	—	Gassan Gergelou'..	100
30.	Tusi	—	Giè Giecco.....	70

Gruddi e Tusi frà questi diciasette villagi sono di rito romano, come quelli che sono posti alla falda del monte di Vezzi.

Sopra Slatizza à piedi d' un monte sopra una collina che fà capo ad un bellissimo piano v' è l' antichissima città di Dioclea, fabricata da Diocletiano; fù collonea di Romani, hora destrutta et per quanto si può vedere dalle vestigie potea circondare sei miglia, veggonsi hora diversi fondamenti di pallazzi, le norme del tempio cathedrale. Trovansi diversi bellissimi marmi et in gran copia collonne poste al suolo et di pietra durissima che à pena scagliata con martelli, dimostra più colori, leggonsi in molte lastre in let-

tere latine scolpito il nome di Paulo Emilio. Non hà havuto acqua viva et pure l' hanno fatto venire sotto terra dal fiumme Zieuna per traverso d' una campagna et spatio de dodeci et più miglia.

Trovansi di più diverse sorte di medaglie d' oro et d' argento e di metallo. Li Turchi da Podgorizza se ne servono di pietre ben lavorate et di marmi sopradetti per le loro fabriche, che le fanno condurre poi da li sopra à carri.

Seguirà à descrivere li ribelli al Turco, li quali stanno al monte in sito fortissimo (naturale però). Questo monte comincia al confin del ducato di Herzegovina et segue per la corona fino à Scuttari o Chuseulugi, come si è detto. Sono in tutto undeci villagi, cinque d' essi fà alla serviana et sei altri alla romana. Li Serviani o Greci sono :

C. 50.	Rouzi commandata da Juanis Rodognin.....		G. 120
306.	Bielopaulichi —	Neneza Salinovich et Batrich Tomasevich.....	800
270.	Piperi commandata da Raoslau Bosidanou'..		700
87.	Bratonosich —	Stanoie Radognin....	260
90.	Vassoevich —	Nicolla Holaseu' et Lale Boiof.....	280

Del rito romana :

C. 490.	Chuzzi Albanesi, commandata da Lale Drecalou' et Nico Raizcou', gente bellicosissima et valorosissima.....		G. 1500
	Climenti commandata da Smaïl Prentaseu et Pedda.		
178.	Succha, gente indefessa, valorosa et rapacissima..		650
80.	Rapsa commandata da Prenc Castrat.....		260
212.	Hotti —	Maras Pappa.....	600
30.	Scariglia —	Messa Porubba....	80
50.	Castrati —	Prenc Bitti.....	130

Al principio del monte di Chuzzi sopra Grudde in un taglio

del monte che posto frà duoi fà una collina bellissima che ressiede sopra ad' una spatiosissima pradaria, vi è fabricata la piccola città di Medun, piazza ben sì di sito fortissima, mà mal guardata et quasi destrutta. Habitan dentro Turchi, commandati dall' agga o desdaro, possono essere da doicento habitanti gente bellicosissima. Quivi prima il Turco s'habbi impadronito di Podgorizza, dell' Albania, di Montenegro, à questi paesi mentre che l'Illmo S. Conte Gioanni ressedeva in Zabiach et dominava, si ricoverono alquanti Turchi commandati da un tal Mraher Aggà, capo loro. Il quale ben spesso veniva à qualque fattioni d'arme con la gente del Cernovichio, che tentava di scacciarli da Medun. Concorse in ajutto de Turchi gran gente da diverse parti, et per benchè in una fattione sanguinosa fatta trà ambi duoi li campi Mrahor vi lasciasse la vita con molti suoi de principali, restorono però padroni del luoco li Turchi; da qui cominciarono li danni del Cernouichio et la perdita del suo stato. Trovasi per ancora nelle mie mani la lama d'una bellissima semitara d'esso Mrahor Aggà acquistata dal Cernovichio nella meda fattione et donata poi à suoi cognati gentilhuomini à Cattaro.

A confini di Pech, che è quattro giornate discosto da Cattaro, che è sedia patriarchale de calogieri di rito serviano et greco, dove ressiede il Patriarcha Gioanni, con gran pompa guardato et custodito da Turchi gianiceri, ottenuti dalla Porta di Costantinopoli, et da lui mantenuti a proviggione in suntuosissimo pallazzo, è richissima et bellissima chiesa che tiene con grande veneratione diversi corpi di santi Greci; dove si trova un corpo santo del rè Millutin di Servia, che è tenuto in veneratione per li molti miracoli che hà fatto, detto da loro Suetti Cragli. Questo patriarcha commanda in spirituale (a quelli però che sono di rito servo à tutta la Servia, Podgorizza, à Montenegro et à Zappa. Fù tenire et contado di Cattaro come si dirà avanti. Trovasi un spatiosissimo piano copioso di molti et grossi villagi, bagnato da molti fiummi, non di troppo momento, ripieni

però di pesce, luoco amenissimo et fertile, chiamato Plaua, habitato già da gran numero di commodissimi habitatori, destrutti hora per la maggior parte dalle rapine et extorsioni di quelli di Climenti montanari co' quali vicinano; conducono tal giorno per ducento cavalli di lane fin' à Cattaro, standovi discosto per tre sole giornate, oltre diverse altre sorte de merci, come cere, formaggi et formenti, tornano nondimeno ad habitarlo li medemi originali habitatori da diverse parti di Turchia per commandamento del Turco richiamati, hauendo fabricato di nuovo, come si dirà avanti una fortezza à confini di Climenti, che serva per freno à questi ladri et per quiete di questi di Plaua.

C. 12.	Trapane	commandata da	Drogoe Lacou'....	G. 189
37.	Slatka	—	Perihna Voianou'.	78
29.	Tresgnieni	—	Andria Boios.....	57
63.	Slarieka	—	Vuceta Raizeu....	130
30.	Bosechi	—	Vucassin Raizeu'..	200
47.	Cechugni	—	Omitthar Jouou'..	100
33.	Giulichi	—	Laco Milou'.....	67
38.	Cormasi	—	Vuchssan Lallecin	70
70.	Parnosieniza	—	Tomas Bratichieu'	150
40.	Seoze	—	Hotas Nicollin....	190
60.	Lug	—	Boio Lalou'.....	130
67.	Arsaniza	—	Nico Milou'.....	148
55.	Ulottin piccolo	—	Pero Juanceu'....	112
90.	Ulottin grande	—	Pecin Boioru'....	210
29.	Jouoino	—	Boio Vuain.....	60
37.	Comorani	—	Vuchssan Vicou'..	73
45.	Francouich	—	Rado Vuchou'....	100
90.	Ribasi	—	Vulatco Juuanou'.	220
50.	Crusceno	—	Dabiseu' Bracou'..	110
68.	Grad	—	Vuch Henessin...	140
70.	Trepka	—	Lale Nicou'.....	157
80.	Dossago	—	Lale Boiou'.....	190
100.	Gustigne	—	Bello Juuanou'...	237

Quivi come s'è detto di sopra, discosto da Gustigne tre hore di camino et da Climenti altre tante, in luoco di sito fortissimo sopra ad una piccola collina, alle fin dell' anno 1612 il Gran Turcho fabricò un forte, denominandolo Città Nova, di grandezza d' un campo di terreno di circuito di quattrocento passa, contesto di grossissimi travi inpironadi et riempito di terra pieno con fossi à torno larghi, dove hà condotto l'acqua et fattovi tre ponti levatori, ponendovi dentro ducento soldati à piedi et cinquanta à cavallo alla guardia. Questa fabricha è stata fatta ad' instanza di Sem Zauss, Turcho principale di Podgorizza, perchè havendovi egli il timaro in Plaua, ne podendolo godere trà perchè era distrutto da Climenti, trà perchè anco non vi podeva andare sicuramente, diede ad intender in Costantinopoli al Gran Sig^r per mezo dell' Illmo S. Nasuf Passa de cui portinari et cortegiani sono interessati nel timaro di Climenti, chè per voler reprimer il furore di questi ribelli et tenerli à freno et in devotione, si facesse la fabricha la quale ottenne. Non però possono quelli che la guardano obstare à quelli di Climenti che non vadino à robare et depredar per tutto.

Si è detto di sopra de ribelli montanari in universale; convien dunque hora scender à particolari per descriver li siti, li costumi loro, le fattioni, et quello che sia frà di loro del 1612 et 1613 avvenuto di notabile.

Oltre chè, come si è detto altre volte, questa gente (che fà il numero di cinque mille trecento ottanta combattenti) viene ad' esser forte per la naturale habitatione et sito di monti forti et inaccessibili. Tutta volta la maggior fortezza loro stà nell' unione, vedendo si chè da poi che deliberono per consiglio frà di loro fatto di non dar il tributo ordinario al Ré, molto meno le dovute provigioni à particolari spachì, come si è scritta di sopra, tutto questo avvenne per esser troppo da Turchi tirraneggiati, conclusero con giuramento, il quale frà di loro viene osservato assai, di non abbandonarsi l' un l'altro, ma stando uniti soccorrere à chi ne saresse bisogno, et non dar mai adito a Turchi frà

di loro. Ridotti per questa via in stato più commodo, levata la tirranide turchesca, non potendo marcire nell' otio, datisi à rapine. andando à turme in dentro frà il paese turcho fino à Filipopoli et depredando al peggio borghi, villaggi et caravane di mercantie, s'hanno talmente arrichiti chè frà di loro et per il più frà Climenti trovarassi in cento ottanta otto case, che vi sono, cento dua fornimenti almeno per una da cavallo, d'argento indorato, cioè simitara, briglie, pettorali et in tal uno fino selle con lame d'argento et gioielate, chè tal' un fornimento valerà cento cinquanta fino ducento zecchini d'oro, cavalli di gran valuta, tazze, tazzini d'argento et oro, oltre un infinità d'animali minuti et grossi. Vanno armati per il più di spada, targa et giavarina, con un infinità di fiombe da loro manegiate esquisitamente, rari archobuggi trovansi frà di loro, con tutto che quelli che vi sono per havergli guarniti facciano polvere assai buona da per se. Frà tutti li montanari non vi saranno mai cento archobuggi. Questa gente è così agile, così brava, ardita et presta et con si bel modo si mette all' ordine per combattere, che rende meraviglia à chi la mira. Vedendosi frà di loro venir à schiere armati per scaramuzzare, cedere et incalciarsi, schivare et incontrare, ordir sguati et procurarne il scampo, chè veramente paiono pratichissimi et molto esperti, si chè riescono soldati veterani, esercitandosi in simil demonstrationi quasi ogni festa, et per il più le principali. Il più di loro caminano scalzi, si chè à chi li vede per quelle balze paion gamoze. Fù et è sollecitata continuamente da infiniti richiami la corte di Costantinopoli de latrocinii, depredamenti et ribellioni di questi montanari, chè finalmente il Gran Turcho si ressolve ispedire contro di loro nel 1612 un Passà figliol di quel Mehemet Passà, che fù amazzato al Divano, che vuol dire all' audienza, il quale fù investito nel passaluch di Bossna. che ressiede à Bagnaluca, dandoli il sangiacato di Herzegovina in Arpaluc, che significa in turco biava da cavalli. Questi si condusse à Podgorizza et

messse insieme da diverse parti da vinticinque mille combatenti, da dove ispedì à Cattaro un suo aggà et confidente accompagnato de molti Turchi principali di Podgorizza et lettere credentiali, dirette all' Illmo S. Rettore, scrivendo à parte al Bolizza autore sopradetto che li dovesse recapitare. Era in regimento all' hora l'Illmo Sig. Gieronimo da Mollina, il quale come sollecitissimo gentilhuomo e molto provido verso le cose publiche, havea già prima che fosse venuto il Passà avisato à Venetia il Sermo Senato di quanto occorreva, dal quale fù mandato un presente di valuta honoratissimo per il detto personnaggio, hora lette che hebbe le lettere et vedute che erano scritte dal chiechaia del Passà, che doppo le altre particolarità et complimenti le chiedeva à nome del suo Sigr il presente ordinario, le fù anco risposto, che il presente che se le conveniva come sangiaco del ducato di Herzegovina era in pronto, mà chè vedendosi la lettera scritta dal suo chiecheia, che non si sà chè sia egli sangiaco tale, dovesse avisare di nuovo et far sigillare la lettera del sigillo muhur, overo testa desso Passà, dicendo che si contentava così, et il tutto per opro del detto Bolizza fù operato et fatto. Venuta di nuovo la letera cosi sigillata furono licenciati li Turchi con la consegna del presente pur ordinario di Herzegovina, in contracambio del quale fù mandato all' Illmo Rettore un bellissimo cavallo. Frà tanto il Passà col esercito sudetto, doppo haver tentato più volte molti espedienti contra li ribelli, finalmente essendosi trattenuto per ispatio de tre mesi à Podgorizza, vedendo di non poter operare, ne farli danno alcuno, à tradimento brucciò la villa di Biellopaulichi et fece schiavi da ottanta anime trà putti e donne et poca quantità d'animali, essendosi salvati gl' huomeni col resto negl' altri villaggi, e cosi si rissolse di partire, dove nel sbandarsi il campo e marchiare dalli montanari furono tagliati à pezzi più di trecento Turchì spachi con li cavalli e bagaglie e finì la guerra senz' altra fattione notabile.

L'anno 1613 fù ispedito da Costantinopoli contro li mon-

tanari ribelli Arsolan Passà con sette sangiachi, cioè quel di Presren, di Pech, di Duchagin, di Charagnich, di Elbassan, di Zadrimia et di Scuttari, che conducendo seco l'ordinario di sangiachi, et coadunato da diverse parti il campo, facendovi esser anco quelli del Monte Negro, havea messi insieme quindeci milla combattanti, se bene vi correa voce che fossero più di sessanta millia. Questo campo stette otioso per ispatio di vintiquattro giorni, senza far altro, et poi ellevatosi il Passà da Podgorizza et messi ad' uno li spachì et diversi pedoni del paese, s'inviò verso à Climenti et ivi dimorò dodeci giorni senza far altro, solo che havuto a nova per ispie, che vi erano nascosti alquante famiglie di Climenti in alcuni altri villaggi, queste fece far schiavi, et furono ottanta anime frà putti e donne. L'altro villaggio di Climenti s'accordò in quindeci schiavi et mille ducati et mentre spettava l'effetto dell' accomodamento mandò cento cavalli à Podgorizza per rifrescamento. Quelli di Climenti aspettorono li Chiriazi ad' un passo stretto et amazzarono da trenta Turchi con cinquanta cavalli, di che impaurito il Passà, piangendo e dubitando di peggio, se ne partì da Climenti senza far altro et se ne venne à Podgorizza et subito mandò à chiamare in aiuto quelli di Castel Nuovo, et andò con essi loro et con tutto il campo à depredare Vassoevichio villaggio di ottanta cinque case, come si è detto, dove non fece impresa di rillievo, solo che robò da sessanta anime frà putti e donne, che erano fugiti per salvarsi in altri villaggi vicini; gl' huomeni non dimeno della villa se ne vendicarono, poichè dal suo ritorno verso Podgorizza gli furono alla coda, tagliarono à pezzi da vinti Turchi et trattenero da trenta cavalli; s'accordò alla fine con quelli di Bielopaulichi in mille ducati et dodeci schiavi. E pure li medesimi quando fù licenciato il campo furono alla coda al sangiaco di Cazanich et quello di Pech, gli amazzarono da settanta Turchi et tolsero da ottanta cavalli et seguitarono anco il Passà al suo partir di Podgorizza, spettatolo in un boscho, che è passo stretto e di partito angusto nominato

Chuseplug, li amazzarono da quaranta Turchi et tolsero da sessanta cariaggi trà mulli et cavalli, carrichi di robe et bagaglie et tanto è seguito in due anni frà li ribelli et questi campi, rissolvendosi le fattioni in fumo. Di modo chè hanno contracambiato li cento cinquanta due schiavi dal Passà fatti et salvati per accordo con mille ducati, con cento sessanta Turchi che li amazzarono, et ducento vinti cavalli arrestati, frà quali sessanta con bagaglie et carrichi di robe, restando nel resto in pace, godendo le robe, l'havere et le case proprie. Questo si dice esser successo trà li montanari et il Passà fino li X novembre 1613.

1604.

Al tempo che l' Illmo S. Zan Marco da Molin fù Rettore e Proveditore in Cattaro, venne à Podgorizza il sangiaco di Scuttari Alli Beg Memetbegiovich, nepote del gran Feris Passà che fù così gran capitano in Ongaria, fù del medemo Illmo S. Proveditore cortegiato col presente ordinario che le accompagnò fino à Podgorizza. Il medemo Bollizza autore, come conoscente et amico del sangiaco, che altre volte mentre fù luogotenente del suo fratello Hibraim Beg, che fù Passà in Canissa dove morse, accolsi in casa à Cattaro amalato et più giorni lo trattenne, dal quale fù anco con pari benevolenza corrisposto all' Illmo S. Proveditore passando frà di loro diverse lettere di complimenti. Hora volendo questi havere l'ordinario tributo presente et altro da quelli del Monte Negro, ne essendoli contribuito, ne dato, coadunati insieme da tre milla combattenti, frà quali vi fece venire quelli di Chuzzi montanari et hora ribelli, volse tentar d'haver per forza et per via di ferro, quello gli era negato à parole. Onde passato il guado della fiummara Morazza, et venuto à Gliescopoglie per entrare in Monte Negro, pose à foco et fiamma la villa di Stagnevich et di Goriza et mentre s'avviava verso il monte, fù incontrato da quelli del Monte Negro, che posti insieme guardavano quel passo difficile et forte, et venuti seco al fatto d'arme lo ruppero et fugarono,

chè à pena il Sangiaco ferito d'una giaverinata si salvò sopra un buon corsiero. Furongli tagliati à pezzi da cento Turchi, frà quali il suo chiechaia et luogotenente nominato Saban Chiechaia, huomo valoroso, et se non li tolleva l'obscurità della notte capitava a male tutto il resto del suo campo. Hora dovendo gl'ordinarii portalettere, che sono huomeni del Monte Negro, come si è detto, passare per l'ordinaria strada vecchia di Chuzzi instituita fino da principio chè si cominciò per via di Cattaro ispedire lettere per mandare a Costantinopoli, furono li primi, che venivano con li dispacij publici pur da quella volta e non sapevano l'accorso caso, malamente trucidati, che però da li in poi non se ne volse arisicare à passare per quella strada alcuno; e perchè in negotio di tanta consequenza si doveva provedere con sollecitudine così ricercando il bisogno et interesse publico, trovarono un' altra strada per via di Herzegovina che è più longa della strada vecchia sei giornate d'andare et di ritorno d'està, et d'inverno otto, come dalla descritione à suo luogo si vedrà, oltre che è di maggior spesa, perchè se li portalettere, cioè capi, sono pagati per la strada vecchia d'està quindeci tallari per cadauno per andare, et d'inverno vinti, li medemi per la strada nova si pagano d'està vinti et d'inverno vinticinque. Nelli quali viaggi novi vi spende di più il prencipe all' anno ducati cinquecento. La ragione è in pronto perchè posto che vadino due dispacij al mese da Cattaro et che per ogni dispacio vi vadino due capi (e vi sarà tal volta che vadino tre, quattro et cinque) sono vinti ducati di più dell' andare et di ritorno altre tanti. Si chè all' anno summano cinquecento ducati di più, oltre l'importanza et il prezzo inestimabile del tempo, correndovi sei giornate di più l'està, et d'inverno otto, come si è detto di sopra. Et per che meglio s'intenda questo negotio, et provi sensatamente, si descrivono qui sotto li villaggi d'ambedue le strade et quelli posti sotto al commun' arbore, si vedrà la qualità delle strade, con li nomi de luochi et la differenza che vi passa trà quelle.

L'ARBORE.

STRADA DI CHUZZI VECCHIA.

1° Da Cattaro à Podgorizza.
2° Plaua.
3° Pech.
4° Planina.
5° Cerniza.

Dove oculatamente si può vedere chè se per la strada nova vi s'arriva à Cerniza la quinta giornata, per la strada nova vi s'arriva la nona giornata, si che vi è differenza di quattro giornate d'andare e quattro altre di ritorno.

STRADA DI HERZEGOVINA NOVA.

1° Pliesiuzi.
2° Dobranci.
3° Millo Cognichi.
4° Brodarevo.
5° Scenize.
6° Novo Pasaro.
7° Dmitroviza.
8° Pristina.
9° Passando Cerniza à Priespiro.
10° Caiva Rieca.
11° Cosniza.
12° Samocou, dove 21 molin batte ferro.
13° Sarscano.
14° Ploudin cioè Filipopoli.
15° Siroviza.
16° Harmanlia.
17° Tecie.
18° Haps.
19° Bargas.
20° Chivilia.
21° Chiembargas.
22° Constantinopoli.

Alla relatione delle giornate di Constantinopoli conviene aggiongervi anco et dire il modo del condure li dispacij.

Vi stà in Cattaro chi per ordine di sua Serà hà il cargo di questo negotio et tiene rollati tanti portalettere huomeni delle due ville di Montenegro, come altre volte s'è detto, si chè arrivate che sono le fregate da Venetia con le lettere publiche, queste si consegnano ad' un particolar fante proviggionato di ducati dodeci all' anno, il quale hà carico di consegnarle in Monte Negro alli nominati portalettere. Questi andando per la strada vecchia arrivano à Podgorizza alla villa Slatizza da conte Lasso nepote di prete Radagna proviggionato di ottanta spudi di sal all' anno, che li viene contribuito in virtù di lettere dell' Ecc^mo Senato dalla camera di Cattaro. Questi accompagna li portalettere a Grude et consegna à Hassan Hergelovich conte provisionato pure dal Prencipe, che hà carrico d'accompagnarle per via di

Cuzzi sino a Climenti et consegnarle à conte Prentas pure provisionato che l'accompagna fino a Plaua et mette in loco sicuro, et così fanno di ritorno respectivamente come vengano per questa volta.

Dopo chè per spatio di sei anni haveano fatto la strada nova li portalettere con la perdita et dispendio d'un così preggiato thesoro, che è il tempo, et d'otto giornate, et pur li suoi momenti sarebbono tal volta comprati da prencipi al costo quasi di stati loro, mentre chè con l'haver le lettere preste et l'haverle tardi possono et dar ripiego et non remediare a gravissimi negocij. Doppo che vi si spese di più tre mille ducati, venne pensiero all' Illmo S. Franc. Morosini, Rettore e Proveditore di Cattaro, personaggio di valore, di molta esperienza et zelantissimo verso il publico interesse d'aprir di nuovo la strada vecchia et schivare questa spesa al prencipe insieme. Et tutto che vi trovasse molti, anzi infiniti artificiosi ostacoli, inventati da chi più mira l'interesse proprio chè il ben publico, tutta volta con gran prudenza et destrezza superandoli, chiamato à se Mariano Bolizza autore sopradetto li commisse ch'egli dovesse trattare questo negotio con quelli di Chuzzi et di Monte Negro per potervi assicurare questo passo et vedere ad una tanta opera alcun buon principio. Vi s'adoprò il Bolizza, et andato in persona à Podgorizza per trattare la pace con quelli di Chuzzi et questi di Monte Negro, la trattò dunque et apuntò si chè la ridusse finalmente à compimento, che pagando quelli di Monte Negro la somma di cento tallari agl'heredi de morti montanari, et fatte le ordinarie frattelanze all' usanza del paese, li portalettere passassero liberamente et quietamente, et perchè meglio et più sodamente si stabilisse questo negotio, trovò anco che levata la paga di provigione di talleri dodeci all' anno che si dava à Hassan Hergelovich à Grude, come inutile per esser fuori di strada, si dovesse quella impiegare nella persona del conte Lale Drecalou', et oltre più al conte Nico Raizcou' pur di Chuzzi, si dovessero dare altri dodeci tallari perchè questi così dalla proviggione al-

letati, dovessero esser obligati accompagnare li portalettere sicuramente à Climenti, già chè in Chuzzi vi stava il pericolo, quale era inevitabile, dovendo per forza per de li passare le lettere, volendo per la strada vecchia, et ivi consegnato all'ordinario Prentas provisionato et raccommandategliele come cosa sua, dovessero sortir buon fine. Raccordo di più che si dovessero dare altri sei tallari all' anno à Raizco Torban conte di Stagnevich à Gliescopoglie, dove dovessero dare di capo il primo dì nell' andare da Cattaro tutti li portalettere, perchè egli come persona poderosa et di gran rispeto in Gliescopoglie l'accompagnasse sicure fino à Slatizza da esser consignate alli nepoti del prete Radagna provisionato sopradetto, che l'abbi à condure à drittura à Chuzzi et per vedere un' ottimo effetto di questo trattamento volse condure à Cattaro un figliolo di conte Lale Drecalou' et in persona il conte Nico Raizcou' capi principali et poderosissimi à Chuzzi et frà tutti li montanari. Perchè riconosciuti dall Illmo S. Proveditore potessero personalmente (quando però l'apuntamento fosse parso di rilievo) stabilire in scrittura questo accordo et trattato. Il quale approbato dal medemo Sig Proveditore, celebrata la scrittura d'accordo con li sudetti nominati, sottoscritta da Sua Sigª Illma et dal medemo Bolizza, trovati due capi portalettere, che fussero li primi, accompagnò di nuovo li capi di Chuzzi alle case loro et insieme spedì per Constantinopoli per la medema strada vecchia rinovata li medemi portalettere. Questi passarono sicuri, si come fecero per quattre man di dispacio, così d'andare come di ritorno, mentre vi fù in regimento il sopradetto Illmo Morosini, il quale partito senza altra occasione s'interruppe la medema strada vecchia et seguitò la nova, come anco al dì d'hoggi con li medemi dispendij di cinque cento ducati di più et perdita di otto giornate di tempo viene seguitata e pure tuttavia è sollicitato il Bolizza dalli principali contratenti, e da tutti i capi di quelli montanari suoi amicissimi con lettere affettuosissime, che dovesse continuarsi la strada vecchia assicurandola e dando-

gliela libera, i quali chiamati de esso Bolizza si condurebbono dove più piacesse à sua Sertà et facesse di bisogno per stabilimento di questo negotio.

Resta descrivere il viaggio per terra da Boiana verso Durazzo, Alessio, et Croia, con tutto che è fuori dell' intentione et fuori del Ducato di Scuttari.

C. 20. Pulagni..... .... Gte 50
100. Renesi..... 200

Alessio città dove hà ressidenza il vescovo, trà il borgo e la città sono case 500, può fare gente armate settecento et quì è la scala de mercanti commandata dal nasor di Castel Novo..... 700
40. Matthia..... 100
20. Omuragni..... 50
100. Lalli..... 250
40. Sanbasto perchè qui si va verso Croia essendo discosto dalla sudetta villa per quattro miglia sole..... 100

Croia che è città realle, stanza dell' invittissimo capitano Giorgio Castriotti detto il Scanderbegh, piazza fortissima e inespugnabile fabricata sopra ad una collina et assai ben guardata, vi si lavora d'entro d'armi.

20. Vegnagni..... 50
40. Bellagni..... 100

Pres è una citadella con un castello sopra una collina attornovi il borgo, in tutto case cento cinquanta che si può honestamente guardare e mantenere..... 350
300. Lazi..... 100
150. Sanjach..... 370
50. Santa Lucia d'Arzenta dall'unae l'altra banda del fiumme..... 150

Durazzo antichissima città d'Albania situata alla falda del mare continuo, reccettacolo de fuste barberesche dove si

ricoverano come in porto sicuro. Il suo Aggà venuto in disparere con un principal Turcho e sig. d'Albania nominato Elesbegh perchè havesse repudita la moglie figliola di questo sig. trovata giacere con un suo schiavo, e per ciò da lui perseguitato, dando nelle mani d'alcuni perastini suditti di questo felicissimo stato con dua fuste asportando dalla fortezza et sua ressidenza le più pretiose suppeletile combatuto da un Sangiaco parente d'Elesbegh sudetto, se ne refugì in Budua, venne à Vinezia et da indi à Cattaro, da dove partì per Costantinopoli perche per mezo di quel eccmo S. Bailo come confidente di questi sig. recuperì il luoco e ressidenza d'agà.

La città è quasi sfornita d'habitadori, può però fare quattrocento combattenti col borgo che la circonda : hà sotto di se due villaggi.

20. S. Nicolò di Guri.....	35
100. Seletta.....	250

Fiummare et porti della Boiana fino à Vallona per litto di mar con li fondi da cadauna.

Boiana altre volte nominata hà piedi cinque, sei et sette d'acqua alla bocca et dentro come si hà detto altrove competenti per ogni grosso vassello et galea fino S. Sergio, San Juane di Medua, tre in quattro piè d'acqua.

Prin, per il quale si va in Alessio, il simile.

Mattia. Quattro piedi di acqua.

Ismo. Cinque piedi.

Santa Anastasia di Redoni } porto.
San Piero fuori di Redoni }

Arzenta. Tre piedi d'acqua.

Cavo de Palli, de dentro è Durezzo } porto.
Cavo de Lachi }

Bastovo. Hà tre piedi d'acqua.

Pollona. Hà quattro piedi di fondo.

Vovissa. Hà cinque piedi d'acqua.

Vallona.

Descrittione di vintincinque villaggi di Zappa furono di nobili di Cattaro donati a quella Mag. Communità dell' Imperatori di Servia come appare per privileggi et tenuti doppo la felice sommissione al leon veneto per ispatio di cento vinti anni e poi si ribellarono al Turco. È territorio di sedeci miglia di lunghezza et sei di larghezza, con due fiummare, dove macinano cinquanta molini, questi rendevano alla communità sette milla stara di formento di livelli all' anno, oltre diversi affitti et presenti. Le quali villaggi sono sottoposti al sangiacato di Scuttari, per benchè dovendo governare le saline del Gran Turco, posti nel piano di Cattaro, sono commandati dal Nasor et Hiemin di Castelnovo, al concier delle qual saline per commandamento del Gran Sig. ogn' anno il mese di maggio scendono dal Monte Negro per due mille persone al piano di Cattaro, per governar il luoco delle saline et acconciarle, cavando et netando gl' acquedoti del fango et terreno con concorso con li colmi et correntie d'acque d'inverno et battendo il sodo de quadri, dove si concoce et fà il sale.

C. 50. Dub.....	G. 100	Commandati da Jouan Petrou'	G. 300
40. Suttuara....	100		
43. Pellino.....	100		
32. Prieradi.....	80	Commandati da Vuco Domrou'.....	375
20. Bensachi....	48		
40. Bogostalichi.	100		
25. Lastua.....	50		
32. Suignista....	70		
20. Prievor.....	45	al confin di Budua.	
45. Vuranouichi.	100	Commandati da Andrea Nicou'.....	418
20. Veropci.....	60		
30. Cresignia....	90		
42. Glavatichi...	90		
22. Sacir.....	50		
			1093

1093

C. 50. Dolli.....	G. 100	Commandata da Vuco Medou'	G. 563
20. Cabasse.....	43		
22. Covazzi.....	50		
18. Glanati	40		
25. Succi.....	60		
40. Visgna.....	100		
17. Plieugni	35		
21. Puxouich ...	46		
26. Gostoiouich..	57		
15. Haruatinich .	32		

Gente a combatter... 1648

Frà quali vi possono essere trecento archebugieri buoni, il resto spada, targa e giavarina. Gl' archebugieri si sono per la maggior parte esperimentati sopra le barche armate con Uschochi, da dove licenciati o fugendo portono gl' archobusi à casa. Vivono tutti, come si è detto alla serviana.

Questo ducato di Scuttari confina d'una parte con il sangiacato di Zadrimia in Albania, di sopra con il ducato di Pech, da un lato con il sangiacco di Hercegovina et dal quarto con le città et terre del Ser^mo^ Dominio Veneto, cioè con Pastrovichi, con Budua e Cattaro et d'ogni lato dà il suo caddì, che è Turco jusdicente, che rende ragione et administra justitia à popoli. Il caddì di Monte Negro hà la ressidenza in Gliescopoglie ; questo per il più serve per il concier delle saline del Turco, nel pian di Cattaro.

Il caddì di Zetta stà à Podgorizza.

Quello di Scuttari appresso il sangiacco nella detta città.

Il caddì d'Antivari nella città medesima.

S'estende questo sangiaccato per lunghezza da S. Zuanne di Medua in Albania fino à Bielopaulichi giornate tre et altre tante per larghezza da Gniegusi confin di Cattaro fino à Pech.

RACCONTO E SOMMARIO DE VILLAGGI, CITTA ET CASE DI TUTTO IL DUCATO DI SCUTTARI CON QUANTA GENTE ARMATA PUOSSI CAVARE.

1° La prima parte principale, che è Monte Negro, contiene in se villaggi 90, fanno case 3524, et gente armata 8027.

Frà quali vi possono essere ottocento archebugieri, il resto spada, targa e giavarina, et sono tutti di rito greco.

2° La seconda parte è Antivari con il suo territorio, contiene in se dicisette villaggi, fanno case non compresa la città ottocento et ottantacinque, e gente da combatter, compresa la città..... 2762

Frà quali vi possono essere 400 archebugieri, il resto archi et frezze, spade, targhe e giavarine.

3° La terza parte principale è Dolcigno, non hà terre et può far gente armata ottocento, frà quali sono 400 archebugieri, brava gente per il più leventi et corsari..... 800

4° La quarta parte principale è Scuttari che hà sotto di se 185 villaggi, fanno case non compresa la città, 3544, et gente da combatter 9240, frà quali vi possono essere 1200 archebugieri. Il resto archi, frezze, spade, targhe e giavarine. Tutti li villaggi di rito romano Albanesi..... 9240

5° La quinta parte principale è Podgorizza, citadella, villa et borgo, contiene in se 17 villaggi, che fanno case 1697 con il borgo, et gente armata, compresa la città et borgo, 4376, frà quali vi possono essere 300 archebugieri, il resto spada, targa e giavarina..... 4376

Li montanari ribelli sono 11 villaggi, sei di rito romano et cinque serviano, fanno case 2347 et gente armata... 5380

6° La sesta parte principale è Plana che contiene in se 23 villaggi, che fanno case 1360 et gente armata.... 3016

Frà quali possono essere cento archebugieri, il resto spada, targa et giavarina.

La Città Nova hà 200 soldati pagati archebugieri et 500 cavallo..... 250

In Zuppa sono 25 villaggi, case 742, può far gente da combatter..... 1648

Frà quali possono esser 250 archebugieri.

Cernovich Clubi discosta dal mare otto miglia comm. da Petar Vucetin..... G. 215

C. 60. Duarsno fortezza comm. da Vuchmir Saletin. 135

98. Grachovo, situato in un belissimo e vaghissimo piano comm. da Mile Perin, fa 98 case frà quali sono 20 turchesche, il resto christiane di rito servo..... 200

320. Onogisti et Nichsich command. dal figl. di Gardan Voivoda, confina con li ribelli del ducato di Scuttari poichè da Nichsichio fin à Biellopaulichi sono miglia diciotto, gente armata..... 700

400. In Fratezza, sopra Castel Novo vi è Trebigne che è luoco di delitie et di deporto di quei Turchi, e contano dalla città una giornata di camino gente arma..... 200

80. Corienich discosta per meza giornata da Trebigne..... 170

100. Gliubomir che è tenuta da Bagsade Turco capitano de Castel Novo et di Nerenta, essendovi li suoi poderi in questa villa, fà case (turchi e christ.) 100 et gente armata.... 220

200. Rudine et Bagnani confinano con Onogosti commandate da Raduoic Gruretin et Niaallalin, case 200, gente..... 420

200. Risano à canto il mare vicino à Perasto è casteletto assai forte con un borgo sotto di case 200, gente..... 250

50. Lednize con Cresgniello sopra Risano commandata da Vucihna Nixin..... 100

80. Grahovaz alla vista di Cattaro alla ripa del mare et in montagne comm. da Nico Vurof 170

DI MODO CHE TUTTO IL DUDATO E SANGIACATO DI SCUTTARI FA OTTO CITTA, CIOÈ

Antivari.
Dolcigno.
Scuttari.
Drivasto.
Zabiach.
Podgorizza.
Medun.
Città Nova.

Questi contengono nelli suoi territorii 288 villaggi. 288
Qnesti fanno case..... 14099
Fanno gente armata in tutto da combattere..... 35499
Frà quali tutti al più vi possono essere archebugieri. 3650

Il ducato di Herzegovina e Bosna confina con Cattaro e sua giuriditione. Onde nell' entrare che si fà nelle boche del golfo si rede Castel Novo piazza debolissimo quantunque l'altra che le soprastà si potesse per qual che tempo mantenere. Nella città habitano Turchi solamente, se ben il borgo è habitato da christiani di rito romano, può far gente armata bellicosa..... 400

Ha sotto di se diversi villaggi e costegiando quei lidi per venir in dentro si trova la villa di Draceniza commandata da Conte Nicollo figl. del conte Millutin, case 300, gente arm..... 700

80. Morigna, comm. da Vuco Petrou'..... 170

IX

PLAN D'INSURRECTION DANS LE MONTÉNÉGRO, L'HERZÉGOVINE ET L'ALBANIE, PROPOSÉ EN 1614 A CHARLES II DE GONZAGUE, DUC DE NEVERS.

Nel anno 1614, a li 8 de setembrio si fece una assemblea in Cucci nella Albania superiore, ove intervenne il patriarcha di Servia e quelli signori principali de tutti li regni, cio è della Albania superiore, de Bosna, de Macedonia, de Bulgaria, Servia, Arcecovina e Dalmatia che possede il Turco, per causa di uno agravio che volevano mettere quelli Bassa sopra li ecclesiastici; e con tale occasione si tratto di rimandare il signor capitano Gioanni Reness in Italia da sua Santità per darli conto del modo che avevano... in detta assemblea per liberarsi delle tirannie turchesche.

Prima voglino vedere di introdure le arme nelle montagne de Montenegro e nelle montagne di Zimarra, le quale confinano alla marina. quella quantità che potranno havere, e questo a loro sarà facile perche mai i Turchi intrano ivi ne mai hanno pagato tributo al Gran Turco essendono si loro mantenuti sempre in libertà.

Dapoi queste montagne porgeranno delle arme nelle montagne di Duccaginni, le quali sono vicini a quelle di Zimarra et de li darle a tutte le montagne congiurate, come sono i Piperi, i Clementi, Cucci, Versevo e Bilopaligi, le quali montagne già sono trenta anni che vivono in libertà e non pagano tributo al Gran Signore. Et ivi si potranno fare sino a 30,000 soldati boni.

Di più hanno terminato introdurre 12,000 soldati de quelli

della congiura che sono fora, come quelli di Servia, Arcegovina, Macedonia, Albania e Bosna, le quali provincie confinano quasi tutte con le dette montagne; la qual genti a poco a poco sarà spartita per le dette montagne nel tempo che si averà a fare la sollevatione, si che serano in tutto 42,000 soldati, tutte gente scernita, de' quali serà 12,000 cavalli et 30,000 fanti.

L'ordine che si haverà a tenere serà questo : quelli di Zimarra hanno da sortire con 8,300 homeni, li quali subito hanno da inviarsi alla Vallona per surprendere il castello et la città, che serà facile perchè ivi dimorano cristiani a la gardia del castello, et alcuni capi sono d'accordo con li detti Cimariotti.

Quelli de Ducaginni con le altre gente hanno da tirare una parte di loro verso Croya per prender'a; et questo uscirà senza nessuno impedimento, per che un pezzo de muraglia è cascato apresso la porta de la detta città, et mai i Turchi l'hanno refatta.

L'altra parte anderà verso Scuttari, perche dentro hanno qualche intelligenza, et l'altra parte anderà verso Castel novo; ma prima quelli di Montenegro in una notte hanno da fare la soprapresa del castello, perche hanno la intelligenza con li cristiani che fanno la guardia la notte del detto castello.

Et subito fatto questa sortita delle montagne già sopradette sia da fare la sollevatione de detti regni congiurati, tagliando a pezzi tutti i Turchi che si ritrovano nelli detti regni; et questo a loro sarà facile ateso se ci sono dieci Turchi hanno a l'incontro 200 cristiani. Et una parte di questi populi di poi se inviaranno verso Scoppia; et ivi se hanno da congiungere con quelli 42,000 homeni sopradetti, che serà un numero de 120,000, tutti gente scernita, et questo serà in meno de dui mesi per il conto fatto.

Et de li tiraranno verso Andrinopoli per mezzo de li suddetti regni congiurati; et avanti che arrivaranno in Andrinopoli seranno la soma di 160,000 soldati et più se sarà de

bisogno. Et questo passaggio se farà senza nessuno incontro del inemico perche questa sollevatione si ha da cominciare nel mese di ottobre quando li Turchi sono disarmati. Et non avendo il Turco esercito in Europa per incontrarsi con il nostro, potrebbe far venire quelli di Asia, ma non serà vicini a noi in tempo de sei mesi. Essendo poi ancora il costume del Turco mettere l'esercito in campagna se non dapoi fatta la racolta delle biade, noi haveremo otto mesi di tempo per fortificarsi de tutte le cose necessarie.

Et sollevandosi tutti questi regni, il Turco resterà con le forze molto debile, oltre che li circonvicini principi catolici che confinano con la Bulgaria, che sono il principe di Vallachia et quello di Moravia, veniranno sempre in aiuto nostro, poiche già con loro e stato trattato per via del arcivescovo di Vallachia, il quale è cugino carnale del patriarcha de Servia, et lo farà vollentieri perche resteranno principi perpetui, loro et loro posteri.

In questo tempo de otto mesi speriamo, con l'aiuto de Dio, esere dentro in Constantinopoli, essendo facile la impresa, poiche per il passaggio non vi si trova nessuna fortezza da perdere tempo per acquistarla ne impedirne il nostro viaggio, se non nelli confini di Ungaria et di Corvatia, le qual fortezze le lasseremo indietro; et in tal caso l'imperatore non perderà tempo di acquistare Hungaria et l'arciduca la Corvatia.

Et di più ancora si ha proposto nella detta assemblea, in caso di questa sollevatione, si debbe fare una moneta bassissima di lega con qualche bianco, et fare un bando che tutti li populi debbano pigliare la detta moneta da li soldati in pagamento del loro vivere, et chi averà de la detta moneta ogni tre mesi la riportarano a li ministri di quei regni e li serà resa la valsulta in tanta bona moneta: et questo solo acciò che i detti soldati siano pagati mese per mese et non aggravino i populi.

Et di più se ha terminato che tutte le spoglie nel saccheggiare le città che si foranno de Turchi et Ebrei, come oro,

gioie, argento, se debbano ponere nella cassa reale per mantenimento del esercito; et di questo uscirà gran quantità di tesori che si potrà far la guerra qualche anno senza altri aiuti; et fatto la presa de Constantinopoli, si ha da levare la moneta sopradetta e dare satisfazione a tutti, quelli doverano avere in tanta bona valsuta.

X

LETTRES DES ARCHEVÊQUES GRECS D'ARTA ET DE JANNINA AU PAPE PAUL V ET A SON NEVEU LE CARDINAL BORGHÈSE, ÉCRITES EN 1618, A L'OCCASION DE L'ENTREPRISE DU DUC DE NEVERS.

1.

Beatissimo sacro pontefice Papa di Roma.

Per le viscere di Cristo e zelo divino che Vostra Beatitudine have per la salvatione delle nostre anime et per la salvatione del corpo, il nostro fratello metropoli di Durazzo, Cariton, ci have mostrato a tutti noi arcivescovi et populi Cristiani, et insieme quel gentiluomo mandato dal imbasciatore di Sua Maestà Cristianissima. Subito havemo laudato la gloria et la bontà di Dio padre nostro signore Jesu Cristo, il quale a inspirato il core di Vostra Beatitudine in opinione cosi caritevole. Però, Beatissimo Pontifice, noi arcivescovi et altri populi volemo sempre essere servi di Vostra Beatitudine et questo confessiamo inanzi Iddio et ancora avante quello sudetto mandato da Sua Maestà Cristianissima, quale si chiama

Giovanni Cler, al quale avemo mostrato parte delli luoghi et terre quanto sia stato possibile, et fatto vedere la multitudine del popolo desideroso di esponersi per la loro libertà, con questo l'inumerabile richezza che hanno li Turchi et Hebrei, et più la comodità et occasione del tempo, poiche à le sue santissime oratione il Turco aterrisse, et più non pote ne per mare ne per terra, conforme potrà dire de viva voce a Vostra Beatitudine il nostro fratello di Durazzo, et altre cose maggiori, mentre che a noi è vietato di farlo per timore. Havendoci dunque, Beatissimo Pontefice, il cielo fatto vedere questo segno, siamo tutti alegri et contenti, sperando in nostro signore Jesu Cristo et alla buona volontà di Vostra Beatitudine, la quale Iddio guardi per multi anni. Amen.

Gabriel, arcivescovo d'Anapacto et d'Arta, con cinque vescovi nostri et suoi populi tutti servi et schiavi di Vostra Beatitudine.

Simile dico io arcivescovo di Gianina con cinque vescovi nostri, et suo populo, tutti servi et schiavi di Vostra Beatitudine.

2.

All' Illustrissimo et Serenissimo signor cardinale nipote di Sua Beatitudine Papa prete di Roma.

Grande (e conforme al zelo) è stata la cura che Vostra Signoria Illustrissima ave per liberare la nostra patria, et ci l'a fatto vedere per via del nostro fratello di Durazzo. Cariton, con il quale non scrivemo a lungo. Solo questo preghiamo Iddio santo, come peccatori metropoli, dia sempre alla Beatitudine del padre et signor nostro papa sacro pontefice multi et longhi giorni, et ancora a Vostra Signoria Illustrissima sanità et vita longa in agiuto della nostra povertà noi che siamo servi di Vostra Signoria Illustrissima, e si qualche cosa vorrà comandare Sua Beatitudine nostro padre, si noi siamo degni del suo servitio, massimamente ora che è tempo. Crede dunque Vostra Signoria Illustrissima il nostro fratello

di Durazzo metropoli che li dirà la verità. Si, humiliamo tutti quanti come servi minimi di Vostra Signoria Illustrissima.

XI

PROCLAMATION DE PIERRE LE GRAND AUX MONTÉNÉGRINS.

Pierre, par la grâce de Dieu, Tsar de toutes les Russies, etc.

Salut et joie aux nobles, excellents et honorables métropolites, knèzes, voïvodes, serdars, aram-bachis, capitaines et guerriers, et à toutes personnes ecclésiastiques ou séculières qui professent la foi orthodoxe, grecque ou romaine, en Servie, Slavonie, Macédoine, Bosnie, Herzegovine, et particulièrement aux habitants du Tsernogore, de Nikchitj, Bania, Piolia, Drobniak, Gascha, Trébinié, aux Croates et aux autres chrétiens qui se trouvent sous le joug tyrannique du Sultan turc.

Nous vous notifions à vous tous, peuples qui adorez Jésus crucifié, notre Dieu, par la grâce duquel nous espérons tous avoir part dans son royaume, après nous en être rendus dignes par notre foi et notre amour pour son Église :

Que les Turcs, ces barbares persécuteurs de l'Église du Christ et de la foi orthodoxe, ces injustes conquérants de tant d'empires et de pays, ces destructeurs acharnés des églises et des monastères, ne sont pas encore contents d'avoir conquis l'Empire Grec et tant d'autres royaumes, et qu'ils cherchent à étendre leur territoire, non plus par la

guerre, mais par la ruse et l'iniquité. Ils ont séduit les pauvres et les orphelins en les prenant d'abord sous leur protection, et en les traitant ensuite comme le loup traite la brebis. Ils ont dispersé le troupeau chrétien ; ils ont mis injustement beaucoup de provinces sous leur puissance, et maintenant ils les ravagent par une odieuse tyrannie, et forcent les chrétiens par les tourments et les violences de toute nature à embrasser leur foi païenne.

Les Turcs ont vu les succès que le secours de Dieu nous a fait remporter dans la guerre, et ils craignent que nous ne leur arrachions les provinces qu'ils gouvernent iniquement et que nous ne courions au secours des chrétiens qui gémissent sous leur joug. C'est pourquoi ils se sont déclarés pour le Roi de Suède. Ils nous ont injustement dénoncé la guerre sans aucun sujet; ils ont jeté en prison notre ambassadeur, résidant à Constantinople, et ils méditent d'asservir le reste du troupeau du Christ.

C'est à cause de toutes ces injustices que nous nous sommes résolu à rassembler non-seulement nos forces et notre armée, mais celles des autres princes chrétiens, en priant Dieu de nous secourir. Notre intention n'est pas seulement d'attendre ce printemps l'ennemi musulman et de faire marcher contre lui notre armée, mais de porter la guerre sur son territoire et de délivrer les chrétiens orthodoxes opprimés sous le joug des infidèles, si telle est du moins la volonté de Dieu. Nous emploierons à cette entreprise tout ce que nous pouvons avoir de talents, et nous marcherons en personne à la tête de notre chère et fidèle armée. Dans une semblable circonstance, tout bon et courageux chrétien doit combattre, en méprisant toute fatigue et tout danger, pour l'Église et pour la foi orthodoxe, et répandre pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang.

L'histoire nous a appris que vos anciens rois, vos despotes et vos princes étaient hautement révérés comme appartenant au noble sang slave, et que les triomphes de leurs armes les ont rendus célèbres par toute l'Europe, jusqu'au jour fa

de leur défaite. Vous devez vous rendre dignes de cette gloire et imiter dans les circonstances présentes, que Dieu lui-même a préparées, vos illustres ancêtres. Vous devez vous unir à nos soldats, vous armer contre l'ennemi commun des chrétiens, et combattre pour la foi et la patrie, pour la gloire et l'honneur, pour votre liberté, votre indépendance et celle de vos enfants.

Celui qui prendra part à cette guerre juste et légitime pour la délivrance des chrétiens recevra de Dieu même sa récompense. Nous aussi nous lui accorderons notre protection et nos bienfaits. S'il le désire et le mérite, nous le ferons participer à tous les priviléges accordés à nos sujets; car nous ne désirons pas d'autre gloire que celle de délivrer les peuples chrétiens de la tyrannie des infidèles, de rendre son éclat à l'Église Orthodoxe et de relever la Croix, source de vie.

Si tous agissent d'un commun accord, et s'ils font les efforts dont ils sont capables en combattant pour la foi, le nom du Christ sera glorifié et les peuples du païen Mahomet seront repoussés dans leur ancienne patrie, les déserts de l'Arabie.

Ce manifeste de Notre Majesté Impériale sera remis par nos ambassadeurs à vos autorités.

Donné à Moscou, l'an du Christ 1711, le 3 mars.

(*Archives de Tsettinié.*)

XII

EXTRAIT DU MANIFESTE DE L'AMBASSADEUR MILORADOVITJ AU NOM DE PIERRE LE GRAND.

. . . . . .

A l'exception de ce peuple, il n'y avait nulle part autant de gens fidèles et vaillants qui pussent faire la guerre pour soutenir leur Prince et les envoyés de l'Empereur. Nous avons bien reconnu leur fidélité et leur valeur, par lesquelles ils ont autrefois procuré l'indépendance à Ivan Tsernoïevitj et avec lesquelles ils l'ont servi. Cet Ivan était le dernier seigneur de la Zéta, le dernier adversaire du Tsar turc parmi tous les seigneurs serbes, comme il appert des annales impériales.

En reconnaissance de leurs fidèles services, passés et actuels, nous consacrons solennellement leur droit à l'indépendance.

. . . . . .

Donné à Tsettinié, le 16 avril 1712.

(*Archives de Tsettinié.*)

XIII

FIRMAN DE 1755 ORDONNANT DES TENTATIVES DE PAIX AVEC LES MONTÉNÉGRINS, ADRESSÉ PAR LE SULTAN OSMAN III A ABDALLAH-PACHA, GOUVERNEUR D'ISLON.

D'après ce que Nous a rapporté Notre Vizir, le gouverneur actuel, Hadji-Méhémet-Pacha, quelques Monténégrins infidèles se sont soumis, l'année dernière, à Notre Sublime Porte, en promettant de payer les impôts d'après les ordonnances en vigueur dans l'État. Mais maintenant ils songent à poursuivre leurs hostilités et à s'éloigner du sentier de l'obéissance. Ils ont déjà soulevé le tiers de la population, ainsi que Notre Vizir de Roumélie, Houssein-Pacha, et vous-même Nous l'avez dit dans des rapports détaillés.

La volonté de Notre Hautesse est donc que l'ancien ordre soit rétabli sans beaucoup d'intrigues, d'une manière douce et facile, si toutefois les deux autres tiers résistent aux instigations de ces impies dont la soumission à la Sublime Porte n'est que simulée.

Tâchez, par votre prudence et par de sages conseils, de faire disparaître la discorde, de maintenir constamment l'ordre et de prendre les mesures établies l'année passée. Tâchez aussi que les agitateurs reviennent à l'ordre et à l'obéissance. Comme pour accomplir cette œuvre il faut de l'action, vous vous adresserez, dans ce cas, au Pacha de Bosnie. Unissez-vous à lui ainsi que vous l'avez fait antérieurement ; comme Nous l'avons dit plus haut, ne cessez pas de percevoir les impôts et de maintenir l'obéissance. Tâchez que le désordre et la discorde soient radicalement extirpés, à la condition que vous ne dépassiez pas les frontières de Bos-

nie. Nous ferons connaître au Vizir susnommé nos intentions à cet égard, ainsi que les autres ordonnances, dans un autre firman, et nous lui ferons savoir en détail comment il aura à se comporter.

Pour vous apprendre comment vous devrez vous conduire, Nous vous octroyons ce firman sublime avec l'ordre de vous entendre avec le Vizir mentionné plus haut et d'employer votre prudence afin que l'œuvre de pacification soit accomplie sans retard et que toute discorde et toute dispute soient écartées. Cherchez par des moyens paisibles à faire revenir les choses où elles en étaient autrefois; punissez ceux qui troublent la paix et ayez recours à tous les moyens, à la flatterie et aux faveurs pour rétablir l'ordre.

Unissez-vous avec le Vizir susmentionné, obéissez-lui dans toute occasion, cherchez à lui plaire, suivez ses intentions afin que l'œuvre de paix soit menée à bien selon Nos souhaits. Et si, avec l'aide d'Allah, vous arrivez à un résultat heureux, vous serez généreusement récompensé par Nous et distingué entre les gens de mérite.

Nous vous octroyons Notre firman sublime pour que vous preniez à cœur de terminer cette œuvre en vous appuyant sur Notre commandement suprême.

Il est aussi parvenu à la connaissance de Notre Sublime Porte que les habitants des gouvernements de Tiva, Vid, Soumoun, Gat, Trébinié et Mostar, et particulièrement de Raguse, souffrent continuellement des invasions de ces Monténégrins, qui tantôt acceptent, tantôt rejettent Notre domination. C'est pourquoi Nous avons rendu ce firman pour que l'ordre soit rétabli et tous les maux étouffés. En conséquence, dix-huit personnes importantes parmi ces infidèles Nous ont appris comme quoi les incrédules et les rebelles se révoltent continuellement tandis que les autres sont tranquilles et s'efforcent de convertir les premiers à l'obéissance à la Sublime Porte. Deritséli, fils de Hassan, commandant de Iesboustin, ainsi que Hassan lui-même et Méhémet s'étaient entretenus avec eux pour les engager à se soumettre à Notre Sublime

Porte. Mais ils Nous annoncent aujourd'hui le contraire parce qu'ils auront à payer de grands impôts. Les uns veulent bien payer quelque chose, mais les autres les poussent toujours à ne pas le faire.

Récemment aussi, une personne de la Russie, nommée Vassili, Notre ennemi perfide et l'allié sincère de l'archevêque et du gouvernadour des Monténégrins a apporté à ces derniers une lettre d'après laquelle ils doivent s'unir sous des conditions flatteuses pour rendre vaines Nos bonnes intentions. On a annoncé aussi qu'un tiers des rebelles fait cause commune avec lui, et on Nous a envoyé une lettre de Vassili avec une traduction. Nos commandants plusieurs fois mentionnés ont appris que ce tiers veut obéir et se soumettre à Notre Sublime Porte. Comme vous êtes commandant d'Islon, traitez avec modération les deux autres tiers de rebelles; cherchez à les protéger d'une manière intelligente, en ayant recours le moins que possible à la violence. Rétablissez l'ordre et tâchez d'apprendre dans quel rapport Vassili et l'évêque sont avec le patriarche d'Ypek.

Nous vous ordonnons d'en éclaircir Notre Sublime Porte le plus tôt possible.

(*Archives de Tsettinié*)

XIV

OUKAZE D'ÉLISABETH AUX MONTÉNÉGRINS.

Nous, par la grâce de Dieu, Élisabeth Ire, Impératrice et Autocrate de toutes les Russies, etc., etc.,

Aux nobles et honorés seigneurs des pays serbes, dans la

Macédoine, l'Albanie, le Monténégro et les côtes de la mer, aux gouverneurs du peuple monténégrin, aux voïvodes, aux princes et aux capitaines, ainsi qu'aux autres chefs spirituels et temporels du peuple monténégrin. Notre salut impérial.

Nous, la Souveraine, Notre Majesté impériale, Nous avons reçu ici, venant du Monténégro, le métropolite Vassili et le gouverneur ici décédé, Stanislas Radonitj, et Nous avons voulu donner la preuve de la satisfaction que Nous a causé l'affection de l'assemblée du peuple monténégrin, par le serdar Voukovitj, le voïvode Plameniavitj, les fils du voïvode Iouraschkovitj, ainsi que par Notre colonel Poutchkoff et Notre premier major Stephan Petrovitj.

Pour montrer Notre très-gracieuse bienveillance, et pour assurer que Notre grâce demeurera invariablement sur eux, Nous avons envoyé, par le métropolite susnommé et les autres chefs, au peuple réuni, mille ducats et Notre portrait.

Pour le reste, la réponse toute gracieuse à la prière du peuple monténégrin a été donnée au métropolite susnommé et aux autres chefs, et ils sont partis d'ici avec une récompense.

Donné à Saint-Pétersbourg, le 13 juin 1758.

Par oukaze très-gracieux de Sa Majesté Impériale.

Le vice-chancelier d'État,

WORONZOFF.

(*Archives de Tsettinié.*)

XV

OUKAZE DE CATHERINE LA GRANDE SUR LA MORT DU VLADIKA VASSILI.

Nous, par la grâce de Dieu, Catherine II, Impératrice et Autocrate de toutes les Russies, etc., etc.,

Aux nobles et honorés seigneurs des pays serbes, dans la Macédoine, l'Albanie, le Monténégro et les côtes de la mer, aux voïvodes, aux princes, aux capitaines, ainsi qu'aux autres chefs spirituels et temporels du peuple monténégrin, Notre salut impérial.

A Nous la Souveraine, Notre Majesté impériale, est venu ici, à Saint-Pétersbourg, le métropolite Vassili Pétrovitj avec un moine et un diacre : le premier offrant ses congratulations et celles de son coadjuteur, le métropolite Sava Pétrovitj, ainsi que du peuple monténégrin, pour Notre heureux avénement au trône impérial de Russie, et Nous priant au nom du peuple monténégrin de vouloir bien lui accorder une chasuble et une couronne épiscopale, ainsi que des ornements pour les prêtres et les diacres, prière que Nous avons accueillie avec la plus grande bienveillance impériale. Mais le métropolite Vassili tomba malade ici, et mourut le 10 mars 1766 ; on trouva dans ses papiers un testament qu'il ne voulut signer que peu d'heures avant sa mort.

Son corps a été, à cause de Notre extrême bon vouloir envers le peuple monténégrin, enterré dans le couvent de Saint-Alexandre-Newsky, et les honneurs funèbres dus à sa dignité lui ont été rendus par l'archevêque de Saint-Pétersbourg.

Nous renvoyons maintenant au Monténégro le moine, dont

il a été fait mention plus haut, porteur de Notre très-gracieux oukaze, et Nous lui donnons l'argent nécessaire à son voyage et des voitures en nombre suffisant.

Pour bien témoigner de Notre très-haut bon vouloir envers le peuple monténégrin, Nous voulons qu'un de Nos propres aides de camp soit chargé de porter au prince régent et métropolite Sava les ornements épiscopaux accordés au feu métropolite Vassili, et qu'ils soient gardés avec la couronne épiscopale dans le trésor de l'église métropolitaine du Monténégro.

A l'égard des lettres de grâces accordées par Nos prédécesseurs et qui se trouvent dans le couvent de la Nativité de la Vierge, à Tsettinié, Nous les confirmons, tant celles obtenues par le métropolite du Monténégro que celles envoyées par le lieutenant-colonel Nicolas et le major Ivan Pétrovitj ; Nous accordons donc, pour 1761 et 1762, 500 roubles ; 500 roubles pour trois autres années, de 1764 à 1767, et Nous ordonnons que les deux Vierges laissées par le feu métropolite Vassili, qu'il avait obtenues, ainsi qu'une couronne de brillants et l'Image du Sauveur, de la munificence de Notre Tante bien-aimée, aujourd'hui dans le repos du Seigneur, l'Impératrice Élisabeth Petrowna, soient renvoyées, ainsi que tous les autres objets provenant de la succession de ce vénérable ecclésiastique.

Et ainsi Nous, Souveraine, Notre Majesté impériale, Nous assurons par le présent titre l'assemblée du peuple monténégrin de Notre invariable bon vouloir impérial, et de Notre clémence envers le peuple monténégrin, comptant bien qu'il se rendra digne de Nos bontés impériales, et tâchera de toutes ses forces, à l'avenir, de Nous servir avec fidélité et empressement dans toutes les occasions.

Nous conseillons aussi aux principaux chefs du peuple de vivre entre eux et avec leurs voisins dans des rapports de paix, de tranquillité et d'unité, et de faire autant que possible cesser toute cause de discorde, de haine ou de combat.

En outre, Nous croyons utile de vous informer par les pré-

sentes, que les moines susnommés qui retournent au Monténégro après la mort du métropolite Vassili Pétrovitj, se sont conduits honorablement et convenablement.

Donné à Saint-Pétersbourg, le 5 juillet 1766, la quatrième année de Notre règne.

(*Archives de Tsettinié.*)

XVI

DOCUMENTS RELATIFS A LA SUPPRESSION DU PATRIARCAT D'ACHRIDA.

1.

Par les présentes volontairement souscrites, nous, soussignés, faisons savoir que, comme dans l'espace de peu de temps, depuis que les mutations d'archevèques ont commencé à être plus fréquentes, nous avons dû subir des préjudices intolérables, des désordres nombreux, des outrages de toute sorte, et que la vie même nous deviendrait à charge si nous continuions à être en butte à des persécutions et à des dangers incessants;

Nous convenons tous de supplier d'une voix unanime notre mère la Très-Sainte Grande Église du Christ, représentée par le très-éclairé et très-saint Samuel, Patriarche Œcuménique, et le Saint Synode dont il est entouré, afin qu'ils daignent, au nom du Christ qui est né à Bethléem, nous recevoir, nous dignes de pitié, dans le bercail de la sainte Église du Christ, et avoir pour nous la même sollicitude que pour les autres. Quiconque voudrait contrevenir au présent arrangement ou

soulever des difficultés ouvertement ou secrètement, que l'interdit, l'excommunication, l'anathème soient sur lui.

En foi de notre résolution arrêtée, nous écrivons les présentes, y apposons notre sceau, afin qu'elles aient toute autorité, et les remettons humblement aux mains de notre commun Père, le très-saint Seigneur et Patriarche Œcuménique, et au Très-Saint Synode qui l'entoure.

Janvier 1767.

ENTHYMOS, évêque de Castoria; GERMAIN, de Vodéna; GENNADIUS, de Corytsas; ANANIAS, de Tibériopolis; NICÉPHORE, de Sisanium; GRÉGOIRE, de Grévéna.

2.

Par la présente abdication, consentie librement et sans violence, moi soussigné, je déclare que, à raison de l'impossibilité dans laquelle je me suis trouvé de pourvoir aux besoins de l'archevêché d'Achrida, du prétexte que l'existence même de cet archevêché fournit aux malintentionnés pour persécuter les métropoles relevant d'Achrida, ainsi que les pauvres rayas, de la nécessité de mettre un terme à l'existence de ce siége épiscopal pour tirer les chrétiens qui en dépendent d'une situation désespérée,

Pour tous ces motifs :

Je fais abdication et me désiste de l'archevêché d'Achrida, ainsi que de ma précédente éparchie de Pélagonie.

La présente abdication est libre et volontaire : elle a été faite après entente préalable avec mes frères les saints évêques, pour être enregistrée dans le Code de la Grande Église du Christ.

Le 16 janvier 1767.

ARSÈNE, d'Achrida.

3.

Le très-saint siége épiscopal d'Achrida ayant été réuni et attaché au Très-Saint Siége Apostolique et Œcuménique, ainsi que les métropoles et évêchés qui en relevaient, à savoir : Castoria, Pélagonia, Vodéna, Corytsas, Tibériopolis, Belgrade, Stroumnitza, Grévéna, Sisanium, Mogléna, Prespa, Débra-Khora, Vélissa ;

Considérant que, par des incursions successives, des usurpateurs s'emparaient furtivement du siége archiépiscopal, contrairement aux règles sacrées et divines de notre sainte Église, et sans l'avis, le suffrage et le consentement des très-saints métropolitains, et s'arrachaient cette dignité moyennant d'immenses sacrifices pécuniaires et des largesses ruineuses ;

Considérant qu'il en résultait que non-seulement l'archevêché était mis au pillage, que ceux qui avaient été la cause du mal, et bien d'autres avec eux, étaient ruinés, mais que la ruine retombait sur toute la communauté orthodoxe ;

Que, les uns demandant de l'argent sans raison, les autres déboursant sans motif, tout le pays s'abîme sous le poids de dettes écrasantes, sans que personne se soucie de veiller, de diriger, de mettre de l'ordre; que les affaires de l'Église se trouvent dans la plus grande confusion, au point de faire craindre la destruction totale des susdites métropoles et que la manie d'ambition qu'excite le seul nom d'archevêché menace d'un anéantissement complet le troupeau et ses pasteurs ;

Pour tous ces motifs :

Étant accourus dans cette capitale, Arsène, archevêque d'Achrida, qui, de son libre arbitre, abdique et renonce à cette dignité, Enthymos, évêque de Castoria, Germain de Vodéna, ayant aussi pouvoir pour Germain de Mogléna, etc ; et par une adresse signée et scellée de leurs sceaux et de ceux de tous les chrétiens qui en relèvent, ayant supplié Sa

Hautesse, notre très-puissant Empereur, à l'effet qu'ils puissent trouver leur salut dans la soumission au Saint Siége Patriarcal et Œcuménique ;

Leur demande ayant été exaucée :

Et aussi le ci-devant siége archiépiscopal d'Achrida, ensemble les métropoles qui en relèvent, ayant été incorporés en un seul tout avec le reste de l'Église, afin d'être et demeurer désormais soumis au trône œcuménique, ainsi que les autres métropoles en Europe et en Asie, qui ont de tout temps relevé de ce Saint Siége Œcuménique, et figurer dans la série des métropoles de Constantinople qui font partie du Saint Synode et ont le droit de suffrage et d'avis en toute affaire, et jouissent des prérogatives communément attachées au rang de métropole ;

Et le nom du ci-devant archevêché se trouvant effacé des tables royales et considéré comme non avenu :

La ci-devant circonscription d'Achrida demeurant désormais sans protection, les contrées et bourgs en relevant autrefois, ceux de Dyrrhachium, Cavaïa, Demir-hissar, Elbassan, Achrida proprement dit, ayant été réunis à l'effet de former une seule éparchie et métropole, celle de Dyrrhachium ;

Nous, confrères en dignité épiscopale, présents à Constantinople, sur l'invitation et la permission du Très-Saint et Très-vénérable notre seigneur et maître le Patriarche Œcuménique Samuël, nous étant réunis dans la très-vénérée église patriarcale du saint très-glorieux martyr George Trophéophore, et ayant procédé par suffrage canonique à la désignation de la personne digne d'assumer la défense pastorale de cette éparchie ;

Désignons comme tels :

En premier lieu, le moine Grégoire ;

En second lieu, le moine Jousaf ;

En troisième lieu, le moine Nathaniel.

En foi de quoi leurs noms ont été enregistrés dans le présent Code de la Grande Église du Christ.

Suivent les signatures des membres du synode, parmi lesquels on voit figurer, conformément à la teneur de l'acte synodal, les évêques de Castoria, de Vodéna, de Corytsas, etc. — (Voyez le n° 1.)

XVII

PROCLAMATION DE CATHERINE II AUX CHRÉTIENS ORIENTAUX.

Nous, Catherine II, par la grâce de Dieu, Impératrice et Autocrate de toutes les Russies, etc., etc.

Aux vénérables métropolites, archevêques, évêques et autres autorités ecclésiastiques, aux nobles et vaillants princes, voïvodes, serdars, arambachis, commandants, armatoles et autres chefs militaires et civils, ainsi qu'à toutes les communautés chrétiennes, Nos coreligionnaires de la confession vénérable et sainte de l'Orient, des peuples grecs et slaves. A vous tous et à chacun selon la mesure de ses fonctions et de son état, Nous souhaitons renommée, bonheur et tous les biens, et annonçons, par le présent oukaze impérial, Notre grâce suprême et Notre bienveillance.

Par les événements du passé et du présent, le monde entier sait, comme Nous, avec quel zèle et quelle virilité les peuples orthodoxes grecs et slaves, ont défendu jusqu'ici et défendent encore la vraie foi et la vieille liberté qu'ils ont héritée de leurs ancêtres. On sait aussi quel déshonneur, quelles violences et quelles tortures les cruels Musulmans vous imposent dans leur haine du Christianisme. Il ne se passe pas un jour qu'on ne répande le sang des chrétiens,

Nos frères et Nos concitoyens, par haine de leur religion, et qu'on ne dévaste quelque temple du Christ, Notre Sauveur. Votre misère lamentable touche Notre cœur, qui est humain et plein d'un amour chaleureux pour la vraie foi, et le remplit de terreur. En raison de motifs agréables à Dieu, Nous désirons détourner de vous ces malheurs, tendre une fois pour toutes, à vous, peuples grecs et slaves, la main puissante du secours, et employer toutes les forces et tous les moyens que Nous a donnés la Providence pour vous arracher à une lourde misère et à une oppression barbare.

Nous Nous trouvons en guerre ouverte avec la Porte Ottomane. Elle a commencé la guerre en violant ses serments et en brisant des traités de paix sacrés et éternels, parce que, dans la Pologne, Notre voisine et Notre parente par la langue, Nous avons cherché à rendre aux habitants orthodoxes des droits et des priviléges basés sur des lois et des traités, et à les faire jouir, comme les papistes, de l'égalité dont la violence les a longtemps privés. Cette sollicitude juste et légitime pour l'Église chrétienne, la Porte la nomme une oppression de la liberté des personnes dont il s'agit, et regarde comme un empiétement l'introduction de l'égalité légale chez ses propres sujets.

Une armée vaillante, bien organisée, richement équipée et habituée à la victoire, s'est concentrée près de la frontière turque, et quand vous recevrez la présente proclamation impériale, cette armée se sera déjà avancée contre Notre ennemi commun.

Le droit est de Notre côté; la sainte Église et la religion sont les protectrices de Nos armes; Nous espérons donc fermement que Celui qui régit la paix et la guerre Nous donnera sa bénédiction, de même que toutes Nos entreprises ont été couronnées d'un succès glorieux, entreprises qui répandent partout son honneur et sa gloire. Peuples orthodoxes, grecs et slaves! relevez, pour vous et vos descendants, l'Église tombée du Christ, asseyez-la sur des bases solides et mettez-la hors de danger; sauvez les restes de l'antique et

précieuse liberté; élevez l'Église au suprême degré; grandissez-la, comme il convient à d'anciens guerriers appartenant à la meilleure partie du monde ancien dont vous êtes les descendants, et auquel vous ressemblez par la langue et la bravoure. Maintenant, vous avez une occasion propice, — que vous n'aurez peut-être plus jamais, si vous n'en profitez pas aujourd'hui, — de maintenir dans vos demeures votre aisance et votre sûreté, par la force des armes. Le succès est dans vos mains et ne dépend que de vous-mêmes! Invoquez, pleins de foi et de confiance, l'assistance divine; prêtez le serment de l'égalité complète des idées, unissez-vous et attaquez de toutes vos forces Notre ennemi commun; étendez même vos entreprises jusqu'à Constantinople, ancienne résidence des Empereurs grecs, lieu célèbre par ses saints, qui élèvent leurs voix et crient : « Chassez d'ici les restes des païens, renouvelez l'orthodoxie à laquelle cette ville est consacrée. » Cette gloire n'est due qu'à vous, le Très-Haut sera lui-même votre guide invisible et vous conduira à la victoire. Outre que le nombre des chrétiens du continent et des îles de l'archipel est incomparablement plus grand que celui des incrédules, et que, sans doute, ils ne manqueront pas de se joindre à vous pour la lutte, Nous vous promettons, selon Notre devoir, appui et secours; Nous vous donnerons un général notable, expérimenté et intrépide, ayant sous lui plusieurs chefs subalternes, et qui se distingue par sa foi en Dieu et les services qu'il rend à l'Église orthodoxe.

Nous vous promettons solennellement de vous reconnaître dorénavant comme des amis fidèles et sincères de Notre Empire, si, dans la guerre actuelle, vous embrassez Notre parti, pour votre propre avantage, pour votre propre liberté et pour le bien général de la chrétienté. En outre, à la suite d'un semblable concours, lorsque Nous ferons la paix, Nous ne vous laisserons pas exclus du traité, et Nous vous y ferons obtenir des garanties suffisantes, ainsi que la plus pleine liberté de votre foi.

L'autorité de Notre parole impériale est le garant de ces

promesses pour tous les peuples orthodoxes grecs et slaves. Elle n'aura, en aucun temps, ni exception, ni double sens.

Pour accréditer tout ce qui est écrit dans ce manifeste, Nous avons ordonné d'y apposer le sceau impérial.

Donné en Notre capitale, à Saint-Pétersbourg, le 29 janvier de l'an 1769 après la naissance du Christ, la septième année de Notre règne.

Par oukaze très-gracieux de Sa Majesté Impériale.

Comte N. Panin,
Prince Alexandre Galitzin.

(*Archives de Tsettinié.*)

XVIII

CONDITIONS STIPULÉES EN 1778 POUR L'ALLIANCE ENTRE LES MONTÉNÉGRINS ET LA COUR DE VIENNE.

Article 1er. — Quiconque est ennemi de la Cour Impériale, sera considéré comme ennemi du Monténégro.

Art. 2. — Le peuple du Monténégro demeurera dans sa pleine indépendance, il établira ses tribunaux et nommera ses employés lui-même.

Art. 3. — Les Monténégrins ne payeront jamais d'impôts à la Cour Impériale.

Art. 4. — Si le territoire serbe vient à être délivré des Turcs, la Zéta supérieure et inférieure et les trois forteresses de Podgoritsa, de Spouje et de Jabliak, ainsi que tout le territoire jusqu'à l'embouchure de la Boïana, resteront aux Monténégrins; le Pipéri, la Berda et l'Herzegovine seront aussi réunies au Monténégro.

Art. 5. — Les Monténégrins jouiront dans leur République de toute indépendance et toute liberté, et pourront librement accueillir leurs frères les Serbes dans leur pays.

Art. 6. — Les Monténégrins battront monnaie avec l'aide de l'Autriche, au nom de leur propre État.

Art. 7. — Le gouverneur, le métropolite, les serdars, les voïvodes et les knèzes recevront des pensions fixes de la Cour d'Autriche.

Art. 8. — Les Monténégrins maintiendront, aux frais de la Cour Impériale, un corps d'armée permanent de 300 hommes, qui empêchera le peuple d'attaquer les Turcs durant la paix faite avec eux.

Art. 9. — Aussitôt que la Cour d'Autriche sera en guerre avec la Porte Ottomane, Sa Majesté Impériale enverra aux Monténégrins de la poudre, du plomb et des armes, afin qu'ils puissent seconder l'Autriche.

Art. 10. — Si l'Autriche fait la paix avec la Porte, elle fera participer les Monténégrins au traité.

Art. 11. — Si l'Autriche fait la guerre à d'autres États, elle enverra dans le Monténégro un commissaire qui lèvera ce que le pays pourra fournir de troupes. Tous les officiers, sans exception, du corps ainsi levé, devront être Monténégrins et soldés par l'Empereur. Cette troupe ne sera pas incorporée dans l'armée impériale et combattra suivant ses usages.

XIX

MANIFESTE DE CATHERINE II AUX CHRÉTIENS ORIENTAUX.

Nous, Catherine II, par la grâce de Dieu, Impératrice et Autocrate de toutes les Russies, etc., etc.

Aux vénérables métropolites, archevêques, aux pieux évêques et à tous les clercs et prêtres, aux nobles, chers et fidèles knèses, aux voïvodes et aux serdars militaires et civils, aux nobles chefs et à toute l'armée, et à tous les habitants Serbes, Monténégrins et autres de l'illustre race slave, Notre bienveillance et Notre grâce impériale.

Dans toutes les guerres que les Sultans turcs ont faites à la Russie, Nos prédécesseurs et Nous-mêmes qui occupons le trône russe, Nous n'avons pas seulement cherché, dans Notre défense, à battre l'ennemi, mais Nous avons aussi, comme de raison, exprimé le vœu de délivrer le peuple qui vénère le nom de Jésus-Christ et de soustraire au joug turc les églises grecques orthodoxes. Le Dieu suprême qui, alors, bénissait Nos armées par des victoires glorieuses sur l'ennemi de la chrétienté, n'avait pas encore fait venir le terme de cette guerre pour glorifier, par une délivrance générale, toute la chrétienté soumise aux infidèles.

Vous connaissez, d'un côté, la douceur de Notre cœur; vous savez quel soin Nous, comme votre mère, Nous prenons pour un peuple qui a la même foi et la même religion que Nous: vous savez que Nous avons été prête autrefois pour sa défense et que Nous le sommes encore; d'un autre côté, vous savez vous-mêmes quel malheur il y a d'être sous le..., où il ne se passe pas un jour sans qu'on ait à risquer de perdre la vie et la fortune. Vous avez de cela... assez d'exemples sous les yeux, quand vous considérez le grand

nombre de chrétiens. Quand Nous avons fait des représentations aux Turcs à cause de ces actions inhumaines, ils ont commencé à se montrer envieux au lieu d'avoir le cœur droit et d'éviter toutes ces iniquités..., à la fin, ils ont montré leur perfidie et Nous ont de nouveau déclaré la guerre.

Mais de puissantes armées se sont levées pour exterminer l'ennemi, et les Turcs, qui avaient osé attaquer Notre Empire, ont été complétement battus. Maintenant, Nous n'avons pas de plus grand souci que de protéger la foi orthodoxe, et l'Eglise et la religion grecques, de rendre heureux les peuples chrétiens qui ont gémi jusqu'ici...; en conséquence, Nous proclamons ceci d'avance aux Serbes, Monténégrins et autres habitants de l'illustre peuple slave qui, vivant sous un... dur, montrent un zèle sincère pour la sainte religion chrétienne, et ont pleine confiance en notre appui; et Nous leur promettons fermement de leur donner un appui puissant par Nos armes. Deux grandes armées, conduites par le général comte Pierre Alexandrowitch Romianzoff Zadounaisky et le prince Grégoire Alexandrowitch Potemkin le Taurique, sont en marche pour détruire... l'ennemi... Notre flotte, commandée par l'amiral Greyg, fait voile vers la Mer Méditerranée, conduisant une armée considérable qui servira sur le continent. Tous ont reçu de Nous l'ordre, quand ils s'approcheront des contrées où habitent des coreligionnaires qui..., de chasser de là les Turcs, et de consolider partout la liberté et l'indépendance chrétiennes. Quand Nos généraux arriveront, ils témoigneront partout de leur humanité, seront justes envers vous, et nos armées vivront avec vous comme avec leurs frères. Maintenant, vous avez une nouvelle occasion de vous créer un bonheur éternel par l'appui de nos armes.

Souvenez-vous des actions glorieuses des braves héros, vos ancètres, qui sont de la même race et de la même origine que Nous! Unissez-vous tous, vaillants héros, par un serment juré avec fidélité! Saisissez des glaives au tranchant aiguisé, conduisez vos troupes vers Notre armée, et appuyez Nos

armes de toutes vos forces, pour exterminer les Turcs partout où ils se montrent! Vos services signalés trouveront une récompense méritée, comme cela a eu lieu dans la dernière guerre pour beaucoup de héros, qui ont reçu toutes sortes de dons pour leur bravoure.

Vous aussi, serviteurs de Dieu, pasteurs de toute la chrétienté, saisissez le glaive spirituel, qui est la parole de Dieu, excitez tous les héros à saisir les armes, pour qu'ils délivrent la sainte Église des Turcs qui la persécutent avec tant d'acharnement! Les temps de la guerre, les jours du bonheur des héros sont venus! Priez Dieu avec ferveur, afin qu'il bénisse ces vaillants héros qui se battent fermement pour la foi et la religion grecques et s'efforcent de délivrer les Chrétiens.

Donné à St-Pétersbourg, le 31 février 1788, la 26e année de notre règne.

CATHERINE.

(*Archives de Tsettinié*. Exemplaire imprimé et malheureusement mutilé.)

XX

PROCLAMATION DE CATHERINE II AUX MONTÉNÉGRINS.

Nous, Catherine II, par la grâce de Dieu, Impératrice et Autocrate de toutes les Russies, etc., etc.

Aux vénérables métropolites et autres évêques, ainsi qu'à tout le clergé, aux nobles, honorables, chers et fidèles gouverneurs, chefs, voïvodes, knèzes et autres citoyens des peu-

ples illustres et braves du Monténégro et autres peuples de la même race, Notre bienveillance impériale et Notre grâce.

Vous savez déjà de quelle manière inattendue et perfide l'ennemi irréconciliable de la croix du Seigneur Nous a de nouveau provoqué à la guerre, et comment Nous avons de nouveau été forcée d'envoyer contre lui Nos troupes de terre et de mer, pour défendre l'Église Orthodoxe et pour venger la dignité blessée de Notre Couronne Impériale.

En attendant que Notre flotte et les troupes qui l'accompagnent, sous le commandement principal de Notre amiral Greyg, atteignent la mer Méditerranée et les contrées situées le long de ses rivages, pour anéantir Notre ennemi et délivrer les peuples chrétiens du joug asiatique, pour assurer la liberté et la sécurité de ceux qui combattent encore aujourd'hui les Barbares avec la bravoure héritée de leurs ancêtres. Nous avons envoyé en Italie Notre lieutenant général Zaborowsky, l'avons accrédité de Nos lettres et muni de Nos instructions, pour préparer tout ce qui est nécessaire à la guerre et aussi pour exaucer les vœux et les prières des peuples chrétiens de ces contrées, et leur prodiguer la consolation.

Le zèle des braves Monténégrins et autres peuples de leur race pour la croyance orthodoxe et leur attachement pour les Autocrates de toutes les Russies, sont connus de tout le monde, mais principalement depuis l'époque où régnait l'immortel Empereur Pierre le Grand. Convaincue de l'inclination de ces peuples pour Nous, Nous avons recommandé au lieutenant général sus-nommé de vous confier les rapports qui Nous unissent à vous, de vous donner l'espoir et l'assurance de Notre grâce impériale et de Notre bienveillance; il doit vous engager à partager Notre guerre contre l'ennemi du nom du Christ, et s'entendre avec vous sur la manière de combattre; accordez-lui votre confiance, et soyez persuadés que Nous avons toujours à cœur de vous délivrer; et que Nous ne manquerons pas de distinguer, par Notre grâce impériale et Nos récompenses, ceux qui déploieront de la bra-

voure. Nous vous recommandons au Dieu tout-puissant avec toutes vos bonnes intentions, et Nous restons toujours bienveillante à votre égard avec Notre grâce impériale.

Donné à Saint-Pétersbourg, le 14 mars 1788 de la naissance du Christ, la 26e année de Notre règne.

CATHERINE.
IVAN OSTERMANN.

XXI

1.

CODE PUBLIÉ PAR PIERRE Ier EN 1796.

Nous, chefs, anciens et autres compagnons de chaque plème de nos libres provinces du Monténégro et Berda, dans la Skouptchina et conseil du monastère de Tsettinié :

Tous, unanimement, nous établissons un code d'après lequel nous puissions nous régler et gouverner à l'exemple des autres peuples de l'univers, et ce code renferme 33 articles, tous composés d'un commun accord.

Article 1er. — Appelant le Dieu tout-puissant à notre aide et à notre défense, nous confirmons que le présent a été composé par nous d'une voix unanime cejourd'hui, jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'an 1796, à Tsettinié, où sera déposé cet écrit ; et nous prononçons anathème sur le traître, et nous le vouons à l'éternelle malédiction ; nous le déclarons déshonoré et nous le chassons de tout plème ; de plus nous ajoutons que nous renvoyons hors de chez nous l'ennemi général et toute sa famille et que nous ne laissons parmi nous aucun des siens.

Art. 2. — Il serait impossible de conserver l'union sans qu'il y ait des châtiments pour les pervers; c'est pourquoi nous créons et nous établissons des lois. Si un Monténégrin tue un de ses frères non Monténégrin ou Berdiani, ou celui-ci un Monténégrin, sans qu'il y ait faute ou nécessité, mais seulement par malice ou orgueil, il ne pourra se sauver par de l'argent; mais, s'il est pris, il sera pendu ou lapidé, ou mis à mort à coups de pistolet.

Art. 3. — Si l'on ne pouvait arrêter le meurtrier et s'il s'enfuyait en pays étranger, hors de nos confins, ses biens, grands et petits, seraient estimés et vendus, pour que la moitié soit donnée aux parents de la victime, et l'autre payée comme amende nationale (*globa*).

Art. 4. — Un tel criminel est un ennemi national, qui ne peut plus rentrer dans sa maison ni dans aucun lieu parmi nous, et le Monténégrin ou le Berdiani qui le recevrait, le retiendrait chez lui, l'accompagnerait ou le défendrait après avoir eu connaissance du crime qu'il a commis, serait poursuivi et puni comme le malfaiteur lui-même, car il se serait fait son compagnon et son défenseur; et les mauvais sujets, n'ayant point de protecteurs, ne pourront commettre de crimes; c'est pourquoi l'on ne défendra ni ne protégera plus les malfaiteurs, lorsqu'on saura qu'on devra payer pour eux et répondre pour eux à la justice.

Art. 5. — Nous disons aussi que l'on pourra arrêter et tuer un assassin partout où on le trouvera; tout Monténégrin pourra le tuer comme s'il avait assassiné son propre frère; ainsi tous doivent se soutenir, afin que l'innocent ne paye pas pour le coupable.

Art. 6. — Si quelqu'un, dans une dispute, s'emporte contre un autre et le blesse avec un sabre ou une arme à feu, tous deux devront être conduits devant les juges, qui feront une enquête pour connaître l'origine de la querelle et celui qui a commencé à prendre les armes. Pendant tout le temps que dure le jugement, il leur est défendu de se battre et de se venger eux-mêmes. Ayant pris connaissance des faits et

ayant trouvé quel est le coupable et quelle est l'importance de sa faute, les juges estiment les blessures, et ils infligent le châtiment mérité à celui qui est coupable.

Art. 7. — Le Monténégrin qui, avec les armes, le bâton et la *bétra*, frappera et blessera sans cause un de ses concitoyens par orgueil, hauteur et malice, afin d'être considéré comme courageux, dans un moment où il n'est nul besoin de déployer du courage, devra subir une peine plus forte et payer doublement l'amende.

Art. 8. — Si quelqu'un frappe un de ses frères monténégrins avec le pied, ou avec la main, ou avec le tchibouk, il devra lui payer 50 sequins. Si celui qui est frappé tue son agresseur, il ne sera pas inquiété ; il en est de même pour un voleur tué sur le fait.

Art. 9. — Il peut arriver qu'un fusil parte de lui-même et que de toute autre manière un homme soit blessé ou tué involontairement, ainsi que cela s'est fait plusieurs fois. Dans ce cas, la justice doit du mieux qu'elle peut remédier au mal.

Art. 10. — Si, un Monténégrin étant outragé, il tue pour sa propre défense celui qui l'a offensé, après que celui-ci a continué ses injures, quoiqu'il l'ait conjuré au nom de Dieu de s'éloigner, la justice devra considérer ce mal comme un meurtre involontaire.

Art. 11. — Celui qui prend une femme dont le mari est vivant, ou une fille qui ne lui a pas été donnée par son père, sa mère, ses parents ou ses voisins, si elle est orpheline, selon les règles et le rite religieux, celui-là, disons-nous, sera chassé comme ravisseur des filles d'autrui, n'aura plus d'asile dans notre territoire, et ses biens, après avoir été estimés, seront vendus et divisés comme on le fait pour celui qui assassine un homme de sa propre volonté.

Art. 12. — Le prêtre qui mariera un homme et une femme dont le mari est vivant, ou une fille enlevée par force, ou bien encore une femme que la religion ne permet pas d'épouser, sera privé du sacerdoce et chassé honteusement de notre

communauté, comme coupable de sacrilége à la religion de Dieu et comme corrupteur des âmes chrétiennes.

Art. 13. — Si un voleur est tué ou blessé en flagrant délit, il n'y a rien à réclamer pour lui, car, tous d'accord, nous disons que tout le peuple doit le poursuivre comme malfaiteur.

Art. 14. — Le vol qui aurait été commis avant l'établissement de cette Constitution faite par nous à Tsettinié, le jour de la Transfiguration, 6 août 1796, sera jugé d'après l'ancien usage, et le vol qui sera commis après la publication de ce Code, c'est-à-dire après ce jour-ci, sera puni selon la sentence que nous avons rendue l'an dernier, le jour de la Vierge, qui déclare que « pour une vache ou un bœuf, grand ou petit, l'indemnité est de 12 sequins et l'amende de 10.

« Pour un mouton, brebis, chèvre ou agneau, grand et petit, l'indemnité sera de 5 talaris, l'amende de 10.

« Pour vol commis dans une maison, dans la cour d'une maison ou quelque autre lieu y attenant, après estimation par les juges des objets dérobés dont la déclaration devra être faite un à un, on en fera payer la valeur, plus une indemnité et une amende proportionnées; ainsi, par exemple, tel objet vaut une piastre, l'indemnité sera de 5 piastres et l'amende de 10. »

Ceci est applicable au larcin fait dans une maison ou hors de la maison, sans y comprendre le vol qu'un enfant peut commettre par ignorance enfantine ou celui dont peut se rendre coupable une personne privée de raison.

Art. 15. — Celui qui, à dater de ce jour, voudrait vendre une maison, un champ labourable, une vigne, un bois ou quelque autre immeuble, devra d'abord l'offrir à ses parents en présence de témoins. Si ceux-là ne veulent pas l'acheter, il s'adressera à son voisin le plus proche, et si celui-ci refuse encore, il est libre de le vendre à qui il lui plaît dans son village ou son plème; seulement il est obligé de faire consigner par écrit devant trois personnes honorables les offres et les refus de son parent et de son voisin. L'écrivain

de ce document doit signer son nom et son prénom, l'année et le mois, afin que l'on sache quand et où il a été écrit ; les noms et prénoms des témoins, à quelle branche du pleme ils appartiennent, comment ils ont signé ou comment, étant illettrés, ils ont fait le signe de la croix comme marque de bonne foi ; si la vente en a été faite en règle et si le prix a été intégralement payé ; autrement la vente serait considérée comme nulle. Ceci est entendu pour ceux qui par la suite feraient quelques achats et non pour ceux qui auraient acheté avant ce jour.

Art. 16. — Quiconque a quelque chose à réclamer, soit une dette, un emprunt, des bestiaux qui lui ont été volés, soit le redressement de quelque tort, devra le faire au moyen de la justice, afin d'être payé ; mais il ne devra jamais rien prendre ou enlever sans l'intervention judiciaire : s'il n'obéit pas, il sera soumis à l'amende et puni d'un châtiment relatif à la faute qu'il aura commise.

Ceci fut écrit l'an 1790, et confirmé aujourd'hui, d'un commun accord par notre Skouptchina, et nous jugeons nécessaire d'ajouter les règlements suivants :

Art. 17. — Sachant que la plupart des maux et du sang répandu sur notre territoire sont causés par des voleurs, et que les parents sont les plus coupables, parce qu'ils ne veulent pas élever leur enfants d'une maniere convenable, ni leur imprimer la crainte de Dieu, mais qu'au contraire ils leur enseignent le mal et les obligent à dérober le bien d'autrui, ainsi qu'ils ont fait eux-mêmes, nous disons et établissons par cet article : Celui qui, à dater d'aujourd'hui, volera un bœuf, un cheval ou quoi que ce soit, dans le Monténégro et Berda, ou dans la Primorie, ou à nos frères et amis qui se trouvent dans les États Impériaux et Royaux Autrichiens, devra être chassé comme celui qui tue un homme sans motif légal, car en volant le bœuf ou le cheval d'autrui, il cause la douleur et les larmes de toute une famille plus que s'il avait tué une personne, surtout si la personne est pauvre et n'a point d'autre bœuf ni d'autre cheval. Ne pouvant alors

gagner assez pour en acheter d'autres, elle est obligée de vendre son champ ou quelque bien pour avoir des animaux, sans lesquels elle ne peut vivre. Quand, à dater d'aujourd'hui, un individu volera un mouton, une brebis ou un autre objet de valeur équivalente, il devra, pour la première fois, payer la somme fixée par l'article 14. S'il commet une récidive, il sera jugé et condamné comme s'il avait tué un homme volontairement. Les voleurs ne seront plus tolérés, et afin que chacun sache désormais ce qu'il lui arrivera s'il s'adonne au larcin, que les pauvres avertissent leurs enfants de se tenir tranquilles et de ne pas commettre de vols, car ils sont eux-mêmes accoutumés, dès l'enfance, à manger le sang d'autrui. Que tout chef de famille élève dans le bien ses frères et les autres personnes de sa maison, qu'il ne leur enseigne à ne faire de mal à personne et à ne point dérober le bien d'autrui; cependant qu'ils ressentent du chagrin lorsqu'ils verront un individu châtié par la justice pour le mal qu'il aura commis.

Art. 18. — Afin de maintenir, en bons voisins, avec les habitants de la Primorie, la paix et la tranquillité nécessaires et avantageuses aux deux parties, la vengeance ou tout autre dommage est défendu. Quand un Monténégrin a quelque chose à réclamer d'un habitant du littoral, il doit s'adresser à la justice, sinon il sera passible de punition. De même celui d'entre nous qui causerait du trouble dans le Monténégro, au sujet de quelques personnes tuées et pour le sang desquelles certains Primortsi (habitants du littoral) sont débiteurs envers les nôtres, les Monténégrins ne devront pas chercher à se venger, mais ils devront attendre jusqu'au temps où chacun répondra et payera suivant la justice; sinon, le désobéissant sera puni. Le gouvernement établi et fixé par nous pour diriger les affaires devra penser à tous les cas qui pourraient se présenter dans la suite; donc, que tout Monténégrin se rappelle de ne rien faire sans la permission de la justice et du gouvernement.

Art. 19. — Il est à la connaissance de tous que les bazars

sont pour les besoins du peuple, et que, sans eux, il est impossible de vivre. Quoique chacun sache que les bazars doivent être tranquilles et libres, sans la moindre turbulence ou querelle, ainsi que les églises, il arrive que le peuple ignorant ne fait ni l'un ni l'autre, et que les querelles comme les conflits les plus violents ont lieu devant l'église et dans les bazars. Il en résulte que non-seulement les bazars sont troublés, ce dont le peuple souffre beaucoup, mais encore que l'église de Dieu se trouve violée et déshonorée. Aussi le Dieu unique châtie-t-il ce peuple, qui vit en haine perpétuelle contre la religion; c'est pourquoi nous disons et établissons formellement que le Monténégrin qui, à dater d'aujourd'hui, commencera à exciter des querelles devant l'église et dans quelque bazar, sera arrêté et jugé au tribunal de la nation.

Art. 20. — Aucun peuple ni aucune nation ne peut être heureuse, si elle n'a point de tribunaux où la justice soit bien rendue, et un gouvernement équitable, qui ne peut exister sans le concours de la nation. C'est pourquoi tous les États de l'univers payent, chaque année, à la caisse générale, des impôts dont la somme et la remise sont fixées, ainsi que le lieu où elle doit être faite. Ils donnent cet argent pour eux-mêmes, car il sert à entretenir le gouvernement, les juges, les troupes qui les gardent et les défendent contre l'ennemi et contre toute personne mal intentionnée, de manière que, tranquilles et sans crainte, ils peuvent vaquer à leurs affaires et vivre en paix. Nous avons bien besoin d'agir ainsi, et nous établissons que chaque maison payera, chaque année, 60 paras. Notre éminentissime seigneur Métropolitain et chevalier, Pierre Pétrovitj, est le premier qui ait donné les revenus du monastère de Tsettinié. Ainsi, chaque année, le chef et les anciens de chaque province devront recueillir l'impôt et en porter le montant, le jour de l'Assomption, au monastère de Tsettinié, où sera le Gouvernadour, et en prendre le reçu, afin qu'ils puissent prouver chez eux qu'ils ont remis la somme, et que chacun sache quel en est le montant. Cet argent servira à payer les personnes qui exerceront les lois.

Art. 21. — Il arrive, parmi nous, que, pour des choses futiles, certains individus se provoquent en duel. Ne le restreignant pas à eux-mêmes, ils rassemblent alors, chacun de son côté, autant de troupes qu'ils peuvent, de sorte que, le duel une fois engagé, plusieurs individus tombent frappés par des balles. A la suite de ces rencontres, le peuple se trouve engagé dans des vendettes; si bien, que les enfants même s'entretuent pendant que les duellistes s'éloignent sains et saufs. Pour ces raisons, que chacun sache que si un tel provocateur se trouve encore sur notre territoire, il sera puni par la justice nationale et chassé par nous tous comme un malfaiteur et un perturbateur du peuple.

Art. 22. — Quand les juges prendront place pour décider les affaires qui leur sont présentées, ils devront d'abord jouir de la plénitude de leurs facultés et de leur intelligence ; puis : 1° qu'ils se rappellent que c'est par la voix de Dieu et par la volonté du peuple qu'ils ont été élus pour juges, comme les pères et les amants de la patrie; 2° qu'ils prient Dieu d'éclairer leur esprit, de donner de la force à leur intelligence, afin de pouvoir discerner ce qui est juste, saint et agréable à Dieu; 3° qu'ils ne trahissent ni leurs promesses, ni leurs serments, que leurs jugements ne soient rendus ni par amitié, ni par obligeance, mais selon l'équité, pour le petit comme pour le grand, car telle est la justice de Dieu; 4° qu'ils écoutent les parties contendantes l'une après l'autre, et qu'ils ne leur permettent pas de s'interrompre ; mais que, le premier des plaideurs ayant terminé son discours, le second expose à son tour sa défense. Tous deux doivent parler lentement, sans colère et sans bruit, de manière que le greffier puisse écrire et les juges entendre leurs raisons. Si, n'ayant pas bien compris l'affaire, le tribunal veut entendre les faits de nouveau, qu'un seul juge adresse la parole aux plaideurs. La cause étant entendue, les plaideurs devront se retirer, afin que les juges puissent délibérer et rendre leur sentence, qui sera donnée à chacun par écrit, et dont une copie restera dans les registres de la chancellerie.

Art. 23. — Si, pendant la délibération, un des juges veut défendre l'un des plaideurs, sans pouvoir en démontrer le droit ou la raison, mais pour le protéger : si, sans écouter les opinions de ses compagnons, il veut que son avis seul prédomine : si enfin, sans tenir compte de celui d'un autre pensant plus équitablement et donnant des raisons plus plausibles au sujet de l'affaire contestée, cet homme découvre son âme et déclare, par cela même, qu'il juge par partialité et amitié, qu'il reçoit des promesses d'argent, il devient ainsi perturbateur de la justice et non juge équitable ; c'est pourquoi, non-seulement il doit être chassé et privé à jamais d'estime et d'honneur, mais encore l'on doit lui infliger un châtiment sévère. Celui qui, par amitié, par ignorance ou par cupidité, découvrira ce que le gouvernement aura cru devoir tenir secret dans l'intérêt général, sera puni des mêmes peines : car les affaires ne peuvent réussir là où il se trouve un traître ou un espion.

Art. 24. — Le juge qui demandera ou recevra de l'argent pour absoudre un coupable ou inculper un innocent, sera honteusement chassé du tribunal.

Art. 25. — Celui qui, à dater d'aujourd'hui, promettra ou donnera de l'argent à un des juges, sera, par ce seul fait, considéré comme ayant des torts envers celui avec lequel il comparaît, et, par conséquent, condamné. Il subira, en outre, un emprisonnement d'une semaine pour chaque sequin donné ou promis, et cette somme sera versée à la caisse nationale.

Art. 26. — Tout Monténégrin ou Berdiani, grand ou petit, doit aimer, respecter et estimer les juges bons et honnêtes que nous nous sommes volontairement choisis, et doit leur obéir : si quelqu'un les déshonorait ou les insultait, cette insulte retomberait sur nous tous, qui les avons élus : celui-l sera recherché et nous répondra de cette insulte.

Art. 27. — Si les juges sont divisés dans l'appréciation d'une affaire, le droit restera du côté de la majorité, à la condition, par ceux qui la composent, de déclarer, sur leur

âme et conscience, que leur opinion n'a été influencée ni par la haine, ni par l'amitié, ni par aucune raison étrangère à la cause.

Art. 28. — Si un pandour provoque des querelles ou trouble la tranquillité publique, il sera renvoyé chez lui, et l'on prendra à sa place, dans le même plème, un homme bon et tranquille. On devra, de même, chasser le pandour désobéissant ou poltron.

Art. 29. — Les périaniks et pandours nommés et entretenus par la nation pour conserver dans l'État la paix et la tranquillité, et non pour s'occuper d'autres travaux que ceux qui ont rapport aux affaires nationales, devront rester fidèlement au service de l'État jusqu'au temps fixé, et il leur sera interdit d'aller chez eux pour leurs affaires, de faire du commerce ou d'exercer une profession quelconque ; car ce n'est pas pour cela qu'ils ont été nommés.

Art. 30. — Lorsque, involontairement, quelque dommage, petit ou grand, aura été commis soit par un homme, soit par des bestiaux dans les champs, les jardins, ou quelque autre propriété que ce soit, le chef du plème, de concert avec les anciens, estimera la valeur du dégât et le fera payer aussitôt. Si, au contraire, le dommage est causé volontairement et par force, le coupable sera dénoncé à la justice, afin d'être puni comme malfaiteur et perturbateur de la paix publique.

Art. 31. — Quiconque aura souffert quelque dommage causé par un mauvais sujet, devra en avertir la justice nationale ; car il lui est défendu de se venger lui-même et à son bon plaisir.

Art. 32. — Aux jours de fête, tous les prêtres, aussi bien ue les chefs et les anciens des plèmes, devront recommander, dans l'église, à chaque chef de famille, de vivre en paix et en amitié, de craindre Dieu, de s'abstenir de faire le mal ou de parler malement ; de se rappeler toujours les châtiments que, d'un commun accord, nous avons fixés pour chaque méfait ; que tout chef de famille se rappelle bien et

recommande à ses enfants de craindre le châtiment qu'ils s'attireraient par de mauvaises actions. La loi, étant faite avant que le mal ne soit commis, doit être notifiée à tout le monde, afin qu'on ne puisse dire qu'on l'ignorait.

Que chacun sache donc que, dans ce but, nous nous sommes tous réunis d'abord dans le monastère de Staniévitj, ensuite à Tsettinié, où nous avons confirmé ce qui existait déjà et ajouté ce qui manquait.

Art. 33. — Le devoir de tout enfant de la patrie est d'être fidèle à son pays; ni trésor, ni richesse ne doit l'en séparer, ni le faire changer de religion, ni le faire devenir traître et infidèle à ses frères et à la nation. Nous sommes tous dans cette obligation, car tous nous sommes nés et élevés dans une même patrie. Malheureusement, il en est peu parmi nous qui connaissent ces devoirs sacrés et les accomplissent avec honneur et respect.

Que Dieu fasse que tous nous accomplissions ces saints devoirs, et que, par la suite, nous puissions nous appeler unanimement vrais fils et amants de la chère patrie.

Ensuite, il est nécessaire que vous, juges, gouverneurs, et vous tous qui êtes déterminés à servir la patrie, prêtiez d'abord serment de fidélité suivant les règles ci-après, ainsi qu'il est d'usage chez les nations grandes ou petites :

« Nous jurons tous, en baisant la sainte croix, sur l'Évangile et sur la sainte relique du saint protomartyr Pantaléon, de conserver et maintenir ce qui a été ci-dessus écrit et divisé en trente-trois articles. »

Sous l'étendard national, pour maintenir l'union générale contre l'ennemi, les chefs et anciens ont établi la présente loi rigoureuse, an 1796, 20 juin.

Au nom de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Amen.

2.

CODE PUBLIÉ PAR LE PRINCE DANIEL EN 1855.

Daniel Ier, Prince et Seigneur des libres Monténégro et Berda, d'accord avec les chefs et vieillards, institue le Code général d'après lequel à partir d'aujourd'hui, et pour toujours, seront jugés tous Monténégrins et Berdianis, petits ou grands, pauvres ou riches, chacun ayant des droits égaux à ce qu'il lui soit rendu justice.

Le Prince et Seigneur, pour le bien de ses valeureux frères, qui, pendant tant de siècles, ont répandu leur sang pour conserver une liberté qui leur est si précieuse, et dont ils se vantent chaque jour, désire que son cher peuple, ses chers frères aient la liberté à l'intérieur comme au dehors, et qu'ils puissent s'en vanter devant le monde entier. A chaque bon frère du Monténégro, cette loi sera le plus cher gage, le plus grand trésor; car, en elle, il trouvera des garanties pour sa tranquillité, un bouclier pour son honneur et sa dignité, enfin la sécurité pour son avoir et sa propriété.

Aucun État, aucun pays ne peut être heureux, ne peut progresser, ni avoir l'estime du monde, s'il n'a pas une loi accordant bonne justice à tous et à chacun en particulier, et les défendant contre les agressions des mauvaises gens. C'est pourquoi le Prince et Seigneur du Monténégro et Berda s'est trouvé conduit à donner à tous, Monténégrins et Berdianis, la liberté égale, sans laquelle aucune autre liberté ne peut atteindre son vrai et digne but.

Jusqu'ici les Monténégrins et Berdianis étaient libres, mais n'avaient aucun Code public qui pût défendre et guider les Monténégrins et Berdianis, de sorte que la justice et leur sort se trouvaient seulement dans la bouche de leurs gouvernants.

Le Prince et Seigneur désirant que toute justice capri-

cieuse et arbitraire disparaisse, et que le peuple ait une justice régulière, prohibe, à partir d'aujourd'hui, tout tribunal arbitraire, et, à sa place, en institue un juste et loyal.

Avec le cœur paternel qui le guide dans toutes ses actions, le Seigneur du Monténégro et Berda donne ce Code à son peuple, et lui-même prête serment de prendre sous son patronage le présent Code, et de leur côté, les chefs et les vieillards du peuple jurent qu'ils se conformeront à ce Code, qu'ils jugeront suivant ce qu'il prescrit, et que, pour les choses non prévues, ils rendront une justice égale à tous leurs frères du Monténégro et des Berda, en ne consultant que l'équité et leur conscience.

Ce Code a été tiré à un assez grand nombre d'exemplaires pour que chaque Monténégrin et Berdiani qui sait lire puisse en posséder un, et il a été déposé auprès de la régence, à Tsettinié. Que tous ceux qui peuvent le faire le lisent et l'expliquent à ceux qui ne le peuvent pas, afin qu'ils sachent les peines portées par le Code contre chaque transgression, et qu'ils puissent ainsi ne pas les commettre et éviter le châtiment.

Article 1er. — Tous Monténégrins et Berdianis sont égaux devant la loi.

Art. 2. — En vertu de la liberté héréditaire jusqu ici conservée, l'honneur, la probité, la vie et la liberté demeurent assurés à tout Monténégrin et Berdiani, et personne ne peut toucher à ces choses sacrées qu'en vertu d'un jugement.

Art. 3. — Aujourd'hui, à l'avenir et pour toujours, la personne du Prince, comme maître de cette terre, demeure inviolable et sacrée à tout Monténégrin ou Berdiani, et comme tel, chacun d'eux est obligé de le respecter, et il ne doit jamais, à quelque point de vue que ce soit, parler mal ni de sa personne ni de ses actions.

Art. 4. — Si un Monténégrin ou Berdiani osait offenser la personne ou le caractère du Prince, il serait puni comme celui qui tue un homme arbitrairement.

Art. 5. — Toutes les sentences capitales doivent être sou-

mises à la sanction du Prince, comme seigneur de cette terre. Il a aussi le droit de faire grâce.

Art. 6. — Lorsque les juges se réunissent dans le lieu où ils doivent juger les parties, avant tout, ils se rappelleront qu'ils sont nommés par la voix du peuple et la volonté de Dieu pour juges et administrateurs. Afin de pouvoir rendre leur jugement avec justice et conscience, chaque juge doit observer le serment qu'il a prêté de ne pas juger avec partialité, mais avec équité, les petits comme les grands. Les juges doivent écouter les parties et les raisons qu'elles exposent, et ne pas permettre qu'un des litigeants porte la main sur l'autre, et qu'il coupe la parole à son adversaire ; mais lorsque le premier a fini de parler, que l'autre commence, et que tous les deux parlent avec modération, afin que les juges puissent comprendre leurs raisons ; et dans le cas où ce serait nécessaire, que l'on fasse répéter ce qui n'aurait pas été bien éclairci d'abord, et que les parties puissent ajouter ce qu'elles auraient oublié. Un seul juge, et non tous, doit poser les questions ; et après que les deux parties ont, autant qu'elles ont voulu, exposé leurs raisons, elles s'éloignent, afin de laisser la liberté aux juges de décider et d'éclaircir les affaires, et rendre ainsi une sentence régulière qui sera soumise à qui de droit. Ces décisions doivent être écrites sur le registre judiciaire, afin que l'on sache quand et comment les choses ont été jugées.

Art. 7. — Si, pendant une délibération, un juge commence à défendre une des parties sans donner des raisons valables, et qu'il ne veuille pas se soumettre aux idées de ses collègues, mais cherche à faire prévaloir ses paroles et non celles de ceux qui pensent juste, ce juge se déclare alors ouvertement partial et suborné, et non, par conséquent, un vrai juge et un chef du peuple. Un tel individu sera alors, non-seulement chassé du tribunal et destitué pour toujours de tout titre et honneur, mais encore il sera obligé de payer 150 talaris d'amende. Il en sera de même de celui qui, par amitié, cadeaux ou sa propre ignorance, aura découvert en

public quelque entreprise secrète que le gouvernement prépare pour l'avantage commun; car aucun projet ne peut avoir une bonne fin lorsque, parmi les membres du conseil, se trouvent des traîtres et des délateurs.

Art. 8. — Si l'on découvre qu'un juge recherche ou prend des cadeaux de qui que ce soit, et surtout pour acquitter un coupable et condamner un innocent, celui-là sera chassé du tribunal et puni de 120 talaris d'amende.

Art. 9. — Celui qui, dorénavant, promettra ou donnera des cadeaux aux juges, ne pourra plus être entendu en justice si l'on vient à le découvrir ; car il aura ainsi fait voir clairement qu'il ne croit pas avoir raison contre son adversaire, et il sera en conséquence déclaré coupable et puni de prison. Cet emprisonnement sera d'une semaine par sequin, et le cadeau donné sera versé à la caisse nationale.

Art. 10. — Celui qui dénoncera le juge suborné recevra une récompense de 50 talaris, somme qui sera prise au juge suborné, contre lequel il sera procédé selon ce qui a été dit à l'article 8.

Art. 11. — Lorsque les juges ne seront pas d'accord sur une cause à décider, la majorité des votes l'emportera ; mais ils devront déclarer avoir jugé suivant leur propre conviction, sans subornation ou partialité, reconnaissant, d'après leur propre discernement, que la décision qu'ils ont prise est une chose juste.

Art. 12. — Si quelque juge ou chef met la discorde ou le trouble parmi ses collègues, il ne sera pas toléré, mais il sera congédié, et à sa place entrera un individu honnête et d'un caractère plus conciliant nommé par l'autorité. Celui-ci pourra de même licencier les chefs et les vieillards indociles et poltrons.

Art. 13. — Les juges et les recteurs étant, comme les autres chefs, choisis par la nation, il est de leur devoir de ne s'intéresser qu'au bien public et de remplir leur charge, de veiller à la paix et à la tranquillité intérieure, et pour cela, il ne leur est permis de s'occuper ni d'affaires parti-

culières ou de négoce, ni de voyager ; mais ils doivent, au contraire, rester pour le temps déterminé au servir de l'État, et remplir fidèlement l'emploi auquel ils ont été nommés.

Art. 14. — Tout Monténégrin et Berdiani, petit ou grand, doit aimer et respecter ses chefs, juges et vieillards, et leur témoigner toute son estime ; celui qui les dénigrera ou les maltraitera, sera puni d'une amende de 20 talaris, et s'il n'a pas de quoi l'acquitter, il sera mis en prison.

Art. 15. — Le juge, chef ou vieillard qui offensera un Monténégrin payera 20 talaris d'amende.

Art. 16. — Tout traître à sa patrie ou à ses frères, qui se mettrait d'accord avec nos ennemis pour causer des dommages au pays ou pour révolter le peuple, si cela est prouvé par deux témoins, sera fusillé.

Art. 17. — Le plus infime Monténégrin ou Berdiani pourra tuer un semblable traître ; à peine on aura découvert ce traître, que l'autorité le poursuivra ; celui qui le cachera ou ne le tuera pas, lorsqu'il aura été déclaré traître, sera poursuivi et châtié comme lui.

Art. 18. — En temps de guerre, lorsque l'ennemi se montrera prêt à attaquer quelques parties de notre territoire, tout Monténégrin et Berdiani sera obligé, aussitôt qu'il l'apprendra, de prendre les armes et de marcher contre l'ennemi de notre patrie et de notre liberté. Si quelque Monténégrin ou Berdiani, quelque village ou district, ne marchait pas contre l'ennemi commun, ces peureux ou indifférents au sort de leur patrie seront désarmés, et ils ne pourront plus, pendant toute leur vie, porter les armes, n'auront plus et ne pourront plus avoir d'honneurs dans le Monténégro et les Berda ; outre cela, on les contraindra à porter un tablier de femme, afin qu'on sache qu'ils n'ont pas un cœur d'homme.

Art. 19. — Chaque voïévode, chef ou vieillard, dans un district ou un cercle, est obligé, aussitôt qu'il apprendra qu'une certaine partie du territoire est menacée, d'appeler son district aux armes, et de marcher à sa tête au lieu de

l'attaque. Celui qui n'ira pas ou ne réunira pas son district, sera considéré comme traître à la patrie et condamné à mort.

Art. 20. — Si les autorités de l'État envoient des juges, des chefs ou des périaniks dans quelque district pour y prendre un coupable, et qu'ils trouvent quelqu'un qui veuille le défendre, ces envoyés de l'autorité ont le droit de prendre les opposants et de les consigner à la justice.

Art. 21. — Si quelqu'un prend les armes contre des hommes envoyés par l'autorité pour se saisir d'un coupable, ces hommes ont le droit de tuer sur-le-champ ces perturbateurs de la paix et du bon ordre s'ils ne déposent pas les armes et ne se rendent pas spontanément.

Art. 22. — Si quelqu'un facilite, de quelque manière que ce soit, la fuite d'un coupable poursuivi par l'autorité, il subira la même peine que celui qu'il a soustrait à la vengeance des lois.

Art. 23. — Les hommes expédiés par l'autorité doivent avoir soin de ne pas tuer un innocent; car, dans ce cas, ils seraient exposés à répondre de ce sang devant les tribunaux.

Art. 24. — Pour conserver avec les pays limitrophes la paix et la tranquillité nécessaires aux intérêts réciproques et au bien-être de notre État, le vol, le brigandage, et toute malversation, de quelque nature que ce soit, sont prohibés, mais seulement en temps de paix.

Art. 25. — Pour toutes semblables transgressions dans les États limitrophes, les Monténégrins et Berdianis seront punis comme s'ils les avaient commises contre leurs propres frères monténégrins.

Art. 26. — En temps de paix ou de *bessa* (trêve) avec les parties de la Turquie confinant avec notre pays, les *tchetas*, le brigandage, les vols, et toute malversation sont défendus; dans ce cas, le butin sera rendu à qui il appartenait, et le coupable sera puni.

Art. 27. — Pour conserver la paix et l'union parmi le peuple, et que le sang ne soit pas répandu à l'intérieur, tout

Monténégrin et Berdiani qui, sans motif ou sans nécessité, donnera la mort à son frère monténégrin et berdiani, ne pourra être absous au prix d'aucune somme, mais il sera pris et fusillé.

Art. 28. — Si le coupable prend la fuite, la partie de ses biens lui appartenant en propre sera saisie, vendue et versée dans la caisse nationale, à titre d'amende.

Art. 29. — Ce coupable assassin et ennemi ne pourra plus jamais reparaître dans notre État. Si un Monténégrin, quel qu'il soit, reçoit ou défend un pareil malfaiteur, le cache et ne l'arrête pas, lorsqu'il aura connaissance de son crime, il sera immédiatement poursuivi par la loi comme le malfaiteur lui-même ; car, en agissant ainsi, il se déclare son complice et son défenseur. De cette manière, les malfaiteurs, ne trouvant plus personne pour les défendre, n'auront plus le courage de commettre ces délits et ces crimes, et leurs défenseurs ne les recevront plus, quand ils sauront qu'ils doivent répondre pour eux.

Art. 30. — Il est permis à tout Monténégrin ou Berdiani de tuer tout malfaiteur ou son défenseur dans l'endroit où il le rencontre, comme s'il avait tué son propre frère : ainsi, chacun veillera à la sûreté de l'autre; mais l'innocent ne peut jamais payer pour le coupable.

Art. 31. — Si un Monténégrin ou Berdiani en blesse un autre dans une dispute, avec le fusil ou le khandjar, cet individu sera remis entre les mains de la justice, qui, d'abord, éclaircira leur querelle et recherchera le promoteur, ainsi que le motif qui l'a poussé à se battre et à se servir de ses armes contre son propre frère monténégrin. Puis, connaissant toute l'affaire et la gravité du délit commis par l'un ou par l'autre individu, on procédera au jugement et à l'appréciation de la blessure, s'éclairant en même temps sur les fautes commises par l'un ou par l'autre, afin de châtier le coupable, soit par la prison, soit par l'amende, suivant que la justice le trouvera équitable.

Art. 32. — Si un Monténégrin ou Berdiani frappe un inno-

cent, soit avec ses armes, soit avec un bâton, par caprice ou pour faire croire à son courage, quoiqu'il n'y ait pas de courage là où il n'y a pas de nécessité ni d'occasion, la blessure qu'il aura faite sera, de même que l'amende qu'il devra payer, appréciée au double.

Art. 33. — Si, de sa propre volonté, un Monténégrin et Berdiani en blesse un autre, de telle sorte qu'il reste estropié, soit des pieds, soit des mains, il sera soumis à une amende de 100 talaris, et de 50 s'il le fait sans le vouloir. S'il lui casse la tête ou lui fait perdre un œil, 60 talaris; si pareille chose arrive contre sa volonté, 30. Les médicaments, qu'il y ait eu volonté ou non, seront payés par le coupable.

Art. 34. — Si quelqu'un frappe, sans motifs, son frère monténégrin, soit avec le pied, soit avec la pipe, il payera une amende de 50 sequins d'or; mais si celui qui a été frappé tue à l'instant même celui qui le maltraite, ce dernier sera tué à bon droit et on ne pourra pas plus rechercher une indemnité ou une satisfaction que s'il avait été tué en volant.

Art. 35. — Si cependant le battu le tue quelque temps après la rixe, soit après un ou deux jours, il sera châtié comme celui qui commet un meurtre.

Art. 36. — S'il arrive qu'un Monténégrin, cherchant à en blesser un autre, le soit par ce dernier au moment où il se voyait menacé, l'on n'a rien à lui demander, parce que celui qui voulait frapper et n'a pu le faire est aussi coupable que s'il avait commis ce délit; car, s'il l'avait pu, il l'eût fait.

Art. 37. — Comme il peut arriver que les armes d'un Monténégrin partent, et que, sans le vouloir, il tue ou blesse un de ses frères monténégrins (chose qui a lieu quelquefois), il faut, dans ce cas, que la justice cherche à arranger cette affaire; pour cela, si l'individu est blessé légèrement, les dépenses du traitement sont supportées par le propriétaire des armes; mais s'il est privé, soit d'un œil, soit d'un pied ou d'une main, il sera procédé alors suivant l'article 33.

Art. 38. — Si, en défendant sa propre vie, et après avoir conjuré l'agresseur de se relever et de le laisser libre, l'as-

sailli le tue, il ne pourra être recherché sous aucun prétexte, car il a été dit que l'on peut tuer un semblable agresseur sans être responsable envers la justice.

Art. 39. — Les Monténégrins et les Berdianis, ayant l'usage des vendetta, non-seulement contre l'assassin et le coupable, mais encore contre son frère ou ses parents innocents, une semblable vendetta est rigoureusement défendue, et celui qui tuera un innocent sera condamné à mort. L'assassin seul, qui sera recherché par la justice, pourra être tué; on ne devra molester en aucune façon son frère ou ses autres parents, qui n'ont commis aucune faute; mais l'assassin, et aucun autre, payera le meurtre de sa tête.

Art. 40. — Les duels peuvent avoir lieu, mais sans que les parrains y prennent part, et surtout sans que l'on appelle des parties de population en aide : ceux qui serviront de parrains ou iront au secours des combattants, seront punis de 100 talaris d'amende.

Art. 41. — Si, par méchanceté, un Monténégrin ou Berdiani met le feu à la maison d'un autre Monténégrin ou Berdiani, le dommage causé sera réparé avec les biens du coupable, qui, en outre, subira la peine de mort. Il est en outre permis à celui qui se voit menacé du feu, de tuer l'incendiaire.

Art. 42. — Si quelque Monténégrin ou Berdiani tue un cheval, un bœuf, ou tout autre animal, au moment où il lui fait du tort dans sa campagne ou dans tout autre lieu, il sera condamné à une amende de 10 talaris au profit de la caisse nationale, et il payera, en outre, le dommage causé au propriétaire de l'animal. Il n'est, en effet, permis à personne de se faire justice, puisqu'il existe des tribunaux pour juger et faire payer le dommage causé ; un chien seul peut être tué alors qu'il a brisé sa chaîne et qu'il cause des dommages.

Art. 43. — Si un Monténégrin ou Berdiani brise accidentellement le fusil, le pistolet, ou le khandjar d'un de ses frères, monténégrin ou berdiani, celui qui l'aura fait payera le tiers de la valeur de l'arme brisée, et les deux autres tiers seront supportés par le propriétaire.

Art. 44. — Si quelqu'un emprunte des armes et qu'il les brise par accident, il remboursera les deux tiers de la valeur à celui qui les lui aura prêtées.

Art. 45. — Celui qui, dans notre État, à partir d'aujourd'hui, voudra vendre des terres, des maisons, des bois ou autres immeubles, devra d'abord, en présence de témoins, demander à ses parents s'ils veulent ou peuvent les acheter; si les parents refusent, il devra le demander à ses voisins; si ceux-ci refusent encore, il pourra librement les vendre à qui lui plaît de son village ou de sa nahia. Toutefois le contrat, fait devant trois témoins, devra stipuler et relater qu'il a demandé à ses parents et voisins de l'acheter, et qu'ils l'ont refusé. L'écrivain doit ensuite signer ses nom et prénoms et mettre la date, afin que l'on sache clairement où, quand et par qui le contrat a été écrit, devant quels témoins, de quel district ils sont, s'ils ont signé avec leur nom ou en faisant une croix; toutes ces formalités doivent être remplies sous peine de nullité de la vente.

Art. 46. — Les parents ou voisins devront acheter au prix offert par les autres et non à celui qu'il plaira de leur proposer.

Art. 47. — Les fils ne peuvent se séparer de leur père que lorsque celui-ci y consent; autrement la division ne peut avoir lieu tant que le père est vivant.

Art. 48. — Le père peut, suivant son bon plaisir, partager entre ses fils le bien qu'il a acquis personnellement; il peut laisser plus à l'un qu'à l'autre, chacun étant libre de disposer de son bien comme il l'entend.

Art. 49. — Chacun est maître de ses biens, peut en disposer comme il l'entend, et les donner même à un étranger, soit qu'il le fasse par un testament, soit pendant sa vie. De semblables dispositions sont inattaquables.

Art. 50. — Après la mort du père, s'il n'en a pas disposé autrement pendant sa vie, son bien se divise en parties égales entre ses enfants. Si la mère vit, elle a la jouissance de la part de son mari pendant sa vie. Après sa mort, son bien se

partage entre les enfants s'ils sont majeurs, sinon l'on attend, pour le diviser, qu'ils aient atteint l'âge voulu ; dans ce cas, ce bien est mis sous la surveillance d'un curateur, homme de bonne renommée, jusqu'à ce que les enfants aient atteint l'âge de vingt ans.

Art. 51. — Quand une jeune fille se marie, elle n'a droit, suivant l'usage du pays, à aucune partie de la fortune paternelle, en dehors de la dot qui lui est constituée par ses parents, suivant l'usage.

Art. 52. — La veuve qui, pendant un certain temps, reste sans mari, jouit, si elle n'a pas d'enfants, et jusqu'à ce qu'elle se remarie, de toute la partie du bien appartenant à son défunt époux. Si elle se remarie, elle reçoit une rente annuelle de 10 talaris. Si elle a des fils, 5 sequins par garçon et 2 par fille. Il est entendu que la veuve reçoit cette rente autant pour le temps qu'elle a vécu avec son mari, que pour celui qu'elle a passé dans sa maison.

Art. 53. — Si un père reste sans enfants mâles, et qu'il lui reste une ou plusieurs filles, alors le patrimoine du père, comme celui des ancêtres, sera partagé entre elles ; seulement les armes seront données au parent le plus proche ; cela, toutefois, dans le cas où le père n'aurait pas disposé autrement.

Art. 54. — Si le père susdit avait des sœurs, mariées ou non, celles-là recevraient un tiers et les filles les deux autres tiers.

Art. 55. — Si la jeune fille reste seule sans frère, elle hérite de tous les biens de ses parents, tant meubles qu'immeubles.

Art. 56. — Si la jeune fille, lorsqu'elle se marie, porte en dot quelques biens et qu'elle meure sans enfants, tout se partage entre ses frères, et, à défaut de ceux-ci, entre ses sœurs. Enfin, si elle n'a pas de sœurs, entre les parents les plus proches.

Art. 57. — S'il restait un patrimoine sans héritiers directs,

alors les plus proches parents héritent. S'il n'y en a pas, tout appartient à la caisse nationale.

Art. 58. — Il peut arriver qu'un fils ne respecte pas ses père et mère et leur cause du chagrin. Dans ce cas, la première fois, il sera puni par une amende. S'il recommence, et qu'il ne veuille pas leur obéir ni les respecter, il sera mis en prison et recevra un châtiment corporel. Ainsi l'on fera deux fois consécutives; mais, à la troisième, le père sera libre de le chasser de sa maison.

Art. 59. — Comme dans tous les empires et dans tous les royaumes, une loi règle les impôts que l'on doit payer, afin de subvenir aux dépenses du gouvernement, de la justice et de la milice, pour se pourvoir de poudre et de plomb, choses qui nous sont de la plus grande nécessité, et enfin pour construire des routes et des choses utiles à la population, de même maintenant et toujours, chaque Monténégrin et Berdiani devra payer les impôts, qui seront réunis par les chefs des localités, et versés à l'époque fixée dans la caisse nationale.

Art. 60. — Celui qui s'opposera au payement de l'impôt pour le bien-être général, sera puni de la même façon que le traître à sa patrie.

Art. 61. — Si quelqu'un dissimule des terres ou des biens sujets à l'impôt, le chef local pourra prendre pour lui et ses compagnons, à titre d'amende, les biens qu'on aura omis de déclarer.

Art. 62. — Les chefs et vieillards des villages et districts peuvent infliger des amendes jusqu'à la concurrence de 20 talaris; toutes celles excédant cette somme devront être portées au tribunal supérieur et versées dans la caisse nationale.

Art. 63. — Si un chef, vieillard ou juge détourne des amendes appartenant à la caisse nationale, ou le produit de l'impôt, il payera cinq fois autant qu'il aura détourné, et sera destitué.

Art. 64. — Tout Monténégrin et Berdiani se croyant injus-

tement frappé d'une amende ou de toute autre condamnation, peut toujours en appeler au tribunal supérieur, qui examinera si l'affaire a été jugée suivant les prescriptions du Code ; dans le cas où il n'en serait pas ainsi, on appliquerait le nouveau Code, et les autorités qui auront commis cette injustice seront démises de leurs fonctions, et punies d'amende suivant l'article 8.

Art. 65. — Si, à partir d'aujourd'hui, quelque Monténégrin ou Berdiani se présente devant la justice avec la pierre liée au cou, qu'il soit innocent ou non, il subira un châtiment corporel.

Art. 66. — Tout prêtre de notre pays est obligé de fréquenter l'église chaque dimanche et de la tenir propre, d'observer ponctuellement les canons de l'Église, de former, autant que cela est possible, le peuple au bien, et de l'instruire dans notre sainte religion. Celui qui ne remplira pas ces obligations sera destitué.

Art. 67. — Les divorces entre maris et femmes, choses si habituelles dans notre pays, sont défendus, à l'exception de ceux permis par notre Sainte Église Orientale, par empêchements ou fautes du mari ou de la femme.

Art. 68. — A partir d'aujourd'hui, tout Monténégrin et Berdiani qui voudra se marier devra, trois jours avant la cérémonie, être interrogé par le prêtre de la localité ; celui-ci devra s'assurer si la jeune fille est contente de s'unir à celui qui la demande. Si tous les deux se plaisent, il pourra les marier ; mais, dans le cas contraire, il ne le fera pas. Si un prêtre célèbre le mariage contre la volonté de l'une ou de l'autre des parties, il sera chassé de notre Sainte Église, parce que l'un et l'autre des fiancés peuvent toujours se séparer avant d'avoir été unis par le prêtre, tandis que, lorsque le mariage a été célébré, ils ne peuvent plus être séparés que par la mort ou les motifs indiqués dans l'article 67.

Art. 69. — Celui qui prendra une femme du vivant de son mari ou enlèvera une jeune fille qui ne lui aura pas été promise par le père ou la mère, ou, à défaut de ceux-ci, par les

parents les plus proches, comme le veut notre Sainte Religion Orientale, sera poursuivi comme malfaiteur et ravisseur des enfants d'autrui ; il ne lui sera plus permis de demeurer dans notre pays ; ses biens seront saisis et divisés, comme ceux de celui qui tue volontairement un homme.

Art. 70. — Si une jeune fille, de son propre mouvement et à l'insu de ses parents, s'unit avec un jeune homme, on ne pourra rien leur faire, car ils auront été unis par l'amour.

Art. 71. — Si un Monténégrin ou Berdiani rend une femme ou une jeune fille enceinte, et qu'il ne veuille pas l'épouser, il payera à l'enfant 130 stalari, avec lesquels on pourra l'entretenir, et quand celui-ci aura atteint l'âge voulu, il recevra la même part que les autres fils légitimes. S'il prend l'enfant avec lui, il ne payera rien. La jeune fille ou la veuve n'aura droit à aucune indemnité. Si l'homme est marié, il payera 130 talari d'amende et sera mis en prison pour six mois, au pain et à l'eau, et non autrement.

Art. 72. — S'il arrive à un Monténégrin ou Berdiani que sa femme soit infidèle, et qu'il la prenne sur le fait, il lui est permis de tuer l'homme et la femme. Si la femme fuit, elle ne pourra vivre dans notre État.

Art. 73. — Si une femme attente, de quelque manière que ce soit, à la vie de son mari, et qu'elle le fasse mourir, elle sera condamnée à mort comme tout assassin ; mais elle ne sera pas exécutée avec des armes, les armes étant pour ceux qui les portent et savent se défendre.

Art. 74. — S'il arrive qu'une jeune fille, une veuve ou toute autre femme, pour se couvrir et échapper à la honte, fasse disparaître son enfant, elle sera condamnée à mort.

Art. 75. — S'il y a haine ou mauvaise conduite entre le mari et la femme, et que le mari ne veuille pas demeurer avec son épouse, ils pourront se séparer, mais non rompre le mariage, et le mari devra pourvoir aux besoins de sa femme. Ni lui, ni elle, ne pourront toutefois se marier de nouveau.

Art. 76. — Si un voleur est pris sur le fait, il sera, à la troisième fois, après la publication de ce Code, condamné à mort.

Art. 77. — Si un Monténégrin ou Berdiani tue le voleur au moment où il commet le crime, il recevra une récompense de 20 talaris; cependant chacun doit avoir bien soin de ne pas frapper un innocent, car il devra alors répondre à la justice comme assassin.

Art. 78. — Si un vol a été commis avant la publication de ce Code, le coupable pourra indemniser le volé avec de l'argent; mais s'il s'en commet d'autres après la publication, chaque voleur sera bâtonné, savoir : celui qui vole des armes, 100 coups; pour un bœuf ou un cheval, 50; pour un poulain comme pour un bœuf; pour vol dans la maison et autres petits vols, jusqu'à un mouton, 20. En sont exceptés les enfants qui déroberaient quelques objets de la maison, ainsi que les personnes imbéciles.

Art. 79. — Celui qui volera l'Église sera puni de mort.

Art. 80. — Celui qui volera des munitions de l'État, fût-ce la première fois, sera puni de mort; il en sera de même de ceux qui, soit ouvertement, soit autrement, exporteraient des munitions de guerre.

Art. 81. — Les petits dommages causés par les animaux, soit dans des grains, du foin, des vignes, des jardins ou autres, contre la volonté du propriétaire, seront évalués par des chefs et juges du village ou du district, qui obligeront les propriétaires des animaux à les payer sans délai : mais celui qui, de sa propre volonté, commettra de semblables dommages, sera puni conformément à l'article 43.

Art. 82. — Si un voleur est tué ou blessé au moment même où il commet le vol, il n'y a pour ce fait aucune punition, puisqu'il a été convenu que tout le monde peut faire feu sur lui comme sur un meurtrier.

Art. 83. — Les marchés devant être tranquilles, afin que chacun puisse y traiter ses affaires, celui qui le troublera sera condamné à la prison et à 20 talaris d'amende.

Art. 84. — Celui qui fera du bruit, se querellera, ou commettra toute autre inconvenance devant l'église, sera mis en prison et payera 25 talaris d'amende.

Art. 85. — La calomnie sera rigoureusement punie, et aucune délation ne sera jugée avant qu'elle ne soit affirmée par un ou plusieurs honnêtes hommes n'ayant subi aucune condamnation. Si les témoins avaient déjà été condamnés, ils ne seront pas admis, et l'on en attendra d'autres. Si le calomniateur ne peut prouver les faits qu'il avance contre son adversaire, il sera puni de la même peine qu'il cherchait à faire infliger au calomnié. Enfin, s'il arrive que l'un ou l'autre des adversaires trouve quatre gens de bien jurant pour lui, ce sera celui qui présentera le plus grand nombre de galants hommes prêts à jurer pour lui qui sera cru.

Art. 86. — La seconde fête du patron de la famille, et les présents qui sont d'usage en ces occasions, sont prohibés à l'avenir, car c'est ainsi que les familles se ruinent et qu'elles deviennent pauvres. Celui qui ne voudra pas obéir à cet ordre et continuera à suivre ces usages, sera condamné à la prison ou à 2 talaris d'amende. Il suffit, suivant notre coutume servienne, de sanctifier la sainte fête de la famille, en mémoire du baptême de nos ancêtres.

Art. 87. — Les barbares coutumes qu'ont les hommes et les femmes, lorsque quelqu'un meurt, de se tailler les cheveux, de s'égratigner, de se déchirer et de se défigurer pour longtemps, sont défendues à partir d'aujourd'hui, et tout Monténégrin et Berdiani qui le fera payera, la première fois, deux sequins d'or d'amende, qu'il soit homme ou femme indistinctement.

Art. 88. — Celui qui veut donner de l'argent à intérêt doit faire un contrat devant deux témoins, afin que l'on sache quelle somme a été donnée. Celui qui ne fera pas de contrat en recevant de l'argent devra donner un gage de la valeur ; mais l'intérêt ne peut être de plus de 20 kreutzer par talari, pour un an. Celui qui surpassera ce taux aura son capital confisqué au profit de la caisse nationale.

Art. 89. — Suivant le testament de Pierre, qui fut notre seigneur, tout fugitif mettant le pied dans notre libre État, sera en sécurité, et personne ne pourra le molester tant qu'il vivra tranquille; jouissant des mêmes droits que tout Monténégrin ou Berdiani, il sera, s'il commet de mauvaises actions, châtié d'après le présent Code.

Art. 90. — Quoiqu'il n'y ait dans notre État aucun autre sujet étranger que des Serbes, aucune autre religion que l'unique Religion Orthodoxe Orientale, néanmoins chacun peut y vivre librement et jouir des mêmes priviléges qu'ont les autres frères monténégrins et berdianis.

Art. 91. — Si quelque délit est commis par un homme en état d'ivresse, il subira la moitié de la peine qu'il eût dû subir s'il eût été sain d'esprit; si, toutefois, un semblable délit était commis sur une personne qui lui était déjà odieuse, il sera puni comme s'il l'eût commis volontairement.

Art. 92. — Si un Monténégrin ou Berdiani s'avisait d'appeler aux armes, et qu'à la suite de cela il y eût du sang répandu ou des morts, il sera condamné à mort, et celui qui l'aidera à 18 talaris d'amende. Si, cependant, il ne succédait aucune triste conséquence, le premier payerait 20 talaris d'amende.

Art. 93. — Les condamnés à la prison seront employés aux travaux des routes, et à tous autres ordonnés par l'autorité.

Tout ce qui a été exposé ci-dessus, en 93 articles, a été aujourd'hui, jour du Grand Martyr et Triomphateur Saint Georges, institué avec les chefs de la nation, réunis au chef-lieu de Tsettinié. En conséquence, nous affirmons et jurons sur la Sainte Croix et l'Évangile que ce Code sera observé en toutes ses prescriptions et que l'on jugera d'après lui. Que celui qui, à partir d'aujourd'hui, ne s'y soumettra pas, soit voué à l'éternelle malédiction comme antagoniste et ennemi de notre patrie!

Tsettinié, le 23 avril 1855.

Le prince Daniel Pétrovitj.
D. Médakovitj, secrétaire.

XXII

1.

TRAITÉ DE PAIX SIGNÉ EN 1838 ENTRE LE MONTÉNÉGRO ET LA TURQUIE.

Deux plénipotentiaires ottomans, Hadji-Méhémet de la part du vizir de Bosnie, et Obéidullah-Aga-Schahovitj de la part du vizir d'Herzégovine, se sont rendus avec les pleins pouvoirs de leurs vizirs à Tsettinié, chez Son Altesse le Vladika du Monténégro, avec lequel ils ont fait le traité suivant relatif au territoire de Grahovo :

Article 1er. — Les habitants de Grahovo retourneront librement et sans dommage dans leurs maisons et dans leur pays qu'ils avaient abandonnés, et ils garderont librement et pour toujours tout ce qu'ils possédaient antérieurement. Désormais ils seront soumis au voïvode Jacques Dakovitj, auquel le rang de voïvode appartiendra dans l'avenir, comme il lui est confirmé par les deux vizirs susnommés et par le vladika du Monténégro.

Art. 2. — Les habitants de Grahovo ne payeront aux Turcs que ce qui était fixé autrefois, et les Turcs ne pourront rien exiger de plus de leur part. Ils le payeront aux mains du voïvode Jacques Dakovitj, duquel les Turcs recevront ce tribut.

Art. 3. — Ni les Turcs, ni les Monténégrins ne construiront à l'avenir d'édifices à Grahovo.

Art. 4. — Le vizir de Bosnie Vetchi-Méhémet-Pacha sera responsable à l'avenir de ce que les Turcs n'entreprendront point d'hostilités contre les habitants de Grahovo.

Art. 5. — Il y aura paix perpétuelle entre *le gouvernement indépendant du Monténégro* d'un côté, et entre les pachaliks de Bosnie et d'Herzégovine de l'autre côté. Toutes les terres possédées de part et d'autre pendant la guerre le seront

aussi pendant la paix. Les terres où l'état de guerre a empêché de moissonner et de faire paître le bétail appartiendront moitié aux Turcs et moitié aux Monténégrins.

Art. 6. — S. A. le Vladika du Monténégro répond envers le vizir de Bosnie du maintien du présent traité et de la paix perpétuelle, et le vizir de Bosnie envers S. A. le Vladika du Monténégro.

Le présent traité a été dressé en deux exemplaires semblables et a été signé, de la part des Turcs, par les plénipotentiaires des vizirs de Bosnie et d'Herzégovine, Hadji-Méhémet, représentant du siliktar, et Obéidullah-Aga, et de la part des Monténégrins par S. A. le Vladika lui-même.

Fait à Tsettinié le 20 octobre 1838, 20 schaban 1254 de l'hégire.

PIERRE PETROVITJ, vladika. *L. S.*

HADJI-MÉHÉMET. *L. S.*

OBÉIDULLAH-AGA-SCHAHOVITJ. *L. S.*

(*Archives de Tsettinié.*)

2.

ACTES DE DÉLIMITATION ENTRE LA TURQUIE ET LE MONTÉNÉGRO.

Sont venus à Raguse, et le Vladika du Monténégro, Pierre Petrovitj-Niegousch et le vizir de l'Herzegovine Ali-Pacha-Rizvanbegovitj, et s'étant réunis en présence de deux fonctionnaires de l'Empereur d'Autriche, M. le baron Paul-Carl Pocner, I. et R. capitaine circulaire de Raguse, et M. Gabriel Ivatchitch, capitaine circulaire de Cattaro : ils ont discouru sur les frontières entre l'*indépendante puissance du Monténégro* et le pachalik d'Herzegovine. Ils cherchèrent la justice et le bien et confirmèrent entre eux ce qui suit :

1° Les frontières entre le Monténégro et l'Herzegovine, qui commencent de la cime du mont Kom (Koutchi) jusqu'à Dra-

gaï, resteront dorénavant comme elles sont à présent, c'est-à-dire que l'une et l'autre partie, à partir d'aujourd'hui, tienne ce qu'elle tient, et jouisse de ce dont elle jouit à présent.

2° Comme le vizir de l'Herzegovine ne peut, de sa seule autorité et sans l'autorisation de son supérieur, décider rien sur Grahovo et les Ouscoques; pour ces motifs il s'engage à écrire à la Porte-Ottomane pour qu'elle demande un fonctionnaire autrichien et un autre russe, qui, ensemble avec l'employé turc, jugent l'affaire de Grahovo et des Ouscoques: et comme ces fonctionnaires jugeront, comme cela le Vladika du Monténégro et le vizir de l'Herzegovine s'engagent à écouter les employés en tout relativement à Grahovo et aux Ouscoques, et, jusqu'à cette époque, Grahovo et les Ouscoques et les villages environnants resteront dans le même état qu'aujourd'hui. Dans le cas où les fonctionnaires des deux cours de Russie et d'Autriche ne seraient pas venus au 1er janvier 1844, alors le vladika et le vizir décideront comme pour le reste. Jusqu'à cette époque, que les habitants des lieux susnommés ne puissent émigrer du territoire qu'ils habitent sur l'autre, et qu'ils restent à l'endroit où ils sont maintenant, et si quelqu'un passe, de sa volonté, sur un autre territoire, que les autorités turques le rendent aux Monténégrins, ou les Monténégrins aux Turcs.

3° Pour tous les événements qui arriveraient jusqu'au 1er janvier 1844 entre le peuple turc et le peuple monténégrin, que l'on constitue des hommes qui, de la part de l'un et de l'autre gouvernement, soient nommés sur les confins comme juges, qu'ils examinent les prétentions et punissent les criminels.

Ce traité, fait en double exemplaire, le Vladika du Monténégro et le vizir de l'Herzegovine l'ont signé de leurs propres mains et confirmé par leurs cachets.

Donné à Raguse, 12/24 septembre 1842.

(*Archives de Tsettinié.*)

L'année passée, en septembre, se sont réunis à Raguse le vizir de l'Herzegovine, Ali-Pacha-Rizvanbegovitj, et le Vladika du Monténégro, Pierre Petrovitj-Niegousch. Ils ont fait ensemble un traité par lequel ils ont confirmé la paix établie entre le pachalik de l'Herzegovine et l'*indépendant Monténégro*. Pour que cette paix soit plus ferme et constante, on a trouvé nécessaire d'ajouter au traité ces quatre points :

1° Sur les frontières entre l'Herzegovine et le Monténégro, de part et d'autre, on établira des gardes pour surveiller les gens malintentionnés qui voudront sauter pendant la nuit d'un territoire à l'autre, et ces gardes, quand ils saisiront un voleur ou malfaiteur, doivent le rendre pour être puni au gouvernement duquel il est sujet.

2° Aucun Monténégrin ne peut passer en Herzegovine sans passeport, et les habitants de l'Herzegovine au Monténégro sans teskéré.

3° Les hommes qui pensent et agissent bien ne voyagent pas ordinairement pendant la nuit à travers les forêts des confins : s'il arrive que les gardes trouvent quelqu'un sans passeport ou sans teskéré, ils doivent le saisir et le rendre à son gouvernement, qui verra et connaîtra ses habitudes et son genre de vie, et si quelqu'un ne veut pas se laisser saisir par les gardes et commence à se défendre avec ses armes, les gardes pourront le tuer, et, pour ce meurtre, on ne pourra ni les rechercher ni les poursuivre.

4° Désormais, si quelqu'un fuit d'un pays à l'autre, on ne pourra ni le recevoir ni le défendre, de quelque côté qu'il se soit enfui.

Sur les susnommés quatre points qui servent à compléter la paix de 1842, faite à Raguse et à laquelle s'ajoute le traité (*sened*) particulier [1] concernant Grahovo et les Ouscoques

1. Nous ne donnons pas le texte de ce traité, qui contient seulement, au sujet des Grahovliani et des Ouscoques, la fixation d'un état mixte et transitoire qui n'a plus d'intérêt depuis que ces populations ont été réunies définitivement au Monténégro en 1858.

fait et signé, pour le vizir de l'Herzegovine par son envoyé Osman, aga de Zvornik, et pour le vladika du Monténégro, par son secrétaire Milakovitj, les soussignés confirment l'éternelle paix et la bonne concorde entre l'Herzegovine et le Monténégro, sur les confins, depuis la cime du mont Kom (Koutchi) jusqu'à la forteresse de Dragaï.

Ce traité (*sened*) a été fait en double exemplaire avec l'assistance du capitaine circulaire des Bouches de Cattaro.

(*Signé*) Chevalier Gabriel IVATCHITCH, capitaine circulaire de Cattaro;

Au nom du visir, OSMAN, aga de Zvornik:
Au nom du vladika, son secrétaire, MILAKOVITJ.

A Cattaro, 9 novembre 1843.

(*Archives de Tsettinié.*)

XXIII

EXTRAIT DES PROTOCOLES DU CONGRÈS DE PARIS.

Protocole n° XIV.—Séance du 25 mars 1856.

Présents : les Plénipotentiaires de l'Autriche, de la France, de la Grande Bretagne, de la Russie, de la Sardaigne, de la Turquie. . . . . .

. . . . . .

M. le comte de Buol pense qu'il serait utile, à l'occasion de différents points dont le Congrès vient de s'occuper, d'obtenir de MM. les Plénipotentiaires de la Russie, au sujet du Monténégro, des assurances qu'ils sont vraisemblablement disposés à donner. Il ajoute que des circonstances qui remontent à diverses époques ont pu faire croire que la

Russie entendait exercer dans cette province une action ayant une certaine analogie avec celle qui lui avait été dévolue dans les Provinces Danubiennes, et que ses Plénipotentiaires pourraient, au moyen d'une déclaration qui resterait consignée au protocole, lever tous les doutes à cet égard.

MM. les Plénipotentiaires de la Russie répondent qu'il n'a été fait mention du Monténégro, ni dans les documents qui sont sortis des Conférences de Vienne, ni dans les actes qui ont précédé la réunion du Congrès ; que, néanmoins, ils n'hésitent pas à déclarer, puisqu'ils sont interpellés, que leur gouvernement n'entretient avec le Monténégro d'autres rapports que ceux qui naissent des sympathies des Monténégrins pour la Russie et des dispositions bienveillantes de la Russie pour ces montagnards.

Cette déclaration est jugée satisfaisante...

Protocole n° XV. — Séance du 26 mars 1856.

Présents : les Plénipotentiaires de l'Autriche, de la France, de la Grande Bretagne, de la Prusse, de la Russie, de la Sardaigne, de la Turquie.

Lecture étant donnée du protocole de la séance précédente, MM. les Plénipotentiaires de l'Autriche, de la Grande Bretagne et de la Turquie déclarent considérer les explications fournies par MM. les Plénipotentiaires de la Russie, au sujet du Monténégro, comme impliquant l'assurance que la Russie n'entretient pas avec cette province des relations d'un caractère politique exclusif.

Aali-Pacha ajoute que la Porte regarde le Monténégro comme partie intégrante de l'Empire Ottoman, et déclare toutefois que la Sublime Porte n'a pas l'intention de changer l'état de choses actuel.

Après ces explications, le protocole est lu et approuvé.

. . . . . .

XXIV

1.

PROTESTATION ADRESSÉE PAR LE PRINCE DANIEL AUX MINISTRES DES PUISSANCES SIGNATAIRES DU TRAITÉ DE PARIS EN RÉPONSE AUX ASSERTIONS D'AALI-PACHA.

EXCELLENCE,

Dans les Conférences de Paris, en présence des Plénipotentiaires de toutes les Puissances, Aali-Pacha a avancé que la Porte considère le Monténégro comme une de ses provinces. Cette assertion est insoutenable. Les Monténégrins auraient bien plutôt le droit de prétendre à la moitié de l'Albanie et à toute l'Herzegovine, puisque mes prédécesseurs, Princes indépendants du Monténégro, Ducs de Zéta, ont possédé autrefois ces territoires, tandis que les Turcs n'ont jamais possédé le Monténégro.

Je prie Votre Excellence de prendre acte de cette protestation.

Le prince du Monténégro et des Berdas,
DANIEL PETROVITJ NIEGOSCH.

Tsettinié, le 19/31 mai 1856.

2.

MEMORANDUM ADRESSÉ PAR LE PRINCE DANIEL AUX MINISTRES DES PUISSANCES SIGNATAIRES DU TRAITÉ DE PARIS [1].

EXCELLENCE,

La nation des Monténégrins persévérait pendant les fré-

1. Ce document ayant été rédigé en français à Tsettinié, nous avons cru devoir conserver toutes les incorrections de style de la chancellerie monténégrine.

quentes et différentes assemblées des États étrangers au moment décisif dans son calme primitif, et elle ne représentait pas aux Puissances de l'Europe sa position gênante, dans laquelle elle se trouve depuis bien des siècles.

Pendant 466 ans le peuple monténégrin ne fut assujetti par aucune Puissance, et il ne reconnut aucune autorité sur lui ; il tomba plutôt, l'épée à la main, pour son indépendance comme victime sur l'autel de sa liberté. Le peuple du Monténégro faisait durant quatre siècles et demi une guerre continuelle à la Turquie, qui était jadis l'empire le plus puissant de l'Europe, devant lequel tous les États européens tremblaient. Chaque rocher de la contrée montagneuse était baigné du sang de ses héros, et c'est par là qu'on conservait jusqu'aujourd'hui sa chère liberté. L'esprit humain et la politique d'une grande Puissance de l'Europe auraient tort s'ils ne reconnaissaient pas les mérites de ces montagnards en faveur de la chrétienté, et si l'on abandonnait un peuple qui se maintenait seul dans ses montagnes stériles au milieu des puissants empires de la Serbie, de la Grèce, de la Bulgarie, de la Bosnie et de l'Epire, que les Turcs ont assujettis, et qui supportait différentes peines et la misère, en se réjouissant de sa liberté bienfaisante. Ce peuple mourait l'épée à main plutôt que de subir l'assujettissement honteux de l'étranger.

Les Puissances de l'Europe ne connaissent que peu ou point du tout ce peuple montagnard ; les monarques ne se souciaient jamais de ce que son indépendance soit reconnue et qu'il entre dans l'ensemble des États européens. La cause en était le gouvernement hiérarchique, qui fut aboli après 366 ans par l'introduction de l'ancien régime.

Ce peuple ne trouvant pas de protection ou d'intercession auprès des États chrétiens étrangers qui auraient pris égard que ce peuple a bien mérité de la chrétienté, et qui auraient amélioré sa situation, restait dans un tel état d'oppression qu'il était obligé à combattre sans cesse pour son ancienne patrie.

Si le Monténégro reste encore plus longtemps resserré dans ces bornes étroites, le peuple monténégrin n'aura pas d'autre sort que de vivre sans cesse dans un combat sanglant, comme il vivait pendant les quatre siècles passés.

Le Monténégro ne demande pas les terres qu'il s'est appropriées jadis, mais il demande celles pour lesquelles il a fait la guerre dans l'époque la plus dangereuse, et pour lesquelles il a versé son sang, ainsi que pour son indépendance.

Il ne faut pas discuter ici de l'indépendance du Monténégro, parce qu'il avait toujours le droit de faire la guerre à l'Empire Turc, et de faire la paix avec lui : c'est de quoi il a toujours profité effectivement.

Les Puissances de l'Europe engageaient les Monténégrins à leur porter secours au temps de la guerre de la chrétienté contre les mahométans, qui étaient alors bien puissants. Les habitants du Monténégro ont fait en tout temps cette expédition avec plaisir, ce qui peut être certifié par l'Autriche, par la Russie, et par l'ancienne République de Venise. Les Français et les Anglais n'ont fait la connaissance des Monténégrins qu'en partie dans les années 1806-1814, où ceux-ci parvinrent, par la ruse, entre deux feux.

Pendant ces années les Monténégrins possédaient Grahovo, Joupa, Baniani, Piva, Drobniak, Krouschévitsa, Zoubsi et Vassoïévitj jusqu'aux rivières de Tara et de Lima, et ils disputent jusqu'aujourd'hui ces terrains aux Turcs.

Les Monténégrins ont conquis tout le littoral de Cattaro, en versant leur sang, et ils le possédaient jusqu'à l'année 1814. Alexandre Ier, Czar de Russie, a engagé dans cette année le métropolite qui régnait alors et le peuple monténégrin à céder le littoral de Cattaro à l'Autriche, parce que c'était conclu au Congrès européen. Les Monténégrins ont respecté la conclusion des Puissances de l'Europe, et ils se sont retirés dans leurs montagnes, en abandonnant le littoral à l'Autriche. On a fait alors un grand tort à ce peuple, quand les Puissances lui ont fait abandonner le littoral, sans lui laisser aucun port pour le commerce.

Sans la liberté du commerce, le pays et le peuple du Monténégro ne peuvent attendre ni le progrès, ni le développement intérieur, ni la nécessaire organisation politique, ni les relations désirables avec les États voisins. Il y a longtemps que les Monténégrins ont reconnu la nécessité urgente d'un port pour un libre commerce ; c'est pourquoi le vladika Daniel a fait au commencement du XVIIIe siècle les premiers essais de réunir le littoral d'Antivari au Monténégro, qui y appartenait jadis, et sur lequel le sang des héros montagnards était versé beaucoup de fois.

En m'appuyant sur ces raisons, j'attends avec confiance que les grandes Puissances de l'Europe prendront le plus faible sous leur protection, et qu'elles lui assureront contre le plus fort son intégrité, sa vie nationale et ses droits.

Les grandes Puissances de l'Europe ont fait que la Russie a cédé la cinquième partie de la Bessarabie à la Turquie. Les Puissances auraient plus de droit de demander qu'on ajoute quelque partie de la Turquie au Monténégro, parce que le Monténégro est en plus grand danger vis-à-vis de la Turquie que celle-ci n'était vis-à-vis de la Russie, qu'on ajoute au Monténégro cette partie de terrain pour laquelle les Monténégrins combattent, pour qu'elle ne parvienne à la Turquie.

Les prétentions des Monténégrins sont contenues dans les points suivants :

1° Qu'on reconnaisse l'indépendance du Monténégro par la voie diplomatique ;

2° Qu'on étende les frontières du Monténégro du côté de l'Herzégovine et de l'Albanie ;

3° Qu'on fixe les confins du Monténégro du côté de la Turquie, comme ils sont fixés du côté de l'Autriche ;

4° Qu'on ajoute au Monténégro la ville d'Antivari (Bar), qui est située aux frontières et sur la mer.

Votre Excellence reconnaîtra parfaitement de ce court éclaircissement l'état et les entreprises guerrières de ce peuple. C'est pourquoi j'espère que Votre Excellence pré-

sentera bien cet éclaircissement à Sa Majesté, dont l'amour de la chrétienté et la justice fait espérer la plus grande bienveillance envers le peuple monténégrin.

Agréez, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma plus haute considération.

DANIEL PETROVITJ NIEGOSCH,
Prince du Monténégro et des Berda.

Tsettinié, au mois de mai 1856.

XXV

1.

LETTRE ADRESSÉE PAR LE PRINCE DANIEL AU CONSUL DE FRANCE A SCUTARI.

Monsieur le Consul,

J'ai l'honneur de vous adresser la relation des faits qui se sont accomplis à Grahovo; si quelques renseignements nouveaux parviennent à ma connaissance, je me ferai un devoir de vous les envoyer immédiatement, en vous priant d'en instruire Son Excellence M. le comte Walewski.

Le 4 du mois de mai, les Turcs sont entrés sur mon territoire, dans le district de Grahovo. Ils y sont restés quatre jours, sans qu'on ait osé, suivant mes ordres, les attaquer. De Babocau à Spila, de Spila à Viloucé, ils ont campé, brûlé les maisons. J'avais donné aux Monténégrins l'ordre de souffrir patiemment ces insultes, espérant leur retraite. Je m'é-

tais imposé, pour ne pas provoquer un combat, de n'envoyer immédiatement aucune force à Grahovo. Un de mes sénateurs, Péter Philippo, tenait seul, avec un corps de 400 hommes, la forteresse de Humatz et les défilés conduisant de la plaine de Grahovo dans le district des Monténégrins de Soutza. Cette inaction, cette attitude toute défensive qui m'avait été conseillée avec tant de bienveillance, encouragèrent probablement les Turcs; ils établirent leur camp à Grahovatz et s'y fortifièrent.

Péter Philippo dépêcha alors, par un Turc de Korianitzi, au commandant des forces ottomanes une lettre dans laquelle il se plaignait de cette violation de territoire, ajoutant que, dans la situation actuelle des choses, une agression entraînerait de graves conséquences ; que la question du Monténégro était maintenant en voie de discussion pacifique, qu'il ne comprenait pas la nécessité d'un acte compliquant les difficultés et remettant une question de droit au sort des armes. Cette lettre n'obtint pas de réponse.

Informé de l'insuccès de cette tentative de conciliation, j'envoyai alors à Péter Philippo un secours d'environ 4,000 hommes, commandés par mon frère Mirko.

Le contingent de la Nahia Katounska partit le premier avec mon cousin Kersto et les voïvodes Péter Stéphanof et Ivo Radonitch. Dès leur arrivée, ils prirent position pour observer les Turcs, mais sans attaquer. Le surlendemain, 10 mai, arriva Mirko avec le reste de l'armée, la Nahia de Riéka.

De Grahovo à Grahovatz, plateau assez élevé où était placé le camp turc, il y a environ trois heures de route à travers des gorges et des montagnes.

Péter Stéphanof avait établi son corps d'armée sur un torrent qui le séparait seul des Turcs. Le 11 au matin, le combat s'engagea pour la possession de ce ruisseau, si nécessaire à l'une comme à l'autre armée; les Turcs avaient attaqué Péter Stéphanof en face, pendant qu'ils envoyaient deux bataillons pour le tourner. Mirko était encore à Grahovo lorsqu'il entendit le bruit du canon et de la mousqueterie ; il mit aussi-

tôt ses troupes en marche, et arriva vers neuf heures en vue du camp turc, mais encore à une assez grande distance, du côté opposé au combat, à la place qu'occupait précédemment le voïvode Ivo Radonitch, qui, au son du canon, s'était rapproché de l'ennemi. En voyant arriver Mirko, Ivo Radonitch vint faire son rapport et donner des renseignements sur le combat; Péter Stéphanof lui avait fait savoir qu'il pouvait tenir, mais à condition d'un renfort ou d'une diversion qui ne permît pas aux Turcs de l'accabler avec toutes leurs forces. Presque aussitôt arriva un Monténégrin annonçant que tout allait bien, que les bataillons turcs avaient été repoussés avec une perte de plus de 300 hommes. Ce succès électrisa les troupes, qui demandèrent d'une seule voix à marcher à l'ennemi.

A dix heures, les Monténégrins nouvellement arrivés (ceux de la Riéka) avaient pris position à une demi-portée de pistolet des retranchements turcs, faisant un angle droit avec les Monténégrins de Péter Stéphanof; une ligne de petits mamelons les abritait un peu de la canonnade et du feu de l'ennemi. Une autre division monténégrine, profitant de l'occupation des Turcs, tournait leur camp, une partie s'établissant sur la route de Klobuck, l'autre dans les accidents d'une plaine dont les Turcs avaient défendu la gorge du côté de leur camp par un fort retranchement armé de canons.

Les Monténégrins, malgré une pluie violente, se maintinrent dans leurs positions jusqu'à neuf heures du soir. Alors seulement, l'ordre fut donné de ramener les troupes, qui n'avaient eu ni vivres, ni eau depuis la veille au soir.

Le 12, Mirko, changeant d'intention, résolut d'affamer les Turcs dans leur camp. Le corps de Péter Stéphanof, qui tenait l'eau, fut renforcé, ainsi que celui qui coupait les communications avec Klobuck, d'où les Turcs tiraient leurs vivres; le reste de l'armée occupa diverses positions, mais prêt à porter secours aux deux corps précédemment nommés, desquels dépendait la réussite du nouveau plan.

Pendant la journée, un armistice de quatre heures permit

aux Turcs d'aller faire des provisions d'eau. Dans cet intervalle, mon secrétaire fit demander à Son Exc. le général de division Hussein-Pacha la permission de traverser le camp pour aller à Klobuck, auprès de MM. les consuls et de Son Exc. Kemal-Effendi. Hussein-Dahim-Pacha lui donna une lettre de passe, et aussitôt ce secrétaire retourna faire savoir à Péter Stéphanof qu'il partirait immédiatement pour Klobuck à travers le camp turc. Il était environ trois heures. Avec le sauf-conduit du pacha commandant les troupes d'invasion, et en faisant connaître les situations respectives des deux armées, mon secrétaire espérait, par l'entremise des consuls, arriver à une conclusion non sanglante des complications qu'avait amenées l'agression de l'armée turque. Il se hâtait donc de traverser le camp turc, lorsqu'il fut appelé par le général Hussein-Pacha, qui, ayant changé d'intention, lui déclara que, dans la nécessité à lui imposée de garantir contre tout danger la personne d'un envoyé du prince, de ne laisser planer aucun soupçon sur les Turcs si, dans le cours du voyage, un accident arrivait à cet envoyé, il s'était décidé à l'accompagner lui-même à Klobuck, pour le mener sain et sauf auprès de Kemal.

Le secrétaire fit les objections que soulevait naturellement une pareille proposition : nulle plus grande garantie de sécurité dans l'escorte du pacha ; l'ordre donné par le Ferik-Pacha suffisait pour protéger l'envoyé vis-à-vis des Turcs, sa qualité d'attaché à la personne du prince Danilo l'assurait contre toute attaque des Monténégrins, ou même des sujets turcs chrétiens soulevés en Herzégovine ; une escorte de l'armée turque devenait au moins une reconnaissance à laquelle on s'opposerait par la force, elle devait infailliblement avoir à combattre. Mais il s'agissait, pour le général, d'avoir un prétexte honorable pour évacuer la position si compromise de Grahovatz. La présence et le départ de mon envoyé pour Klobuck lui fournissaient ce prétexte de se garantir de tout danger dans la route de Klobuck. Le pacha, malgré les observations qui lui furent faites, soutint son droit de prendre,

pour la sécurité de l'envoyé monténégrin qu'il avait entre les mains, les mesures qui lui semblaient les plus convenables ; mais il comprenait si bien lui-même l'impossibilité de se retirer sans combat, qu'il demanda une lettre déclarant que si quelque accident arrivait par cause d'attaque, pendant la route, à l'envoyé monténégrin, il déchargeait complètement l'honneur et la responsabilité de Son Exc. le pacha de cet accident. Cette pièce fut donnée à Hussein-Pacha, et, en le faisant, le secrétaire fit observer au pacha que la mission auprès des consuls et de Son Exc. Kemal était tout indépendante de celle de l'armée : qu'elle n'engageait en rien les commandants militaires monténégrins, libres d'agir suivant les besoins et les circonstances, comme cela ressortait d'ailleurs de la lettre même, prévoyant une attaque pendant la route. Et, pour mieux faire comprendre au pacha les difficultés de sa position relativement au mode de départ pour Klobuck, le secrétaire pria le pacha de faire crier à haute voix (il faisait nuit) au corps monténégrin le plus proche, celui de Péter Stéphanof :

« Que le secrétaire du prince et une escorte partiraient « pour Klobuck. » Péter répondit en criant, à la connaissance des deux armées :

« Que personne n'eût à se hasarder sur la route de Klo- « buck. »

Cet avis significatif ne put cependant changer la résolution du pacha ; seulement, au lieu de partir la nuit même, comme le pacha le voulait d'abord, le départ fut différé jusqu'au lendemain matin. Ce retard était le résultat d'avis reçus de Klobuck. Le lendemain, deux bataillons, escortant un convoi de vivres, devaient partir pour le camp, et le pacha espérait faire sa jonction avec eux sur la route même.

Le 13 au matin, Son Exc. Hussein-Pacha donna l'ordre du départ à l'armée turque, et pria le secrétaire de donner aux Monténégrins communication du départ de l'armée pour Klobuck, dans le but d'accompagner l'envoyé du prince vers Kemal-Effendi et les consuls ; d'annoncer que les Turcs lais-

saient leurs tentes à Grahovatz, et d'insister, au nom du prince, pour qu'on les respectât.

Cela fut fait par le secrétaire, qui, renouvelant ses observations précédentes, disait ses recommandations inutiles, puisque, sans nul pouvoir sur l'armée, il ne pouvait ordonner de ses mouvements; qu'en outre, les Monténégrins attaqueraient certainement l'armée pendant sa retraite, puisque rien ne les en empêchait. Telle était l'opinion entière de toute l'armée turque, et la pièce demandée la veille par Son Exc. Hussein-Pacha prouve son opinion à ce sujet.

Le pacha, au moment du départ, envoya la communication citée plus haut à Mirko, et, dans sa précipitation, la fit remettre en français, sans traduction, telle que Mirko me l'a remise plus tard, me demandant ce que signifiait cette lettre.

Le pacha se mit en retraite avant que la lettre du secrétaire fût au camp monténégrin.

Au premier mouvement des Turcs, les hauteurs voisines se couronnèrent de troupes monténégrines. A mesure que les Turcs avançaient, les Monténégrins resserraient le demi-cercle qui enserrait l'armée ; ils avaient déjà coupé tout retour au camp.

Il n'y a que quatre heures de Klobuck à Grahovatz. L'armée turque avançait, quoique péniblement; les convois et les bestiaux entravaient la marche dans des chemins assez difficiles.

A une demi-heure du camp, les Turcs furent attaqués; on abandonna d'abord les bestiaux, puis les canons, et les bataillons turcs, refoulés les uns sur les autres, furent obligés de repousser les assaillants à la baïonnette.

L'espérance d'un secours animait encore les soldats; ils marchaient en bon ordre et étaient parvenus à deux heures du camp, lorsqu'ils virent un corps s'avancer à leur rencontre : c'étaient les Monténégrins qui, après avoir détruit le renfort parti de Klobuck, rabattaient sur le camp. Dès lors, les ordres d'Hussein-Pacha ne furent plus écoutés; la

déroute commença, chacun s'échappant de son côté. Mon secrétaire, jusqu'alors avec Hussein-Pacha ou ses officiers, resté seul, fut pris par les Monténégrins, qui le reconnurent et lui donnèrent un cheval. Ils firent prisonnier, au même moment, un officier français au service du Sultan.

En terminant le récit de ces événements, je vous prie, monsieur le Consul, de vouloir bien remarquer que c'est après de nombreux avis, à ses risques et périls, lorsqu'il pouvait attendre le retour de mon envoyé à Klobuck, qu'Hussein-Pacha s'est résolu à s'ouvrir de force une retraite. Je regrette le sang que cette détermination a fait couler, mais je crois avoir tout fait pour en rejeter loin de moi la responsabilité. J'avais donné à mon frère Mirko avant son départ, l'ordre de ne pas franchir les frontières de mon territoire; cet ordre lui avait été donné quoi qu'il arrivât. Après le départ de l'armée turque, la prise de ses canons, de ses fusils, de ses munitions, je répétai cet ordre; l'armée voulait s'avancer sur Klobuck, Gasko, pays ouvert et plein de ressources; elle aurait trouvé des sympathies, nul obstacle; mes troupes de l'est à Drobniak auraient suivi ce même mouvement, elles auraient marché en pays chrétien et conquis une moitié de l'Herzégovine sans tirer un coup de fusil. J'avais mis mes espérances dans le gouvernement de l'Empereur, qui veut bien me donner les plus grandes marques de bienveillance; après ce qu'il a fait pour moi et mon pays, mon devoir est de me conformer à ses désirs et de suivre ses conseils.

Agréez, etc.

Pour le Prince et par son ordre,
H. Delarue.

22 mai 1858.

2.

CHANT POPULAIRE SUR LA BATAILLE DE GRAHOVO.

Louanges à Dieu, au vrai Dieu! Un nuage épais s'avance du côté de Stamboul, nuage terrible, comme s'il présageait quelque sinistre. Des éclairs éclatent dans l'obscurité, et de temps en temps la foudre gronde au loin.

A l'ouest, la mer se gonfle. De son sein surgit l'hydre *adjdaia*[1]. Toute la surface de la mer oscille, remuée par la queue du monstre, et se couvre des vapeurs pestilentielles qu'il exhale.

Le nuage s'abat et enveloppe le Tsernogore; il couve le châtiment, et du haut des falaises les faucons s'écrient : « Veut-on anéantir notre race? »

Mais l'*adjdaia* aborde au rivage; elle ouvre sa gueule béante, comme si l'enfer ouvrait ses portes, et de sa bave immonde elle souille les falaises et la côte, afin que les faucons abandonnent leurs aires et que les reptiles seuls s'y nichent.

Ce ne sont point les nuages de Stamboul qui enveloppent le Tsernogore, ni l'hydre *adjdaia* qui, de sa bave immonde, souille les côtes : ce sont les armées puissantes que le Tsar des Turcs envoie, l'une par mer, l'autre par terre, pour s'abattre sur le malheureux Tsernogore et anéantir ses enfants.

Lorsque le Tsar Osmanli eut réuni 20,000 hommes, fleur de son armée, et que ses vaisseaux furent prêts à appareiller, il fait venir son pacha Hussein, et lui dit :

« Écoute-moi, mon fidèle serviteur. Voici une troupe d'élite « de 20,000 jeunes Osmanlis; voici des vaisseaux aux voiles

1. En turc, *eidéha*, monstre fabuleux vomissant le feu et la fumée, qui figure souvent dans les *Mille et une Nuits*. Ici il s'agit d'une flottille de bâtiments à vapeur.

« déployées, plus rapides à la course que les chevaux « d'Égypte, et pourvus de canons qui, enchaînés sur leurs « affûts, n'éclatent jamais, quelle qu'en soit la charge ; ils ne « font de mal qu'à l'ennemi, quand ils vomissent le feu « comme les forges de l'enfer. Conduis ces troupes dans le « Karadagh. Qu'elles l'enveloppent de tous les côtés, imitant « le serpent qui, après avoir atteint sa proie, la resserre dans « les plis de sa queue, et tout à l'aise la dépèce tranquillement « avec ses petites dents qui distillent du poison.

« Va avec le gros de l'armée investir Grahovo, y faire « élever des retranchements. Fortifie-toi dans ta position le « mieux que tu pourras.

« Ensuite, fais-y dresser toutes les tentes de l'armée, afin « de frapper de terreur ce *vlah* (chrétien) de la ville de Tset- « tinié et sa maudite engeance, qui ne veulent pas servir le « Padischah, et qui tant de fois déjà, j'en rougis de honte, « ont craché à la barbe du Prophète.

« Arrivé sous Grahovo, et aussitôt après avoir convenable- « ment disposé mes troupes, envoie un messager à Tsettinié, « et que ta lettre dise :

« En bas, ô chef du Karadagh ! descends ici, sors de ta ca- « verne, et vite, viens me saluer à Grahovo ! Viens baiser le « pan du manteau dont je suis revêtu par le Sultan, ton sou- « verain !

« Amène-moi tes officiers ; fais désarmer tous les rayas du « Karadagh, et qu'avec leurs ventres nus[1] ils sautillent de « rocher à rocher, comme il sied aux rayas soumis !

« Puis, tu me livreras tous les défilés de ta montagne ma- « lencontreuse, ces coupe-gorge infâmes où personne ne « peut s'aventurer sans peur. Nous y conduirons ma force « armée.

« Quand je serai venu te rendre visite à Tsettinié, je t'ac- « cueillerai sous l'ombre protectrice du manteau impérial, et

1. C'est-à-dire : « Fais-leur ôter leur ceinture à laquelle sont atta- « chés les pistolets, le poignard et le yataghan. »

« non-seulement toi, prince, mais aussi tous les gueux qui « t'obéissent. Qu'ils respirent librement, eux aussi, qu'ils « jouissent du repos des deux tiers des habitants du monde qui « nous sont soumis et qui remercient le grand Allah; tandis « que le troisième tiers, les récalcitrants, payent le tribut au « Tsar de Stamboul, et prient le Ciel pour la conservation des « jours précieux du Padischah de la Sublime-Porte. »

« Si le chef du Tsernogore ne voulait prêter l'oreille à « tes ordres, alors, jure par le sanctuaire de la Kaaba, par le « grand jeûne de ramazan et par le Koran, livre de la vérité! « Menacele de pulvériser toute sa Montagne Noire et d'en « pétrir la poussière avec le sang des Monténégrins, pour éle- « ver une mosquée en l'honneur d'Allah et de son Prophète!

« Qu'ils soient réduits au néant, et que personne, désor- « mais, n'ose plus rire à nos barbes! »

Cher Dieu[1], toi seul vrai Dieu! A l'appel de Hussein-Pacha : « Préparez-vous, mes soldats; en avant! marchons sur « le Karadagh, dans ce repaire où les démons se nichent! » on vit les deux armées s'ébranler et partir l'une par terre, l'autre par mer. On entendait leurs cris bruyants, mêlés au roulement des tambours, au son des fifres et des timbales. Ah! mes frères, le plus brave se sentait saisi de frayeur!

Lorsque l'armée turque fut arrivée sous Grahovo et qu'elle eut occupé les meilleurs postes de la plaine, le pacha s'assit sur son tapis. Mettant sur ses genoux une feuille de papier, il écrivit à l'illustre prince Danielo, le faucon du Tsernogore. .

Ici le poëte reproduit, avec une fidélité homérique, mot pour mot, la lettre qu'il a donnée tout à l'heure comme dictée au pacha par le Sultan.

... Le prince monténégrin lit la lettre, et son front s'assombrit. Sous son front, chaque coup d'œil luit comme autant de coups de couteau ou comme un éclair gros de foudre. Sa poi-

1. Cher Dieu! *Boié mili!* exclamation fort en usage chez les Serbes.

trine est haletante par trop de douleur; on dirait une nappe d'eau qui bouillonne.

Lorsqu'il eut médité et apprécié tout ce que la lettre renfermait, il appelle ses officiers et les chefs des *nahias*. En peu de mots, il leur raconte ce qui en est, les pourquoi et les comment. Ils écoutent tranquillement comme s'ils ne faisaient aucun cas du message du pacha. Cependant, quelques-uns se caressent la moustache, d'autres dégaînent et examinent les lames de leurs yataghans. Tous se regardent en silence l'un l'autre.

Mais qui pourrait étouffer l'orage ou défendre à une mer houleuse de déborder, ou bien encore arrêter l'élan du cœur humain? Où est l'homme qui, mordu au cœur, pourrait ne pas s'écrier : « Je souffre! »

Au silence succéda le murmure, et aux murmures l'explosion d'un tumulte affreux. On eût dit le bruit d'un massacre d'hommes à la guerre. Le Turc les a douloureusement irrités. Chacun des Vitèzes s'est tout à coup ressouvenu du carnage de Kossovo et des gloires de l'antique Servie qui s'éclipsèrent le jour de saint Vital, alors que le Monténégro ne faisait qu'une partie minime de nos immenses possessions.

Chacun y pense avec regrets et se demande dans l'âme : « Où est la Bosnie? où est notre Servie naguère si puissante? « Que sont devenues la Zéta et l'Herzégovine, berceau de nos « aïeux? Ah! tout souffre maintenant sous la fourche des Os- « manlis. Rien ne nous en est resté, rien que des falaises sté- « riles! O Monténégro! petit cierge qui brûle encore, comme « la dernière étincelle de ce feu qui, naguère, brillait sur « l'autel des libertés de la Servie! Ici même, Satan veut « pénétrer; le voilà, il se redresse pour éteindre le feu « sacré! »

L'angoisse accable l'âme des Vitèzes indignés. Dans leurs larges poitrines, le cœur pleure, comme une veuve qui répand des larmes sur le tombeau de son premier né. Dans leur affliction muette, ils s'embrassent les uns les autres.

Tels, au moment du départ pour un voyage lointain, les amis se disent adieu sans l'espoir du retour : car chacun des héros s'est dégoûté des douceurs de la vie ; il voudrait déjà n'être plus.

Est-elle heureuse, la mère du prince Daniel, faucon de la Montagne Noire ! Aussitôt qu'il sentit ce qui pesait sur l'âme des Vitèzes, du plus profond de sa gorge il pousse le cri :

« Aux armes, mes héros ! Comme les feuilles du même « arbre, disséminez-vous dans les nahias, arborez-y notre « drapeau tricolore. Que tous les braves y accourent, tous « ceux qui ont de quoi payer dûment la bienvenue de ce « pacha ! Il nous envoie de ses nouvelles. Il nous attend dans « les plaines de Grahovo et nous promet un abri sous le man- « teau du Padischah. Il faut qu'il ait lieu de se louer de l'ac- « cueil que nous lui ferons à notre tour. Aux armes ! »

Écoutez, amis, frères d'une seule mère, la Servie ! Quand les chefs revinrent dans leurs nahias, ils sommèrent tous les Vitèzes de se réunir sous le drapeau. Partout les chants guerriers retentissent, confondus avec les décharges des carabines ornées de ciselures en argent. Par monts et par vaux, d'écho en écho, tout le Tsernogore tressaillit, comme si notre patrie s'écroulait dans la mer bleue, ou comme si elle s'abîmait dans les entrailles de la terre !

Les Vitèzes se réunissent sous leur drapeau. Ah ! il n'y a que les mères de la Montagne Noire qui puissent enfanter des héros comme eux, car le monde n'a plus rien de comparable à la bravoure de nos Vitèzes !

Ils resserrent les attaches de leurs *opankas* (chaussures) en peau de bœuf. A leur ceinture, ils ont chacun deux pistolets d'arçon et un yataghan qui, sans s'ébrécher, peut trancher le fer d'un soc. Chacun a sur l'épaule une carabine du Tsernogore dont la balle atteint aussi loin que les yeux du tireur. Suspendue en écharpe, la *strouka* [1] protége le guerrier contre

1 Pièce de drap grossier qui, comme le plaid des Écossais, sert en guise de manteau.

les intempéries de la saison. Tous, tels qu'un fusil armé, sont prêts à partir au premier geste de leur chef.

Mais voici Mirko Pétrovitj, frère chéri du faucon Daniel. Le danger de mourir n'entre pour rien dans ses prévisions. Il mourrait cent fois pour sa patrie et ses libertés, s'il avait cent vies à lui. Le prince Daniel lui transmet le droit de commander les armées du Tsernogore, qui déjà sont réunies et demandent à grands cris de les conduire dans les plaines de Grahovo, pour y saluer ce Hussein-Pacha.

Ah ! Serbes, vos mères auront certes de quoi être réjouies et fières de vous ! Lorsque le terrible Monténégrin se mit en marche, et qu'après être descendu dans les vastes plaines de Grahovo, il s'y fut arrêté en face de Hussein-Pacha, on vit (et le cœur se pâmait de joie), on vit arriver les vieillards infirmes, les femmes au cœur mâle, les enfants gardeurs de troupeaux ; tous, joyeux, couraient grossir la troupe des Vitèzes, mourir pour la liberté et pour la foi de leurs ancêtres.

Mirko dispose son armée en ordre de bataille ; il désigne à chaque détachement ses chefs, à chaque soldat sa besogne. Puis, au nom du prince, son frère et maître, il écrit à Hussein-Pacha ainsi qu'il suit :

« Hussein, esclave de ton Tsar ! est-ce donc vrai tout ce « que tu nous a mandé dans ta lettre ? Dis, le Sultan se se- « rait-il en effet radouci au point de vouloir nous abriter de « son aile ? Vos avanies ne pèseront-elles donc plus davantage « sur nous ? Nous laisserez-vous enfin jouir du repos ?

« Ou bien n'est-tu venu ici que pour rire de nous, pauvres « orphelins que nous sommes ?

« Si, en effet, le Tsar de Stamboul s'est rasséréné et nous « veut du bien, remercie ton souverain et qu'il nous laisse « en paix ! Nous ne sommes pas habitués à recevoir les fa- « veurs d'autrui, surtout celles que votre Tsar nous octroie- « rait. L'haleine du Turc est mortelle aux Serbes. Laisse- « nous tranquilles, et vite ! Ton séjour plus prolongé ici peut « t'avilir.

« Quant à la menace qu'avec ton armée tu renverseras nos « montagnes de fond en comble, que tu feras passer au fil « de l'épée tous les habitants, et que tu feras bâtir je ne sais « quelle mosquée à Tsettinié en l'honneur d'Allah, personne « ne croit à ces forfanteries, personne, excepté le Turc cré- « dule. Dis-moi, je te demande, quelle fatale nécessité t'a « donc poussé jusqu'ici? Pourquoi t'aventurer jusqu'à Gra- « hovo, dans nos rochers stériles, quand les deux tiers du « monde habité t'appartiennent? Depuis les Balkans jusqu'à « ces rochers, partout le Turc se prélasse à son gré, par- « tout, sous le sabot de ses hordes sauvages, il foule nos « frères, enfants du malheur. Nous ne vous envions pas vo- « tre bonheur. Dieu nous regarde du haut de ces falaises : « elles sont là debout pour rappeler à tous les peuples de la « Servie qu'il y eut un temps où ils étaient libres et forts!

« Répondez-nous, Hussein le Turc, dites, pourquoi ne « donnez-vous pas la paix aux Serbes? Pourquoi vous achar- « nez-vous à les traquer jusqu'ici? Mais voyez, ils ne sa- « vent plus où fuir : derrière ces falaises mugit une mer « profonde, et plus haut, au ciel, il n'y a que les âmes qui « prennent l'essor, après avoir secoué le cadavre qui les te- « nait prisonnières.

« Ainsi soit-il. Le Monténégrin ira en avant. Que Dieu et « la fortune du brave en décident! »

Mirko envoie sa lettre au pacha et conduit ses Vitèzes en avant. Il s'approche des retranchements des ennemis; puis il invoque le vrai Dieu et il s'écrie : « Sus, mes braves! il « est à nous! Courez sus au Turc! »

Cher Dieu, sois glorifié dans toutes les œuvres qui émanent de toi! Lorsque l'armée du Tsernogore eut serré ses rangs, elle se jeta sur les Osmanlis. Le choc en fit tressaillir les monts et les vallées. Les cris de guerre s'élevaient jusqu'au faîte du ciel, et les champs oscillaient sous les pieds des combattants. On aurait dit que la terre, ainsi poussée, s'écroulait sur elle-même.

Une fois seulement les Vitèzes déchargèrent leurs fusils,

puis ils dégaînèrent leurs yataghans effilés, pourfendant les Turcs. Enfin, ceux-ci tournent le dos, et du champ de bataille se sauvent dans leurs retranchements.

Le combat s'engage de nouveau. Les Turcs se concentrent. Un de leurs retranchements est pris d'assaut; mais l'artillerie fait vomir son feu meurtrier. Leurs fantassins, la joue clouée à leurs fusils, ne se laissent pas dompter facilement.

Trois fois les Vitèzes ont couru à l'assaut, escaladant les retranchements, faisant tomber des têtes innombrables, mais sans pouvoir anéantir l'ennemi. La lutte continuait du matin au soir. Alors les deux camps se reposèrent un peu, et à l'aube du jour l'œuvre de la mort recommença. Ah! le carnage fut terrible et comparable seulement à celui de Kossovo, où l'empire de Servie finit en une journée!

Que de mères auront maudit l'heure de la bataille de Grahovo! Revêtues de robes noires, les sœurs auront regretté leurs frères [1], les fiancées leurs Vitèzes du Tsernogore! Mais celles qui auront pleuré le plus, ce sont les odalisques des harems, car les jeunes spahis turcs ont souffert le plus : cernés et massacrés sur leurs remparts, ils n'ont plus eu d'issue par où s'évader. Eussent-ils des ailes d'oiseau, alors même Mirko les ferait déplumer avant qu'ils ne trouvassent l'occasion de s'envoler.

Le Serbe rejeta ces preux mécréants dans un défilé; ils ne purent y faire aucun mouvement. Il occupa les gorges de Klobouk, afin que les Turcs, maîtres de cette ville, ne pussent secourir les vaincus ni les consoler en leur faisant distribuer le *baklava* [2] et le *pilau*.

Le lendemain, lorsque les premières lueurs de l'aube matinale commencèrent à bleuir sur l'horizon, les Turcs de Klobouk étaient déjà sur pied. Leur convoi, avec les muni-

1. Mot à mot : « *Auront chanté comme des coucous.* » D'après une tradition slave, le coucou est une jeune fille qui, à force de pleurer la mort de son frère, fut transformée en cet oiseau.

2. Gâteau fait de farine, de miel, d'amandes et d'épices, dont les Orientaux sont très-friands.

tions, comestibles et ambulance, avec tout le nécessaire pour l'armée et avec de l'argent pour payer la solde des militaires, se dirigent vers Grahovo. Nos loups de montagne s'en aperçoivent, ils l'enveloppent et passent au fil de l'épée tout ce qui osait résister.

Cher Dieu! as-tu contemplé les horreurs de cette tuerie? Comme nos Vitèzes se sont confondus dans une sanglante mêlée avec les Turcs! Quel affreux grincement et cliquetis de yataghans! Que de râles, de cris de douleur et de rage! Les Turcs défaits cherchent leur salut, les uns dans la fuite, les autres en recourant à la grâce du vainqueur; mais ici il ne peut pas y avoir de grâce, le Monténégrin ne pardonne pas aux Turcs. Il les expédie lestement vers la terre promise de leur paradis, libre à eux d'y jouir des délices des élus du Prophète, d'y fumer de bon tabac et de humer le moka pur dans de petites tasses de porcelaine fine.

« Point de quartier! » tel est le mot d'ordre des Vitèzes. Les uns terrassent les cavaliers turcs dispersés dans la plaine, les sabrent et les pourchassent à coups de yataghans, ou les éventrent comme le pêcheur dépèce ses carpes; d'autres Vitèzes s'acharnent contre des fantassins et des artilleurs délaissés sous les murs de Grahovo. Les victimes pâlissent de frayeur, et la mort les frappe au cœur avant même que le poignard n'ait brillé! Çà et là des têtes tranchées roulent de haut en bas, comme les noisettes mûres quand on a secoué le noisetier. Les cadavres tombent entassés les uns sur les autres : on dirait la forêt d'un mont renversée par l'orage.

Dieu! qui ne serait pas affligé à la vue de tous ces guerriers meurtris, mutilés et noyés dans leur propre sang! L'un, percé à l'endroit où se noue la ceinture, gît au milieu de ses entrailles répandues; l'autre, atteint un peu au-dessous du sein, a la poitrine toute ouverte, et l'on y aperçoit les poumons, le cœur et les reins qui palpitent encore. Non, depuis Kossovo, ni un tel carnage ni une telle défaite ne s'étaient jamais vus!

Toute l'armée turque disparut à Grahovo, une armée de trente mille hommes, ainsi que leur pacha et un de ses lieutenants (*vékilo*)! Les survivants ne sont pas nombreux, et tous, estropiés et déformés, sans nez, sans oreilles, vivront tristement et seront la risée de leurs ennemis.

Les Serbes perdirent peu de monde, et chacun d'eux eut la joie de venger l'injure faite à lui, à ses frères et aux libertés du Tsernogore le bienaimé.

Après le combat et le massacre, les Vitèzes quittèrent le champ de bataille, emportant le riche butin conquis sur les Turcs. Ils rentraient dans leurs montagnes en chantant :

« Cher Dieu! le miracle de notre victoire est un acte de « ton omnipotence. Cher Dieu! sois glorifié dans toutes les « œuvres qui émanent de toi! »

XXVI

CONVENTION DE SCUTARI ENTRE LE MONTÉNÉGRO ET LA PORTE OTTOMANE.

Article 1er. L'administration intérieure du Monténégro restera telle qu'elle a été avant l'entrée des troupes impériales sur son territoire.

Art. 2. La ligne de démarcation tracée par la commission mixte en 1859 constituera à l'avenir la limite du Monténégro.

Art. 3. Le gouvernement ottoman permettra aux Monténégrins l'exportation et l'importation des marchandises dans le port d'Antivari sans prélever aucun droit de douane. L'importation d'armes et de munitions de guerre est prohibée.

Art. 4. Les Monténégrins auront la faculté de prendre à erme des terrains en dehors du Monténégro, dans le but d'y faire de l'agriculture.

Art. 5. Mirko quittera le Monténégro et n'y pourra plus retourner[1].

Art. 6. La route de Herzegovine à Scutari, passant par l'intérieur du Monténégro, sera ouverte au commerce. Sur le trajet de cette route, plusieurs points seront occupés par les troupes impériales, qui tiendront garnison dans des blochaus. Les points à occuper seront désignés plus tard.

Art. 7. Les Monténégrins ne devront plus faire d'excursions hostiles hors de leurs frontières. En cas de soulèvement d'un ou plusieurs districts voisins du Monténégro, les Monténégrins ne leur accorderont aucun appui, ni moral ni matériel. Tous les sénateurs, chefs des nahias et autres dignitaires du Monténégro devront donner au serdar-ekrem leur engagement par écrit d'observer cette condition.

Art. 8. Tous les différends de moindre importance qui pourraient survenir sur les confins, seront réglés d'un commun accord. Chacune des puissances limitrophes du Monténégro aura un représentant chargé de régler ces différends, et dans le cas où une question importante ne pourrait recevoir par eux une solution satisfaisante, les deux parties s'adresseront directement à la Sublime-Porte.

Art. 9. Aucune famille ne pourra entrer au Monténégro sans un passeport délivré par les autorités turques. Tout contrevenant devra être rigoureusement renvoyé.

Art. 10. Il sera permis aux Monténégrins, dans l'intérêt de leur commerce, de voyager dans toute l'étendue de l'empire ottoman. Les voyageurs auront la protection du gouvernement.

1. Cet article fut modifié dans la suite. Mirko obtint le droit de rester au Monténégro, à la condition d'y vivre en simple particulier. Aujourd'hui Mirko, président du Sénat, grand-voïvode, est le premier personnage au Monténégro après le prince.

Art. 11. Tous les criminels seront arrêtés et consignés à eurs autorités respectives, sur la base d'une extradition réciproque.

Art. 12. Tous les criminels rayas seront renvoyés dans leurs familles.

Art. 13. En vertu du même principe de réciprocité, tous les objets volés seront restitués et les auteurs des vols seront punis.

Art. 14. Les Monténégrins s'engageront à ne construire aucun *koulé*[1] ni ouvrage de fortification sur les confins de l'Albanie, de la Bosnie et de l'Herzegovine.

Scutari, 31 août, 1862.

XXVII

Le 3 juillet 1804, les Monténégrins, réunis en diète générale, adressèrent à un envoyé russe, nommé Ivelitch, une lettre dont voici quelques extraits. C'est une pièce capitale pour montrer comment les habitants du Tsernogore ont toujours entendu la protection de la Russie sur leur pays :

«... C'est dans la Serbie turque, où l'on massacre les pieux prêtres, que l'orthodoxie opprimée a besoin de secours. Nous n'en avons pas besoin, car, Dieu merci, nous ne sommes opprimés de personne : nous jouissons, sous le règne de notre bon évêque, de la pleine liberté. Le synode russe ignore

1. *Koulé*, tour fortifiée.

peut-être que les peuples slavo-serbes avaient un patriarche dans leur Église gréco-orientale illyrique (résidant à Ipek), duquel les évêques du Monténégro relevèrent jusqu'en 1769. Durant la guerre de la Russie contre la Porte, qui avait éclaté alors, le patriarche serbe Basile se rendit par notre pays en Russie à cause de la persécution des chrétiens, et parce qu'il était menacé d'un grand danger. Il mourut à Saint-Pétersbourg. Il fut le dernier patriarche de la ligue slavo-serbe. Le siége des patriarches d'Ipek resta vacant jusqu'aujourd'hui. Par conséquent, notre évêque est resté indépendant plus que tout autre prélat. Selon l'histoire ecclésiastique, nous reçûmes la foi chrétienne des Grecs et non pas des Russes... Nous n'avons jamais su jusqu'à présent que le synode russe ait exercé un pouvoir quelconque sur les peuples slavo-serbes qui vivent en dehors des confins de l'empire russe...

« Le peuple du Monténégro et de Berda n'est aucunement sujet de l'empire russe; il se trouve seulement sous sa protection *morale*, parce qu'il est de la même race et parce qu'il a la même foi, mais il n'y a pas d'autre raison. Nous avons de l'affection, de l'attachement et de la fidélité pour la cour de Russie, et nous voulons garder ces sentiments éternellement. Il est vrai que la Russie pourrait nous repousser d'elle. Cependant, nous ne l'attendons pas... Nous garderons notre fidélité et notre inclination pour la Russie, mais à la condition que nous ne partagions pas les rapports de sujets avec les habitants de la Russie. Nous défendrons de toutes nos forces l'indépendance dont nous avons hérité de nos ancêtres, et nous mourrons plutôt l'épée à la main que de subir une servitude honteuse d'une puissance quelconque...

« Nous ne reconnaissons la protection de la Russie qu'autant qu'elle résulte de l'égalité de la religion. Nous n'avons jamais été assujettis ni par traité, ni par échange de priviléges, et il n'y a point d'État qui soit notre protecteur. Cependant, nous vous assurons sincèrement que notre attachement et notre inclination pour la cour de Russie sont consi-

dérables, et s'il arrivait que ses voisins ou les nôtres fissent la guerre à la Russie (ce que Dieu ne veuille !), nous ferions sans aucun doute une diversion, et nous combattrions jusqu'à la dernière goutte de sang contre les ennemis de la Russie, ainsi que nos ancêtres l'ont fait, mais sans nous soumettre, d'ailleurs, à d'autres obligations.

« Si vous faisiez une démonstration hostile à notre pays, en dehors de vos frontières, nous nous y opposerions avec notre propre tactique, et nous défendrions l'entrée de notre pays à l'ennemi, quel qu'il fût. »

(*Archives de Tsettinié.*)

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

ERRATA

Page 182, note 2 :	*au lieu de :*	n° XIV,	*lisez :*	n° XIII.
— 183, note 2	—	n° XV,	—	n° XIV.
— 185, note 1	—	n° XVI,	—	n° XV.
— 199, note 2	—	n° XVII,	—	n° XVI.
— 207, note 1	—	n° XVIII,	—	n° XVII.
— 221, note 1	—	n° XIX,	—	n° XVIII.
— 221, note 1	—	n° XX,	—	n° XIX.
— 245, note 1	—	n° XXI,	—	n° XX.
— 251, ligne 22	—	30 octobre 1830,	—	20 octobre 1838.
— 252, note 1	—	n° XXII,	—	n° XXI.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....

CHAPITRE Ier.

Les Balschides..... 1

CHAPITRE II.

Les Maramont-Tsernoievitj..... 33

CHAPITRE III.

Les premiers Vladikas électifs..... 83

CHAPITRE IV.

Suzeraineté turque..... 123

CHAPITRE V.

Daniel Ier. — Délivrance du Monténégro..... 139

CHAPITRE VI.

Les Vladikas Sava et Vassili..... 169

CHAPITRE VII.

Pierre Ier et Kara-Mahmoud de Scutari..... 205

ÉPILOGUE..... 249

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I. — Tableau de la population monténégrine en 1846... 275
II. — Raisons alléguées par l'historien Paitj pour excuser l'usage de couper les têtes des Turcs sur le champ de bataille..... 276
III. — Tableau généalogique de la famille des Balschides. 278
IV. — Lettre du pape Urbain V aux trois fils de Balscha Ier, à l'occasion de leur retour au catholicisme..... 279
V. — Arbre généalogique de la maison des Tsernoievitj 282-283
VI. — Liste des évêques souverains du Monténégro jusqu'à l'avénement de Petrovitj..... 284
VII. — Liste des régents civils du Monténégro depuis 1516 jusqu'en 1790..... 285
VIII. — Relatione et descrittione..... 286
IX. — Plan d'insurrection dans le Monténégro, l'Herzegovine et l'Albanie, proposé en 1614 à Charles II de Gonzague, duc de Nevers..... 331
X. — Lettres des archevêques grecs d'Arta et de Jannina au pape Paul V et à son neveu le cardinal Borghèse, écrites en 1618, à l'occasion de l'entreprise du duc de Nevers..... 334
XI. — Proclamation de Pierre le Grand aux Monténégrins. 336
XII. — Extrait du manifeste de l'ambassadeur Miloradovitj au nom de Pierre le Grand..... 339
XIII. — Firman de 1755 ordonnant des tentatives de paix avec les Monténégrins, adressé par le sultan Osman III à Abdallah-Pacha, gouverneur d'Islon... 340
XIV. — Oukaze d'Élisabeth aux Monténégrins..... 342
XV. — Oukaze de Catherine la Grande sur la mort du vladika Vassili..... 344
XVI. — Documents relatifs à la suppression du patriarcat d'Achrida..... 346
XVII. — Proclamation de Catherine II aux chrétiens orientaux..... 350
XVIII. — Conditions stipulées en 1778 pour l'alliance entre les Monténégrins et la cour de Vienne..... 353

[illegible] Catherine II aux curéchous [illegible] 355
XX. — Proclamation de Catherine II aux Monténégrins.... 357
XXI. — 1. Code publié par Pierre Ier en 1796..... 359
2. Code publié par le prince Daniel en 1855..... 370
XXII. — 1. Traité de paix signé en 1838 entre le Monténégro et la Turquie..... 387
2. Actes de délimitation entre la Turquie et le Monténégro..... 388
XXIII. — Extrait des protocoles du Congrès de Paris..... 391
XXIV. — 1. Protestation adressée par le prince Daniel aux ministres des puissances signataires du traité de Paris, en réponse aux assertions d'Aali Pacha.... 393
2. Mémorandum adressé par le prince Daniel aux ministres des puissances signataires du traité de Paris..... 393
XXV. — 1. Lettre adressée par le prince Daniel au consul de France à Scutari..... 397
2. Chant populaire sur la bataille de Grahovo..... 404
XXVI. — Convention de Scutari entre le Monténégro et la Porte-Ottomane 413
XXVII. — 415

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typ. de A. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 027 725 1